

Jacques Grand'Maison

Sociologue, professeur retraité de l'Université de Montréal

(2004)

Du jardin secret aux appels de la vie

Réenchanter la vie. Tome II.

Réconcilier l'intériorité et l'engagement.

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: mqpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: mqpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jacques Grand'Maison, **Du jardin secret aux appels de la vie. Réenchanter la vie. Tome II. Réconcilier l'intériorité et l'engagement.** Montréal : Les Éditions Fides, 2004, 360 pp.

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est chanoine et sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle accordée par téléphone le 6 mars 2004 par M. Jacques Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses œuvres, articles et livres, dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : jgrandmaison@hotmail.com

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

Édition numérique réalisée le 14 janvier 2012 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



PARUS CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Au nom de la conscience, une volée de bois vert, 1998.

Quand le jugement fout le camp, 1999.

Réenchanter la vie, vol. 1, 2001.

Pourquoi sombrons-nous si souvent dans la démesure ? 2002.

Questions interdites sur le Québec contemporain, 2003.

Jacques Grand'Maison

Du jardin secret aux appels de la vie.

Réenchanter la vie. Tome 2.

Réconcilier l'intériorité et l'engagement



Montréal : Les Éditions Fides, 2004, 360 pp.

[7]

Il y a trois présents : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur.

AUGUSTIN, *Confessions*, IX, 20, 26

Ce sont les modulations historiques de ces trois « présents » qui constituent la trame de cet essai, en contrepoint de la conscience moderne, de son intériorité et de ses engagements.

[359]

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Propositions liminaires](#)

[Approches symboliques du jardin secret](#)

[Second regard sur l'intériorité et l'engagement](#)

PREMIÈRE PARTIE

Le jardin secret et ses trois étapes majeures

[Trois âges majeurs du jardin secret](#)

[Quand le jardin secret livre toutes ses couleurs](#)

[Le mitan de la vie, l'âge du second souffle](#)

[Constitution du jardin secret au tournant de la vingtaine](#)

[Revisiter Erikson et ses huit stades du développement humain](#)

DEUXIÈME PARTIE

Le nouvel art de vivre

[La perle de l'âme et de la conscience : le discernement](#)

[Valorisation du corps et des assises de la vie](#)

[Une affectivité enrichie et ses profondeurs spirituelles](#)

[Réappropriation subjective de la conscience et de la foi](#)

[L'anti-jardin secret et le mythe de la transparence](#)

TROISIÈME PARTIE

Les racines historiques

[Les fondements historiques de l'intériorité et de ses engagements](#)

[Les racines bibliques](#)

[Les racines grecques](#)

[Augustin, premier jalon de la conscience moderne](#)

[Le rôle historique inestimable des monastères](#)

[La dynamique protestante](#)

[L'intériorité romantique au XIXe siècle](#)

[La crise moderniste, son impact jusqu'à aujourd'hui](#)

QUATRIÈME PARTIE

L'engagement

[L'engagement personnel quotidien](#)

[L'engagement social](#)

[L'engagement politique](#)

[Conclusion](#). De l'engagement à l'intériorité

[Quelques repères pour poursuivre cette réflexion individuellement et collectivement](#)

Rôles et sens des repères

Un pari d'interprétation

Évolution récente de l'intériorité et de l'engagement

Quatre postures critiques

Revalorisation des médiations

Quatre rapports au temps

L'inspiration chrétienne

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

« Peut-on savoir vivre dans tant d'incertitudes sans le contrepoint de quelques modestes certitudes, de quelques convictions qui dépassent les opinions du jour ?

Étonnamment, de vieux mots spirituels refont surface : l'âme, la transcendance, le sacré, le jardin secret au fond de soi, la rédemption, la vocation, la foi...

Et par-delà les lourds contentieux qui pèsent sur nos héritages religieux, nous sommes conviés à une revisitation des trésors amassés par l'âme humaine dans la vaste histoire qui habite encore notre mémoire. »

JACQUES GRAND'MAISON

Dans le prolongement de *Réenchâter la vie*, qui avait séduit des milliers de lecteurs sensibles au renouvellement de leur spiritualité, Jacques Grand'Maison s'interroge avec une ferveur toute frémissante sur le sens à donner à l'existence, tant sur le plan individuel que social. Chacun cultive en soi un jardin secret, constitutif de son identité et de ses relations avec autrui. Ce jardin secret est sans doute mis à mal par le grand déballage sentimentalo-médiatique qui domine à l'heure actuelle. Il n'en constitue pas moins le terreau sur lequel semer des repères, qui sauront redonner un sens à la vie en société et mener vers l'action.

Jacques Grand'Maison est l'un des observateurs les plus attentifs de la société québécoise. Prêtre, théologien, sociologue et professeur émérite de la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages.

[9)

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Propositions liminaires

Nous sommes les enfants d'un siècle
fou et d'une terre patiente.
Les SÉGUIN, chansonniers

[Retour à la table des matières](#)

Cette chanson célèbre de la jeune histoire des nouveaux troubadours québécois marque bien les sensibilités et la conscience de notre culture moderne. Ce sentiment de vivre dans un monde sens dessus dessous et le désir de retrouver un pas plus accordé au rythme de la vie, aux battements réguliers du cœur et à la musique de l'âme.

- Réinscription dans le temps et la beauté du mûrissement.
- Renouement avec l'essentiel de la vie pour mieux la goûter.
- Quête de liberté intérieure et d'un socle pour mieux la fonder.
- Appel à de nouveaux engagements plus larges, plus profonds et plus soutenus.

S'y disputent, bien sûr, la tentation fataliste et l'espérance envers et contre tout, le trop de réel angoissant et la méfiance des utopies qui prétendent le surmonter.

Et ces questions brûlantes : peut-on savoir vivre dans tant d'incertitudes sans le contrepoint de quelques modestes certitudes, de quelques convictions qui dépassent les opinions du jour ?

[10]

Étonnamment, de vieux mots spirituels refont surface : l'âme, la transcendance, le sacré, le jardin secret au fond de soi, la rédemption, la vocation, la foi...

Et par-delà les lourds contentieux qui pèsent sur nos héritages religieux, nous sommes conviés à une revisitation des trésors amassés par l'âme humaine dans la vaste histoire qui habite encore notre mémoire.

Et que dire des requêtes d'un avenir de plus en plus imprévisible qui appelle le risque d'y croire pour consentir dès aujourd'hui à le bâtir.

Et puis, il y a ce défi d'arrimer une pluralité inédite de chemins à l'impérative finalité d'une nouvelle communauté humaine de destin.

Pourrons-nous y accéder sans le recours à ces dimensions spirituelles encore trop sous-estimées que sont la compassion et le pardon, l'hospitalité et l'universelle fraternité, au-delà de la vertu qu'on leur accorde encore dans notre vie privée ?

Nous savons comptabiliser tous nos déficits. Peut-être nous faudra-t-il mieux mettre à profit ces progrès plus ou moins souterrains de notre nouvelle conscience que je viens d'évoquer ? Il me semble qu'elle est plus répandue et partagée que l'on n'ose l'avouer.

J'ai fait ici le pari de nouveaux liens et rapports à tisser entre une plus profonde intériorisation de ces enjeux et nos engagements dans la cité.

Notre riche et longue histoire occidentale nous offre des éclairages et des fondements précieux. Tel est le cas de nos souches premières comme la Bible et la civilisation gréco-romaine, comme la pensée de saint Augustin qui a amorcé la première mouvance du cheminement historique à l'origine de notre modernité. Pensons à ses « confessions »

intérieures révélatrices des richesses insoupçonnées du « moi », et la dramatique des deux cités qu'il met en scène. Chez lui, il y a déjà la distinction, la distanciation et l'altérité entre intériorité et engagement, entre le sanctuaire de notre jardin secret [11] et les appels de la vie hors de soi, entre le privé et le public, entre le religieux et le politique. Comment ne pas reconnaître que ces rapports sont à repenser ? Comment ranimer ces rapports, qui font partie de notre réalité historique la plus chaude, dans notre monde contemporain et dans notre propre société ? À ce chapitre, la pensée est souvent bien courte. Aussi bien la pensée laïque que la pensée religieuse. Marcel Gauchet a-t-il raison de dire que « la laïcité est déjà épuisée spirituellement et que ce déficit pave le chemin des intégrismes politico-religieux » ?

Mais n'anticipons pas. Je pense que beaucoup de contemporains occidentaux sont tributaires d'une culture historique et d'un héritage spirituel qui a fait émerger l'importance de l'individu, de la conscience personnelle, de l'être humain qui vaut par lui-même et pour lui-même, et des profondeurs morales et spirituelles du moi. Bref, un humanisme de la transcendance de la personne.

Qu'on me permette de rappeler ici le tournant majeur de la conscience des croyants dans l'histoire biblique, où ceux-ci ont compris que Dieu n'a voulu être représenté que par l'être humain transcendant. Il y avait là un déplacement radical : le sacré fondamental devenait celui de l'être humain lui-même... tout être humain sans exclusive. Au point que Dieu lui-même s'efface en quelque sorte pour mettre de l'avant cette transcendance de la personne humaine.

Dans la philosophie et la tragédie grecques on trouve aussi des déplacements en ce sens, tel le passage de la bataille entre les dieux, qui enferme les humains dans la fatalité du destin, à l'émergence de la conscience autonome, libre et responsable de l'individu. L'évolution de cette dynamique libératrice est particulièrement frappante quand on passe d'Eschyle et de Sophocle à Euripide.

Plus près de nous, même le matérialiste Marx disait, dans son ouvrage sur l'économie politique, qu'une révolution qui n'aboutit pas à la libération de l'individu est une révolution avortée.

Plus largement, c'est toute notre histoire occidentale qui nous a amenés à une haute et profonde conscience de la transcendance de [12] la personne humaine. Le philosophe juif Georges Steiner clamait récemment : « Aucun bâtard de tortionnaire ne peut nous enlever notre plus intime conscience intérieure personnelle. » Notre jardin secret.

Que plusieurs contemporains ressaisissent actuellement leur aventure humaine à partir d'une réappropriation de leur jardin secret ne doit donc pas nous étonner. Toute notre histoire occidentale est porteuse de cette dynamique. Reste aussi à voir comment le sens de la cité et les engagements qu'elle appelle peuvent s'apparier avec une intériorité qui s'est donné un solide socle d'autodétermination. La culture et la pratique démocratiques ne sont-elles pas tributaires de la qualité de la conscience du sujet humain libre, responsable, interprète, acteur et décideur, debout en lui-même et dans la cité ?

Cela dit, nous ne sommes pas que des citoyens, nous valons par nous-mêmes et pour nous-mêmes. Les autres aussi. Comme la vie, d'ailleurs. Le beau, le bon, le juste, le vrai sont plus denses que nos calculs et raisons. Notre âme les transcende avec ses ouvertures sur plus grand que nous-mêmes, sur des horizons au-delà de notre finitude.

Notre jardin intérieur a toute la terre comme lieu d'enracinement et tout le ciel qui l'illumine, le transfigure. Sa petite histoire a besoin de la grande pour conjuguer son passé, son présent et son avenir. Et le silence de notre jardin secret ne saurait être sourd aux appels de nos voisins, de la rue et de nos cités en mal d'un nouveau vivre ensemble plus juste, plus solidaire, plus fraternel. Tout utopique que soit cette visée, elle n'en demeure pas moins un appel au plus quotidien de notre vie, et jusqu'au plus intime de nous-mêmes. Nous sommes des êtres de sens, et le sens que je privilégie dans cet essai, je le tire de l'historien Jean Delumeau qui, inspiré de sa foi chrétienne, soutient dans son livre, *Guetter l'aurore*, que « la bonté est plus profonde que le mal ». Plus « profonde » au sens qu'il est plus facile de faire le mal, alors que la bonté exige un surcroît de conscience, [13] d'âme et d'humanité. Il faut bien admettre qu'au cours des derniers siècles nos héritages culturels, religieux et idéologiques ont été marqués d'une conception plutôt pessimiste de l'être humain. Il y a de quoi s'étonner qu'on ait

accordé relativement peu d'attention au fond de positivation de la conscience humaine, qui a permis d'admirables rebondissements, même au creux des pires épreuves.

À tort ou à raison on peut penser qu'aujourd'hui comme hier on joue trop souvent la carte du misérabilisme. Comment le pauvre, par exemple, peut-il se reprendre en main individuellement et collectivement si on l'enferme dans une image de lui-même misérable et toute négative ! Pensons aussi à la pathologisation tous azimuts de tant de problèmes mentaux. De la vingtaine de types de maladies mentales il y a trente ans, on est passé à plusieurs centaines, sans compter une médicalisation intempestive, par ailleurs, traitée en parent pauvre dans notre système de santé.

On peut alors se demander si les dynamiques éducatives et spirituelles de l'intériorité ne sont pas laissées pour compte dans la construction de la personnalité, dans les épreuves individuelles, dans les processus de réhabilitation et dans la pratique sociale.

Nietzsche n'avait pas tort de dire que sans solides assises intérieures on peut difficilement s'engager durablement ou accéder à une espérance entreprenante. Certes, l'intériorité elle-même est aussi tributaire de conditions matérielles et sociales accessibles qui relèvent d'une éthique et d'une politique de véritable justice. De cela aussi nous serons préoccupés dans cet ouvrage.

Mais le jardin secret et les appels de la vie ont bien d'autres sens à explorer et à inscrire dans nos aventures individuelles et collectives. Déjà les approches symboliques que nous présentons dans une prochaine étape nous ouvrent sur des richesses humaines inépuisables. L'imaginaire, le culturel et le spirituel n'ont-ils pas été de formidables ferments de civilisation tout au long de l'histoire connue ? N'ont-ils pas été aussi précieux pour de passionnantes aventures [14] intérieures de l'âme humaine ? Nous verrons comment ces richesses concernent concrètement et existentiellement nos pratiques, nos styles et nos objectifs de vie, nos rêves, nos luttes et nos espoirs les plus chers.

[15)

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Approches symboliques du jardin secret

[Retour à la table des matières](#)

Pour poursuivre dans le sillage de l'ouvrage précédent qui s'intitulait *Réenchanter la vie*, j'aborde celui-ci sous un mode symbolique qui se prête bien à l'évocation poétique qu'éveille en nous la métaphore du « jardin secret ». Qui n'a pas son propre paysage intérieur ? Un jardin secret où se loge le meilleur de soi-même et ce fond d'espérance envers et contre tous les aléas de sa vie. C'est là que l'âme trouve son langage, sa parole unique, le sens qu'elle donne à la vie. C'est aussi là où se tissent les liens entre notre intériorité et nos engagements, nos projets et nos rêves, nos soucis et nos espoirs. Sans compter les luttes « intestines » de ce qu'on appelait jadis ses démons intérieurs !

Eh oui, il y a en chacun de nous un jardin secret qui chante et enchante notre vie, nos amours et nos luttes. Comme tous les jardins, il est le fruit de patients labours à la « sueur de notre front ». Qu'il est bon de travailler la terre de ses mains ! On y retrouve le fil de la vie. Mais il faut de l'âme pour en goûter la saveur et la beauté.

La romancière Colette disait que « le jardinage lie les yeux et l'esprit à la terre ». il en va de même de notre jardin secret, qui relie nos sentiments et nos pensées à l'intimité de notre corps et de nos sens. Des expressions familières en témoignent. « On ne voit bien qu'avec le cœur. » « Écouter son cœur. » « Les yeux, miroir de l'âme. »

Le regard et l'écoute tiennent leur finesse d'une intériorité cultivée.

[16]

Saint-Exupéry dit que l'essentiel est invisible. Peut-être minimise-t-il notre condition charnelle, nos rapports à la matérialité du monde ? Le « jardin secret » figure magnifiquement l'enracinement de notre âme incarnée. Le spirituel humain est toujours incarné. C'est dans cette matrice première de l'unité intime et personnelle du corps et de l'âme que s'inscrit le mystère chrétien de l'incarnation de Dieu. Mais n'anticipons pas.

C'est avec ces expériences-là qu'on renoue avec sa vie intérieure et qu'on constitue son jardin secret en soi.

C'est de là d'abord que viennent nos désirs profonds de mieux vivre, de mieux aimer, de mieux s'orienter.

C'est là où se loge le plus humain en nous

Dans notre jardin intérieur...

La brise, c'est le souffle de notre âme

La pluie, nos larmes

Le soleil, nos amours

Les nuages, nos épreuves

Le sous-bois, notre intimité

Les sentiers, nos traces de vie

Les arbres, nos liens entre terre et ciel

Les fleurs, nos désirs les plus chers

Les feuilles tombées, nos souvenirs comme semences d'avenir.

Notre jardin secret est de toutes les saisons. Comme les conifères toujours verts, même dans les plus rigoureux froids de l'hiver.

Comme les sources d'avril qui distillent les parfums de mai.

Comme les bourgeons du printemps qui font éclore les feuilles, les fleurs et les fruits.

Comme les couleurs de l'automne déjà cachées dans la verdure des feuilles de l'été.

C'est dans notre jardin secret que notre âme trouve son langage, sa parole unique, le sens qu'elle donne à la vie.

Eh oui, il y a quelque part, mystérieusement, au plus intime de soi, un jardin secret. Un jardin secret pour interioriser sa vie, pour l'habiter, l'enraciner, capter les sucs et les sources de sa terre et pour patiemment éclore, fleurir, mûrir et porter fruit.

[17]

Un jardin secret pour se ressourcer, se ré-inspirer, rebondir en confiance, repartir à neuf et en neuf, pour réenchanter sa vie, retrouver la joie et le goût de vivre, d'aimer, de lutter et d'espérer. Pour découvrir de nouvelles harmonies avec nos cordes les plus sensibles du coeur et de l'âme.

Un jardin secret où l'on peut se retirer au moment des coups durs, des épreuves, des mauvaises passes.

C'est dans son jardin secret qu'on découvre en soi des richesses intérieures insoupçonnées, des sources tenues en réserve pour de nouvelles soifs.

C'est dans son jardin secret qu'on se parle à soi-même avec plus de vérité et qu'on poursuit le dialogue avec les êtres que l'on aime et qui nous aiment.

Une légende hindoue raconte qu'il y eut un temps où tous les hommes étaient des dieux. Mais ils abusèrent tellement de leur divinité que Brahmâ, seigneur de toutes les créatures, décida de leur ôter le pouvoir divin et de le cacher à un endroit où il leur serait impossible de le retrouver. Le grand problème fut donc de lui trouver une cachette.

Lorsque les dieux mineurs furent convoqués à un conseil pour résoudre ce problème, ils proposèrent : « Enterrons la divinité de l'homme dans la terre. - Non, répondit Brahmâ, cela ne suffit pas, car l'homme creusera et la trouvera. »

Alors les dieux répliquèrent : « Dans ce cas, jetons la divinité dans le plus profond des océans. - Non, dit de nouveau Brahmâ, car tôt ou tard l'homme explorera les profondeurs de tous les océans, et il est certain qu'un jour il la trouvera et la remontera à la surface. »

Alors les dieux mineurs conclurent : « Il ne semble pas exister sur terre ou dans la mer de lieu que l'homme ne puisse atteindre un jour. » À quoi Brahmâ répondit : « Voici ce que nous ferons de la divinité de l'homme : nous la cacherons au plus profond de lui-même ; c'est en effet le seul endroit où il ne pensera jamais à la chercher. »

Depuis ce temps-là, conclut la légende, « l'homme a fait le tour de la terre, il a fouillé le sol, il a exploré les astres et creusé à la recherche de quelque chose qui se trouve en lui ».

[18]

Heureux celui qui a trouvé le chemin qui mène à son jardin secret. C'est là où se loge la toile des fils qu'il a tissés au cours de sa vie. S'y maillent ses expériences les plus profondes et marquantes, ses liens les plus chers d'amour et d'amitié, les épreuves qu'il a eues à surmonter. Bref, tout son paysage intérieur dans ce qu'il a de plus réel et de plus vrai.

Jardin secret sacré de notre âme et conscience où même Dieu ne vient que sur invitation, tellement il respecte ce sanctuaire du plus intime de nous-mêmes. Il a mis en chacun de nous une étoile de divinité assez proche de Lui pour le rencontrer intimement, assez lointaine pour que rien ne puisse la ternir dans sa beauté première. C'est à partir de sa propre étoile que l'on façonne son propre « Je crois », ouvert sur l'horizon infini et éternel d'un Dieu qui nous aime inconditionnellement et qui nous attend sans s'imposer. Et cela, dans la plus radicale gratuité pour traverser avec nous la vie, la mort et son au-delà. C'est avec Lui que nos humbles efforts d'humanité deviennent des semences d'éternité.

Notre jardin intérieur ouvre sur de multiples paysages et demeures. Il est tantôt musique qui chante en soi, tantôt poème qui réenchante notre cœur. Qui da pas au fond de lui-même une fibre qui vibre à ce qu'il y a de beau dans la vie, avec une riche gamme de sentiments humains, de valeurs positives qui rehaussent et ré-aventurent notre séjour sur la terre ?

Oui, un jardin secret qui nous rappelle que nous venons de plus loin que nous-mêmes et que nous allons plus loin que notre courte vie terrestre, dans un au-delà où Dieu nous attend, sur l'autre rive de la rivière de nos jours. Ce sont ces horizons toujours neufs qui nous amènent à des dépassements, à des engagements, à travers cette vocation qui nous est propre, cette mission particulière que Dieu confie à chacun de nous pour améliorer et embellir notre terre.

Ce qui n'a pas de secret n'a pas de charme, disait un vieux mystique. Viens, Seigneur, éclairer et féconder avec moi mon jardin secret. Aide-moi à faire de ma vie un potager nourrissant et généreux, un lieu floral qui parfume ma main des fleurs qu'elle donne.

[19]

Un puits qui se renouvelle en donnant sans compter. Et surtout, apprends-nous à garder secrets nos propres secrets et ceux des autres, et à résister à ces étalages et déballages narcissiques sur les ondes et les écrans qui ne savent plus respecter l'intimité des gens, alors que toi-même, Seigneur Dieu, tu te veux si discret, si réservé devant notre jardin secret sacré.

Sans jardin secret, il n'est point de prière vraie.

Sans jardin secret, on ne sait vivre en paix.

Sans jardin secret, il n'y a pas de liberté intérieure.

Sans jardin secret, on ne peut apprivoiser ses peurs.

C'est ton jardin secret qui t'enseigne l'intimité avec toi-même et avec les dits intimes venus du cœur ou de l'amitié. En ton jardin secret, tu apprends la beauté du silence, son sens, son bienfait. Car la vie pousse sans bruit. Les moines ont raison de dire que le silence est la plus belle, la plus profonde cérémonie de l'âme recueillie, de l'intériorité partagée, de la rencontre du temps et de l'éternité, de l'humain

et du divin en nous. Comme le souffle ténu de l'Esprit évoqué par le prophète Élie. C'est dans cette intimité que ton jardin secret brode ta propre histoire au fil de ta mémoire, écrit ton propre roman avec tes rêves, et enchante tes amours avec leurs sortilèges et envoûtements.

Heureux celui qui cultive
son jardin intérieur
comme le plus grand trésor
de sa vie et de sa foi.
Car c'est avec lui qu'on anticipe
l'Éternel rendez-vous avec Dieu,
et son bonheur promis dans les cieux.

La Bible s'ouvre sur un jardin où Dieu offre son amitié et son alliance à l'être humain qu'il a créé à sa ressemblance, libre comme Lui, au point d'accepter de le perdre.

Et dans les pires déserts où l'humanité s'est égarée, Dieu n'a cessé de se présenter comme une oasis pour relancer la vie et l'espoir. Sans relâche, Dieu vient nous chercher pour nous arracher à toutes [20] nos servitudes. Et voilà qu'en Jésus de Nazareth il se fait l'un des nôtres, parmi les plus petits, parmi ceux qui n'ont que leur humanité à mettre dans la balance, comme s'il n'avait d'autre but que de sauver et promouvoir l'humain en nous. Et voici que dans un monde qui fonctionne sans lui, il se love discrètement dans notre jardin secret, à la racine de notre vie, de notre terre la plus intime pour recommencer avec le meilleur de nous-mêmes.

Le joyau des psaumes de la Bible, c'est justement le jardin secret de l'âme humaine, de son mystère où le croyant trouve sa vérité intérieure, entend les appels les plus profonds de la vie et de Dieu, et se repose en Lui.

Il y voit d'un autre oeil le monde et sa beauté. Bien sûr, les mystiques nous alertent sur nos démons intérieurs et sur les opérations vérité à faire en soi. Mais que serait cette ascèse sans les beautés ca-

chées de notre jardin secret, avec des harmonies plus fortes que les dissonances de nos imperfections, et sa paix bienfaisante, guérisseuse et revitalisante. Jadis on en parlait peu, tellement cette visite en soi était toute commandée par un examen moral de sa conscience. La foi « contemplante » et sa belle joie intime n'y trouvaient pas leur compte, si ce n'est le temps d'un éclair sur l'écran immense de la nuit noire des péchés. On nous a peu appris l'aube du veilleur et le plaisir de son guet.

C'est peut-être la grâce de notre époque moderne que cette redécouverte de notre jardin intérieur, que l'on peut amener avec soi partout, en plein centre-ville, dans la rue, ou au travail, ou dans une salle d'attente, ou en voyage.

Mais le jardin secret n'a rien d'un enclos, sourd aux appels et aux cris de la rue, aux requêtes de la cité. Rien d'un canot de sauvetage de l'homme désaffilié. Rien d'un refuge de l'individu en rupture d'appartenance. Rien d'un moi dans le soi où l'autre est sans visage, sans appel. Rien d'un bonheur solitaire, réfractaire à tout engagement durable. Rien d'une esquive des tâches d'humanisation de la vie et de la société.

Dans le jardin de Dieu, de son humanité en Jésus, il y a plus que des biens à partager.

[21]

Nous sommes appelés à nous partager nous-mêmes comme Lui s'est fait pain à partager. Pain de vie, d'amour, de justice. Humble pain quotidien de nos modestes efforts d'humanité que Lui seul peut transformer en semence d'éternité.

C'est toujours à partir de là que Dieu ne cesse de recommencer avec nous. Oui c'est repartir à neuf, comme avec l'enfant de nos amours.

Quand le jardin secret se fait prière

Ton Évangile, Seigneur, nous laisse entendre qu'il en est de nos âmes et de la foi comme de la vie, avec ses temps de semence, ses temps de mûrissement, ses temps de moisson.

Il en est parmi nous qui en sont aux semences dans leur jardin intérieur, d'autres qui renouent avec lui, et d'autres qui sont à l'heure des récoltes. Mais tous ces jardins secrets ouvrent sur l'immensité de ton ciel et enfoncent leurs racines dans l'obscurité de la terre. C'est ainsi que se joignent au fond de nous ta lumière, ton mystère et le nôtre.

Tu nous as tout donné en semence avec la noble tâche d'en cultiver les fleurs et les fruits pour ré-enchanter la vie, l'embellir et la partager dans la justice, la paix et la fraternité.

Que ta grâce soit toujours avec nous pour nous élever sans cesse en humanité, pour mener nos amours jusqu'au bout, jusqu'à ton ultime et chaleureux rendez-vous. Que déjà ta paix, source de liberté intérieure, soit avec nous.

Aide-nous Seigneur à t'être reconnaissant de nous avoir confié cette merveilleuse terre, toutes ses couleurs, ses saveurs, ses parfums qui enchantent nos regards et nos cœurs. Terre, jardin de fleurs pour la fête de nos yeux. Terre, potager pour assouvir nos faims. Terre du grain de blé qui se reproduit au centuple avant de devenir pain de nos vies, de nos amours à partager. Terre, jardin secret de nos âmes et de notre intimité. Terre bien-aimée de nos mémoires et de nos histoires. Terre de chez nous où chaque mois est une nouvelle saison. Terre de tous tes dons et tes pardons.

[22]

Merci, mon Dieu, pour la musique et le chant qui nous permettent de te célébrer et de nous ré-enchanter.

Merci, mon Dieu, pour l'univers que tu as créé et l'intelligence que tu nous as donnée pour l'explorer.

Merci, mon Dieu, pour notre merveilleuse planète bleue d'où tu as fait surgir la vie et pour ton souci constant de nous rendre heureux.

Merci, mon Dieu, de venir chez nous pour nous accompagner, nous inspirer et nous inviter librement, gratuitement dans ton Royaume éternel.

Merci de ta longue patience avec l'humanité, pour qu'elle avance par elle-même et s'élève en dignité, en bonté, en justice et en amour.

Merci de nous avoir tout donné en semences, et pour la capacité de les cultiver, de les rendre fécondes.

Merci pour tes grâces, qui ont bonifié notre vie et nous ont soutenus dans les épreuves de notre itinéraire terrestre.

Merci pour les êtres qui nous ont aimés, nourris, soignés, éduqués et conduits à voler de nos propres ailes.

Oui, merci, mille mercis pour tant de tes dons généreux et pour ton émouvante fidélité à la vie, à la mort et à l'au-delà où tu nous attends à bras ouverts. Amen.

Enfin, bref..

C'est dans ton jardin secret que le Dieu d'amour et de paix t'attire et te refait.

C'est dans ton jardin secret que tu te recueilles et te tais pour mieux entendre son murmure au cœur et sentir son souffle inspirateur.

C'est dans ton jardin secret que tu renoues avec le matin du monde, les sources de vie les plus profondes et les plus fines longueurs d'onde.

C'est dans ton jardin secret que ton plus intime mystère s'éclaire de sa divine lumière.

C'est dans ton jardin secret que le chant de la terre se fait en toi prière.

C'est là où, avec Lui, tu panses tes blessures, apaises tes fureurs, où tu trouves ton coeur pur et sa promesse de bonheur.

[23]

Il vient par ton jardin secret frapper à la porte de ta demeure pour partager avec toi son pain et le tien et veiller sur toi jusqu'à ta dernière heure.

À la source de l'engagement

Il y a dans la nature des lieux privilégiés dotés d'un microclimat plus clément qui, sans être ce petit paradis qu'est l'oasis au désert, offre un adoucissement des âpretés de la vie qui l'entoure. Voilà une belle métaphore du jardin secret en soi. Celui-ci invite à la paix intérieure, à la sage lenteur, à la contemplation, à la cicatrisation des blessures. Comme la musique qui adoucit les moeurs. Comme les anticorps qui rétablissent l'équilibre organique et sa dynamique. L'oreille de l'âme s'y fait plus fine. On y goûte mieux la vie. Le jardin secret a quelque chose de l'été indien, avec sa tendresse de la terre, de l'air ambiant et d'un soleil plus caressant. S'y marient le plus charnel et le plus spirituel en nous. On comprend pourquoi on y loge le jour d'action de grâce, tellement cette beauté soudaine et gratuite est perçue par les croyants comme un cadeau de Dieu. Il nous arrive d'envier nos frères animaux et leurs sens plus développés pour capter les odeurs, les bruits sourds, les plus furtifs signes de la vie. L'été des indiens nous redonne cette acuité de nos sens tout autant que de notre âme. Le jardin secret en soi peut faire vibrer toutes les cordes sensibles à n'importe quel moment de l'année et dans toutes sortes d'environnement, y compris l'agitation des villes.

Bien sûr, ce microclimat est tributaire de l'importance qu'on accorde à son jardin secret, à sa vie intérieure. Les herbes folles envahissent si vite un jardin qu'on néglige de cultiver. Il cesse d'être fécond en fleurs et fruits. C'est ainsi qu'une vie projetée fébrilement en

maintes activités sans ordre et sans liens se reproduit dans un univers intérieur sens dessus dessous. Le dedans devient alors aussi désarticulé que le dehors.

Ainsi faut-il se refaire d'abord au-dedans, faire la vérité en soi, mieux identifier ses manques, revoir ses objectifs de vie. N'est-ce pas une requête première de son jardin secret ?

[24]

D'aucuns diront, non sans raison, que ce recentrement sur soi peut élever des murs d'isolement, d'autoprotection qui nous rendent sourds aux appels de la vie et des autres. Nous reviendrons sur ce travers fort répandu chez nos contemporains. Nous en sommes tous marqués.

Le jardin secret selon l'Évangile n'oppose pas ces deux requêtes, mais au contraire les unit l'une à l'autre. Chez Jésus de Nazareth, l'alternance de la prière et de la mission était d'une même mouvance d'esprit, et les deux se renforçaient mutuellement.

Ce jardin secret n'est donc pas un espace clos, on n'y trouve pas de culs-de-sac. Tout est ouvert sur le monde, sur le ciel. Il accueille le tout-venant. Il sait qu'il reçoit plus qu'il ne donne. Il s'alimente à des sources qui ne viennent pas de lui. Il n'est pas là uniquement pour lui-même. Comme la maison de Dieu, qui n'exclut personne.

Pourtant, et c'est là son paradoxe, il est aussi un sanctuaire sacré, inviolable, unique, transcendant, qui échappe au temps et à l'espace. Il porte de ces choses inconditionnées dont on ne dispose pas à sa guise, de ces horizons qu'on ne se donne pas soi-même. L'Évangile a des paroles rudes à ce chapitre : « On ne jette pas des perles aux pourceaux. » Le règne du n'importe quoi et du n'importe comment, du tout est égal, abolit la dignité, le respect, première assise du sacré et du saint de la vie et du sens humain. Après la mort de Dieu, la mort de l'homme, et puis le nihilisme du « rien là ». Il me semble que cette dérive fataliste est une des plus pernicieuses tentations d'aujourd'hui. Parce qu'elle tue les racines du jardin secret de l'être humain, ce qu'il a de plus précieux.

Ce qui m'amène à penser que la revalorisation du jardin secret tient d'une urgente priorité, y compris pour faire face aux grands défis du monde actuel. Combien de grands discours et de grandes manoeuvres

sont peu éprouvés au feu d'une conscience plus critique d'elle-même ; autrement dit, sans âme. Je dirais la même chose de bien des styles et pratiques de la vie courante.

Mais en même temps, quand je me retrouve dans la rue, au milieu d'inconnus, je me dis souvent que chacun a son jardin secret, et que c'est à partir de là qu'il y a de l'espoir. Aucun pouvoir, même le plus [25] oppresseur, ne peut extirper ce jardin de la conscience et de l'âme. Toutes mes critiques sur le consumérisme, l'individualisme, l'aliénation des êtres, la profanation de ce qu'il y a de plus sacré, ne sauraient rendre compte de cette réalité profonde qu'est le jardin secret, ce lieu de grâce qui remet sans cesse de l'avant notre humanité la plus intime, même là où les démons intérieurs font des ravages. C'est ce que nous avons de plus précieux en nous. Et pour nous, croyants, le plus beau cadeau terrestre qui anticipe le Royaume de Dieu.

Redisons-le, l'intériorité n'a rien d'un moi sublime dans un soi où l'autre est sans visage. Rien d'un jardin hautement clôturé et sourd aux requêtes de la rue et de la cité.

Le bonheur solitaire finit par ne plus supporter aucun engagement durable, et par ne voir le rapport à l'autre que comme une contrainte qui nuit à son plein épanouissement personnel. Bref, une esquive du pays réel, de la cité à bâtir, de l'incessante tâche de l'humanisation. Il arrive que cette esquive se drapait d'une prétendue sagesse réaliste, à la manière de Sénèque dans la Rome décadente. Plus près de nous, Tocqueville et Camus ont su voir venir ce « calme inespéré » conforté aujourd'hui par certains philosophes de salon. Tout cela fait le jeu du décrochage politique et du conservatisme qui l'accompagne. Ne sont pas en reste plusieurs nouveaux courants religieux ou spiritualistes qui renforcent cette mouvance de repli sur soi. Autant de « courtoises démissions », au demeurant faciles, émoullientes et hédonistes, à cent lieues de la vigueur réclamée par les défis contemporains. Je m'étonne particulièrement que ces modes religieuses ignorent à ce point les premières leçons bibliques. Celles-ci, dès le départ, mettent en cause le mythe du paradis terrestre illusoirement conçu sans souffrance, sans mort, sans bien ni mal, sans passé ni futur, sans lutte ni achèvement à poursuivre. Ce genre d'intériorité paradisiaque pave le chemin

d'une insensibilité à la souffrance de l'autre, et parfois même à l'humiliation qu'on lui inflige.

Je me méfie tout autant d'un engagement sans intériorité. Il s'accompagne lui aussi de plusieurs dérives : incapacité de voir le mal [26] qui est en soi, comme le rappelle si souvent l'Évangile ; justification de n'importe quel moyen au nom d'une lutte dite légitime ; renvoi de toutes les responsabilités aux autres ; assèchement du cœur et de l'âme au nom d'une idéologie aussi dure que pure ou d'une *realpolitik* imparable ; mépris de ceux qu'on prétend libérer ou sauver ; travestissement vertueux du pouvoir qu'on exerce. Il n'y a pas que la science sans conscience qui soit ruine de l'âme.

Dans cet ouvrage nous verrons comment au meilleur des grandes traditions culturelles et spirituelles, et de la modernité, on a sans cesse recomposé et renouvelé les rapports entre intériorité et engagement.

[27]

EN GUISE DE TRANSITION

Reboiser son jardin secret pour mieux retenir l'eau vive de nouvelles fécondités capables de reverdir les temps de sécheresse de notre âme trop souvent désertée...

Eh oui, à la manière de l'arbre, qui sait si bien capitaliser les sources de son terreau et la lumière du ciel ! N'est-ce pas un des plus précieux trésors dans notre jardin secret, et aussi l'élan premier pour le cultiver, pour en partager les fruits ?

Comme le puits qui se renouvelle en se donnant.

Comme le grain semé qui se reproduit au centuple.

Comme la source qui ne sait pas par quels chemins elle ira à la mer, mais qui en a la certitude.

Le recueillement et la générosité, l'espérance et la créativité sont déjà là dans la nature, notre première demeure. Il y a de l'âme en elle. Une foi entêtée. Un mystérieux miracle qui nous dépasse. Mais surtout une inspiration chez ceux qui savent l'écouter, la goûter, la méditer. Elle est à la portée de tous. C'est notre matrice commune. Bienfaitante, quand on la respecte et la chérit. Même son âpreté nous enseigne la force d'âme et la résilience de notre fibre morale.

Heureusement, l'écologie commence à faire école dans nos consciences modernes et nos enjeux d'aujourd'hui. Encore ici, l'intériorité et l'engagement s'appellent, se renforcent mutuellement. Avec cette dimension particulière qui réintègre la beauté dans les luttes pour la vie et les combats pour plus de justice. Mais il y a plus.

L'être humain, comme la vie, vaut par lui-même et pour lui-même. On ne peut comprendre cela quand il n'y a plus rien de gratuit. Alors, comment prier et croire en l'Autre, en ses dons et pardons sans retour ?

[29)

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Second regard sur l'intériorité et l'engagement

[Retour à la table des matières](#)

Je me propose de fouiller le terreau actuel de la nouvelle conscience contemporaine. J'ai déjà noté qu'au cours des derniers temps la référence « spirituelle » a repris de l'importance, après une période qu'on a jugée « trop matérialiste », avec ses promesses de bonheur non tenues. Ère de l'éphémère, des liens provisoires, qui nous a projetés à la surface de nous-mêmes. Le nouvel intérêt pour les valeurs spirituelles tient d'un besoin de donner plus de profondeur à sa vie, à son sens, à ses pratiques, à ses relations humaines, à ses amours, à sa mission propre. Comme si on voulait refonder ses raisons de vivre, de lutter et d'espérer, pour de nouveaux élans plus durables et plus inspirés et une dynamique plus forte du dedans de soi. Non plus seulement le comment, mais aussi le quoi et le pourquoi. On s'en serait trop remis aux logiques procédurales, aux modes du jour, aux pratiques compulsives de consommation.

Mais il y a plus. À savoir, par exemple, le choc de découvrir qu'on n'a même plus le langage pour nommer, dire, penser ce qui se passe à l'intérieur de soi, le vide que l'on ressent, ses bleus à l'âme ; prise de conscience aussi de son univers intérieur éclaté, déstructuré, indifférencié. Ce qui rend de plus en plus difficile l'accès à une reprise en main de soi, à une réorientation de sa vie.

[30]

Plusieurs se rendent compte que sous la valeur d'autonomie qu'ils privilégient entre toutes, il y a tant de comportements qui la contredisent. Par exemple, ce besoin d'être pris en charge de bien des façons, ou ces multiples conformismes inconscients du « tout le monde le fait, fais-le donc ». L'individu contemporain est beaucoup moins souverain qu'il ne dit. C'est ce que nous ont laissé entendre bien des gens que nous avons interviewés. Tel ce propos typique d'un des leurs : « On vit un double déficit : peu de prise sur soi et en même temps peu de distance de soi. » Fernand Dumont a, à maintes reprises, élargi cette autocritique en affirmant que, partis en quête d'une société nouvelle, nous avons dérivé vers une recherche éperdue de soi-même avec le sentiment de ne jamais y arriver. D'où ce fond de frustration, et même de ressentiment et de vide intérieur.

C'est sur cet arrière-fond critique qu'a ressurgi le désir d'une intériorité plus profonde et mieux fondée, comme premier objectif, comme premier chantier pour relancer sa vie et requalifier son sens, et cela, dans toutes ses dimensions, ses pratiques et ses projets. Cette visée de se refaire du dedans n'est plus celle de la pop psychologie à la mode du « tout est déjà en toi ». Plutôt une rude conquête, une exigeante ascèse, une entreprise de long terme qui concerne non pas seulement l'intériorité, mais aussi ses tâches, ses responsabilités, ses engagements de vie. Du coup, la formule « qualité de vie » prend plus de largeur, de profondeur et d'horizon.

Le jardin secret, tel que nous l'entendons, se démarque des facilités illusoire de la pop-psychologie. Ses paris, ses convictions, ses sources et ses visées sont autres.

Disons d'abord que le jardin secret en chacun de nous est mystérieusement inépuisable, comme le petit puits artésien qui donne accès

à d'immenses réserves d'eau vive, ravitaille toutes nos soifs quotidiennes et se renouvelle en se donnant généreusement. Puits solitaire et solidaire toujours à l'affût de veines à la fois nouvelles et cachées dans le sol sous nos pieds.

Me vient l'image-métaphore de l'Évangile : « Ce qui compte n'est pas ce qui ajoute, mais ce qui creuse. » Comme si Jésus de Nazareth nous signifiait que c'est dans nos profondeurs humaines et spirituelles [31] que nous pouvons nous unir, mieux vivre et agir ensemble avec nos différences d'histoire, de culture, de religion. C'est là que l'intériorité et l'engagement se conjuguent vitalement et dynamiquement. Tout se passe comme si nous avions d'un côté à arrimer les tâches les plus matérielles et les tâches les plus spirituelles, la chair et l'esprit, le corps et l'âme, l'humain et le divin, l'immanence de notre être au monde et la transcendance de ce qui est plus grand que nous-mêmes, et de l'autre à nous lover dans l'ouverture au fond de nous sur l'infini, l'éternel - et pour nous, croyants, sur Dieu.

L'être humain n'est-il pas justement à la frontière de la finitude terrestre et de ces espaces infinis, un signe spirituel de notre grandeur ? Comme le petit coquillage porteur du chant de la mer entière qui symbolise ces choses lointaines et majeures de nos désirs et de nos rêves les plus fous, de nos espoirs envers et contre tout.

Il nous arrive aussi de désespérer de nous-mêmes, de ce monde, de l'humanité elle-même. Notamment devant ces guerres et pollutions de tous ordres qui détruisent jusqu'aux premières assises de la vie. Dans ce vide désertique pressenti, une mystérieuse poésie de nos âmes persiste à croire que se cache une oasis quelque part où la vie ressurgit contre toute attente. « Ce qui fait la beauté du désert, c'est qu'il recèle une source quelque part. » N'est-ce pas la grâce de l'infiniment petit de notre intériorité ouverte sur des richesses de sens, sur des dépassements insoupçonnés, sur des rebondissements porteurs de nouveaux engagements d'humanisation, anticipateurs d'une terre nouvelle et de cieux nouveaux ? Si tant est qu'on inscrit la foi dans la chair de notre plus profonde humanité. Dans la longue évolution de l'univers, cinq fois la vie a été menacée de disparaître de la terre. À la troisième période glaciaire, 90 % des espèces se sont éteintes. Et pourtant, la vie a ressurgi de plus belle. L'histoire humaine elle-même

témoigne de remarquables recommencements après de lourdes épreuves de tous ordres. Nous sommes de ces foulées d'espérance et de résurrection. Il est bon de se rappeler ce fond de positivation au moment où la tentation du fatalisme hante la conscience contemporaine. Tentation qui est à la source de tant de décrochages et de démissions devant les nouveaux défis d'engagement auxquels [32] nous sommes confrontés. Comme ce fut le cas tout au long de l'histoire, les dépassements sont tributaires de la force intérieure des individus et des peuples. Car c'est au-dedans de soi qu'on va puiser ces ressources insoupçonnées de relance du sens et de la vie que je viens d'évoquer. Il n'y a pas d'engagement résolu et durable sans un solide socle d'intériorité capable de foi et d'espérance. Deux pôles humains et spirituels inséparables. Ils se renforcent l'un et l'autre quand on les vit ensemble. On doit se méfier d'une intériorité sans engagement tout autant que d'un engagement sans intériorité. Une évidence, me direz-vous. Et pourtant ces dissociations sont fréquentes. Mais on doit reconnaître aussi que leurs rapports sont sans cesse à repenser et à renouveler.

Le jardin secret dont il sera question ici n'a donc rien d'un enclos d'autoprotection, de repli sur soi, de fuite du monde, de retraite décrochée. C'est là un faux bonheur bien étriqué. Je vois le jardin secret comme un lieu vital de ressourcement. Sans lui, même les engagements les plus généreux finissent par s'assécher. Sans lui, les liturgies sont insipides. Sans lui, même les Églises deviennent des organisations bureaucratiques, « fonctionnalisées », avec leurs codes, leurs dogmes, leurs règles impersonnelles, leur copie conforme qui exclut toute différence d'identité, de liberté et d'innovation.

Déjà dans le jardin secret le plus intime il y a plusieurs sentiers, plusieurs espèces d'arbres, de fleurs et de fruits. Un puits aux cent sources. Une ou des places libres à la table de l'accueil et du partage d'un pain et d'un vin généreux, sinon d'une attentive présence à l'autre, d'une convivialité où l'on se partage soi-même. S'y trouve une vie qui a de l'âme dans les mains comme dans le cœur.

Selon la conception biblique de l'être humain, l'œil est en rapport avec la pensée tandis que les mains et les pieds sont en relation avec l'agir. Que ce soit par sa pensée ou par son agir le

croyant doit se comporter avec un respect sacré de la dignité d'autrui. Ainsi donc quelle idée nous faisons-nous des autres quand nous portons notre regard sur eux ? Nos mains sont-elles repliées sur elles-mêmes ou sont-elles tendues pour bâtir la fraternité ? Nos pieds nous font-ils fuir le monde, ou nous conduisent-ils vers les autres pour faire route avec eux et nous faire marcher humblement avec Dieu ? (Yves Guillemette)

[33]

Dans la Bible, être, c'est habiter, s'habiter, abriter les autres au sens de l'hospitalité comme vertu majeure. Ne laisser aucun être sur sa faim. Accueillir l'étranger comme une visite de Dieu lui-même. Laver les pieds poussiéreux et fatigués de son hôte. Saint Jean a remplacé le récit de l'eucharistie par celui de Jésus qui lave les pieds de ses disciples. Comment ne pas y voir l'expression d'une foi humanisante, civilisatrice jusque dans les gestes d'une émouvante simplicité ! Un raffinement sublime du cœur. Une contestation du système d'esclavage du temps. Une grandeur culturelle et aussi une révélation de notre humanité et de l'humilité du Dieu de Jésus.

Comme ces jardins cultivés de nos propres mains qui marquent un espace vraiment habité, notre jardin secret est le lieu dans lequel on apprend à s'habiter, à se recevoir, à recevoir l'Autre. « Je me tiens à la porte et je frappe, si quelqu'un m'ouvre je viendrai souper avec lui », dit Dieu.

C'est dans notre jardin secret que se dessinent les couleurs de nos propres manières de vivre, d'aimer et de croire. C'est là que se constitue notre capacité de silence écoutant, de présence et d'accueil. Une solide autonomie et un souci de chaude altérité. Une saveur d'être avec son goût plus raffiné de nourritures d'âme, de découverte de l'autre, de communion plus profonde avec nos compagnons de route. Même le quotidien le plus gris y trouve un champ différent de lumière comme celui de l'aube, du plein jour, du crépuscule et de la nuit étoilée. « Si ton œil est dans la lumière, toute ta vie le sera. » Peut-il

l'être s'il est le miroir d'une âme morte ou d'un cœur sec et froid ?
Bachelard disait bellement :

Les choses nous rendent regard pour regard, elles nous paraissent banales parce que nous les regardons d'un regard indifférent. Mais pour un oeil clair, pour un regard sincère, tout est profondeur. Ce n'est pas toujours en pleine lumière, mais au bord de l'ombre que le rayon en se réfractant confie ses secrets.

Les mystiques sont ces maîtres spirituels qui ont su si bien cultiver leur jardin secret. Ils nous révèlent les vertus de l'ombre, du clair-obscur, du dépouillement, du lâcher prise, du repos de l'âme. L'ombre dans le jardin secret, c'est cette étape cruciale de notre [34] itinéraire de vie où nous sommes plus conscients de nos limites après nous être projetés dans des figures d'affirmation de soi, de grand désir, de grand rêve. On a fait le plein en toutes choses et voilà qu'on ressent un grand vide, un profond manque, dont on ne sait le quoi ni le pourquoi.

C'est alors que l'ombre de notre jardin intérieur nous convoque. On rentre en soi, pour reprendre une expression de l'Évangile. Démarche nécessaire pour aller chercher en soi des sources nouvelles qui nous font revivre et nous relancent, cette fois, vers les autres. Vers de nouveaux engagements. Du coup, on découvre les rapports dynamiques entre intériorité et altérité. Car ce passage du manque ouvre sur les autres, tout en nous libérant de nos enfermements et de nos servitudes inavouées.

Cette ouverture au fond de soi nous permet de mieux entendre les appels de la vie, de l'Autre et des autres. C'est ainsi que je vais m'acheminer, dans cet ouvrage, vers les enjeux plus larges de ces appels, vers les signes des temps et leurs requêtes d'engagement, en prise sur le monde contemporain et son avenir à bâtir. Un avenir de plus en plus complexe, problématique et imprévisible. Comment ne pas reconnaître ici les requêtes de plus grande qualité de nos profondeurs morales et spirituelles ?

S'agissant de foi chrétienne, comment ne pas admettre aussi que l'actuel contexte historique, avec ses nombreux inédits, appelle un judicieux renouvellement du christianisme jusque dans ses sources ? Nous présumons trop sa pertinence acquise, son message arrivé. Cette assurance nous empêche d'explorer ses nouveaux apports possibles, et de reconnaître que nous avons beaucoup à apprendre des autres, qu'ils soient d'esprit laïque ou d'esprit religieux. Il me semble que nous avons à vivre plus en coude à coude avec nos contemporains. Je vais m'inspirer de bien d'autres sources que les miennes chrétiennes.

Dans le sillage de ces propos, on comprendra que cet ouvrage ne s'adresse pas seulement aux chrétiens, mais aussi à tous ceux qui ont le goût de revisiter les fondements spirituels de leur humanité, et cherchent une inspiration pour donner de l'âme à leurs rudes combats de la vie.

[35]

Fernand Dumont disait que bien des frontières entre la croyance et l'incroyance se sont estompées. Comme lui, je n'ai jamais été à l'aise avec le qualificatif « incroyant ». Rares sont les humains qui ne croient en rien. Mes amis agnostiques ou athées, avec raison, refusent d'être considérés comme des incroyants. Ils font partie de ce nombre grandissant de gens qui veulent aller au bout de leur humanité sans religion. J'en connais qui sont de beaux êtres humains. Les esprits religieux n'ont pas le monopole du spirituel, ni celui du sens.

J'ai aussi la conviction que ma foi serait en porte-à-faux si elle ne savait pas reconnaître et apprécier la foi des autres, de l'autre.

Au moment où beaucoup de contemporains ont la tentation de désespérer du monde actuel, je plaide pour une solidarité de ceux et celles qui gardent, contre vents et marées, foi en l'humanité. Car sans elle, il est difficile de vivre des engagements soutenus. C'est dans la foi en l'humanité qu'on découvre la mystérieuse capacité de « faire » sans même là où il n'y en a plus. Les riches patrimoines historiques culturels et religieux nous en révèlent d'ineestimables exemples. Exemples de l'homme plus fort que son destin. Redisons-le, l'éteignoir le plus efficace de cette dynamique est le fatalisme. Là aussi, l'histoire

nous enseigne bien des choses. Hier, c'était la *moira* chez les Grecs, le *fatum* chez les Romains, aujourd'hui c'est le nihilisme, jumeau du fatalisme ancien.

Voilà pourquoi je souhaite une solidarité des esprits « laïques » et « religieux » qui ne désespèrent pas de l'humanité et du monde d'aujourd'hui. Bien sûr, je me situe comme chrétien avec ma foi en un Dieu pour qui aucun être humain ne descend assez bas au point que Dieu ne puisse le rejoindre et s'offrir gratuitement à sa liberté. Cette foi n'a rien d'une évidence obligée et obligeante. De part et d'autre, nos options avec Dieu ou sans Dieu ont en commun la plausibilité. De cela aussi, il sera question dans cet ouvrage. Encore ici la plausibilité de ma foi avec ses limites, ses paris et ses risques, m'amène à reconnaître la plausibilité de ceux qui laïquement ou religieusement se définissent autrement.

Mais je le redis, nous sommes tous confrontés au défi de croire ou de ne pas croire en notre humanité. Dans ma propre tradition [36] spirituelle chrétienne, Dieu croit plus en nous que nous en Lui. Et donc Lui aussi nous incite à rejoindre ceux qui font encore radicalement confiance en l'humanité et qui ne cessent de travailler à l'humanisation de la cité dans toutes ses dimensions. J'ai appris au cours des ans et dans nos cités pluralistes comme jamais que c'est à partir du jardin secret de chacun que commencent les plus prometteuses rencontres de nos différences d'options. Car c'est là d'abord qu'on a constamment à faire une opération vérité sur sa propre vie, c'est aussi là que l'on perçoit le plus intensément les appels des autres. Mais il y a plus.

Le jardin secret est le lieu de renouvellement de nos questionnements. J'en veux pour exemple un texte remarquable du philosophe Marc Chabot. Celui-ci se demande : « Qu'est-ce qui est mort avec la mort de Dieu ? » Il s'interroge sur les conséquences de l'évacuation de l'idée de Dieu dans la pensée contemporaine à la suite de Nietzsche. Plusieurs en ont par-dessus le train du Dieu de Bush en guerre contre le Dieu des islamistes, lui-même en guerre contre le Dieu des juifs. Et aussi du Dieu du Vatican qui multiplie les condamnations tout en se réclamant d'une Révélation salvatrice de tous les humains. Et pourtant, même des esprits laïques s'inquiètent de l'effacement de cette référence qui a inspiré particulièrement les grands ouvrages ci-

vilisateurs des deux derniers millénaires en Occident. Ces esprits laïques s'inquiètent aussi d'un monde enclos dans son immanence, sans transcendance. Transcendance qui ouvre sur plus grand que lui-même et qui en même temps marque la finitude humaine. Surtout quand, après avoir décrété la mort de Dieu, l'homme se fait lui-même Dieu. Un Dieu sans mesure, sans limite, qui peut tout se permettre.

Il y a là des questions spirituelles trop laissées pour compte. Comment a-t-on pu en arriver à des systèmes, à des technologies, à des rouages économiques, à des modes psychologiques dont l'idéologie est le propre fonctionnement ? Au point que l'on perd de vue l'être humain qui vaut par lui-même et pour lui-même, comme nous le rappellent tous les tiers exclus de ces systèmes et des rapports de force qui s'y jouent. L'opération vérité de nos jardins secrets [37] ne pourra éviter l'examen de nos consciences face à nos complicités, à nos intériorisations des logiques dominantes que nous dénonçons verbalement. Fût-ce notre coeur à gauche et notre portefeuille à droite, nos prélèvements intempestifs sur les ressources communes, nos rapports au bien public.

Nos jardins secrets sont habités par le meilleur de nous-mêmes, mais aussi par des démons intérieurs à vaincre, parce qu'eux aussi marquent la cité et ses enjeux d'humanité. Il ne s'agit pas ici d'un idéalisme qui ignore les limites du réel. Quand il n'y a de choix qu'entre le sublime et l'abject, on ne peut être que dévorant ou dévoré. J'aime bien le sage proverbe : les hommes sont meilleurs et moins bons qu'ils ne pensent. La métaphore du jardin secret connote donc aussi une réconciliation avec le réel de ce que nous sommes et l'inévitable espace restreint à cultiver. C'est cette responsabilité limitée qui inscrit dans le réel nos idéaux, nos convictions et nos rêves.

Mais le jardin secret est aussi un lieu convivial de rencontre intérieure avec les autres. Que de fois n'a-t-on pas pesté contre ces soirées de conversations superficielles, sans âme, ou ces réunions purement fonctionnelles, impersonnelles, vides d'humanité, de sens, de sang chaud, même là où l'on dénonce les travers technobureaucratiques. Michel Freitag n'a pas parlé sans raison de « technologues de crise » et Habermas, de systèmes dont l'idéologie est le propre fonctionnement. Mais on est moins alerté sur ce qui se passe dans ce qu'on

pourrait appeler « les conversations quotidiennes ». Combien d'amours s'éteignent faute de véritables échanges de sens, d'être et d'âme.

Voyez ce qui se passe au chapitre de la sexualité omniprésente dans tous les coins et recoins de la société. Une sexualité livrée à un immédiatisme psychique, à la pulsion du moment, à la tyrannie du plaisir maximum et quasi instantané, sans véritable dialogue, sans délicieux apprivoisement mutuel, sans le temps nécessaire à la construction d'une profonde complicité de sens et de sentiments. Le sexe à l'état brut, sinon avec les meilleures techniques. Même les animaux ont des approches plus raffinées. Même nos « anciens » [38] savaient mieux « courtiser ». Dans le contexte actuel hyper sexualisé, il est quasi interdit de parler de déshumanisation du sexe. On vous soupçonne tout de suite de moralisme. Alors que la question soulevée ici est infamoraie.

La qualité de l'amour est tributaire de celle du jardin secret de chacun, pour que l'amour devienne lui-même un jardin secret. La télé-réalité, le reality show de chez nous et d'ailleurs, a massacré tout le sens du jardin secret en étalant sans pudeur ce qui relève de la privauté et de l'intimité.

Il n'y a pas de civilisation, de culture et d'art, ni de politique, de morale et de religion sans distanciation sur l'état brut du vécu. À tort ou à raison, je pense que la remise en valeur du jardin secret a quelque chose de positivement subversif et libérateur dans notre société médiatique qui se prétend en prise directe sur le vécu. Rien n'est plus anti-éducatif. En étalant la privauté des uns et des autres au nom de la dite transparence, on en vient à ne plus être capable d'intimité avec soi. Comme des parents qui veulent tout savoir de leur enfant et qui lui enlèvent ainsi la distance nécessaire au façonnement de son intimité, de son identité, du lieu sacré de sa conscience. Nous verrons comment le jardin secret appelle une fine intelligence du cœur et de l'âme, de l'affectivité et de la subjectivité.

Cet enjeu ne concerne pas que l'individu. Il a des implications beaucoup plus larges. Voyons le paradoxe : d'une part on sait que les régimes totalitaires étendent leur contrôle jusqu'au fond des consciences ; d'autre part, notre monde à nous qu'on dit libre, étouffe de bien

des façons la liberté intérieure et étale trop souvent la vie privée dans les médias. Le voyeurisme n'en est qu'un des symptômes.

L'intériorité marque une première distance fondamentale pour l'éveil de la conscience, l'exercice du jugement, et pour la constitution d'un véritable sujet humain libre, responsable, interprète, acteur et décideur. Même la démocratie est tributaire de la qualité de cette assise spécifiquement humaine. Le sens politique, le sens du bien public exige pareille distanciation. Du coup, le jardin secret avec ses profondeurs morales et spirituelles révèle sa portée sociétale hélas ! trop sous-estimée. C'est une autre façon d'exprimer et [39] de comprendre les rapports entre intériorité et engagement... tous les engagements de la vie individuelle et collective. L'axe de cet ouvrage, quoi !

Un point critique : mystique et politique

Les rapports entre intériorité et engagement ne vont pas de soi. Ils peuvent comporter des pièges. On s'en rend compte quand une mystique tient lieu de politique, quand la politique n'a pas d'inspiration, de distance sur elle-même, de profondeur morale et spirituelle, quand la politique et la religion s'emmêlent, quand la religion ou la politique n'ont plus de vis-à-vis éthique critique. On en a tellement d'exemples encore aujourd'hui.

Essayons de resituer ces questions dans la foulée de notre première réflexion sur le jardin secret, cette fois avec un regard inspiré de la tradition judéo-chrétienne.

Le jardin secret pour le croyant biblique et évangélique peut évoquer et invoquer le Dieu caché dont parle le prophète Isaïe, le souffle tenu de l'Esprit chez le mystique Élie, le retrait de prière de Jésus au cours de son ministère public et le long silence qui l'a précédé. Et son invitation à rentrer en soi pour y trouver sa vérité profonde.

Tu aimes, Seigneur, la vérité au fond du cœur, instruis-moi des profondeurs de ta sagesse... crée pour moi un cœur pur, enracine en moi un esprit tout neuf, prête l'oreille à ma prière. Tu es mon roc et ma source. Près des eaux du repos tu me mènes. Tu me fais connaître tes traces dans mes propres sentiers. Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi. Ne pense plus à mes fautes, car tu es le Dieu qui me sauve. Dégage-moi de mes tourments. En toi ma demeure. Dans ta main je remets mon souffle. Tu es près des cœurs brisés et tu sauves les esprits abattus. Fais de moi un veilleur de tes aurores. Du soleil levant au soleil couchant tu chemines avec nous. Que ton amour soit en nous, comme notre espoir est en toi.

Ces extraits de psaumes de la Bible sont un bel exemple de l'intériorité dans la tradition mystique qui a cours depuis plusieurs millénaires en christianisme. Elle a inspiré l'âme judaïque et chrétienne non seulement des saints, mais aussi des croyants ordinaires. [40] Le regain du mysticisme depuis quelque temps, y compris dans nos sociétés sécularisées, s'alimente à plusieurs autres sources. Mais je m'étonne qu'on laisse trop souvent en veilleuse les richesses inestimables d'une tradition qui a inspiré tant d'oeuvres et d'ouvrages de notre propre civilisation et de ses diverses cultures. Comment ignorer ce fond mystique dans les arts occidentaux, chez un Bach, par exemple ? Pourtant l'histoire nous a livré tant de traces de leur jardin secret qui a inspiré la plupart des auteurs des oeuvres musicales, picturales, architecturales, théâtrales et littéraires qui continuent de nous réenchanter. Comment alors se réclamer d'une civilisation sans son âme, sans ses inspirations intérieures. Renouer avec son propre jardin secret intérieur, c'est déjà en faire une porte d'entrée.

Je veux bien qu'on se méfie de la mystique en politique. De là à ignorer que la mystique peut être une source précieuse d'engagement, outre sa valeur en elle-même, c'est là une tout autre affaire. Une vie intérieure intense donne de la profondeur et souvent de la durée aux divers engagements de notre vie. Cela a été mon cas comme chez bien d'autres.

Réduire l'expérience religieuse ou la spiritualité à la vie privée est aussi contestable qu'une politique réduite à une mystique. Il y a ici des oppositions, des exclusives simplistes quand on resitue ces enjeux en termes d'engagement et d'intériorité.

Lorsque, aux derniers états généraux sur l'éducation, une fille de 17 ans disait que son école n'a pas d'âme, elle exprimait en termes simples un enjeu critique autrement plus vital et signifiant qu'un discours critique sur la bureaucratisation. Il y a de ces vieux mots irremplaçables, irremplacés, n'est-ce pas ? Ce que cette jeune fille disait pourrait s'appliquer à bien d'autres domaines, privés et publics, y compris politiques.

De même, devrais-je dire, le croyant chrétien ne saurait dissocier le Dieu intime à soi et le Dieu de la Bible et de Jésus engagé dans l'histoire, et partie prenante de ses enjeux. Un énorme travail de discernement spirituel est toujours à poursuivre, surtout quand on voit ces amalgames qu'on ne cesse de faire entre belligérants pour légitimer leurs guerres au nom de Dieu. Paul Ricoeur disait que « la [41] communauté qui fait des choix politiques n'est pas la même que celle qui transmet les symboles de la foi ». De diverses façons, je reviendrai sur cette posture si bien exprimée par Ricoeur.

Et l'on a dit, non sans raison, que c'est un des aspects du christianisme d'empêcher une politique de devenir une religion et une religion de devenir une politique.

Sur ce sujet, le chrétien devrait être à l'aise avec la laïcité. Une laïcité ouverte, parce que refuser tout espace public à la religion, c'est paver le chemin aux intégristes, aux fondamentalistes, aux sectaires. Un laïcisme « mur à mur », exclusif, est aussi bête qu'un confessionnalisme de même cru. Ramener la religion à la vie privée comme seul lieu et référence, c'est faire fi de l'histoire, de la religion comme phénomène social et culturel. Ne s'interroge-t-on pas actuellement, dans les milieux séculiers, sur l'importance de la transcendance dans la conduite individuelle et collective, dans les fondements référentiels de la société, et de plus en plus dans les questions éthiques ?

Plus largement, n'y a-t-il pas un certain aveuglement dans le refus même de s'interroger sur la portée significative du phénomène religieux et de sa rémanence dans toute l'histoire humaine connue. Se peut-il que la très grande majorité des êtres humains aient été complètement aliénés par la religion ? Pourquoi la conscience humaine a-t-elle été aussi massivement religieuse depuis toujours ?

L'historien des religions Mircea Eliade, disait, entre autres choses, qu'au cours de l'histoire beaucoup d'hommes auraient eu de bonnes raisons de se suicider, et que c'est la religion qui les a amenés à surmonter cette tentation. Ce qui l'incitait à se demander si un certain monde sécularisé avait remplacé les couches profondes d'expérience véhiculée par l'expérience religieuse. Combien de discours laïcistes refusent toute interrogation de cet ordre ?

Un peu comme ces esprits religieux qui n'accordent aucun sens à ce nombre grandissant de contemporains qui veulent aller au bout de leur humanité sans religion.

En-deçà des discours tenus en la matière, nous aurions peut-être un tout autre diagnostic si l'on connaissait l'histoire intérieure de [42] bien des gens dans nos sociétés sécularisées. Dans notre recherche sur les orientations sociales, culturelles et spirituelles, nous avons été frappés par un tel décalage lorsque ces gens nous faisaient part de leur expérience intérieure. Leur jardin secret quoi ! Nous nous sommes rendu compte que plusieurs de nos interlocuteurs cherchaient à se restructurer au-dedans d'eux-mêmes, non seulement pour rétablir des raccords entre les diverses dimensions de leur vie, mais aussi pour en dégager plus de sens. Et cela, avec une nouvelle conscience qu'ils qualifiaient de démarche spirituelle, religieuse ou pas. Leur « Je crois que » débordait le « Je pense que », comme pour bien marquer qu'il ne s'agissait pas d'une simple opinion, mais d'une conviction profonde à la fois réfléchie et existentielle, engagée et engageante, souvent ouverte sur un horizon transcendant, au-delà de leurs calculs et de leurs raisons.

Cette dynamique est riche de plusieurs références en interaction : recentrement et intériorisation ; recomposition et refondation des valeurs qu'on privilégie ; redéfinition de ses objectifs de vie ; raccords entre sa vie intérieure et sa « vie extérieure », entre son inti-

mité et ses rapports aux autres ; intérêt renouvelé pour mieux assumer sa mission propre comme assise première et déterminante de tous ses engagements et responsabilités. C'est là que se logeait le « spirituel » qu'ils évoquaient.

Une même préoccupation de base traverse toutes ces démarches, celle de raccords plus pertinents pour surmonter un style de vie trop fragmenté, dispersé, sans socle intégrateur, sans unité, sans finalité bien définie.

Dans la prochaine étape, nous allons ressaisir ces différents traits de base du jardin secret, de son intériorité et de ses engagements à travers des figures concrètes des trois âges majeurs du jardin secret. Nous avons adopté un style plus narratif qui permettra au lecteur d'y mettre en contrepoint sa propre histoire de vie, sa propre aventure intérieure, bref son propre jardin secret et son évolution. Nous évoquerons aussi des partages communautaires d'intériorité et d'engagement qui pourraient inspirer des expériences et des initiatives de ce type, comme ce fut le cas autour de mon premier tome qui [43] s'intitulait *Réenchanter la vie*. Cette pédagogie du récit partagé doit beaucoup au style narratif de la Bible et des Évangiles. Il en va de même de la démarche symbolique, elle aussi inspirée des textes sacrés que je viens d'évoquer.

[45]

Jacques Grand'Maison
Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Première partie

Le jardin secret
et ses trois étapes majeures

[Retour à la table des matières](#)

[47]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Première partie.
Le jardin secret et ses trois étapes majeures

1

Trois âges majeurs du jardin secret

[Retour à la table des matières](#)

C'est au tournant de la vingtaine que prend forme le jardin secret. En psychosociologie, on l'appelle l'âge philosophique où se dessinent les options de fond de la personnalité de base. je m'étonne qu'on accorde si peu d'attention à cette période importante de la vie.

Le tournant de la quarantaine marque un retour plus intensif à son intériorité. On a vécu la plupart des expériences de base de la vie. On en fait un premier bilan. C'est un âge de surcharge des responsabilités, et l'on se dit: où en suis-je au milieu de tous ces rôles et tâches que j'ai à assumer ? On est en quête d'un second souffle, avec l'intuition que celui-ci viendra du plus profond de soi. J'ai déjà abordé cette période cruciale dans un ouvrage qui s'intitule *Le mitan de la vie*. Et dans un autre, la génération des baby-boomers.

La condition « d'aîné » se prête quant à elle à un jardin secret qui livre toutes ses couleurs. La longévité accrue permet des enrichissements intérieurs comme jamais auparavant. Ses nouvelles terres culturelles et spirituelles méritent d'être explorées davantage.

Je ne suivrai pas l'ordre chronologique de ces trois âges du jardin secret. Je vais plutôt m'inspirer d'abord de celui des aînés qui, comme moi, ont tenté de le mener à maturité. Et de là, je remonterai aux deux autres âges, celui du mitan de la vie et celui du jeune adulte.

D'aucuns s'étonneront peut-être de mon silence sur l'enfance et l'adolescence. L'enfant n'a-t-il pas déjà une part de vie secrète en lui [48] qui échappe à ses parents même les plus fusionnels ? À titre d'indice, pensons à la pudeur de l'enfant qui à trois ou quatre ans veut « prendre son bain tout seul ». En écrivant ceci, je pense aux propos d'un pédopsychiatre, Marcel Rufo :

La sexualité, qui se construit dès la petite enfance, appartient à chacun. C'est l'un des derniers lieux de mystère et de conquête de soi. Il ne s'agit pas de pudibonderie. Il y a aujourd'hui un exhibitionnisme familial qui me paraît fou. Il en va de même des parents qui ont cette tendance abusive à trop dire, à trop savoir. Les parents doivent être plus médiateurs qu'intervenants, sinon c'est contraindre les enfants à parler de ce qu'ils veulent taire. « Ma famille et moi on se dit tout. » Cette proximité totale obligée devient vite obligeante et étouffante, surtout pour l'adolescent qui a besoin de distance pour construire son identité et engager sa propre histoire. C'est souvent à travers ses propres secrets que se constitue la première intimité avec lui-même. La pop-psychologie et sa mise à nu, sa prétendue transparence du moi et son effusion confessante - je vous montre et je vous dis tout - a envahi toute la société. Une société transformée en spectacle par les médias... ¹

¹ Entrevue accordée au magazine *L'actualité*, 15 décembre 2003, Vol. 28, n° 20, p. 18.

Je reviendrai sur ces propos dans un chapitre qui s'intitule *L'anti-jardin secret*. La mode frénétique de la télé-réalité est peut-être la pointe la plus avancée de cette dissolution de la vie privée et de l'intériorité. On en verra les en eux aussi bien politiques que spirituels. Un enjeu qu'on ne peut réduire à une question morale, puisqu'il concerne notre condition humaine la plus fondamentale, bien avant tout système de règles de conduite.

Cette parenthèse n'est pas étrangère à mon propos sur les trois âges privilégiés du jardin secret. Il y sera question des âges adultes. Je pense que beaucoup de problèmes d'enfants, d'adolescents sont largement tributaires de ce qui se passe chez les adultes. D'où mon souci prioritaire pour des adultes matures et signifiants, pourvus d'une intériorité riche et capables de solides engagements.

[49]

Note

Même si je ne m'attarde pas au jardin de l'enfance, je ne puis résister à souligner une chose très belle que je découvre chez moi et chez d'autres de mon âge avancé.

Dans notre jardin secret, ce dont nous nous souvenons le plus, c'est le sol que nous avons foulé durant notre prime jeunesse. Le rapport au temps n'était pas le même. Un an sur cinq ou dix ans, c'est bien différent d'un an sur 75. Tout se passe comme si le temps de l'enfance avait butiné en nous des traces inoubliables, même dans nos mémoires qui flanchent, et jusque dans les pas plus lents de notre vieillesse.

Avec le recul, on se rend compte du rôle crucial qu'a pu jouer dans le parcours de la vie adulte une enfance soit heureuse, soit malheureuse. Particulièrement dans nos façons de vivre, dans nos rapports à la vie, dans nos défis et nos luttes à affronter. J'y reviendrai dans le chapitre sur les huit étapes du développement humain.

Mais dire qu'on n'a qu'une fois 5 ans, 10 ans ou 20 ans, c'est bien différent de nos anniversaires d'adultes où normalement on est mieux équipé pour assumer son propre itinéraire.

L'enfant est beaucoup plus dépendant de la qualité des autres qui l'entourent. S'agit-il d'engagement, il y a là une priorité majeure. Un test de vérité non seulement de société, mais aussi de nos responsabilités d'adultes.

Quel enseignant n'a pas constaté que, dans sa classe, la répartition ne se fait pas en fonction du quotient intellectuel mais du socle affectif et sécuritaire de l'enfant, de son bonheur ou de son malheur à la maison, de la cohérence des politiques familiales. Les consciences de ces assises débordent de toutes parts l'aire privée. Déjà le futur citoyen se profile. Déjà le futur décrocheur peut être repéré, nous disent les enseignants du primaire.

Plus profondément, redisons-le, une enfance heureuse est un atout des plus précieux pour toute la vie. Et le pire drame de l'existence humaine, c'est une enfance massacrée. Un jardin secret souvent mis à mal pour toujours. Tout le monde en convient, me direz-vous. Mais qu'en est-il au juste de bien des pratiques d'adultes, conçues, [50] vécues et aménagées d'abord pour eux-mêmes ? Le film de Denis Arcand, *Les invasions barbares*, a bien scénarisé cette crise de la transmission chez nous. En a-t-on vraiment pris la mesure ? C'est peut-être dans ce domaine que l'esquive est la plus troublante !

[51]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Première partie.
Le jardin secret et ses trois étapes majeures

2

Quand le jardin secret livre toutes ses couleurs

[Retour à la table des matières](#)

Je la vois encore, seule au petit matin, dans la chapelle déserte de l'hôpital, courbée sur ses vieux os de nonagénaire. Est-elle recueillie ou somnolente ? Au-dessus des bancs, je ne vois que sa tête blanche. Je n'ose m'approcher d'elle, craignant de violer son intimité priante. Inquiet quand même de sa longue immobilité, à pas feutrés je vais vers elle. Je la croyais donc endormie, lorsqu'elle s'est tournée vers moi et m'a souri, l'oeil vif et accueillant.

- Pardonnez-moi, lui dis-je, ici à l'hôpital, on se doit d'être aux aguets.

- Eh oui, il viendrait nous chercher comme un voleur, paraît-il, je m'attends à tout avec Lui. Nous les vieux, on va comme ça de la peur à

la confiance, coincés entre la foi crispée d'hier et celle plus confiante d'aujourd'hui. Mais à vrai dire, j'ai toujours eu confiance en Lui.

- C'est ce que je sens chez vous depuis notre première rencontre. Vous me fascinez. J'ai plus reçu de vous que je ne vous ai donné. J'ai appris qu'à plusieurs moments de la vie, on a besoin de la foi des autres.

- Je m'étonne qu'un prêtre dise pareille chose, me rétorque-t-elle en riant... surtout à votre âge. À 70 ans vous avez eu le temps d'éprouver votre foi.

- Je reconnais la sagacité de la vieille maîtresse d'école que vous êtes. Mais laissez-moi vous dire que c'est souvent la foi des autres [52] qui nous empêche de devenir des fonctionnaires de Dieu. C'est vous autres qui nous faites découvrir que nous sommes aussi des mendiants de Dieu, de Dieu qui, Lui aussi, mendie notre foi. Son humilité m'a toujours bouleversé. La vôtre aussi.

Un long et paisible silence a suivi ce premier échange, comme si toute nouvelle parole ne pouvait rendre compte de ce qui se passait au fond de nous-mêmes et entre nous deux. Peut-être parce que nos jardins secrets ont besoin du silence de Dieu pour communiquer entre eux. Mystérieuse présence réelle de l'Autre. Le Dieu tiers toujours en retrait pour mieux nous permettre d'avancer les uns vers les autres. Après cette plage muette, mais combien chaude d'âme partagée, voici qu'elle me murmure cette étonnante pensée.

Mon cher abbé, je me demande si nos églises désertes ne pourraient pas vous amener à découvrir l'église du silence à la manière du silence de Dieu, du long silence de Jésus de Nazareth avant son court ministère de la parole. Notre église, même à la messe du dimanche, c'est du trop plein dans tous les sens du terme. Il y a si peu de place pour nos jardins secrets, pour notre intimité avec Dieu. C'est trop plein de paroles, de morale, d'institution. Comme dans la société, comme dans les médias. L'Église pourrait être un des rares lieux où l'on vivrait l'expérience du silence. Mon arrière-petite-fille de huit ans m'a dit un jour : « Mamie, amène-moi à l'église pour écouter le silence avec toi. » On bavarde trop dans l'église. On singe trop la télévision ou la radio toujours ouvertes à pleine gueule, si bien que le silence devient

insupportable, épouvantable même. Au lieu de nous rendre à nous-mêmes, il nous fait fuir nous-mêmes.. . Pour reprendre son envol, l'Église a besoin d'une bonne dose de Nazareth, de ces 30 ans où Jésus s'est construit son propre jardin intérieur, pour reprendre votre expression. Est-ce fou de penser que l'Église doit reconstituer son propre jardin secret pour rejoindre et accueillir les nôtres, pour apprendre avec nous le partage de nos jardins secrets ? C'est le creuset nécessaire pour sourcer et ressourcer nos engagements de vie et de foi.

Je suis resté bouche bée devant ces propos. Avec le profond sentiment que le Dieu silencieux m'interpellait à travers cette femme [53] qui me livrait la longue décantation d'une foi éprouvée, parvenue à dégager l'essentiel. Son inspiration première et dernière. Elle m'ouvrait la porte de son jardin secret. J'avais la conviction qu'elle avait d'autres choses à me faire connaître de sa vie, de sa foi. Mais je ne voulais pas être un intrus. Nous, les vieux clercs, nous n'avons pas toujours respecté le sanctuaire des consciences. La pudeur concerne tout autant l'âme que le corps. Faisant suite à ses derniers propos, et avec peut-être un peu trop de légèreté, je lui ai dit :

- En vous écoutant, je pensais à cette boutade qui rejoint votre diagnostic : « Jésus de Nazareth, C'est 30 ans de silence, deux ans de parole et trois jours de sacrement. L'Église a inversé cela complètement ! »

- C'est un peu cela que j'ai voulu vous dire.

Un peu gêné, et ne sachant trop comment poursuivre notre échange, je lui demande quel était ce vieux livre ouvert, jaune, écorné qu'elle avait dans les mains.

- Je vais vous surprendre... c'est le livre des 300 cantiques... qu'on ne chante plus. Étrange n'est-ce pas ? Moi qui viens de vous vanter le silence !

- Ces vieux cantiques vous inspirent encore ?

- Eh oui, ils chantent encore dans ma tête et dans mon âme. Ils n'ont cessé de chanter en moi depuis les premières ferveurs de ma jeunesse. Écoutez celui-ci, c'est mon préféré.

Sur un ton méditatif et fredonnant, elle murmure le fameux « Credo du paysan ». Je l'avais oublié dans les soutes de ma mémoire moderne, si vite étouffée depuis nos grandes réformes liturgiques.

L'immensité, les cieux, les monts, la plaine,
l'astre du jour qui répand sa chaleur,
les sapins verts dont la montagne est pleine
sont ton ouvrage, Ô divin Créateur.

Humble mortel devant l'oeuvre sublime,
à l'horizon quand le soleil descend,
ma faible voix s'élève de l'abîme,
monte vers toi, vers toi Dieu tout-puissant.

[54]

Je crois en toi, Maître de la nature,
semant partout la vie et la fécondité.
Dieu tout-puissant qui fis la créature,
je crois en ta grandeur, je crois en ta bonté.

Et puis, cet autre chant sur une feuille détachée qu'elle déplie soigneusement comme un cadeau précieux.

- Celui-ci, me dit-elle, c'est mon jardin secret. Nous les vieux, surtout les vieilles, on a longtemps cultivé un jardin à l'orée de la maison. Quel beau symbole de la vie et de ses mille et une beautés de fleurs et de fruits, de couleurs et de saveurs ! Et aussi quelles leçons de vie on a pu en tirer ! Il n'y a pas de bonheur sans fécondité, sans vie à donner, à partager, à multiplier. Ça sent bon la terre quand on la travaille avec ses mains au printemps, quand on y plante des semences prometteuses. Nouvelles pousses si fragiles et mystérieusement vigoureuses. Quand je tenais comme ça la vie entre mes doigts, j'avais comme un sentiment de sacré, de divin. C'était encore plus fort quand je semais des petites graines que j'avais cueillies des fleurs fanées à la fin de l'été de l'année précédente. Ah ! ce merveilleux fil de la vie qui relie les saisons. Tout le contraire du prêt-à-jeter de nos modes modernes. On ne saurait mieux étouffer la vie et son sens, tuer le temps et la beauté

du mûrissement. Alors on ne sait plus vieillir... *To grow old gracefully*, comme disait ma grand-mère irlandaise.

- Êtes-vous en train de me dire que vous avez emporté tout cela dans votre jardin intérieur ?

- Vous savez, moi, j'ai toujours conçu l'âme comme un jardin. La vraie beauté est intérieure. Elle vient du-dedans. Bien sûr, il y a là aussi de l'ivraie comme dit l'Évangile, des herbes folles, du chiendent à arracher, des branches mortes à émonder. Comme nos luttes pour la vie, pour la justice. Mais ces luttes risquent d'être bien froides sans la chaleur de l'amour de la terre et de l'humain, sans l'amour de la vie pour elle-même. Moi, la vieille maîtresse d'école, j'ai souvent redit aux enfants que, lorsqu'on aime la vie, celle-ci nous le rend au centuple. La foi et l'espérance commencent dans le geste de semer. Je leur racontais l'histoire des fleurs que j'apportais en classe. [55] D'où elles venaient. Les travaux que j'avais faits patiemment pour elles, les joies qu'elles m'avaient procurées, et aussi les peines. Ils comprenaient ainsi pourquoi et comment je les aimais pour eux-mêmes, eux les enfants de mes amours, eux les plus belles fleurs de mon jardin... Eh oui, encore aujourd'hui, dans ce triste hôpital de vieux, je me promène dans mon jardin intérieur habité par les beautés qui deviennent pour moi impérissables, grâce à Dieu, grâce à sa promesse d'un jardin éternel, grâce à ma foi envers et contre tout. L'hiver de la mort n'aura pas le dernier mot...

Un peu gêné de pousser plus loin mon intrusion dans son jardin secret, j'ose lui demander ce qu'il y a d'écrit sur cette page qu'elle avait dépliée avec un je-ne-sais-quoi de ferveur, d'intensité dans le geste de ses mains.

- Vous avez suscité ma curiosité tantôt en me parlant de ce chant spirituel qui vous tient tant à cœur. Peut-être pourrions-nous le chanter à notre petite chorale de la messe dominicale, après-demain.

- Vous êtes vraiment ratoureux...

- Peut-être... de toute façon, j'ai toujours pensé qu'un prêtre n'est qu'un écho. Écho de la prière des croyants et écho de la Parole de Dieu en eux. Vous m'apprenez des choses de la vie et de l'âme que je ne trouve pas dans mes livres savants de théologie.

- C'est vrai, nous sommes deux vieux professeurs tous les deux. Je devrais vous comprendre, puisque c'est aussi comme cela que j'ai conçu ma propre vocation et aussi mon rôle culturel. La culture ne vit pas, ne se transmet pas sans cette chimie du partage de nos jardins secrets, du sens que nous donnons à la vie, chacun à sa manière, avec des contenus différents et souvent avec les mêmes questions de fond qui hantent nos âmes et consciences. J'ose espérer qu'il y a place encore aujourd'hui pour cette délicieuse chimie à l'école. La culture et l'âme ont tant de choses en commun. En rapport avec le chant que j'ai dans les mains, je tiens à vous dire que la prière la plus intime en soi a quelque chose du dialogue entre deux amoureux. Ce dialogue et ces mots ont plein de sens pour eux deux... mais pour les autres, ces mots peuvent paraître quêtaines (éclats de rire).

[56]

Je viens vers toi, les mains ouvertes, avec ma faim, t'offrir ma vie.
Tu viens vers moi, les mains offertes, avec ce pain, m'offrir ta vie.
Tu m'as cherché dans mes absences, dans mes refus, dans mes oublis.

Tu m'as parlé dans le silence, tu étais là, comme un ami.

Je viens vers toi le coeur paisible,
quand tout renaît, quand tout finit,
avec mes désirs impossibles.
Je viens vers toi tel que je suis.

Tu n'as cessé d'être à l'écoute
au long des jours, au long des nuits.
À tous les tournants de ma route,
de tout coeur je te dis merci.

Tu m'as appris ton langage
pour mieux te connaître,
et de la mort le passage
pour, avec toi, renaître.

En tes mains je remets mon esprit.

- On me fera pas accroire que ces paroles de foi sont dépassées, que ces mots à nous, les vieux, ne méritent plus d'être entendus.

- À ce propos, j'ai une question délicate à vous poser. Je sais que le testament évoque la mort, mais je vous la pose quand même : avez-vous songé à livrer aux vôtres votre testament spirituel.

- Vous savez bien que la vieille maîtresse d'école y a pensé.

- Autre indiscretion de ma part : pouvez-vous m'en dire quelques mots.

- Deux mots le résumant : courage et abandon. Le courage, ça relève de nous-mêmes entièrement. Il ne faut pas demander à Dieu ce qui tient de notre courage. Je plaide pour des valeurs fortes. Je ne parle pas de gros bras, plutôt de force d'âme. Je ne veux pas passer pour une vieille grincheuse, mais je trouve qu'on est bien fragile aujourd'hui psychiquement, moralement. S'il est une qualité importante de notre héritage culturel et spirituel, c'est bien celle du courage. Je souhaite une fibre intérieure plus coriace. On valorise un corps dynamique, mais qu'en est-il de la force morale pour affronter [57] les épreuves de la vie que personne ne peut éviter. J'entendais l'autre jour une Française qui disait à la télévision : « On ne manque pas de gens intelligents, mais plutôt de gens courageux. » Il y a peu de gens ici qui osent dire une chose pareille. T'as l'air vieux jeu quand tu tiens ce langage. Ça fait maîtresse d'école d'autrefois. Les peuples qui ont fait l'histoire avaient de la « couenne », de la pugnacité au bon sens du terme. Rien n'est facile dans la vie. Le plus bel héritage que j'ai reçu de mes propres parents, c'est le courage. Celui-ci est absent des valeurs que l'on nomme dans les sondages. C'est pas vrai que la vie nous donne d'elle-même du courage. Le courage, c'est ce qui vient de nous-mêmes. C'est lui qui donne de l'allant, du tonus, de la hauteur à la vie. C'est lui qui nous donne estime de nous-mêmes et capacité d'aller au bout de ce qu'on entreprend. À ce propos, avez-vous remarqué que depuis un bon moment en éducation, et même en psychologie, on ne parle plus de la volonté, alors que celle-ci est un moteur inestimable pour faire face aux défis de la vie...

Dans ma longue vie, le courage a été source de bonheur, d'engagement, source de foi, de confiance et d'espérance. Je n'ai jamais aimé la morale religieuse, les sermons tristes sur le devoir d'État, les discours sur la responsabilité trop souvent adressés aux autres. Le Guillaumet de Saint-Exupéry disait : « Ce que j'ai fait pour survivre dans la neige des Andes, aucun animal ne l'aurait fait. » C'est ça le meilleur de l'être humain, de l'âme humaine. Le courage, c'est ce qu'il y a de plus précieux dans la vie. C'est lui qui m'a fait vivre à fond, à plein cœur, à pleins bras, à plein sens. Et puis quel plaisir j'ai eu à ressaisir la barre du navire de ma vie dans les vents contraires.

- Vous êtes à contre-courant du grand slogan actuel : « lâcher prise » !

- Justement, j'allais vous parler du deuxième volet de mon testament spirituel : l'abandon. Disons que « lâcher prise » a peu de sens si tout en vous et autour de vous est relâché, superficiel et éphémère. Alors vous lâchez prise de quoi au juste, quand vous êtes en prise sur presque rien ? Si peu de choses ont pris racine en vous, si vous ne croyez plus en grand-chose, si le présent est sans mémoire et sans horizon d'avenir, comme je vous le disais tantôt...

[58]

C'est là où se loge le beau paradoxe de la foi qui vous amène au bout et au-delà de vous-mêmes ; en même temps, elle vous apprend à vous abandonner à la grâce de l'Autre, comme le puits qui ne produit pas ses sources mais sait les recueillir, les accueillir et les livrer à sa soif, à la soif des autres. S'abandonner et se donner, ça tient d'un même mouvement dynamique, c'est pas se laisser choir mollement.

Les mystiques, les vrais spirituels ne sont pas des êtres passifs, décrochés, désengagés. Marie de l'Incarnation est peut-être le plus bel exemple de couplage de l'intériorité et de l'engagement altruiste, pour reprendre votre propre expression.

L'abandon intérieur n'est pas plus facile que le courage. C'est ce que le slogan à la mode, son lâcher prise, semble ignorer. Même moi, à 90 ans, j'ai toutes les raisons, les inclinations naturelles pour lâcher prise, mais ce n'est pas ce qui se passe dans le réel. Je suis un vieil arbre profondément enraciné dans sa terre. Vous ne la quittez pas,

vous ne vous quittez pas sans de profonds ébranlements jusqu'au plus creux de votre souche. On ne peut consentir sereinement à la fin de sa vie si on n'a jamais su s'abandonner durant son aventure terrestre.

J'ai appris beaucoup de choses dans mon métier d'éducatrice. C'est une tâche qui vous arrache les tripes très souvent. Si vous n'avez pas la foi, n'importe laquelle, vous ne tenez pas le coup. Longtemps j'ai voulu tout contrôler, mais progressivement j'ai appris à me laisser guider par mes petits, en les écoutant davantage, à l'affiât des signes qu'ils me donnaient. C'est un peu comme si je m'abandonnais davantage à la vie, à eux, à leur confiance en moi, à leur soif de liberté, de gratuité. Du coup, je vivais mieux le deuxième versant de la foi, celui de l'abandon.

Bien sûr, aujourd'hui, en bout de route, je vis une autre forme d'abandon. Quelque chose comme un désert, un exil avec parfois le sentiment d'être abandonnée de tous, y compris de Dieu. Comme Jésus au jardin des Oliviers. Même mon corps me laisse morceau par morceau... mes jambes, mes bras, mes oreilles, mes yeux. Et quand vous êtes resté très lucide, comme c'est mon cas, l'épreuve [59] est encore plus difficile à vivre. C'est pour ça que dans mon testament spirituel j'invite les miens à se préparer à ce dernier abandon. L'univers publicitaire et consommatoire exacerbe les désirs impossibles. S'il y a un lâcher prise légitime, c'est bien celui-ci. Tout se passe comme s'il ne restait comme limite que la mort. Mais hélas, même elle, on la refoule, on se la cache à soi-même. Peut-être est-ce là un de nos rôles à nous, les vieux, de les aider à apprivoiser la mort, à mieux assumer la finitude humaine, à lâcher prise du « tout, tout de suite ». Désencombrer sa vie, se dégager de l'espace et du temps fiévreux, c'est se libérer. Il y a quelque chose de fondamental dans l'abandon, si tant est qu'on lui donne ce sens libérateur. Moi, c'est ce qui me permet d'envisager ma rencontre décisive avec Dieu... abandonnée dans ses bras.

À mes enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, je dis : cultivez votre jardin secret avec courage et abandon. C'est là que la vie devient source, fleur et fruit, c'est là d'abord que Dieu nous donne rendez-vous. C'est là que se façonnent des amours et des engagements qui traversent la vie.

- Je vous sens solide dans votre foi. Y a-t-il quand même quelque part en vous une zone grise de doute ? Il y a beaucoup de mystère dans l'âme humaine, dans la Bible et les Évangiles, dans notre foi en Dieu, en Jésus-Christ. La résurrection, par exemple, défie la logique de la nature et tout autant celle de la raison...

- Récemment, dans une lettre à ma fille incroyante, je lui ai dit ceci : « Même si je me trompe, même si Dieu n'existe pas, je ne perds rien en bout de ligne, bien au contraire. Ma foi chrétienne da jamais cessé de me grandir, de m'élever en humanité, de m'ouvrir à des nouveaux horizons de sens, à ces choses qui dépassent les limites de ma petite tête, comme de la tienne d'ailleurs. Plus la science avance, plus la zone d'inconnu s'élargit. Plus le mystère s'épaissit de pourquoi toujours plus poussés. Toi l'artiste, tu sais très bien que ton art ouvre sur des sens qui échappent à la science et à toute argumentation. Les grands récits symboliques de l'histoire, presque tous d'inspiration religieuse, n'éveillent-ils donc rien en toi de questionnement ? J'aime mieux mes doutes que tes certitudes d'avoir raison. [60] Mes doutes, je les vis en Dieu. La foi en Dieu me semble plus plausible que la certitude qu'il n'existe pas. On peut dialoguer si tu consens, toi aussi, à admettre que ta position est plausible et non d'une certitude absolue... »

Voilà ce que j'ai dit à ma fille. J'avais toute ma vie pour appuyer cela. J'ai toujours été libre dans ma foi. C'est ce qui a toujours intrigué ma fille. Mais en même temps elle n'a cessé de me provoquer, bien plus que les curés (rires). C'est avec elle que j'ai compris que l'incroyance douteuse est parfois plus près de la foi en Dieu que bien des discours religieux qui ne doutent de rien...

Ce qui arrive à l'Église actuellement, c'est peut-être la plus grande chance de son histoire, son plus grand défi de conversion. La liberté humaine et la gratuité de Dieu ont beaucoup de connivences plausibles. Je ne suis pas sûr qu'à Rome on ait relevé le gant de cet enjeu. L'obsession moralisatrice de l'Église dément trop souvent ce qu'il y a de plus beau dans notre foi chrétienne, et ce qui pourrait trouver complicité avec nos consciences modernes. Autrement, comment croire en Dieu qui nous a risqués libres comme Lui. C'est pas que la morale ne soit pas importante, mais livrée uniquement à elle-même, elle peut

éteindre la foi. Voyez ce qui s'est passé depuis un bon moment dans les rapports de l'Église avec tant de gens qui se sont sentis agressés au plus intime d'eux-mêmes. Plusieurs cherchent même Dieu ailleurs que dans l'Église... J'ose espérer que l'Église va finir par s'en rendre compte. Je rêve d'une Église plus respectueuse de nos jardins secrets personnels comme Dieu l'est avec nous. Au moment où les médias étalent les tripes de tout un chacun, l'Église a la chance de devenir elle-même une oasis. Un modeste puits de ressourcement. Un tremplin intérieur pour des engagements à vie d'amour et de justice...

Je vous dis cela avec espérance, parce que j'ai vécu des moments comme ceux-là, particulièrement dans une paroisse où notre communauté chrétienne était un lieu à la fois d'intériorité et d'engagement au service du milieu, avec un curé qui était vraiment un des nôtres, qui nous tournait évangéliquement vers les autres, vers les plus démunis...

[61]

- Merci, madame Claire, de ce testament spirituel, de ce beau cadeau que vous nous offrez au soir de votre vie.

Alleluia pour ces femmes jardins

À l'occasion des funérailles de femmes octogénaires et nonagénaires, j'ai recueilli le testament spirituel de leur longue vie. Je retiens une métaphore qui exprime bellement leurs riches expériences de vie, à savoir le jardin.

Celui-ci embellit le monde de ses multiples espèces de fleurs. Il évoque la fécondité comme potager nourrissant, le travail soigneux, patient et assidu pour le cultiver, l'art de semer et de faire croître les secrets d'un jardinage capable de se renouveler, l'intelligence de la nature et de ses saisons, la régénération de sa terre et de son humus, l'émondage des plants et des herbes folles et la culture des fines herbes.

On ne compte plus les métaphores maraîchères qui racontent l'histoire de ces mamies et de ce qu'elles ont fait pour les leurs. J'ai tenté

de les célébrer dans un poème avec leurs mots, leur propre univers poétique et leur spiritualité, leur jardin secret.

Dans une société amnésique comme la nôtre, je me dis que ces grandes dames méritent plus que des funérailles, des adieux, des deuils à la sauvette, alors que tant de traces de leur séjour sur terre pourraient nous inspirer. Fût-ce de nous interpellé sur la contradiction entre une « ère de l'éphémère » et une longévité accrue. Ne sont-elles pas les témoins de la beauté des longs mûrissements ? Des valeurs de durée, de persévérance, de courage, de stabilité. Nous ne savons plus le temps de mûrir. Nous effaçons si souvent les traces des chemins parcourus. À quoi bon nos grands discours sur la conscience historique ! Quand la mémoire disparaît du paysage, l'avenir s'estompe. Il ne reste plus que le court terme le plus immédiat... souvent ratatiné comme une peau de chagrin. Avec ces mamies, je me suis rendu compte qu'il faut de la foi pour s'inscrire dans le temps. Les incroyances d'aujourd'hui sont largement tributaires de cette rétraction du temps dans la plupart des pratiques de vie, même dans le rapport amoureux.

[62]

Ces mamies et leurs longues filiations fidèles sont souvent le seul pôle stable dans les liens humains actuels. Leur jardin secret est habité jusqu'à ses dernières heures par tous leurs rejetons des trois ou quatre générations qui les suivent. Comment vite oublier les profondes traces qu'elles ont laissées en nous ? Avec elles, le passé n'est jamais passé.

Et que dire de la foi qu'elles nous communiquent quand elles nous promettent de toujours veiller sur nous. Leur testament spirituel témoigne de leur grandeur d'âme, de la profondeur de leur amour, de leur émouvante fidélité. Qu'on soit croyant ou incroyant, il faut bien admettre qu'il y a là quelque chose d'une humanité sublime et impérissable, sinon de transcendant, de sacré.

Grande dame toute simple de notre terroir
Vous nous laissez un testament inoubliable
Signe par une vie aussi modeste qu'admirable

Qui porte le meilleur de notre histoire.
Alléluia pour vous femme jardin,
Où l'on humait tant de parfums!
Vous nous avez appris que la main
sent les fleurs qu'elle donne.
Vous avez su cultiver chez vos enfants
d'étonnants sortilèges et enchantements
avec des petits riens de cadeaux envoûtants
mais surtout vous saviez la beauté, la grandeur
de ce qui prend le temps de mûrir.

Depuis quelque temps vous jardiniez le silence.
À la fenêtre d'un constant sourire
et d'une douce force tranquille.
Au fond de votre nuit intérieure
vous cachiez vos peines et vos pleurs
pour ne pas imposer votre malheur.
Envers et contre tout vous gardiez confiance
avec une superbe persévérance
qui a marqué votre vie et vos labeurs.

[63]

Puis ce fut le grand départ, le dur dénuement.
Mais dans votre foi têtue et l'abandon
vous alliez traverser l'hiver, sûre du printemps.
Les bras chargés de tant de dons
vous laissiez entrouverte votre fenêtre
à l'ombre d'une espérance solide et fière.

Et puis vous êtes partie
n'ayant plus rien à taire
en donnant tout, vous avez réussi
vos semences, vos patiences, vos moissons.

Très chère Dame
Quel mystère maintenant vous jardine
sous d'indicibles lumières

au-delà des nuits de la terre ?
Vous nous faites encore signe
Comme le coquillage de la mer
vidé de lui-même
puis habité par le chant de l'univers
trace sublime et suprême
du grand rendez-vous de tous nos vœux
où Dieu essuiera toute larme de nos yeux.

De nouvelles terres culturelles et spirituelles à explorer

En introduction, je disais que l'on a à peine commencé à explorer les nouvelles terres de la longévité accrue comme jamais auparavant. Aujourd'hui ce peut être une nouvelle étape de 25 ans et plus. Oh ! je sais trop bien notre hantise de traîner de longues maladies, sans compter le spectre de vieillir dans une culture narcissique qui voudrait bien éterniser sa jeunesse. Je retiens plutôt le versant positif des nouvelles possibilités de croissance personnelle, d'enrichissement culturel et spirituel. C'est un temps de mûrissement de l'expérience de vie où l'on sait mieux la beauté de ces choses qui ont pris le temps de croître jusqu'à leur achèvement.

La condition d'aîné se prête à un nouvel âge philosophique sur le sens de la vie. C'est sous le signe de la sagesse que l'on peut penser l'âge philosophique des aînés et leur jardin secret. La philosophie [64] dans son origine sémantique se définit en termes de sagesse. Si celle-ci peut s'acquérir avec l'âge, on sait très bien que l'âge ne confère pas de lui-même la sagesse. On s'en rend compte en voyant ces aînés pris dans les rets du mythe très moderne d'une jeunesse à poursuivre indéfiniment. Des aînés qui « se garrochent dans toutes les directions », sans intériorité, sans espace ni temps consacrés à ressaisir et à mûrir leur expérience de vie. Pascal Bruckner les décrit très bien dans son ouvrage *La tentation de l'innocence* : « Quête de surprise permanente et de satisfaction illimitée, ne sont-ce pas là les traits de l'enfant, donc d'un comportement infantile ? » Il m'arrive de penser que le di-

vertissement tout terrain est le nouvel opium du peuple, avec le consumérisme, bien sûr.

Heureusement la majorité des aînés ne l'entendent pas ainsi. Plusieurs savent cultiver leur jardin secret. Ils ont fait toutes les expériences de la vie. Et ils ont plus de temps pour les décanter et en tirer le meilleur. C'est sur cette erre d'approfondissement du sens de la vie que je veux poursuivre cette réflexion.

L'économiste français Jean Fourastié disait que le XXe siècle a développé des valeurs de progrès, de liberté, d'autonomie et de créativité, mais qu'il a trop négligé les valeurs de durée, de mémoire, de suivi, de stabilité et de persévérance. Nous entrons dans une nouvelle époque qui aura à conjuguer ces deux registres de valeurs. Or, n'est-ce pas déjà un atout des aînés que d'être porteurs à la fois de la mémoire et de la modernité. C'est notre génération qui a fait la Révolution tranquille et ses réformes. Nous avons beaucoup travaillé pour l'avenir de la nombreuse génération du baby-boom. Nous avons conjugué le passé, le présent et l'avenir. Y a-t-il une véritable expérience humaine sans mémoire des expériences passées, sans solide prise sur le présent, sans dynamique d'avenir. Souvent je me dis que nous, les aînés, avons beaucoup à dire et à apprendre à cette société où tout se joue à court terme dans tous les domaines : l'économie, la politique, les rapports humains, même les plus fondamentaux, jusqu'à l'émotion livrée à ses pulsions les plus immédiates.

L'évolution des téléromans est à cet égard très révélatrice. Les séquences, les dialogues sont de plus en plus courts. Regardez votre [65] montre en les écoutant : à peine une ou deux minutes de dialogue, avec des réactions primo-primi, souvent violentes. Dieu qu'on se crie par la tête sans distance sur soi !

Voilà un exemple parmi cent. Dans notre enquête sur les générations, plusieurs jeunes et même des enfants nous ont dit : « Ce qu'on aime chez nos grands-parents, c'est qu'ils prennent le temps de nous parler, de nous écouter. On se repose, on se calme, on respire avec eux, on goûte mieux la vie, l'amour, les bons repas, les sorties. »

Comme je le disais plus haut, nos sociétés occidentales sont marquées par des phénomènes uniques dans l'histoire. Autrefois la majori-

té des gens quittaient cette terre avant 60 ans. Aujourd'hui la majorité des gens vivent un nouveau cycle de vie de 20-30 ans à partir de cet âge, sans compter les milliers de nonagénaires, si bien qu'on y trouve deux générations : le 3e âge et le 4e âge. Il y a là un potentiel d'enrichissement de l'expérience humaine, et aussi de transmission aux autres générations. Le jardin intérieur des amés mérite d'être revisité et exploré davantage.

Je pense à cette parabole racontée par un grand-père à son petit-fils de 25 ans qui était accablé de bien des soucis de jeune père de famille.

Un jour, j'ai retenu les services d'un menuisier pour m'aider à restaurer le toit de ma maison. Après avoir terminé une dure tournée au cours de laquelle une crevaillon lui avait fait perdre deux heures de travail, sa scie mécanique avait rendu l'âme, et pour finir, au moment de rentrer chez lui, son vieux camion refusait de démarrer.

Je le reconduisis chez lui et il demeura froid et silencieux tout au long du trajet. Arrivé chez lui, il m'invita à rencontrer sa famille. Comme nous marchions le long de l'allée qui menait à la maison, il s'arrêta brièvement à un petit arbre et en toucha le bout des branches.

Lorsqu'il ouvrit la porte d'entrée de chez lui se produisit une étonnante transformation. Son visage devint rayonnant. Il caressa ses deux enfants et embrassa sa femme.

Quand il me raccompagna à ma voiture, en passant près de l'arbre, la curiosité s'empara de moi et je lui demandai pourquoi il avait touché le bout des branches de cet arbre un peu plus tôt.

C'est mon arbre à soucis, me répondit-il. Je sais que je ne peux éviter les problèmes, les soucis et les embûches qui traversent mes journées, [66] mais il y a une chose dont je suis certain, ceux-ci n'ont aucune place dans la maison avec ma femme et mes enfants. Alors je les accroche à mon arbre à soucis

tous les soirs lorsque je rentre à la maison. Et puis, je les reprends le matin...

Ce qu'il y a de plus étonnant, ajouta-t-il, moqueur, c'est que lorsque je sors de la maison pour les reprendre, il y en a moins que la veille quand je les avais accrochés.

Voilà, apparemment, un conte bien naïf, simpliste et même superstitieux aux yeux d'un esprit moderne rationnel. Il convient davantage à la pensée magique de l'enfance. Et pourtant le vieil homme qui l'a conçu symbolise ainsi la distance que sait prendre l'aîné sur le « vécu », sa capacité de relativisation des choses de la vie, et une intériorisation qui les réordonne selon ce que les anciens appelaient « l'échelle des valeurs ». Cette attitude de base interroge une certaine mentalité d'aujourd'hui qui transporte partout son bagage de soucis et d'émotions à fleur de peau. Il y a de ces choses qu'on a à assumer soi-même dans son jardin intérieur avec la délicatesse de ne pas décharger ses frustrations sur les autres. Dans son jardin secret, il y a comme cela des plantes médicinales, des brises qui calment, rafraîchissent et restaurent. Un ruisseau qui nous fait reprendre le fil de la vie. Les Amérindiens traitaient de cette manière les êtres déprimés. Ils les installaient sur le bord de la rivière et les ravitaillaient de nourriture et d'attentions discrètes pour que le « blessé de l'âme » retrouve son esprit par lui-même, et le fil de ses pensées et de sa vie. Avec cette conviction que la vie elle-même peut être guérisseuse et que la nature peut nous réenchanter par la poésie qu'elle nous inspire. C'est ainsi que dans son jardin secret on retrouve le sens premier et fondamental des choses.

Un vieux chasseur et pêcheur que j'ai rencontré dans un centre d'accueil me disait qu'il revivait dans son univers intérieur les moments de grâce qu'il avait vécus quand il quittait son travail à la ville pour aller chasser ou pêcher dans les bois.

C'est là que j'ai découvert mon propre jardin secret qui m'aide à vivre dans cette sacrée chambre qui autrement m'étoufferait. Mon extérieur s'est rapetissé, mais mon inté-

rieur s'est agrandi, s'est enrichi. J'y trouve [67] des sens inattendus, inespérés. J'ai cessé de penser que mon Créateur m'a envoyé cette épreuve. Je convoque toute sa belle création au-dedans de moi. C'est ma façon de prier...

Je me fais mes propres paraboles sur la vie. Je les raconte à mes belles infirmières, à mes petits-enfants qui viennent me voir, à ma bien-aimée qui est parvenue dans le jardin éternel de Dieu. Je me dépouille de bien des choses. Je pourrais m'apitoyer sur mes morts, celle de mes jambes, celle de mes bras, celle de mes yeux, mais mon jardin secret est plein de vie et de sens. Les truites sont plus dodues qu'autrefois. J'ai cessé de chasser les chevreuils. Je les suis dans leurs sentiers. Je les apprivoise. Je revisite le parcours de ma vie. Il y a tant de choses et d'événements sur lesquels je m'étais si peu arrêté pour en extraire le sens. Je vois le monde d'un autre œil. Je prends chaque jour de vie comme un cadeau grâce à mon aventure intérieure. Je n'aurais jamais pensé avant que même la souffrance pouvait nous amener à aller chercher en soi des ressources insoupçonnées, des sens inconnus jusque-là...

J'apprends à m'abandonner à la grâce de Dieu. Sa promesse éternelle m'aide à apprivoiser la mort comme un passage. Bien sûr, je ne sais pas ce qui va se passer si un jour je perds mes esprits. Mais de toute façon, j'en serai pas conscient (rires). Je veux mourir dans mon jardin secret où il y a plein de vie et tant de beautés qui m'ont fait bien vivre et bien vieillir...

J'ai vécu cette rencontre merveilleuse dans un centre hospitalier de soins prolongés que j'ai fréquenté pendant dix ans comme bénévole. Au départ de cette aventure humaine et spirituelle, je me disais : « Tu t'engages dans de grandes affaires de la société et de l'Eglise, tu écris aussi de gros livres un peu prétentieux. Mais es-tu capable d'accompagner modestement des êtres singuliers, et ce, jusqu'au bout de leur vie ? » Je n'aurais pas pensé que j'allais vivre là la période la plus riche et la plus intense de ma vie, qui allait retentir sur ma propre intimité trop peu fréquentée au milieu de mes nombreuses activités d'enseignement, de pastorat et de projets sociaux.

Ce sont les grands malades « condamnés » qui m'ont appris tant de choses sur le jardin secret des êtres. S'il y a quelque chose de passionnant dans la vie d'un prêtre, c'est de rencontrer les êtres dans ce qu'ils ont de plus profond. Rencontre d'âme à âme, d'être à être au sens le plus essentiel de la condition humaine, là où les rapports vie-mort se jouent quotidiennement. Là où il faut, comme disait [68] mon vieux chasseur, « chercher en soi des ressources plus profondes » pour tenir le coup, et aussi pour aider ceux qui connaissent les plus dures souffrances, comme celle de savoir qu'on ne sortira pas de ce lieu si ce n'est comme cadavre. Je m'attendais donc à devoir m'immerger dans le lugubre, le triste, le tragique et bien des désespoirs. C'est mon frère victime d'un ACV qui m'avait amené à ces lieux qui pour moi étaient l'enfer sur terre. Ce ne fut pas le cas.

Mon aventure a mal commencé. Tout près de la porte d'entrée se tenait un ancien barman en fauteuil roulant, révolté de sa condition de « condamné à l'hospice », suite à un grave accident d'auto. Quand il a vu le prêtre que j'étais, il m'a copieusement abreuvé d'injures tout en me sommant de quitter les lieux. Au fond, c'est à travers moi qu'il criait sa révolte à Dieu. Je me devais de comprendre et d'accepter cette situation de bouc émissaire. Mais cette épreuve a duré six mois. Chaque fois que je mettais les pieds à l'hôpital, je devenais la cible privilégiée de sa révolte. Aucune communication possible. J'étais totalement impuissant. Je n'avais comme recours que ma prière pour demander à Dieu d'être aussi patient que Lui l'était avec ce pauvre homme habité par une colère insurmontable...

J'allais à l'hôpital le lundi avant de reprendre le travail, et le vendredi soir en revenant de l'université. Je n'oublierai jamais ce lundi où prenant mon courage à deux mains, je m'adresse à lui, en disant que j'avais besoin de lui. Voici ce qui s'est passé. Je lui parle d'un grand handicapé, Daniel, dont je m'occupe.

- Daniel est de plus en plus désespéré, il se projette hors de sa chaise roulante. À 40 ans, il sait qu'il en a encore pour longtemps !

- Je sais tout ça...

- Moi, je me sens impuissant devant lui.

- Ton Dieu tout-puissant, il ne peut rien faire, Lui ?

- Vous, vous pouvez comprendre Daniel... et peut-être l'aider.

Le barman m'a quitté avec un regard souriant, comme s'il était heureux de mon inutilité. Le vendredi soir suivant, je reviens à l'hôpital toujours à la même heure. Il m'attendait à l'entrée. Avec un geste avenant, il m'invite à le suivre, tout en me confiant que Daniel [69] allait mieux. Au cours de la semaine, il avait mis en place un petit groupe de soutien pour Daniel. Celui-ci avait encore un bras vivant. Il adorait « tirer au poignet » avec moi. Il gagnait tout le temps. Il m'appelait le curé « chicken ». Je retrouvais le Daniel rieur. Les autres hommes mobilisés par mon barman étaient là. En tirant au poignet avec Daniel me vint une idée.

- Dimanche prochain à la messe, j'ai à prêcher sur l'évangile des talents. Cela fait au moins 20 fois que j'ai à commenter cet évangile. Je ne sais trop quoi dire de neuf. Mais toi, Daniel, tu me fais penser que nos premiers talents, ce sont peut-être nos mains. Des mains ça construit, ça nourrit, ça soigne, ça unit.

Et voilà mon barman qui m'apostrophe :

- Lis-nous ça cet évangile-là. On va en discuter ensemble.

Et c'est là qu'a commencé une aventure spirituelle qui a duré un bon moment. Chaque vendredi soir « la gang se ramassait ». On se chicanait sur le sens d'une parabole ou l'autre. On se taquinait. On se racontait nos propres histoires. Peu à peu, on en est venu à partager nos jardins secrets. Il y en a deux qui sont morts durant ces années-là. On les a veillés avant leur départ. Le groupe s'était donné son propre jardin secret. Un mot, un regard, tout était compris. Une telle intimité entre hommes est plutôt rare. Pour chacun de nous, ce fut la première et la plus décisive. Nous nous sommes dit cela un soir et c'était dit avec peu de mots, avec des plages de silence « plein », mais non pas lourd comme celui des corridors de l'hôpital la nuit. Avec ses relents de la rôdeuse de mort qui frappait si souvent en ce lieu. Je tiens à dire ici que j'ai connu là un personnel en or, très humain et chaleureux.

L'été, dans ma paroisse du Nord, je cueillais des fruits sauvages : fraises, framboises et bleuets des champs. Puis je m'amenais chez mes gars de l'hôpital-mouroir, avec mes fruits, un litre de crème et du sucre. Un clin d'œil aux infirmières qui nous permettaient de tricher

sur la diète. Ce qu'on a pu partager de souvenirs de notre enfance, par exemple. Je me rappelle un moment de grâce. Un jour je venais de passer un après-midi à un autre hôpital de la ville avec [70] un patient sidéen qui vivait un cheminement spirituel d'une profondeur d'âme à vous couper le souffle. Et de là je m'en suis allé voir mes gars. Dans une de leurs chambres il y avait un patient anglophone avec lequel je causais depuis au moins quatre années. Aucun médicament n'arrivait à soulager sa souffrance. Et pourtant il me disait toujours : « Ça va bien, ça va bien. » Ce jour-là, je me suis dit : tu fonces... je n'avais jamais échangé spirituellement avec ce patient anglais. Je ne savais rien de son cheminement intérieur. J'ignorais où et comment il se situait au plan religieux. Et je ne voulais pas m'imposer. Mais devant la souffrance incessante, nuit et jour, de cet homme, je me demandais si d'aventure je ne pourrais pas l'aider. Toujours est-il qu'en arrivant à l'hôpital, je m'en vais à lui, bien décidé cette fois de m'adresser à son âme.

- Vous me dites toujours que vous allez bien. Mais moi je sais que vous souffrez beaucoup. Vous savez que je suis prêtre. Mais je n'ai jamais osé vous aborder sur le terrain religieux. Je veux être respectueux de vos options propres. Je ne sais pas si vous êtes croyant, si vous êtes protestant ou catholique. Mais je me dis souvent que peut-être vous avez besoin de Dieu pour vous aider dans cette terrible épreuve que vous vivez.

Il m'a regardé avec une émouvante tendresse et un je-ne-sais-quoi de feu dans la prunelle. Puis il m'a dit :

- Il y a quatre ans j'avais décidé de me suicider et j'ai dit à Dieu : donne-moi un signe si tu existes vraiment, si tu penses à moi. Je suis anglican. Et voici que m'arrive le lendemain dans ma chambre *a dam catholic priest* avec son bol de framboises à la crème sucrée. Vous m'avez parlé de Dieu depuis quatre ans sans jamais le nommer. Vous êtes le seul qui vient me voir régulièrement et gratuitement. Vous n'avez jamais essayé de me mettre le grappin dessus. C'est à travers vous que Dieu m'a fait sentir sa présence, son souci de moi, sa grâce. J'ai retrouvé ma foi. Grâce à elle et à Lui je tiens le coup. C'est avec un de vos gars que je partage ma vie spirituelle. Et j'ai toujours su que vous priez pour moi. Je ne vous en ai pas parlé parce que pour moi vous étiez le signe du Dieu silencieux qui m'accompagne secrètement.

C'était en quelque sorte un rapport [71] sacré. Il a voulu sans doute qu'aujourd'hui ce secret entre nous soit dévoilé.

Un autre jardin secret sous-estimé

Félix Leclerc disait que la mort des humains est pleine de vie. Moi qui ai si souvent accompagné des aînés jusqu'au dernier lieu de leur séjour terrestre, je ne puis passer sous silence l'ultime jardin secret de la mort, du deuil, et du cimetière que nos ancêtres appelaient « le repos éternel en Dieu ». J'y ai vécu tant d'expériences riches d'humanité et de spiritualité, des renouements communautaires pleins de vie, de sens au milieu des larmes, des blessures intérieures, des sentiments de non-sens. Et souvent une mystérieuse espérance envers et contre tout qui transcendait les frontières des croyances et incroyances des uns et des autres. Ce qui m'amène ici à revisiter avec vous ce que j'appelle l'ultime jardin secret de la ville.

J'étais dans le supermarché qui jouxte l'église paroissiale et son cimetière à Saint-Hippolyte. J'avais un pain dans une main, deux bananes dans l'autre. Une femme me tire la manche et me dit -

- Vous êtes bien l'abbé Grand'Maison ? On s'est rencontré l'an passé lors d'un colloque sur la santé mentale. Toute notre famille de huit enfants et d'une vingtaine de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants vient d'arriver. Nous déposons les cendres de ma vieille mère de 88 ans dans notre terrain familial au cimetière d'à côté. J'ai frappé à la porte du presbytère. Il n'y a personne. Je suis un peu beaucoup désespérée de la façon qu'on a balancé ma mère en deux temps, trois mouvements, sans un véritable adieu, sans rite, sans prière, sans deuil vécu ensemble ou si peu. On est tellement situés différemment au plan religieux qu'on ne sait plus quoi faire, quoi dire, pas seulement sur le plan religieux, mais aussi sur le plan humain ; comme jamais j'ai pris conscience du besoin actuel de guide spirituel pertinent. On se sent impuissants. Je fais appel à vous.

Sur le coup, au fond de moi je me sentais tout aussi impuissant. Je n'avais pas mes outils, mon rituel, bref ce que j'utilise en pareilles cir-

constances. Je n'avais aucun ancrage dans le groupe où je ne [72] connaissais personne et pas plus la défunte. Habituellement, je me bouge les pieds assez vite, mais cette fois, j'étais complètement à sec, avec cette seule prière intérieure : Seigneur, inspire-moi quoi faire, quoi dire, comment partager avec eux cet ultime adieu.

J'arrive avec elle au cimetière, une gerbe de fleurs avait été déposée sur l'urne insérée dans la terre éventrée. Un regard furtif tout autour me permet de voir des larmes au coin de l'œil de plusieurs. Il y avait là quatre générations.

Alors je leur dis : « Vous venez de déposer des fleurs. On pourrait poursuivre ensemble ce geste en rappelant un souvenir, une trace, un moment de grâce que vous avez vécu avec cette femme qui, à en juger par vos larmes, était très importante pour vous... fût-ce une prière dans vos mots à vous, dans ses mots à elle, avec votre propre « je crois ».

Et je me disais intérieurement : ce sont eux d'abord qui vont me guider. Tu n'as pas le monopole de l'Esprit Saint, mon gars, il est déjà à l'oeuvre en eux. Comme murmurait l'Esprit Saint à Pierre dans les actes des Apôtres : « Pars avec eux, ces gens différents de toi, de ta culture, de ta religion juive. Pars avec eux, c'est moi qui te les envoie. »

Et là s'est produit dans notre groupe une formidable chimie spirituelle, une stéréophonie intergénérationnelle et communautaire qui m'a profondément ému et bouleversé.

La première qui a ouvert ce bal d'amour et de foi, c'est la petite Lyne de 13 ans qui, de toute évidence, avait des liens profonds avec sa mamie.

- À mon dernier anniversaire Mamie m'a écrit sur une petite carte de bons vœux : Ma très chère Lyne, ce que tu es est un cadeau de Dieu ; ce que tu feras de toi, ce sera ton cadeau à Dieu... La religion, c'est assez loin de moi. Mais là, c'était comme si Dieu rebondissait dans ma vie, mais j'ai vite oublié. La mort de Mamie m'a réveillée. J'ai fait une prière, cette semaine. J'ai dit : Dieu, si toi tu existes, si toi Mamie tu es vivante auprès de Lui, envoie-moi un ange.

[73]

Elle me saute dans les bras et me dit : « Mon ange, c'est vous. » À mon tour je tourne Lyne vers sa grande famille et je lui dis :

- Non, c'est toi l'ange sur qui ta Mamie compte, c'est toi qui vas libérer la parole de vie et d'amour, de foi et d'espérance que chacun, chacune porte ici.

Pendant une bonne demi-heure plusieurs sont intervenus avec d'étonnantes paroles uniques où se maillaient la mémoire chrétienne de la mère et les nouvelles sensibilités spirituelles. Comme si chacun res-saisissait le sens de sa vie et son « Je crois » en contrepoint de l'héritage chrétien de cette mère, ou grand-mère ou arrière-grand-mère.

- Moi, disait une de ses filles, je n'oublierai jamais un moment de grâce qui a commencé par une bonne chicane sur la religion de ma mère. C'était une période de ma vie où j'étais au bout de mon rouleau, un peu déprimée. Ma mère a eu le malheur de parler de l'abandon à la Providence de Dieu. Alors là, j'ai éclaté. « C'est à cause de cette religion de résignation que notre peuple s'est écrasé et n'arrive jamais à se décider. » Nullement impressionnée, solide sur son socle, maman m'a alors raconté comment elle avait évolué dans sa foi, comment elle avait surmonté ses épreuves. « Jamais, ma chère, je ne me suis résignée. J'ai vite compris que ce n'est pas Dieu qui nous envoie des épreuves mais qu'Il nous accompagne fidèlement avec sa grâce ; c'est Lui qui m'a relancée dans la confiance en moi-même. Avec la Providence de Dieu, ma fille, après les deux fausses couches où j'ai frisé la mort, je me suis dit que ma mission sur terre n'était pas finie, que Dieu et les miens comptaient encore sur moi. J'ai vécu ma foi à la fois comme une force intérieure personnelle et un abandon à la grâce de Dieu. C'est un peu comme l'électricité, j'ai besoin de ces deux fils pour que le courant passe. T'es pas obligée de penser comme moi, mais ne viens pas me dire que ma foi en est une de résignation... » Il y avait dans ces propos et cette attitude si digne et si noble de ma mère une grandeur qui me renvoyait au meilleur de moi-même. Et je me suis dit : toi aussi tu pourrais avoir autant de couenne qu'elle. Merci, mère, toute ta vie atteste ta foi.

[74]

Et puis un homme du groupe a pris la parole. « Vous le savez, dit-il, j'ai bien mal pris le suicide de mon fils. Je vis toutes sortes de sentiments : révolte, culpabilité. Je n'arrive pas à sortir de ma nuit. Mais là avec ce qu'on est en train de vivre, j'ai comme une paix. Comme si notre petit ange Lyne m'avait convaincu que mon fils est là-haut avec le Bon Dieu et avec ma mère. »

Et puis j'ai entendu des perles comme celle-ci : « La foi, c'est comme un bijou de famille qu'on se transmet d'une génération à l'autre. »

Dans cet échange, je leur ai dit, à un moment donné, que j'avais mis beaucoup de temps à comprendre le sens de l'incinération, le sens spirituel et chrétien. N'était-ce pas une façon d'effacer la vie et la mort, d'effacer l'autre ? Dans la mise en terre du corps, le symbole mort-vie, comme le grain de blé qu'on met en terre, me semblait plus sain. Comme le petit garçon qui disait : on a planté grand-papa en terre, il va repousser. Mais par la suite, j'ai découvert des sens à l'incinération dans diverses traditions religieuses, y compris chrétienne, par exemple, le feu de Dieu qui brûle nos haines, nos révoltes, nos ressentiments, nos fautes, nos culpabilités. C'est peut-être ça qui vient d'arriver à celui qui nous a parlé de sa détresse suite au suicide de son fils et qui trouve maintenant une paix intérieure.

À un moment donné, dans notre échange, il y a quelqu'un du groupe qui dit : « Je suis tout respect devant ce qui se passe. Vous avez parlé tantôt de l'incinération. Moi, j'avais en tête le feu de l'enfer dont on nous a tant parlé jadis. On a-t-y encore toujours cette épée de Damoclès sur la tête ? »

Je ne m'attendais pas à ce genre de remarque imprévue. Encore là intérieurement, j'ai dit : « Aide-moi Seigneur. » Et m'est venue cette confession de foi : « Ce qui est déterminant dans la Bible et les Évangiles, ce n'est pas le feu de l'enfer, c'est le feu amoureux de Dieu qui brûle le mal, y compris le péché pour faire rejaillir avec nous le bien, c'est ce même feu amoureux de Dieu qui brûle la mort pour faire rejaillir la vie, une vie autre, qui brûle la haine toujours avec nous pour faire rejaillir l'amour, qui brûle nos blessures, nos révoltes, nos contentieux, y compris avec Lui, pour retrouver ou [75] réinventer

avec nous la paix. Voilà je pense ce qui est déterminant dans la foi chrétienne. C'est ça le baptême de feu et de l'Esprit Saint. »

En sortant du cimetière, un autre me tire la manche : « Je n'ai pas fait baptiser mes deux jeunes enfants. Si c'est ça la foi, je vous demande de les baptiser. »

En revenant chez moi en auto, je me disais une fois de plus que nous sommes peut-être confrontés à de profondes ré-interprétations de la foi chrétienne, jusque dans ses sources.

On pourrait faire une longue analyse, une riche exégèse de cette démarche de discernement spirituel et la resituer dans l'ensemble encore plus riche des critères que nous ont livré le patrimoine chrétien et les autres traditions religieuses. Je veux surtout me concentrer sur le Novum, le neuf évangélique, culturel, théologique, pastoral qui en ressort, y compris ces nouvelles sensibilités spirituelles qui ont surgi depuis quelques années. Plus que jamais nous sommes confrontés à une démarche de déchiffrement, y compris dans notre propre aventure personnelle de vie, de foi et d'engagement.

Derrière l'aventure de la petite Lyne, il y a ce Novum, ce neuf évangélique, à savoir ce phénomène déjà signalé par Paul Valadier qui disait ceci : « Dans nos sociétés qui fonctionnent sans Dieu, celui-ci surgit gratuitement plus que jamais. Dieu est de moins en moins prévisible, de moins en moins classable. » Ce qui me turlupine depuis quelque temps, c'est un discours romain qui, plus ou moins souterrainement, véhicule une doctrine, une théologie qui tient d'un rapport de nécessité entre Dieu et nous. Bien sûr, on y parle de liberté jusqu'au cœur de la foi chrétienne, mais la logique doctrinale de base est celle-ci : vous ne pouvez pas croire autre chose et autrement que ce que nous avons défini. Ce n'est pas seulement la liberté dans la foi qui est ici obliérée, mais la riche diversité des cheminements de foi qu'il y a dans les sources chrétiennes, les diverses confessions de foi, de spiritualités dans l'histoire du christianisme, et surtout une trop pauvre appréhension des cheminements spirituels contemporains. Nous verrons comment Vatican II a fait un déplacement majeur sur ce sujet. Mais encore une fois, n'anticipons pas.

[76]

Le jardin secret de la ville

Je ne sais pourquoi les cimetières ne me sont que rarement lugubres, même au milieu des larmes de tant d'adieux que j'ai vécus comme prêtre. Il s'y passait des moments de grâce et d'humanité d'une émouvante vérité. Comme si le jardin secret de chacun révélait ses plus fines sensibilités. J'y ai vu des gestes porteurs de je ne sais quoi d'infini, de transcendant dans la tendresse exprimée et le souvenir blessé. Il y avait là une chimie communionnelle à nulle autre pareille. Des silences qui devenaient une grande cérémonie de l'âme des uns et des autres. Même la terre éventrée se faisait sanctuaire et reposoir du plus sacré en soi. Souventes fois les regards allaient du plus bas jusqu'au plus haut du ciel comme pour relier le temps qui passe et l'éternel. Était-ce l'espérance entêtée de la plupart des humains ? Même au creux le plus noir de leurs désespoirs ? Ce moment le plus intense de l'adieu reste parfois le seul recueillement de l'homme moderne. Surtout en ces temps de funérailles pressées et de deuil écourté. Et si jamais les cimetières disparaissaient de nos paysages familiers, je me demande si ce ne serait pas là l'ultime barbarie, la pire défaite de la mémoire, la mort de l'âme et la banalisation la plus tragique de la vie.

Je dis ces choses au passé et au futur parce que cette ère de l'éphémère me désespère de plus en plus, avec ses illusives prétentions de vivre l'infini dans l'instant. Je ne connais point de jardin secret, de vie intérieure possible sans la patience du temps et du mûrissement. L'instant a pas de saisons. Sa pulsion primaire est aussi tyrannique qu'évanescence. Elle étouffe la vie, l'amour et tout lien durable. Feu de paille qui ne laisse rien derrière lui. Symbole de la table rase qui a tenu lieu chez nous de modernité. Tradition, filiation, transmission ont perdu leurs lettres de noblesse, leur sens profond.

Paradoxalement, nos rapports à la mort révèlent nos rapports à la durée. L'appauvrissement et la réduction du deuil marquent l'incapacité croissante de s'inscrire dans la durée et la tendance à oublier, sinon

à effacer les traces des chemins parcourus, alors que ceux-ci devraient normalement nous apprendre à ressaisir notre itinéraire [77] de vie et celui de ceux qui ont vécu avec nous. On ne peut parler d'expérience humaine sans relation réfléchie à son passé, son présent et son avenir. On ne peut trouver de sens à la mort si on ne comprend rien au fait que nous sommes aussi ce qui nous survit, si on n'a pas de marqueur qui indique qu'on a déjà existé, fût-ce comme chaînon d'humanité, de vie transmise, de traces explicitement laissées à ceux qui nous suivent. Redisons-le, du bord de la mort on ne mesure pas la vanité de la vie et de notre humanité mais leur grandeur, leur beauté, leur gravité. Des philosophes nihilistes à la mode nous parlent de l'être humain comme de l'être absurde d'un instant entre deux immenses néants. Étrange abolition de l'histoire, de la conscience historique, comme s'il n'y avait rien avant soi et rien après soi. Ça, c'est le narcissisme au cube.

Une autre mode pop-psychologique exalte cet autre mythe aussi illusoire, celui de s'auto-enfanter soi-même, sans aucune filiation. Peut-on nier à ce point le réel autre que soi, le réel avant soi, le réel après soi. On comprend alors pourquoi, dans cette société, on met si souvent les compteurs à zéro. Ce drame mortifère se joue donc tout autant sur le plan collectif qu'individuel. Et puis, est-ce si vrai qu'on s'auto-enfante sans apport de qui que ce soit autre que soi ? C'est un non-sens !

L'ultime jardin secret, le testament spirituel de chacun

Ce qui me turlupine le plus, c'est que des aînés conçoivent leur mort comme un « tout fini » sans trace de leur passage sur terre. Comme les cendres du défunt qu'on noie dans la rivière. Et cela sans le moindre soupçon que sa vie a pu être une semence d'avenir. Ce qui se passe au chapitre des testaments est révélateur de cette mentalité nihiliste.

La majorité des aînés limitent leur testament à la transmission de leurs biens matériels et de leur argent. J'ose espérer que la longévité

croissante, avec ses nouvelles possibilités d'enrichissement culturel et spirituel, inclinera à un souci de transmission plus qualitative qui retiendra sur les testaments et les rites funéraires. Il me semble que [78] les nouveaux rites à la carte qu'on improvise sont souvent trop superficiels, ponctuels et évanescents pour inscrire dans le temps des marqueurs signifiants et de longue portée.

Nos façons de traiter la mort révèlent beaucoup de choses de notre vie, de notre âme et conscience. Livrer aux autres le ou les sens qui ont marqué le plus profondément notre vie, c'est un des plus beaux cadeaux à transmettre aux générations qui nous suivent. C'est laisser entendre que nous, les aînés, sommes tout autant de l'avenir que de la mémoire du passé. Ce n'est pas un léger jeu de mots que de parler ici d'avenir de la mémoire et de la mémoire de l'avenir. Combien d'entre nous ont investi le meilleur de leur vie pour leurs descendants. C'est déjà là une interpellation importante à faire entendre à une société qui ne se conjugue qu'au présent, au plus immédiat des intérêts du moment. C'est garder vivant symboliquement ce qui a été un sang chaud et une chair aimée qui ont vécu des amours et des engagements qui ont traversé la vie.

Dans mes multiples rencontres avec divers groupes d'aînés, j'ai noté leur intérêt quand je posais ces questions : quel testament de sens, de valeurs, de foi et d'espérance voulons-nous transmettre aux générations qui nous suivent ? Allons-nous quitter cette terre un à un sans le souci collectif d'inscrire dans les enjeux du présent et de l'avenir notre riche histoire générationnelle, qui tient tout autant de la mémoire de nos traditions séculaires que des réformes modernes que nous avons mises en oeuvre au cours des dernières décennies ? Nous avons été des êtres de long terme. Or c'est précisément le long terme qui risque d'être laissé pour compte dans les débats et combats de l'heure. Au grand dam des nouvelles et prochaines générations. Pensons aux énormes dettes publiques qui s'accroissent et dont le paiement est sans cesse renvoyé à plus tard. Un exemple entre plusieurs de nos responsabilités collectives historiques. Je le redis, nous ne pouvons vivre comme de purs rentiers décrochés de la société. Ignorer nos devoirs d'avenir, c'est trahir le souci d'avenir qui a inspiré notre vie active. Nos testaments, y compris financiers, devraient comporter un apport

social au-delà de notre cercle familial. [79] Le sort des enfants des autres nous concerne. Il se pourrait que bientôt deux classes sociales nouvelles surgissent : les héritiers et les non-héritiers.

Mais nos testaments pourraient aussi faire état davantage de notre héritage moral et spirituel. Je viens d'en donner des exemples qui montrent que cela est à la portée de tous.

Je ne puis tenir ces propos sans me commettre moi-même. Voici donc un extrait de mon propre testament spirituel.

Un dernier mot d'adieu

Depuis un bon moment, je suggère aux aînés chrétiens d'inclure dans leur testament un témoignage de la foi qui a inspiré toute leur vie. Comme nos ancêtres l'ont fait jadis. C'est dans cet esprit que je livre le mien à vous qui venez vous associer à cet adieu spirituel. Comme vous le verrez, je n'y fais pas une apologie de ma petite personne. Je vous dis plutôt mon profond sentiment de gratitude et je célèbre les grâces de Dieu pour nous tous. Comment vous le dire sans une parole singulière signée de ma vie et de ma foi. Mais c'est surtout à titre d'un des vôtres que je m'adresse à vous.

Je n'ai pas fait de grandes choses. J'ai plutôt été un tâcheron avec des moyens limités, avec la conviction d'avoir mille fois plus reçu que je n'ai donné de moi-même. D'où ma reconnaissance pour vous tous.

J'ai essayé d'être un bon citoyen, un bon chrétien, un bon prêtre, mais hélas, souvent en dessous de la coche. Je n'en ai pas moins vécu passionnément mes engagements et ma foi.

Sans exclusive, j'ai aimé mon peuple, ma culture de base, ma langue, mon coin de pays où j'ai oeuvré de bout en bout de ma vie. Un peu à la manière de Dieu qui s'est fait l'un des nôtres en Jésus de Nazareth.

Comme Lui, je me suis ouvert progressivement à l'universalité du Dieu de tous les humains et à la riche diversité des cultures et des religions à travers mes étudiants universitaires venus des cinq continents.

[80]

Malgré mes contentieux avec ma famille spirituelle qu'est l'Église, j'ai tenu à la servir jusqu'à ma dernière heure, surtout par fidélité aux chrétiens, à tout autre sur ma route et à l'Évangile et à Dieu.

À cause de Lui, par Lui et avec Lui, je n'ai cessé de croire en l'humanité, en tout être humain. J'ai toujours cherché la solution la plus humaine, même par-delà la loi, la morale et les prescriptions religieuses. Aucun être humain ne peut descendre assez bas pour que Dieu ne puisse le sauver et l'élever jusqu'à Lui.

C'est avec cette confiance radicale que je vais vers Lui. Je ne quitte pas, j'arrive. Je le risque comme Lui m'a risqué.

Ici-bas, il ne reste de moi que ce que j'ai donné. Je rêve de continuer à le faire auprès de Lui... surtout pour vous remercier. « Qu'as-tu que tu n'aies point reçu », disait saint Paul. Mais il y a plus.

Il n'y a pas de foi ni de pardon sans modestie. À ce chapitre, j'ai beaucoup de pardons à vous quêter, avant de recevoir les Siens définitivement. « Quêteux », je l'aurai été de bien des façons, comme tout bon curé qui se respecte !

Je ne puis croire que le Bon Dieu n'a pas d'humour. Mes amis, ne me pleurez pas. Pensez aux bons moments vécus ensemble. Ils sont des anticipations du bonheur de Dieu qui en Jésus est venu chez nous pour nous inviter à la fête, chez Lui.

Il y a toutes les raisons d'être pessimiste sur l'homme, sur la vie, sur la mort, sur la barbarie à mille visages, sur nos églises qui ferment. Mais rien ne peut nous arracher à cet horizon d'espérance que Dieu a ouvert pour réenchanter notre vie ici-bas et au-delà.

Quant à mon petit moi, j'ai rêvé qu'il meure comme les arbres, *debout*, toujours attaché à sa terre bien-aimée, avec ses bras tendus vers le ciel et plein de vie tout autour. À Dieu vat.

Le testament n'est pas un geste ponctuel. Il témoigne de toute sa vie et il peut laisser des traces pour longtemps. Et en l'occurrence il est tributaire de la qualité du jardin secret de l'intériorité qui s'est développée particulièrement dans les dernières étapes de la vie ; si tant est qu'on ait profité de sa retraite pour ressaisir et interpréter

le parcours de son propre itinéraire. Qui dit jardin, dit mûrissement. Tout le contraire de certaines régressions infantiles de rattrapage [81] illusoire d'une jeunesse perdue, ou d'une projection fébrile de soi dans mille et une activités plus ou moins superficielles. Je ne parle pas ici d'un repli frileux sur soi, encore moins d'un refus d'engagement altruiste. Car celui-ci favorise souvent une intériorité plus profonde et vice versa. C'est souvent chez des aînés altruistes que j'ai noté un bel épanouissement personnel et une profondeur intérieure, mais j'ai remarqué aussi que leur influence bénéfique sur leur milieu venait surtout de leur façon d'être, de leur gratuité relationnelle, fût-ce le temps accordé aux autres. Au cours des années, j'ai cueilli des perles d'humanité chez eux.

J'en retiens quelques-unes :

- Toutes les semaines, Raymond, un retraité de 70 ans, amenait à l'hôpital un voisin de 90 ans pour un traitement d'hémodialyse. Le vieillard disait à Raymond : « Je paie ton gaz, mais je ne paie pas ton temps, ça serait t'enlever ta générosité. »

- Plus j'accepte mes enfants et petits-enfants comme ils sont, plus ils viennent me consulter.

- Je m'étais quasi enfermée dans ma maison et j'étais obsédée par mes maladies. Une voisine m'a entraînée dans une activité communautaire de cuisine maison avec les démunis. J'y ai retrouvé un formidable goût de vivre et un sens à ma vie.

- Je suis une Gaspésienne échouée seule à Montréal. On venait de m'opérer à l'hôpital. Je ne pouvais bouger de mon logement au deuxième étage de la rue Sanguinet. La travailleuse sociale a été voir le dépanneur d'à côté pour s'enquérir si quelqu'un pouvait venir m'aider. Le dépanneur a accepté. Il y avait là un de mes voisins qui s'est associé à la démarche. Deux autres personnes de la paroisse se sont ajoutées pour constituer un groupe de soutien. J'ai été tellement heureuse de cette expérience qu'après ma guérison j'ai créé à mon tour un groupe pareil. L'expérience a fait boule de neige. Il y a maintenant six équipes de soutien dans notre paroisse.

- C'est un retraité ébéniste et il vit son oisiveté d'une façon très amère. « Plus grognon que ça, tu meurs. » Il connaissait trois jeunes

chômeurs dans sa rue. Tout en les initiant à son métier, il les a aidés [82] à mettre sur pied une petite entreprise de rénovation. Sa femme ne le reconnaît plus. « Une vraie résurrection. »

- Je suis un homme d'affaires qui a tout réussi dans sa vie. À 64 ans, le cancer. C'était insupportable au point que j'ai pensé me suicider. J'ai résisté tant bien que mal. Mais en même temps je repensais ma vie. Ce que je n'avais jamais fait jusque là. Progressivement je me suis rendu compte du vide intérieur que j'avais vécu. J'ai réalisé que si je m'étais suicidé, je serais passé à côté de l'expérience la plus forte de ma vie. Mes enfants me disent : « Le père, tu nous fais du bien... te voir assumer ta souffrance comme ça, y donner du sens, y trouver de la foi, ça nous bouleverse, ça nous inspire. »

Je pourrais allonger ici une interminable liste d'exemples comme ceux-là. Ce qui me frappe le plus, c'est le fait que de telles expériences se vivent surtout dans des milieux modestes. Non pas qu'il n'y ait pas de générosité ailleurs. Mais souvent elle reste dans le cercle familial. En outre, on est de grands consommateurs ou bien de loisirs, ou bien de culture chez les plus sophistiqués. D'où la mise en garde évangélique : « Si tu n'aimes que les tiens, tu ne fais pas mieux que les païens. » Ce même Évangile invite à savoir à la fois rentrer en soi pour donner audience à son âme et sortir de soi pour aller aux autres qui demandent écoute, aide et soutien.

Nous retrouvons encore ici une des convictions importantes de cet ouvrage : *La bonté est plus profonde que le mal, quel qu'il soit.*

Dans la prochaine étape nous allons explorer une autre période de la vie que nous avons qualifiée comme celle du second souffle. Il s'agit du « mitan de la vie ». Le tournant de la quarantaine. En fond de scène une génération historique, celle des baby-boomers. Une génération dite de la rupture. Rupture des héritages de ma génération du troisième âge et de celle du grand âge. Une génération qui n'a connu et vécu que notre dite modernité. À vrai dire, nous ne couvrons pas toute cette génération. Plutôt le groupe d'âge de 40 ans à 55 ans. On sait que les divers cycles et étapes de la vie se sont allongés, qu'il s'agisse de l'adolescence, de la condition des jeunes adultes, et du dit tournant de la quarantaine. L'enquête ici tient à la fois du schéma classique du mitan, qui garde sa part de [83] vérité, et du contexte historique unique

de cette génération qui, trop souvent, a été traitée négativement, comme un bouc émissaire des maux de la société. Nous faisons état ici d'un autre regard plus positif à partir de leurs jardins secrets. Plusieurs se sont prêtés à une étonnante « opération-vérité » sur eux-mêmes, comme nous allons le voir dans ce chapitre.

[85]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Première partie.
Le jardin secret et ses trois étapes majeures

3

Le mitan de la vie,
l'âge du second souffle

[Retour à la table des matières](#)

La métaphore de la course convient très bien à ce tournant de la vie. Arrive un moment où le premier souffle est épuisé. Pour aller plus loin, il faut aller chercher en soi d'autres ressources plus profondes. C'est d'ailleurs celles-ci qui permettront, contre toute attente, une foulée moins rapide mais plus longue. Qu'est-ce à dire ? Voyons un cas type.

J'ai 46 ans. je cours à longueur de jour et de semaine. Le travail, les enfants, la garde fréquente de l'enfant de ma fille monoparentale, mon propre père malade qui me réclame. Ma grand-mère, elle aussi. Moi, le procès des baby-boomers, gras dur, irresponsables, j'en ai par-dessus le train. Mon conjoint et moi, nous avons peu de temps à nous. Je suis en train de m'assé-

cher intérieurement, de me vider. J'en souffre d'autant plus que je suis consciente qu'il me faudrait me renforcer du dedans, me ressourcer et surtout mieux voir là où j'en suis. Je ne parle pas de thérapie chez un psy. C'est plutôt une sorte de santé intérieure et spirituelle que j'ai à me bâtir. Il y a là quelque chose de très personnel, même si je partage beaucoup de préoccupations avec mon homme. Lui aussi, il a à faire son propre travail sur lui-même. Chacun a son jardin secret. C'est sacré, cela. J'ai ma propre histoire d'individu, de femme. Je dois mieux assumer mon propre parcours, réviser, ré-articuler, refonder mes valeurs. L'autre jour, notre fils de 18 ans nous a posé des questions aussi brûlantes qu'inattendues : « À qui, à quoi croyez-vous au juste ? Qu'est-ce que vous voulez nous transmettre ? » De toute évidence, lui aussi est en train de s'interroger sur le sens de sa vie. J'ai bégayé quelques bribes de valeurs convenues. [86] J'aurais pu faire état de tout ce qu'on a fait pour lui, mais je savais très bien que ses questions étaient beaucoup plus profondes...

Cette lettre que m'a adressée cette femme de la quarantaine introduit très bien les propos qui vont suivre. Dans l'enquête que je mène depuis 15 ans sur les générations, je dégage un autre profil que celui des procès très médiatisés de cette génération, comme si ses membres n'avaient pas d'âme. Ils sont plus lucides qu'on ne le dit. En introduction, je disais que c'est le deuxième âge philosophique où l'on renoue avec son jardin secret, et cela, de bien des façons, comme nous allons le voir dans ce chapitre qui leur est consacré. Cette enquête que je viens d'évoquer s'est faite avec plusieurs équipes. De là le passage du « Je » au « Nous ».

Un peu à la façon des bouillons de culture à la source d'une vie nouvelle, il y a actuellement des bouillonnements spirituels très riches, très diversifiés, de nouveaux types d'expériences et d'itinéraires spirituels, religieux, intérieurs. Plusieurs interviewés distinguent ces qualificatifs. Certains ne se pressent pas pour les structurer. D'autres en font des réponses absolues, un système de sens irréfutable pour sortir de leur indétermination, de leur confusion intérieure le plus rapi-

dement possible. Plusieurs explorent le côté ésotérique et paranormal ; les uns comme un mode de distanciation de la réalité où ils trouvent peu de sens ; d'autres comme une fuite ; certains en font un substitut aux idéologies et aux utopies qui les ont déçus. La carte astrologique du ciel a parfois remplacé le ciel effondré de la chrétienté. Mais ne précipitons pas ces jugements qui risquent d'être réducteurs et même injustes. Il y a en dessous de ces itinéraires spirituels bien d'autres choses quand on les comprend dans l'histoire de vie des interviewés. Par exemple, des quêtes, soit de cohérence, soit d'alternative, soit d'horizons d'avenir ; un sens du mystère qui ouvre sur cela dont l'être humain n'est pas la mesure ; recherche aussi d'un nouvel art de vivre qui a besoin de se trouver un cadre symbolique pour s'exprimer et aussi permettre la communication avec les autres.

Et l'on peut se demander si les Églises chrétiennes ont bien saisi les dessous et la portée de ces expériences spirituelles. Le christianisme [87] moderne aurait-il négligé l'initiation au sens du mystère, au sacré, aux besoins premiers de la conscience religieuse ? N'aurait-il pas aussi été déficient pour repenser la foi, l'Évangile comme art de vivre ? A-t-il vraiment reçu les questions qui viennent d'autres que lui-même et risqué de revoir ses traditions, ses propres sources, en tenant compte des signaux et messages contemporains, tout en reconnaissant que Dieu est aussi à l'œuvre chez ceux qui contestent l'Église, la questionnent, la scrutent avec des yeux neufs ? Le phénomène grandissant de chrétiens sans Église est peu exploré, peu assumé. Les 35-50 ans, dits de la génération de la rupture religieuse, ont des rapports plus complexes qu'on ne le pense avec l'héritage chrétien. Nous en ferons état, mais avec la conscience d'en savoir encore bien peu. Déjà des indicateurs se dégagent des entretiens.

Tout se passe comme si l'on était au seuil de ce que l'on a encore peine à nommer chez les uns, alors que d'autres se cristallisent dans des positions de certitudes non critiques pour compenser l'insécurité ressentie devant « un monde sens dessus dessous ». Pour quelques-uns, c'est seulement dans le champ des croyances qu'ils pensent trouver un système de sens viable et à leur portée. À l'autre extrême du spectre se logent des esprits pragmatiques, rationalistes, imperméables au spirituel et à la transcendance. Mais le profil spirituel majoritaire est

celui de la réserve, du re-questionnement, de l'exploration, du métissage.

Nous sommes tous des métis spirituels

Les métissages religieux et culturels d'aujourd'hui nous rappellent une réalité historique trop méconnue, à savoir que les grandes traditions religieuses dites universelles sont elles-mêmes des métissages de bien des emprunts qui ont contribué à leur personnalité propre, tout en les maintenant ouvertes sur les autres traditions. Le double récit de la Création au début de la Bible en est un bel exemple. Et le croyant biblique y découvre un Dieu, un Esprit qui peut se dire à travers toutes les langues, toutes les cultures et religions.

Culturellement, nous sommes tous des métis spirituels. L'Occidental d'aujourd'hui peut-il se comprendre s'il ignore tout de ses racines [88] judéo-chrétiennes, grecques, latines ? L'Évangile lui-même tient de l'Orient et de l'occident. Il y a quatre évangiles fort différents qui abordent chacun d'une façon particulière l'expérience chrétienne, la révélation de Dieu en Jésus Christ, et l'héritage de l'Ancien Testament. Le Credo lui-même a été façonné avec plusieurs confessions de foi, partie prenante des diverses cultures méditerranéennes de l'époque. Augustin le Latin et Basile le Grec ont chacun une interprétation personnelle, fort différente du mystère trinitaire.

Ce n'est pas sans raison que nous évoquons ces données historiques. Elles peuvent nous aider à comprendre, sinon à mieux accueillir, le nouveau pluralisme spirituel. Pluralisme qu'une certaine orthodoxie puriste rejette aveuglément en n'y voyant qu'une « salade indigeste de croyances », qu'un « bricolage d'emprunts religieux ».

Certes, il y a des syncrétismes et des éclectismes qui vont dans toutes les directions et qui renforcent la confusion des idées et le désarroi intérieur caractéristiques des temps troublés que nous vivons. Du spirituel ou du religieux on peut dire la même chose que ce qu'on constate sur le plan culturel. En effet, une culture, comme une rivière, a besoin d'un lit profond et de fortes rives et balises pour accueillir

de riches et forts affluents. Sinon, c'est l'inondation où tout est dans tout, comme l'évoque la symbolique du déluge au début de la Bible. Ce problème grave de l'indifférenciation, nous l'avons analysé sous ses différentes manifestations en divers domaines dans chacune des parties de ce rapport de recherche.

La question soulevée ici est d'un autre ordre. Il s'agit de comprendre, avec liberté d'esprit et empathie d'âme, cette libre circulation de diverses croyances, ce pluralisme actuel des expériences spirituelles ou religieuses. En n'y voyant que Babel, on se ferme à toute éventuelle Pentecôte; un purisme doctrinal monolithique n'est pas étranger à la crise actuelle des Églises et des religions en Occident. N'y a-t-il pas une part de vérité dans cette remarque de plus en plus répandue : « les religions divisent, les mystiques rassemblent » ? Et cette autre encore plus fréquente : « les violences les plus insurmontables sont les violences religieuses avec leur fanatisme incroyable, leur exclusion de l'autre, des autres » ? Comment nier que le monde [89] d'aujourd'hui en témoigne de plusieurs façons ? La montée des intégrismes devient un repoussoir de tout intérêt religieux chez bien des gens, chez nous et ailleurs.

Combien de nos interviewés adultes nous ont dit qu'ils cherchaient spirituellement quelque chose d'autre, au-delà des religions, y compris chez ceux qui cherchent Dieu ? Certains renouent avec le Dieu indicible, autre, gratuit qui a surgi, inattendu, dans leur vie la plus séculière, hors de toute appartenance ecclésiale, et surtout dans leur humanité la plus profonde. Certains esprits religieux semblent incapables de soupçonner qu'il y a là quelque chose du Dieu indicible, des prophètes de la Bible, d'Augustin, de Pascal, de Jean de la Croix, témoins de leur propre tradition religieuse. Alors on comprend la réaction de ceux qui cherchent ou vivent une expérience religieuse au-delà des religions. On comprend aussi le fait que certains se distancient de leur propre héritage religieux, soit par les spiritualités orientales ou même par un exotisme spiritualiste, ésotérique.

Ces explorations du croyable disponible s'accompagnent, bien sûr, de ratés, de pièges, de travers, de confusions, mais n'y a-t-il que cela dans ces démarches ? Et s'il y avait là de nouveaux bouillons de conscience, un peu comme on parle de bouillons de culture en biologie et en

anthropologie ? Départager de façon expéditive l'ivraie et le bon grain n'est pas de bon conseil. Cet avertissement est très clair dans notre propre tradition spirituelle. Tout discernement lui-même est le fruit d'une longue gestation de l'écoute, du jugement et de la validation. Et qui sait si la fréquente affirmation du « j'en prends, j'en laisse » n'est pas déjà un début d'exercice de discernement chez les gens eux-mêmes ?

Tout cela plaide pour un premier accueil intelligent et empathique des chemins intérieurs de l'autre différent de soi. Nous avons dégagé de nos entrevues un ensemble de voies privilégiées d'accès au spirituel et à la foi. Voies étonnamment reliées les unes aux autres. Chose que des esprits dogmatiques ne peuvent reconnaître, parce qu'ils écartent a priori toute fonction d'interprétation dans la foi.

[90]

L'inspiration intérieure

On a beaucoup parlé de la privatisation du religieux dans la société sécularisée. Ce qu'on a moins bien perçu positivement, c'est l'intériorisation de l'expérience religieuse qui a accompagné ce phénomène. Tout se passe comme si la génération dite de la rupture avait tourné sa distanciation de la chrétienté en réappropriation intérieure, surtout au tournant de la quarantaine. Que ce soit à l'occasion d'un bilan critique de son parcours de vie, que ce soit comme ultime conquête de la valeur clé qu'est l'autonomie chez plusieurs.

J'ai quitté une religion de formules et de pratiques extérieures. C'était pour moi des béquilles. Je voulais marcher par moi-même. Je ne voulais plus rien savoir des rites, de l'Église, de sa morale castratrice. Retrouver mon jugement, ma conscience, mon chemin à moi, ma vérité. J'ai même mis Dieu en quarantaine, parce que je n'arrivais pas à me débarrasser des images de punition, de la peur que j'avais de Lui, de par l'éducation religieuse de mon enfance. J'ai vécu une longue phase... comment

dire... païenne, rien que naturelle, psychologique. De temps en temps je me surprénais à faire un bout de prière. Ou je refoulais ça et passais vite à autre chose. Ça m'humiliait, et je me disais : « Mais voyons donc, t'as pas besoin de cette béquille-là. Assume-toi. » Puis autour de 40 ans, j'ai commencé à soupçonner qu'il y avait autre chose en moi, dans ma vie. Autre chose que le matériel et le psychologique. Le vieux mot de l'âme reprenait du sens. Mais je préférais parler du spirituel. J'ai remis les pieds à l'église. Il y avait trop de branle-bas à la messe. C'était pas assez intérieur. J'ai découvert Dieu en moi. Je devrais plutôt dire que c'est peut-être Lui qui est venu me rencontrer au fond de moi. Je vous dis quelque chose que je n'ai dit à personne d'autre, même dans ma famille. T'as l'air fou quand tu parles de choses semblables, par exemple cette inspiration intérieure qui transforme ta vie. Tu me vois dire ça à ma gang, aïe ! J'ai retrouvé mon âme, Dieu, puis tout ça... (*Homme, 46 ans*)

Notre recherche nous a révélé une sorte de religion invisible à saveur mystique dans plusieurs récits de vie. Nombreux sont ceux dont le style de vie et les pratiques à la surface quotidienne ont tous les dehors d'une mentalité sécularisée. En combien de milieux est-il tacitement interdit de faire état d'un tel cheminement ? Mais il [91] semble qu'on commence à lever ce tabou d'une certaine modernité. N'oublions pas que celle-ci, au Québec, s'est affirmée dans une rupture face à un héritage historico-religieux. Un premier déblocage s'est produit récemment au niveau des conversations quotidiennes avec des proches soigneusement choisis, comme nous l'ont dit quelques interviewés. « On est moins gênés de parler de spiritualité. » Sur une base plus large, nous avons été frappés par le grand nombre de gens, parfois très sécularisés, qui ont une expérience de Dieu, la plupart du temps secrète.

D'abord « ce que je crois »

Les deux dernières décennies ont été marquées par une profonde révolution subjective, comme une sorte de contrepoids à un monde rationnel aussi ritualisé que celui de la chrétienté d'hier. Ajoutons à cela la libéralisation des mœurs qui allait valoriser la subjectivité et l'affectivité.

Pour certains de mes professeurs, les jugements de valeur c'était pas objectif, c'était pas sérieux, c'était anti-scientifique. Il fallait en rester aux faits. En démonter les mécanismes, les systèmes, les structures qui causaient les situations particulières, les comportements des gens. (*Femme, 40 ans*)

Plusieurs ont réagi à cet état de choses qui laissait peu de place à l'individu, à son histoire propre, à ses jugements, à ses valeurs, à ses convictions, à ses sentiments. « Qu'est-ce que je suis, moi, dans tout ça ? » C'est un peu comme si on était passé du sociologique au psychologique. L'autonomie personnelle est devenue la principale valeur, malgré les grands discours politico-idéologiques. Au quotidien, on en était de plus en plus au subjectif, à l'affectif

Si tu n'es pas bien dans ta peau, tout le reste s'ensuit. Il faut commencer par s'aimer, s'estimer soi-même, s'épanouir pour être capable d'aimer les autres ou de se battre dans la société. Moi je n'adhère pas à quelque chose, un groupe, un mouvement, si ça ne correspond pas à ma façon de voir les choses, si c'est pas dans mes cordes à moi, dans mes feelings. Faut que j'y croie d'en dedans, pas de l'extérieur. (*Homme, 41 ans*)

Ce nouvel intérêt pour le spirituel s'inscrit dans ce sillage. Plutôt s'auto-initier à l'expérience spirituelle qu'être institué par une religion jugée trop extérieure à soi. Là aussi, on peut constater un mouvement d'appropriation plus personnel, plus intérieur. L'expérience spirituelle se veut une plongée dans ses profondeurs pour vaincre « la superficialité, le matérialisme, le vide intérieur du monde d'aujourd'hui ». C'est aussi « une façon de se recentrer, de se reconstruire ». Certains comptent sur cette expérience pour surmonter leurs problèmes d'identité, souvent reliés à l'indifférenciation des rôles, des sexes, des générations : « C'est drôle ce qui m'arrive, c'est comme si je découvrais ma vocation personnelle, unique, irremplaçable. J'ai quelque chose à apporter dans le monde. » Même le travail, en pareil cas, vaut par les touches personnelles qu'on peut y mettre. « Le sens de ta vie est d'abord là, quand tu as atteint ton plus personnel. »

Nous avons posé la question suivante à des interviewés : « À quel moment avez-vous dit votre premier "je crois" vraiment en votre nom personnel ? » Voici une réponse typique :

J'ai dit mon premier « Je crois » en mon nom personnel quand j'ai cessé de pratiquer. il a bien fallu que je me demande, à ce moment-là, à quoi je croyais après m'être dit à quoi je ne croyais plus. (*Homme, 42ans*)

Ce retour « aux départs des chemins », comme dit la parabole évangélique, renvoie au début du Credo. Celui-ci ne commence-t-il pas par « Je crois » ? Les Églises auraient-elles méconnu cette première démarche de la foi ?

Un spirituel affectif qui « fait du bien »

Nous venons de parler de la révolution subjective et affective des dernières décennies. Celle-ci heurtait un héritage religieux « d'obsession du péché de la chair ». Dès leur enfance, les baby-boomers ont entendu leurs parents et leurs grands-parents critiquer l'Église à ce

chapitre. Ayant grandi à une époque de libéralisation des mœurs, les baby-boomers ont eu moins de peine à relier leur nouvel intérêt spirituel à leur affectivité.

[93]

Nous, on est en meilleure position pour faire des liens entre les valeurs du corps et les valeurs de l'âme. On est plus libre au plan de la sexualité. On peut mieux l'intégrer dans l'ensemble de la personne. Le matériel, le sexuel, le spirituel, on essaie d'intégrer ça d'une façon positive. La religion sépare trop ces affaires-là... elle a été bien trop négative. Il y en a qui sont passés à l'autre extrême pour s'arracher à la morale de l'Église. Le sexe est devenu leur nouvelle religion. Avec le sida on est revenus au bon sens, mais c'est pas pour retourner au passé. On est en train de ré-apprivoiser en même temps le spirituel et le charnel. C'est pas facile parce qu'on n'a pas de modèles. Il faut inventer d'autres spiritualités. (*Femme, 40 ans*)

Pascal, tout janséniste qu'il était, n'en insistait pas moins sur le « senti » dans la foi et dans l'expérience même de Dieu. Dans les *Pensées* (424), il dit ceci : « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi. Dieu sensible au cœur. » Comment se savoir, se sentir aimé de Dieu sans une affectivité bien intégrée à sa foi ? Comment faire une expérience de Dieu qui fait du bien sans profondeur du sentiment ? La révolution affective a découvert la dynamique fondamentale du désir. Celle-ci, chez certains interviewés adultes, s'est prolongée en mystique. Faut-il s'en étonner quand on connaît tant soit peu l'histoire des mystiques en christianisme ou ailleurs ? On a dit bien du mal des « communautés émotionnelles » récentes. Par delà leurs travers fusionnels, n'y a-t-il pas une tentative de recomposer expérience spirituelle et affectivité ?

Le sociologue américain Andrew Greeley, non sans raison, a montré comment une certaine pastorale des sacrements reste en deçà du « Verbe fait chair », de « l'Incarnation », de « la bénédiction et de la résurrection de la chair », bref de ces profondeurs affectives du

cœur et de la foi, et de la révélation de Dieu elle-même. Cette pastorale sous-estime cette requête, chez beaucoup de nos contemporains, d'un spirituel qui fait du bien. Ils y sont particulièrement sensibles, si l'on en juge par leurs propos on ne peut plus clairs sur ce chapitre. Le reproche, souvent fondé, d'une sous-estimation, chez eux, de l'importance de l'intelligence de la foi, d'une véritable culture religieuse, s'accompagne trop souvent du discrédit du sentiment religieux, du « senti » dans la foi. Derrière l'absence des mots pour dire [94] sa foi, il y a parfois un riche « senti » de foi et de Dieu lui-même. Chez quelques-uns, un sentiment si intime de Dieu qu'ils ne veulent pas l'étaler ; chez d'autres, une crainte de mal dire ce qu'il y a de plus profond dans leur foi. Et plus révélatrice encore, cette réserve qui se refuse à nommer Dieu. Réserve qu'on trouve pourtant dans la Bible elle-même. Peut-on soupçonner qu'il pourrait y avoir ici quelque chose du Dieu caché dont parlent Isaïe et Pascal ?

L'expérience-socle

Dans les récits de plusieurs, l'émergence du spirituel apparaît le plus souvent dans les expériences les plus marquantes de leur vie, qui sont les principaux lieux de leur mémoire vivante et de leur conscience la plus vive. Souvent s'y dégage une expérience-socle dans laquelle s'inscrit leur spiritualité d'adulte. Qu'il s'agisse du plus lointain souvenir d'une expérience religieuse durant l'enfance, d'une expérience d'engagement où ils ont investi le meilleur d'eux-mêmes, qu'il s'agisse de ce qui a été la plus grande épreuve de leur existence, ou la plus forte passion qui inspire et dynamise leur vie. Ce spirituel qui rebondit durant la quarantaine est la plupart du temps en relation avec ce qu'il y a de plus crucial dans les re-questionnements et la reconstruction que plusieurs vivent à ce tournant.

J'ai vécu mon engagement syndical d'une façon purement politique. Les stratégies de lutte occupaient une grande place, mais il y avait là toutes sortes d'expériences sur la condition humaine avec ses limites, ses misères, ses grandeurs, que je

n'avais pas le temps d'approfondir. Mais de plus en plus je sentais le besoin de reprendre tout ça dans une réflexion personnelle plus libre, plus distanciée. « Tu cours beaucoup mon vieux, où est-ce que ça te mène ? quel sens cela a-t-il ? » J'avais besoin de me ramasser. Je l'ai fait comme naturellement à partir de l'évaluation des raisons qui m'amenaient à continuer envers et contre tout dans cette voie-là. La question spirituelle a en quelque sorte jailli de cet engagement parvenu à sa maturité. Tu es plus mûr pour mieux comprendre ce qui t'anime en définitive au fond de toi. Des vieux mots chrétiens refaisaient surface : mission, vocation. L'idée de Dieu me revenait. C'était un peu abstrait au début. Puis c'est devenu quelque chose de vivant dans ma conscience. On [95] met bien du temps pour atteindre une véritable expérience de Dieu. Les trips genre « nouvel âge », ça ne me dit rien. D'ailleurs, ça vire à la recette, au commerce. C'est loin de la vie réelle. C'est pas intégré dans les pratiques concrètes, dans tes engagements sociaux. C'est plutôt une fuite. (*Homme, 45 ans*)

Dans son récit de vie, cet homme se dit un chrétien hors de l'Église, même s'il en respecte le « côté social ». Il redécouvre « la pertinence de l'Évangile du Christ ». Il cherche une communauté de « partage spirituel libre ». Son chemin reste ouvert, « même s'il devait [le] mener à une Église renouvelée, plus croyable ». Pour lui, le christianisme, c'est « ce qui est plus près de nous, de notre culture ». Il craint le spirituel éclaté, magique. À ses yeux, c'est la « nouvelle aliénation religieuse de l'heure, l'opium moderne, la fuite des tâches de transformation, d'humanisation de la société ». Il veut vivre une expérience spirituelle « les deux pieds sur terre ». Et « qu'ils me foutent la paix avec leurs extra-terrestres ! » Pour lui, « ces gens se construisent un autre monde dans leur imagination, peut-être que ça les aide à vivre, mais c'est pas ça qui va changer la société, ni l'améliorer » : « Je trouve que dans ces croyances, Dieu devient éthéré, impersonnel et souvent ridicule... une sorte de courant électrique... des ondes mystérieuses. Je trouve ça aberrant ! »

Un spirituel de croissance et d'étapes

Plusieurs ont été marqués par les courants psychologiques et spirituels de la croissance et de ses étapes. Une croissance progressive, mais sans limites. La croyance en la réincarnation apparaît à plusieurs comme « la plus sensée », la plus en accord avec leur conception de la vie, de la spiritualité, de la croissance continue de l'humain, de l'humanité et du Cosmos lui-même. « S'il n'y avait pas ça, le monde serait absurde et sans espoir. » D'autres diront qu'il serait « injuste de ne pas pouvoir te reprendre si tu manques ta vie pour une raison ou l'autre ». Ce genre d'itinéraire spirituel est souvent conçu sans deuil, sans rupture, sans finitude ; et la mort n'y a pas de signification autre que celle d'être un simple passage. Le [96] tragique et l'angoisse sont évacués de cette marche spirituelle assurée. C'est déjà le bonheur, déjà le bonheur total. « Chaque étape a sa plénitude. » Certains critiques y voient un substitut de la « civilisation du plein » qui a déçu, qui n'a pas tenu ses promesses. La croyance en la réincarnation est trop répandue pour ne pas la souligner ici.

Mais il y a beaucoup plus en jeu dans ce courant de la croissance personnelle et spirituelle. On y trouve une critique parfois très juste de la religion et aussi d'un certain héritage chrétien. Critique d'un ordre sacré du monde visible et invisible invariable. Critique d'un héritage chrétien qui aurait fait de Dieu, de l'Église, de la tradition, de la nature humaine autant de points fixes, sans devenir. Beaucoup de nos interviewés ont gardé cette image d'un christianisme figé dans son passé, dans sa doctrine irréformable, inaltérable. Ce qui heurte, à leurs yeux, l'être humain en devenir, en particulier dans son aventure spirituelle. Cet interviewé, par exemple, fait une réappropriation critique de la notion chrétienne d'incarnation : « Moi, je ne vais pas dans le sens de la réincarnation mais dans le sens d'une incarnation progressive au plus grand niveau. Après la mort, on continue à évoluer. »

Pour moi, pour bien des gens autour de moi, le christianisme est dépassé. On est rendus plus loin. Il ne peut pas nous rejoindre parce qu'il est enfermé dans ses rites, toujours les mêmes. Tout ce qui est nouveau, tout ce qui n'est pas lui, c'est pas bon. Il n'a rien de nouveau à apprendre. Il a la Vérité. Il est la Vérité. Il n'y a pas d'autres vérités. Dieu lui appartient à lui seul. Le Christ, c'est rien que pour ceux qui adhèrent à tous les dogmes catholiques sans exception. Tu prends tout le paquet ou tu pars. Ils ne sont pas sortis de cette logique-là. Ils disent s'adapter, mais ils ne veulent rien changer. C'est avant tout une religion d'héritage, d'obéissance. Ils te traitent comme un enfant de la bonne mère Église toute-puissante. Au fond, une liberté spirituelle d'adulte, ils ont peur de ça comme du feu. Ne parlons pas du rôle qu'ils réservent aux femmes. Ils ne bougeront pas d'un pouce, alors que tout le monde autour a bien évolué sur ces questions-là. L'Église a manqué le train et ça va lui coûter cher. De plus en plus de gens cherchent ailleurs un sens à leur vie, y compris spirituelle. *(Femme, 42 ans)*

[97]

Faut-il en déduire que le christianisme est au seuil d'une nouvelle crise historique ? D'où vient cette méconnaissance du devenir, de la croissance personnelle et spirituelle dans la foi chrétienne, dans l'histoire du salut, dans la révélation du Dieu de la Bible et de Jésus ? Pourquoi tant de catholiques ont-ils encore une image caricaturale de l'Église point fixe, même après Vatican II ? Comment dénoncer certains travers de l'idéologie de la croissance personnelle si on n'a pas su reconnaître les requêtes authentiques qu'elle porte ? L'Église primitive catéchuménale, avec ses étapes d'initiation chrétienne des adultes, n'a-t-elle donc rien à nous apprendre pour repenser la croissance spirituelle originale de la foi chrétienne ?

Les nouvelles quêtes relationnelles et communionnelles

Cette fameuse quête de sens dont les analystes parlent tant reste une référence bien abstraite, surtout quand il s'agit du spirituel ou du religieux. Comme si on manquait de prises pour en saisir les formes et les lieux concrets. Le sens n'est pas que rationnel ou intellectuel ou même sapientiel, il peut être physique (les cinq sens), affectif, directionnel, moral, culturel. Nous y reviendrons quand nous aborderons le besoin de guides spirituels. Pour le moment nous retenons une quête de sens qui ressort de beaucoup d'entrevues : la quête relationnelle et communionnelle.

Je pense qu'on est en train de sortir du *me, myself and I*. On cherche des relations signifiantes, plus vraies, plus profondes, plus durables. C'est peut-être ça le plus important heu de sens présentement. Il est arrivé trop souvent que l'obsession de sa propre autonomie personnelle a fait que même les plus proches devenaient des étrangers. On se méfiait de l'autre, des autres. Comme si on faisait le vide autour de soi. Ç'a été mon cas et celui de bien d'autres que je connais. À un moment donné tu te rends compte que la vie n'a plus grand sens quand tu n'as que des relations courtes et des conversations superficielles avec les autres, parce que tu te protèges, parce que tu ne veux pas que l'autre t'envahisse ou te dérange ou t'oblige à te commettre. Cette mentalité a rétréci la vie comme une peau de chagrin. Moi j'ai réagi contre ça. J'ai investi davantage dans des relations plus profondes, plus soutenues, en me disant que c'était la [98] première chose à faire pour donner plus de sens à ma vie. Il s'est produit la même chose dans ma spiritualité. J'ai cherché une vraie relation avec Dieu. Je lui parlais davantage. Je cherchais plus attentivement les signes qu'il me faisait. Mais j'avais besoin de plus que cela. Il me manquait un bon groupe d'échanges spirituels où j'aurais la possibilité de partager librement,

sans censure, sans ligne de parti, des questions et des expériences intérieures. Ce genre de choses qu'on peut rarement vivre aujourd'hui, surtout pas dans les rencontres mondaines. J'ai fini par le trouver ce groupe. Quand je pense qu'hier encore je me moquais des « communionneux » avec leurs épanchements sirupeux... (*Homme, 39 ans*)

Nous avons noté, dans notre recherche, que plusieurs associations apparemment fonctionnelles et à objectif précis tendaient à devenir des quasi milieux de vie aux relations multiples et plus durables. D'un certain agir ensemble on est passé à un nouveau vivre ensemble, avec un goût de partager plus de soi-même, avec un souci de solidarité plus large et d'entraide bien au-delà des statuts et rôles de l'association. Les membres y cherchent des sens affectifs, spirituels, moraux, communionnels, directionnels. Il y a de nos jours un nouveau modèle social de base en train d'émerger. À titre d'exemple, plusieurs regroupements empruntent beaucoup au modèle relationnel et communial des A.A., qui ont su intégrer le personnel, l'interpersonnel, le communautaire, le spirituel et la pratique ; mode de vie et spiritualité ; et ce, avec les éléments du meilleur de notre modernité : liberté, égalité, auto-développement, oecuménisme et pluralisme. L'Église aurait beaucoup à y apprendre !

Le déplacement des médiations

« Sauvez mon âme », chante ironiquement Luc de LaRochelière en se moquant des esprits religieux étroits qui méprisent le corps. Nous avons souligné plus haut le déplacement vers un spirituel plus affectif qui fait du bien. Les médiations du bien-être, de l'épanouissement, de la santé, du bonheur sont mieux intégrées aux nouvelles spiritualités. Celles-ci ont une image plus positive de Dieu. Plusieurs rejettent les oppositions manichéennes entre la chair et l'esprit, le matériel et le spirituel.

[99]

La religion de sacrifices, c'était pas le party ; il fallait en remettre sur les sacrifices qui sont déjà là dans la vie comme si Dieu ne voulait pas qu'on soit heureux sur terre, mais seulement de l'autre bord. Plus tu souffrais ici, plus tu méritais une belle place au ciel. Moi cette religion-là, je l'ai envoyée promener. C'est une insulte au bon Dieu lui-même, oui le bon bon Dieu ! Pourquoi on ne pourrait pas aller à lui en santé, avec plaisir ? Vous êtes-vous demandé pourquoi les gens prient seulement quand ils sont mal pris ? Il y a quelque chose de faux, de malsain là-dedans... (*Homme, 40 ans*)

Nous avons évoqué aussi la recherche d'une relation directe avec Dieu, mais cette démarche est presque toujours reliée à une critique des rites et formules jugés non pertinents, un peu comme des vitraux grisâtres et opaques quand ils sont vus de l'extérieur. Même les symboles religieux médiateurs dans la Bible et les Évangiles sont devenus étranges, indéchiffrables pour un bon nombre de gens interrogés. Déculturation ? Nous y reviendrons. Mais on ne saurait déduire ici une disparition des médiations. Celles-ci deviennent plus séculières. Par exemple, des personnes qui témoignent de leur foi par une vie transformée, par de forts engagements altruistes, par des valeurs humaines et évangéliques comme le pardon, le don gratuit, par une espérance entreprenante qui ne démissionne jamais.

Il en va de même des rapports à l'au-delà et à Dieu. C'est peut-être là où l'on découvre d'une façon plus manifeste les déplacements mentionnés plus haut.

Moi, souvent quand je prie, je m'adresse aux êtres que j'ai aimés, qui m'ont aimée, qui m'ont fait du bien et qui sont rendus de l'autre côté, plus près du bon Dieu. Aide-moi, le père, fais quelque chose. Je suis pas un pratiquant à l'Église, mais ça, j'y tiens, c'est très fort chez moi. Ça m'inspire pour reprendre le collier, pour garder confiance, pour donner du sens à ma vie.

On se disait ça l'autre jour à la pause café. Chacun, chacune avait un contact là-haut avec une personne chère : une grand-mère, un frère, un conjoint, un ami intime qu'il priait, qu'il admirait. Va le voir lui, je suis sûr qu'il va t'écouter.

Je pense qu'après ma mort il y aura plein de monde pour m'accueillir. Puis je vais rendre service à plein de monde sur la terre. Ma vie va continuer en plus beau. Je ne peux pas me mettre dans la tête que ce qui nous [100] rend heureux ici ne soit pas là de l'autre bord. Je ne me vois pas vissée sur un banc comme à l'église pour chanter le même alléluia pendant l'éternité avec des anges que je ne connais pas. Moi, j'en ai fini avec le Dieu juge, punisseur. Je suis convaincue qu'on va bien s'entendre ensemble, qu'on va se comprendre. Déjà, j'en fais l'expérience dans ma vie. (*Femme, 40 ans*)

Chez plusieurs interviewés, la mort, la souffrance ne sont plus des médiations de signification. La mort et la résurrection de Jésus ne sont pratiquement jamais évoquées. Ce sont plutôt la nature, la création, la continuité de la vie et leur profondeur mystérieuse qui jouent le rôle de médiations de sens et de foi. Bible, Évangile, Baptême, Eucharistie, Église sont massivement absents des références religieuses privilégiées, même la personne de Jésus-Christ. La plupart des gens interrogés, redisons-le, semblent être « aux départs des chemins » proprement chrétiens. Mais leurs récits de vie nous incitent à soupçonner une foi plus vivante que ne le laisse entendre leur langage. Demure quand même la question critique : vit-on sur des réserves de foi chrétienne en train de s'épuiser ?

L'incontournable démarche de re-symbolisation

Les générations montantes sont d'une culture expressive renforcée par la société médiatique. Des esprits chagrins n'y voient qu'un superficiel « parleton » sans fin qui tourne en rond. Cette critique, non

sans fondement, n'en demeure pas moins une approche très réductionniste et très obtuse d'un phénomène culturel riche et complexe. Qu'y a-t-il derrière une remarque comme celle-ci : « C'est rare que quelque chose ait du sens, une célébration par exemple, si je ne m'y suis pas exprimée d'une façon ou de l'autre. »

Dans une société fonctionnelle aux mécanismes lourds et compliqués, on comprend que plusieurs cherchent un contrepoids dans des relations plus directes, dans l'expression plus spontanée, plus libre, plus gratuite.

Après le procès des idéologies qui braquent les uns contre les autres avec leurs discours exclusifs, l'expression symbolique offre une distanciation précieuse. L'argument veut s'imposer à l'autre. Le [101] symbole, au contraire, permet à chacun d'y trouver ou d'y faire son sens, tout en ayant une portée communionnelle sous-estimée par les esprits dits rationnels et les militants de tous ordres. Chez plusieurs interviewés, il y a une *corrélation entre leur nouvel intérêt spirituel et la reconstruction chez eux de leur univers symbolique et même politique.*

Je suis allée deux fois en thérapie pour surmonter mon mal de vivre. Ça m'a éclairée, aidée. Mais ça ne m'a pas donné ce qu'il me fallait pour me reconstruire. Ça m'a libérée, mais il me fallait autre chose, d'autres cartes plus positives pour foncer et faire des projets valables. Ce qu'il y a de plus profond en toi, ça ne se ramène pas à des mécanismes psychologiques. C'est la tentative de suicide de mon fils qui m'a convaincue de ça. Dans mes longues conversations avec lui, j'ai réalisé les limites des arguments, des explications psychologiques. C'est à travers l'univers symbolique, le langage symbolique qu'on s'est vraiment rencontrés ici. « Et si c'était comme un accouchement, ta souffrance, l'accouchement d'une nouvelle naissance, de ton identité, de ta vraie personnalité ? je t'ai accouché comme mon enfant, maintenant c'est toi qui dois t'accoucher avec l'autre que tu es. Tu as besoin d'aide, c'est sûr, mais tu es le principal acteur. » J'ai vu ses yeux éteints se rallumer. il faut dire que depuis un certain temps j'avais repris intérêt aux choses religieu-

ses où je découvrais un monde riche de symboles pour exprimer nos réalités intérieures si difficiles à saisir. Les deuils, celui de mon père que j'aimais tant, prennent du sens dans la mort et la résurrection de ma vieille foi chrétienne que j'avais délaissée et que je redécouvrais avec un autre regard. (Femme, 43 ans)

Combien d'itinéraires révélés dans notre recherche faisaient état d'une démarche de re-symbolisation de sa vie, de son parcours, de ses deuils, de ses dépassements, de ses drames, de ses espoirs. D'entrée de jeu, les symboles religieux ne disent pas grand-chose tellement il y a eu chez plusieurs une évidente déculturation de l'héritage reçu. Ce n'est souvent que du dedans d'une re-symbolisation de leurs expériences les plus fortes que les symboliques religieuses prennent du sens, des sens nouveaux que trop souvent l'institution religieuse et ses responsables ne savent pas ou si peu reconnaître, accueillir, assumer, ou même susciter. Qu'on pense à la riche re-symbolisation qu'on trouve dans la rencontre de Jésus avec la [102] Cananéenne, qui l'amène à dépasser les frontières judaïques du Royaume de Dieu. Il y a là un exemple à la fois simple et merveilleux de re-symbolisation. Nous en avons donné bien d'autres dans les rapports précédents.

Requestionnement moral et quête de transcendance

Comme nous l'avons noté plus haut, plusieurs se sont remis à parler des valeurs. C'est un signe des temps qui déborde ce groupe d'âge. Pendant un bon moment, il était quasi interdit d'aborder les problèmes sociaux, psychologiques ou autres sous l'angle moral. Or, voici que l'on fait face à d'énormes et difficiles questions morales. Ne serait-ce que le défi d'un minimum de morale collective commune dans la société pluraliste et ses différences de plus en plus marquées. « Il faut un certain nombre de repères communs respectés par une bonne majorité pour que la société soit vivable », nous ont dit des interviewés. S'il y a une crise des valeurs, c'est bien celle des valeurs communes. Après le

rejet de la morale religieuse, s'est-on donné une morale laïque ? Cette question est revenue à plusieurs fois. Voyons cela de plus près à partir des propos tenus dans certaines entrevues de groupe.

Tu veux transmettre des valeurs solides à tes enfants : la liberté, la responsabilité, le sens de la justice et, bien sûr, l'amour, le don, le pardon. Mais on sait comment toutes sortes d'idées et de comportements parfois contradictoires sont vécus dans chacune de ces valeurs. Alors tu te demandes : c'est quoi le fondement, les fondements de tout ça ? Toi, tout à l'heure, tu disais le respect... mais le respect de quoi, au nom de quoi, pourquoi ? S'il n'y a rien de plus grand que toi, tu vas toujours découper les valeurs à ta taille, sur mesure, uniquement à ta mesure à toi, à tes besoins, à ton unique intérêt, à ta façon de voir, peu importe ce qui arrive aux autres. Regarde ce qu'on fait avec la liberté, avec ses propres désirs gros comme le monde. Ces désirs sans limites te justifient de prendre n'importe quel moyen pour les combler coûte que coûte s'il n'y a pas quelque part une ligne absolue où tu te dis : non, je ne dépasse pas cette ligne-là ; oui, je respecte ça radicalement. (*Femme, 38 ans*)

[103]

Moi, je suis d'accord avec Nicole. Mais je tiens à ajouter une chose importante. Pour moi, c'est là où le spirituel et le moral se croisent. Au fond de la morale, il y a le sacré. Peut-il y avoir du respect s'il n'y a plus rien de sacré ? On peut donner des sens différents à ce sacré-là, mais si l'esprit, le sens du sacré n'est plus là, tout devient relatif, sans poids véritable. On a cru qu'on pouvait se passer du sacré depuis qu'on a jeté notre religion par-dessus bord. On n'a pas réalisé que le sacré ça regarde tout le monde, toute la société, l'humanité tout court. (*Homme, 42 ans*)

C'est pas vrai qu'on a tout jeté par-dessus bord. La plupart des parents, quand il s'agit de l'éducation de leurs enfants, soupçonnent qu'ils ont besoin de quelque chose de plus que la morale. (*Femme, 37 ans*)

À quoi bon si les adultes eux-mêmes ont perdu le sens religieux du sacré. Arrêtons de tordre la question. C'est de sens religieux qu'il s'agit ici. (*Femme, 48 ans*)

Moi je préfère parler de transcendance, de conscience spirituelle. (*Homme, 45 ans*)

C'est trop abstrait pour moi... monsieur le professeur ! C'est par les questions morales qu'on se réveille. Allons au bout de ça pour réveiller nos consciences. Si on redécouvre l'importance du sacré, j'espère que ce sera un sacré intelligent et pas borné. (*Homme, 46 ans*)

Saluts séculiers et espérance

Au début de cette recherche, nous pensions que des références religieuses comme celle du salut n'avaient plus de sens pour bien de nos contemporains. À notre surprise, elles étaient toujours présentes, mais elles avaient subi de forts déplacements. Après une courte période où l'idéologie du « Ne comptons que sur nous-mêmes, nos moyens » en avait séduit plusieurs, l'idée de salut a resurgi dans l'horizon symbolique des consciences. Tout ne pouvait se ramener à son propre « faire ». Là aussi revenait un langage du « plus grand que soi qui t'amène à risquer, à te dépasser, à explorer ensemble d'autres possibles, des alternatives pour sortir des culs-de-sac d'aujourd'hui ». Sauver la planète, sauver l'humanité. « Tu n'avances pas sans espérance. » « Il faut vaincre le pessimisme actuel. »

[104]

Ce sont d'abord des saluts séculiers qui sont dans le champ de la conscience : les droits fondamentaux, l'écologie, le pacifisme, la démocratie, la lutte contre l'intégrisme et le fondamentalisme religieux, et même le développement économique et technologique auquel on donne un sens salvateur. « C'est la transcendance humaine, la transcendance de tout être humain qui seule va nous sauver de la guerre de tout le monde contre tout le monde, de l'émiettement en tribus qui se battent

jusqu'au sang pour dresser leurs clôtures et se séparer des autres. Tribus ethniques, religieuses ou autres. »

Derrière bien des réflexions entendues sur ce sujet émerge une nouvelle conscience qui recherche ce qui est à la fois commun et assez fort pour rallier tout le monde. Dieu ? Il y en a qui n'y croient pas. « Qu'est-ce qui nous reste en commun si ce n'est notre humanité ? C'est l'humanité entière qui est menacée, qui a besoin d'être sauvée. » Plus que jamais on sait qu'on est dans le même bateau en péril, avec une même communauté de destin. C'est cette idée de salut qui fait peu à peu son chemin. Et la quête d'espérance, souvent évoquée chez nos interviewés de tous âges, passe par là. La transcendance, ici, est dans le salut, l'espérance directement reliée à l'avenir de l'humanité et de la terre. Et elle a pour nom engagement, chez certains.

D'autres soulèvent des questions. Les droits peuvent-ils suffire ? « On va se pardonner entre peuples ou bien on va crever, mais c'est peut-être utopique d'espérer pareille chose. » Mais ce sont les problèmes les plus immédiatement brûlants qui interrogent davantage les consciences et suscitent un besoin de salut.

Les suicides, le sida, des violences de plus en plus folles nous entraînent dans le fond du fond de la conscience. Il y a là quelque chose de très grave, surtout quand tu vois que ça arrive aussi chez des gens qui ont tout pour être heureux. D'où vient ce mal à l'âme ? Moi, je ne vois pas le bout de ces problèmes. J'essaie de ne pas y penser, mais ça me remonte tout le temps dans la gorge. Pour moi, ce sont des maladies de la prospérité. L'économie aura beau repartir, on va se retrouver avec ces mêmes problèmes de plus en plus fous. C'est pas une question de moyens, on en a comme jamais... de la science, de la technique, des institutions, des professions pour tout. Alors pourquoi tant de folie ? Y a pas un éditorialiste, [105] pas un politicien qui ose poser des questions comme celle-ci : on s'est pris pour des petits dieux depuis qu'on a décidé de se passer de Dieu, à qui peut-on en appeler maintenant ? Nos prédécesseurs se sont posé cette question-là. On est complètement au-dessus de tout ça, maintenant, mais on tourne en rond sur soi-même sans savoir

pourquoi, comme un petit dieu désespéré qui ne voit plus autre chose que lui-même.

Tu dis ça ouvertement et l'autre pense que tu délirés. La question de Dieu n'a pas cessé de hanter la conscience humaine. Nos beaux esprits sont au-dessus de tout cela. C'est absolument défendu de penser la situation avec une question comme celle-là. Moi, je me dis que le désespoir de bien des jeunes a quelque chose à y voir. (*Homme, 47 ans*)

Les autres membres du groupe lui font sentir qu'il charrie.

On peut pas tout accrocher à Dieu comme ça. Et puis, c'est quand même pas la fin du monde.

Il y a un tas de gens qui font leur possible et vivent pas si mal avec leur seule humanité.

Dieu ne vient pas se substituer à nos responsabilités. Être heureux, rendre les autres heureux, c'est déjà du salut... positif !

Transcendance humaine et transcendance de Dieu s'articulent chez les uns ; chez d'autres, ce sont deux visions qui s'opposent. Mais beaucoup le comprennent par intuition comme une sorte de référence de respect, de sacré, de fondement, de dépassement, d'engagement ou d'espérance. Mais tout cela est à l'état natif d'émergence. Mais une émergence prometteuse, chez certains ; de tendance fondamentaliste, chez d'autres pour qui le *Law and Order* est érigé en transcendance comme seul rempart au chaos actuel. Certains baby-boomers, après un long itinéraire, vivent un semblable virage.

Le besoin de guides spirituels

La séduction des gourous a fait son temps. Mais leur succès provisoire chez un certain nombre d'adultes était révélateur d'une recherche spirituelle en quête de maîtres initiateurs, sinon de direction. La crise de crédibilité des Églises n'incitait pas à chercher de leur [106] côté. On peut s'étonner des dérives du nouvel intérêt religieux vers une crédulité magique, dans une société dite rationnelle, dans une culture critique comme la nôtre. Mais ne pouvions-nous pas nous y attendre ? Tout refoulement, qu'il soit sexuel, moral, spirituel ou autre, rebondit toujours d'une façon sauvage, erratique et souvent régressive.

Moi, j'en reviens pas. Dans mon milieu de travail, je vois des hommes, des femmes de 40, 50 ans, bien situés professionnellement, instruits, capables de sens critique en politique, par exemple, mais qui tiennent des discours capotés sur la voyance, les cristaux, la numérologie. Ils se gavent de livres du genre. C'est là qu'est leur vision du monde, la réponse à toutes les questions de vie, de mort, d'au-delà, de sens, d'avenir. Chacun est son propre gourou, se crée sa propre religion, incarne en lui-même la conscience universelle. Au début, je me disais : « Ils ont bien le droit de rêver comme tout le monde. » Question de ne pas trop prendre ça au sérieux. Mais pour lui, pour elle, c'était ce qu'il y avait de plus sérieux au monde. Je me disais alors : « Il faut que tu les respectes. Tout le monde a besoin de certitudes, surtout aujourd'hui. Si ça les fait vivre, tant mieux ! » Mais je n'en constatais pas moins chez eux une double personnalité dont ils ne se rendaient pas compte. Deux langages parallèles : celui de la profession, de la vie courante, puis celui d'élucubrations intérieures complètement déconnectées du premier. Je lisais récemment dans *Le Devoir* une remarque de Naïm Kattan qui disait à peu près ceci : « Tu t'aventures pas dans le monde spirituel sans maîtres qui ont une solide tradition

d'initiation. » Je suis porté à lui donner raison quand je les vois prétendre être leur propre gourou et se faire une religion pour eux « tout seul ». (*Homme, 45 ans*)

L'initiation religieuse de plusieurs adultes s'est limitée à l'enfance. Aucune initiation ne s'est faite aux autres passages de la vie. La redécouverte tardive du religieux ou du spirituel s'intègre difficilement à la personnalité, à l'expérience de vie, à ses pratiques, à ses acquis culturels. D'où, chez certains, une sorte de « religieux plaqué de l'extérieur », sinon de surimposition sans véritable prégnance culturelle et sans prises critiques, fût-ce un minimum de confrontation entre son discours spiritualiste et ses pratiques de vie. L'automystification est à son comble quand le discours spiritualiste se dit fondé sur un savoir absolu, dit scientifique : « Hier on croyait, [107] aujourd'hui on sait. » (*Homme, 39 ans*) Einstein rugirait devant une telle affirmation on ne peut plus antiscientifique !

Plus humblement, plusieurs interviewés de la quarantaine nous ont signalé la rareté de bons guides spirituels pour les adultes d'aujourd'hui. Peut-être éviterait-on ainsi le dérapage récent où, faute de maîtres spirituels, de groupes de soutien, chacun se fait son propre gourou et pense pouvoir s'inventer « la seule vraie spiritualité » hors de laquelle il n'y a point de salut. Sans compter ceux et celles qui en quelques années ont vécu quatre ou cinq « trips » religieux différents, finalement tout aussi décevants les uns que les autres.

Mais ces propos critiques risquent d'ignorer les richesses de ces explorations spirituelles et des cheminements d'humanité qui les accompagnent. Que l'expérience spirituelle soit devenue plus que jamais une « aventure » d'intériorité, de conscience plus personnelle, plus autonome, et aussi d'intensité de vie, n'est-ce pas un signe de vitalité ? Comment y opposer la nostalgie d'un religieux très ritualisé, figé dans des formules, coulé dans un seul et même moule dogmatique, moral et liturgique, clôturé dans un discours déjà tout constitué, trop souvent réduit à des pratiques extérieures et à un héritage à reproduire sans le moindre inédit d'histoire, de foi renouvelée, d'Esprit, de terre nouvelle et de cieux nouveaux ? Est-ce là une Bonne Nouvelle pour aujourd'hui et demain ? Est-ce là l'Esprit au-delà de la lettre ?

Un christianisme en transit

Que devient l'Église (surtout catholique au Québec) dans ce nouveau contexte d'un monde qui se défait et qui cherche à se reconstruire dans la nuit des crises qui se succèdent ? Je serais tenté d'être très critique en répondant à cette question, comme le sont d'ailleurs la majeure partie des interviewés de cette génération. Ils portent sur l'Église des jugements accablants, tout comme sur la politique d'ailleurs. Pourtant, au fil de l'interview, on murmure parfois : « Mais il faut que l'Église soit là ». Les raisons de cela sont rarement explicitées.

[108]

Un homme de 39 ans, distant depuis longtemps, tout en se disant croyant et chrétien, reproche à l'Église sa langue de bois, sa méfiance face au jugement de conscience de l'adulte, sa morale figée, son peu de réception de l'autre, des autres, comme si elle n'avait rien à apprendre de ce qui vient de l'extérieur d'elle-même :

Par analogie avec les langues mortes, le langage tenu par l'Église, à force de redondances, de « rabâchages », est devenu non pertinent, sans lien avec l'expérience existentielle du monde ordinaire. En fait, le discours des instances de l'Église, à force de ne pas faire confiance à l'intelligence et au discernement des gens, les a éloignés de Dieu.

Même des pratiquants, parmi nos interviewés, tiennent des propos ulcérés après des essais d'implication dans la paroisse : « Mon curé, il ne prend rien de nous, surtout pas notre propre intelligence de la foi. Le clergé est en train de se replier sur lui-même au moment même où les croyants laïques sont appelés à devenir des chrétiens plus responsables. » Pour toutes sortes de raisons, l'Église n'est pas au rendez-vous de ces soifs et de ces quêtes, et semble se perdre dans un mouvement de rattrapage qui trahit son impuissance à établir un réel dia-

logue dans la société démocratique, et même dans ses propres communautés. Un interviewé distant fait ce constat critique sur l'Église :

Avant de comprendre que l'Église se devait de marcher à la recherche des gens (de la brebis perdue), un silence rempli de préjugés, de ressentiments, puis d'indifférence s'est établi, qui a laissé se rompre la transmission des valeurs chrétiennes comme réalités humaines. Alors qu'il fallait animer le débat et le dialogue entre les générations, elle (l'Église) est demeurée cantonnée dans un discours tout fait qui ne pouvait répondre aux angoisses du monde moderne.

Par ailleurs, si pour beaucoup de gens, réputés « distants », l'Église n'est plus le centre polarisateur de leur croire, elle reste malgré tout une composante signifiante de leur histoire encore porteuse de germes de fécondité à venir :

Malgré tout, je ne renie pas l'Église, parce qu'elle est aussi mon histoire, l'histoire de mes pairs, de mes ancêtres, et elle comporte une force [109] grandiose qui peut encore intervenir de façon significative dans la gestion de l'humanité, qui ne semble pas trop savoir sur le plan moral où elle s'en va... (*Homme, distant, 37 ans*)

Certaines communautés chrétiennes se distinguent par leur dynamisme et leur flexibilité. Dans l'informalité ou sur le terrain institutionnel, quelques baby-boomers s'y inscrivent avec leurs sensibilités culturelles et sociales, à travers une collaboration ponctuelle, ou par la prise en charge d'une pastorale qui touche de près leur réalité personnelle, familiale ou locale.

Il y a aussi l'amour-haine, assez répandu. Par ses propos, un journaliste de la quarantaine résume très bien cette position. Il commente le lancement local de notre premier rapport de recherche, *Le drame spirituel des adolescents* :

L'histoire du Québec nous enseigne que l'Église a pris trop de place dans bien des domaines ; mais on peut supposer qu'elle occupait la place par défaut. Et ceux qui seraient inquiétés peuvent certes conclure qu'elle ne pourra plus jamais avoir le même poids. Cependant, l'importance de l'Église chrétienne dans notre culture est indéniable. Nos valeurs fondamentales d'égalité, de liberté, d'entraide et de justice en découlent et sont encore transmises dans tous nos « réseaux » familiaux, institutionnels et informels.

L'Église est l'une des rares parmi nos institutions qui continue de se préoccuper de valeurs morales et de choix de société plus profonds que les scores du dernier sondage. Et dans les paroisses, il se trouve de nombreux exemples de réseaux d'entraide qui fonctionnent sans formulaires, sans fonctionnaires, loin des officines stériles du « réseau » public.

Hélas, l'Église véhicule encore des notions qui sont inacceptables pour bien des gens. La place qu'y occupent les femmes, le célibat des prêtres, et sa position sur le contrôle des naissances, en plus d'une liturgie souvent coercitive et punitive, suffisent à éloigner bien des gens qui, autrement, se reconnaîtraient facilement dans les valeurs chrétiennes. Apprivoiser les valeurs des gens sans aliéner ses fondements, devenir pluraliste sans tomber dans la démagogie, voilà le défi de l'Église.

Cet éventail de positions étant déployé, il faut se pencher sur le christianisme et la question de Dieu qui débordent largement le catholicisme d'ici : le Dieu trinitaire de l'histoire et de la foi est fidèle, toujours nouveau, toujours imprévisible, impossible à dire et à [110] contenir. Il y a toujours une place dans ce no man's land de l'histoire pour une parole qui s'adresse à des êtres fibres et les interpelle au plus intime d'eux-mêmes, pour un dialogue capable d'instaurer un nouveau rapport au monde et à Dieu. Un interviewé non pratiquant dit à ce sujet sa conviction profonde : « Le Christ est à mon sens le retournement radical de l'histoire fermée sur elle-même vers une condition

humaine investie par une espérance transcendante qui l'amène au-delà d'elle-même pour bâtir un monde plus juste en marche vers Dieu. »

Compte tenu de cette soif de sens et de renaissance, que tant d'entretiens laissent entrevoir et entendre, malgré tous les divorces et les distances dans l'épaisseur du silence et des contentieux lourds de blessures et de reproches, il apparaît que le christianisme a encore une pertinence prophétique et une parole signifiante pour notre temps, capable de susciter une aventure spirituelle incarnée au cœur des enjeux humains actuels. Un fait demeure, dans le contexte nouveau de la culture, l'Évangile propose un certain sens de l'humain, de la vérité, de l'autre et de Dieu, une parole puissante, une manière de vivre différente, qui répondent aux aspirations les plus profondes de l'humain écartelé entre une histoire éclatée et une quête d'unité : « On ne connaît pas Dieu si la fidélité ne comporte pas un risque absolu qui secoue toutes les sécurités, et si elle n'atteint pas, à leur racine, les raisons de vivre et d'agir. » (Michel de Certeau)

Malgré la déroute de l'Église et ses résistances historiques fiées à une certaine incompréhension du monde, il ressort une soif immense de foi et d'espérance chez ces gens que l'on appelle « distants », qui ont laissé peut-être une religion, une Église trop associée à un système rigide qui allait parfois et même souvent à l'encontre de l'Évangile. Mais ils n'ont pas pour autant cessé de chercher et d'espérer une Parole vivante qui cogne au cœur et à l'âme de leurs attentes les plus vives. Un interviewé de 49 ans parle en ce sens.

Avec la distance, le détachement, puis le désintérêt, j'en suis venu à ne plus savoir qui était Dieu pour moi aujourd'hui. Hier il était l'ennemi, aujourd'hui je ne sais plus. Il me semble pourtant qu'il me reste quelque chose au fond de l'âme qui ne relève pas de la sensiblerie, qui me dit que [111] ce Dieu existe, qu'il n'est plus au ciel comme on nous l'a appris autrefois, ni dans ces grosses cathédrales presque vides, mais qu'il est quelque part dans le regard absent de ces pauvres gens qui ont soif et mal de reconnaissance et de présence amicale. Il n'y aurait pas autant de gens qui le chercheraient s'il n'y avait pas quelque chose de vrai là-dedans. Il me semble parfois que l'on doit re-

faire le chemin en sens inverse, pour essayer de retrouver pour aujourd'hui quelque chose de ce Dieu caché que l'on a rejeté un peu trop vite dans notre soif d'émancipation et que de toute façon l'on ne pouvait pas comprendre à sa juste mesure, tant notre enfance baignait dans la peur que l'on avait de lui et de ceux qui nous en parlaient.

Dieu, c'est toujours l'Autre, le non prévisible, celui qui fait irruption dans l'histoire et qui introduit *le non-lieu d'une différence libératrice*. Dieu qui appelle, cherche et souffre dans un attachement qui rejoint nos impatiences de bonheur. Dieu en transit, comme un Nom qu'on ne sait plus et dont on a perdu la trace, tant on en a abusé, surtout du côté des croyants. Dieu autre, au-delà des modèles de vérités instaurées comme des absolus, mais toujours fidèle à sa promesse d'être avec nous, avec cette Église croyante, porteuse d'une mémoire et d'une Parole qui la dépassent. Dieu d'un ailleurs et d'un autrement qui se dessine et se laisse entrevoir dans le chaos de ce mal d'être, en dedans de soi et dans ces quêtes quelquefois sauvages pour forcer l'avenir. Dieu d'amour et de pauvreté qui fait deviner une Présence solidaire et discrète, comme un en dessous ou un à côté du langage officiel, comme un rêve fou qui habite l'âme, hantée par des choses lointaines et majeures, chevillée aux espoirs de cinq sous du présent. Dieu difficile à dire pour une génération qui a oblitéré sa mémoire. Dieu caché qui est à redécouvrir et à redire dans un interdit, pour un nouveau « commencement ». Dieu inépuisable et incontournable, pour une Église en exil, et pour ceux qui, du dedans comme du dehors, cherchent à tâtons des métamorphoses porteuses de conversions profondes.

[112]

*Le Christ :
entre l'oubli et la redécouverte*

Qu'en est-il du visage du Christ et du rapport au Christ chez cette génération où l'autre est souvent sans visage, exproprié dans le discours du « je » ? La mémoire n'est plus là comme support pour structurer et permettre un rapport d'altérité. La conscience est livrée à l'éclatement de discours épars et manichéens de toutes provenances et aux fondements suspects où chacun y va de son bricolage de sens, où l'apport religieux est parfois vu et perçu comme un allié des forces et des tendances obscurantistes qui ont prévalu dans notre passé. Mais en fait, la situation est beaucoup plus complexe. Bien sûr, les rapports à l'histoire et à la mémoire sont plus troublés que jamais. Rapports conflictuels qui nous blessent encore, qui ne sont pas assumés, qui nous paralysent et nous empêchent de comprendre et de résoudre les problèmes énormes qui ne cessent de s'accumuler. Les derniers événements politiques au Québec nous le démontrent assez largement, et plus encore cette impuissance collective à résoudre un seul des problèmes importants. Cependant, redisons-le, ces profondes crises peuvent nous inciter à aller chercher nos ressources spirituelles les plus profondes. Mais à certaines conditions.

Le religieux aujourd'hui, quand il n'est pas un anachronisme, relève du domaine personnel. La tradition, il y a longtemps que plusieurs s'en sont fait une idée ni trop dérangeante ni trop compromettante. Mais en liquidant ce qu'elle avait d'excessif, de rigoriste, de nivelant et d'anti-vie, on a aussi liquidé ce qu'elle avait de valeurs structurantes, de richesses (éthiques et esthétiques) inexplorées et de savoir-être avec les autres.

Mon hypothèse c'est qu'en rejetant le « Fils », le Christ, c'est toute une conception du rapport au père et à un certain type de société patriarcale que l'on a rejetée. Comme si le christianisme était entré dans les années 1960 en contradiction et en conflit avec les nouvelles

idées libérales, avec les nouvelles structures démocratiques, avec les nouvelles institutions que les Québécois se sont données durant la période de la Révolution tranquille. En liquidant le « Fils » et le père, et du même coup la religion, trop compromise avec les structures infantilissantes de l'Église, c'est toute une vision du monde, d'un [113] vivre en société et des rapports à l'histoire que l'on a rejetée. Aujourd'hui, très souvent quand on parle du Christ, ce n'est plus du Christ ecclésial, mais de Jésus, homme historique, généralement vu comme un prophète ou un grand sage, et non comme sauveur. À l'heure des gourous et du syncrétisme, il est devenu une sorte de personnage « mythique », extra-ecclésial, qu'on s'est approprié. Figure énigmatique, objet de fascination qui prête à toutes les interprétations, des plus farfelues et infantilissantes aux plus critiques et sérieuses.

Si aujourd'hui on accepte et on admire Jésus de Nazareth, c'est qu'il représente une vie exemplaire, un modèle, l'archétype de l'humain accompli ou le « Soi » dans le sens jungien, comme symbole de totalité de l'homme qui a réalisé son « individuation ». Mais pour ce qui est du crucifié-ressuscité, cela ne passe pas. Les représentations ecclésiales des mystères de la foi restent encore tributaires chez plusieurs ecclésiastiques d'un passé dont on ne veut plus rien savoir, parce qu'il a peu fait de place à une conscience adulte, libre et responsable, capable de vivre la croix et la résurrection sous des formes autres que celles d'une foi passive, magique et infantile. Le chapitre précédent nous l'a montré amplement.

La question du rapport au Christ m'apparaît vitale pour comprendre la brisure générationnelle qui a fait qu'en l'espace de trente ans on est passé d'un Christ à teneur fortement théocentrique et patriarcale, à un déisme et à un théisme sans Christ, docile, matriarcal, ramené à toute une gamme de spiritualités douces et tranquilles qui ne font que rassurer et conforter un « sujet » fragile, en mal de vivre, dans un monde complexe devenu étranger et en crise, qu'on cherche à fuir plutôt que de l'assumer comme un défi d'engagement et de foi.

Malgré cette érosion de la signification du Christ, celui-ci demeure chez certains une figure énigmatique questionnante et troublante, mais qui franchit rarement le seuil d'une réponse à une proposition de

quête de sens. Une femme de 40 ans, très sécularisée et flirtant avec l'ésotérisme, dit à ce propos :

Pendant toute mon enfance, il représentait un mystère et un héros. Maintenant je me pose beaucoup de questions sur cet « anti-héros ». Il est le [114] symbole de la divinité en l'homme. D'un autre côté, il est aussi le symbole des vraies valeurs. Il ressemble surtout à un sans-abri, il est le symbole criant de toutes les injustices commises sur l'être humain.

Une chose demeure chez beaucoup d'interviewés : Jésus Christ est souvent associé aux pauvres, aux « tiers » et aux persécutés de l'histoire, et il demeure un mystère ouvert sur le présent en question, et sur un avenir à faire. Il demeure, avec l'Évangile, un signifiant majeur, encore porteur de sens et de promesses, d'avenir et de réinterprétations pour une humanité en mal de vivre, d'espérer, de croire. Un interviewé de 38 ans, qui a passé 15 ans de sa vie auprès des vieillards en phase terminale, dit à propos du Christ :

J'ai compris, à travers les épreuves qui n'ont pas manqué et devant le scandale de la souffrance, que le petit Jésus de l'enfance n'était pas d'un grand secours. Avant je pensais que Dieu avait une relation interventionniste avec l'homme. Maintenant je constate avec des yeux neufs qu'Il est venu vivre avec nous dans le tragique de l'histoire humaine. Je comprends maintenant que Jésus-Christ ne pouvait que se donner jusqu'au bout de son humanité et qu'il n'avait pas le droit de se prévaloir de sa divinité. Cela n'aurait aucun sens pour nous. Je comprends que l'homme doit vivre sa vie humaine et qu'il n'a rien de divin en lui. Il est de la création et non du divin, même si par le Christ il a accès à Dieu. Dieu, c'est l'Autre différence. Tout cela, pour moi, c'est bien dramatique, mais en même temps, je sais que c'est sans doute possible d'être un homme avec les autres et de connaître Dieu à cause de ce qu'a fait et vécu celui que l'on nomme le Christ.

L'enjeu mort-vie de l'aventure évangélique, bien ressaisi chez cet interviewé, prend chez d'autres le caractère tragique d'une « espérance contre toute espérance » :

Ah, si le Christ et sa Parole pouvaient encore guérir, redonner sens à ma vie perdue, moi qui ai tout perdu : mon mari et une de mes filles ! Ah ! j'y croirais, pour me sentir vivre et renaître dans ce monde qui se fout de ton malheur et de ton désespoir... Ce n'est pas de la pitié que je cherche, mais de l'amour.

Dans cet extrait d'entrevue d'une femme de 38 ans, on a l'impression d'entendre une parole d'Évangile, le cri d'un humain qui n'a plus rien à perdre, qui a déjà tout perdu, et qui appelle dans la nuit, [115] non pas le Christ d'une parole moralisante et d'un savoir théologique, mais le Christ de l'Esprit et d'une parole qui sauve et qui guérit, qui redonne sens à une vie brisée. Quelle interprétation puissante pour une Église qui elle aussi est livrée à des moyens de plus en plus pauvres dans une nouvelle crise institutionnelle qui s'annonce très âpre.

Du petit Jésus de l'enfance au Christ d'une vie d'adulte ressaisie avec ce qu'elle a de limites, d'échecs et d'ouverture intérieure qui rendent possible la réception de l'autre, il y a le passage de la mort (rupture), la rencontre de l'ombre et du mal acceptés et reconnus en soi, et l'émergence d'une véritable humanité que le Christ a vécue jusqu'au bout comme crucifié avant d'être ressuscité et vivant dans l'Esprit.

L'aventure de Jésus-Christ et de la croix n'ont de sens et ne sont possibles que dans l'ouverture ressuscitante à soi et aux autres, que dans l'acceptation de la chair souffrante de l'existence. Autrement, on tombe dans la fascination de ses propres désirs et des croyances narcissiques, protectrices et sécurisantes qui ne servent plus qu'à remplir un vide et un manque. L'Évangile conteste une religion vécue comme matrice protectrice de l'impuissance de vivre, comme réponse toute faite devant la peur du présent et de l'avenir.

Dieu redevenu l'Autre, sans domicile fixe

Pour beaucoup d'hommes et de femmes aujourd'hui, Dieu, quand Il n'est pas dilué dans la multitude des spiritualités éparses et hétéroclites, est redevenu l'Innommable, l'Étranger qui cache son visage dans un ailleurs où les gens ne peuvent plus le nommer ou le dire, et qui pourtant se dévoile dans le dépouillement et la quête authentique d'humanité. Le Christ passe par l'Église-croyante et le support de la religion, mais en même temps Il est au-delà, surgissant inattendu dans des vies très séculières.

La majeure partie des interviewés, tout en ne se reconnaissant plus dans l'institution et son langage, cherchent tout de même à dire l'Absolu qu'ils rencontrent parfois au fond de certaines expériences transcendantes de leur existence. Je comprends la réserve devant un [116] langage sur Dieu et des catégories usées pour le dire. Je comprends qu'on se méfie, qu'on se tienne loin, dans un quant-à-soi. Mais je sais aussi que le Dieu Tiers est quelque part dans le visage blessé de cette humanité et de cette société, et qu'Il entend le cri de ceux qui cherchent et qui ont soif (Jn 4,1-42), qui n'attendent que l'espace d'une rencontre féconde où ils se sentiront reconnus pour eux-mêmes, pour un dire révélateur et guérisseur. Et c'est là, à la frontière des mondes et des discours, dans et par le médium de la culture au pluriel, que l'Église doit être à l'écoute, en dehors de ses bastions, à l'orée des déserts du cœur, des nouveaux chemins d'espérance, discrète, en silence, comme une présence aimante et une Parole qui guérit.

L'Esprit souffle où il veut, et je sais qu'il guérit des libertés, qu'il permet que se recréent des liens brisés et qu'il rend possible l'émergence de solidarités, de nouveaux symboles et de nouvelles pratiques pour le dire et le célébrer. Ce qu'il y a de merveilleux avec Jésus dans l'Évangile, c'est qu'Il réhabilite Dieu en passant par la réhabilitation de l'exclu de notre société comme humain. Le « tiers » devient alors la condition même de Dieu dans son Être-avec-nous.

Il faut apprendre à se taire pour laisser Dieu se dire à sa manière et se manifester là où Il le veut, quand Il le veut, et se rendre disponible, les bras et le cœur ouverts, pour le reconnaître et réapprendre, enfin, à le célébrer avec les signes et les symboles d'aujourd'hui, que les gens et la culture nous offrent parfois comme des cadeaux inespérés.

[117]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Première partie.
Le jardin secret et ses trois étapes majeures

4

Constitution du jardin secret au tournant de la vingtaine

[Retour à la table des matières](#)

Après les remous de l'adolescence, l'intériorité commence à se structurer. Les horizons et les engagements de long terme émergent dans la conscience du jeune adulte. Rêves et projets tendent à s'inscrire dans la réalité. « Qu'est-ce que je vais faire avec ce qu'on a fait de moi ? » Le « je » se fait plus autodéterminé. Les questions de fond viennent davantage de soi. On est plus en mesure de « prendre position » sur la politique, la religion, la morale. Les idées ont plus de poids et les idéaux plus de sens. Le principe de plaisir n'est plus le seul aux commandes. On veut engager sa propre histoire aussi bien à l'intérieur de soi qu'à l'extérieur. Identité et altérité se conjuguent plus clairement et intensément en amour, au travail et dans ses orientations de vie.

Je propose ici un regard positif sur la jeune génération tout en faisant état des divers positionnements de sens qui y ont cours, mais auparavant je dois souligner certains défis importants auxquels les jeunes adultes d'aujourd'hui font face.

Je sais bien que dans le type de culture et de société d'aujourd'hui, les cycles de la vie sont bouleversés et à repenser. Par exemple, l'adolescence se prolonge au point qu'on parle de post-adolescence pour qualifier les jeunes de la vingtaine, et de la trentaine, comme temps d'accès à la condition de jeune adulte. Et cela, à cause des études plus longues, de la dépendance prolongée dans sa famille d'origine, d'une plus difficile inscription au travail, de multiples [118] conditions de précarité, et d'une culture de plus en plus narcissique avec son mythe d'une jeunesse éternelle où tout lien est une contrainte de la liberté qu'on veut sans limites.

Mais je m'étonne qu'on accorde si peu d'attention aux impacts psychiques, sociaux, moraux, spirituels chez les jeunes de la vingtaine. Leur haut taux de suicide n'est que la partie visible de l'iceberg. Se faire traiter de post-adolescent à 20 ans, 25 ans, c'est humiliant. Se faire dire qu'on ne sait pas ce qu'on veut l'est tout autant. Surtout quand ces reproches viennent d'aînés qui ont connu des temps plus favorables à une plus rapide inscription dans le monde du travail et à la constitution d'une famille.

Et je m'étonne encore plus qu'on ait autant perdu de vue ce qui se passe dans la conscience et la psychologie profonde du tournant de la vingtaine. Ce que j'en ai dit plus haut devrait davantage nous alerter pour dépasser les constats auxquels se limitent souvent les experts et leurs recherches savantes qui semblent ignorer les défis et problèmes philosophiques de sens chez les jeunes adultes du tournant de la vingtaine. Encore moins a-t-on d'antenne pour deviner le drame spirituel qui s'y cache. Dieu ! que bien des professionnels et experts sont analphabètes sur ce chapitre. C'est même un tabou, un interdit d'aborder cette dimension de la psyché, ces choses de l'âme, ces profondeurs de la conscience, ces questions ultimes de sens. Déjà un peu de philosophie pourrait aider ces experts à réintégrer dans leur raison instrumentale les questions de sens. Comment comprendre cet âge philosophique des jeunes adultes sans la moindre philosophie ?

Depuis 50 ans, je chemine avec les successives générations de cet âge. Plusieurs m'ont invité dans leur jardin secret. C'est là que j'ai découvert leurs aspirations profondes. Et au fil des dernières années, je me suis rendu compte de l'appauvrissement de l'univers intérieur de plusieurs de ces jeunes contemporains qui n'avaient même plus les mots pour dire leurs bleus à l'âme, et les questions les plus importantes tapies dans leur conscience. Le mot « vide » revenait souvent. Dans les mailles de leur bégaiement spirituel, et ponctué de lourds silences, j'entendais des paroles lointaines, inconnues [119] d'eux ; par exemple : « L'homme ne vit pas que de pain », « Les hommes voient le visage, Dieu voit le fond du cœur ». Je pensais à la cinéaste Anne-Claire Poirier qui disait : « J'ai tout donné à ma fille, sauf Dieu. » Qu'a-t-on mis à la place de l'âme et de l'expérience religieuse ? Quoi d'autre que les biens matériels, l'argent, la condition physique, le sexe, le principe de plaisir comme seul référent de sens ?

J'ai l'air de vivre au « boutte ». Mais autour de moi, on ne semble pas soupçonner la solitude intérieure qui m'habite. Les questions de sens sont peu présentes dans nos styles de vie agitée, toute en surface, même chez ceux qui ont toutes les conditions pour être heureux. J'ai tout ça. Mes manques sont d'un autre ordre. J'ai milité pendant un certain temps. Mais je n'avais rien pour me ressourcer intérieurement.

Des propos comme ceux-ci, je les ai entendus souvent chez des jeunes, mais très rarement en écho dans le monde des intervenants, dans les recherches savantes ou dans les colloques. Il ne reste plus grand-chose, même du *New Age* des baby-boomers et je ne sais pas que ces recours ésotériques soient utiles pour inspirer des spiritualités laïques. Il faudra bien s'y mettre un jour, pour mieux assumer ces nouveaux besoins spirituels, qui réclament des guides pertinents.

Mais étonnamment encore, des jeunes sécularisés d'aujourd'hui sont loin d'être réfractaires ou indifférents à la constitution d'un jardin secret en eux, comme s'ils sentaient qu'ils ont à se refaire du dedans, y compris pour affronter leurs luttes pour la vie et pour fon-

der des engagements sociaux signifiants et durables. C'est à ce chantier auquel je me consacre avec d'autres.

Comme plusieurs aînés, j'ai bénéficié spirituellement des mouvements de jeunesse et je me dis qu'il serait dommage qu'on ne défriche pas de nouveaux chemins dans cette dynamique aussi prometteuse que féconde.

Je vais m'inspirer ici d'une expérience que j'ai vécue avec des jeunes adultes, et particulièrement d'un débat fort inspirant lors d'une réunion marquante de leur cheminement.

Ce soir-là, l'échange portait sur le sens de la vie. « Question de parler d'autre chose que de la bouffe, des modes, des voyages, de [120] sexe », comme disait l'un d'entre eux. Ce qui avait déclenché ce souci, c'était leur critique commune de l'image des jeunes projetée par les émissions de ladite télé-réalité comme *Star académie*, *Loft story* et *Occupation double*. « Une prétendue réalité qui au fond est un spectacle offert à un large public voyeur hanté par le mythe de la jeunesse éternelle, "sexée au boutte" et toute centrée sur son nombril à l'air. »

Jamais le groupe n'était parvenu à un tel consensus. Les critiques fusaient de toutes parts pour dire que ce spectacle narcissique était une mystification. « L'intimité publique, quoi ! »

- Ce climat de serre chaude a un je-ne-sais-quoi d'étouffant. Une sorte de zoo. Un faux vécu intime puisqu'on se sait vu et entendu par des millions de gens.

- Moi, ce qui m'a le plus choqué, c'est le montage en courtes séquences superficielles, en bouts de phrases qui laissent entendre que les jeunes sont pétés, éclatés, tordus, tout mêlés dans leurs sentiments comme des adolescents de 15 ans.

- Le pire dans tout ça, ce sont les « games » sauvages entre eux et elles. Ils avaient beau dire que ce n'est qu'un jeu, j'ai plutôt l'impression qu'il y avait là une compétition féroce, une bataille de tous contre tous que le montage télévisuel venait renforcer pour épicer le spectacle. Sans compter la cruauté du

rite sacrificiel répétitif où le public décidait qui exclure, exécuter, rejeter.

- On s'y déshabille dans tous les sens du terme. Mise à nu du corps, du cœur et de l'âme. Il n'y a plus rien de privé dans tout ça. On a fait le procès du confessionnal d'hier... au moins, il était secret. Ici tout est étalé en public sans la moindre pudeur, la moindre retenue. Avez-vous remarqué la fréquence de la référence au confessionnal ?

- Comme s'il était indécent de vouloir être décent. Y a rien de sacré dans tout cela. Rien de réservé. Tout le contraire du vrai théâtre qui marque une distance. La culture, c'est pas du vécu à l'état brut. C'est ça être civilisé ! Comme disait Alex tantôt, on n'est pas des animaux de zoo. Dans mes cours en anthropologie on étudie l'ouvrage de Desmond Morris : *Le zoo humain*. Il montre comment les animaux dans le zoo se donnent des stimuli artificiels pour rester vivants. Eh ben, c'est ça qui se passe dans la prétendue télé-réalité. En même temps, je me demande si celle-ci n'est [121] pas une scénarisation de la ville moderne... sans qu'on s'en rende compte, bien sûr !

- Je reprendrais ton idée autrement. Tu enfermes quelques mâles et femelles en chaleur 24 heures par jour pendant des semaines. Ils n'ont rien d'autre à faire, comme dans *Loft story* et dans *Occupation double*. Il n'en sortira en bout de ligne que le super mâle et la super femelle. Avec un million de dollars en poche. Est-ce que c'est ça nos valeurs les plus importantes, nos objectifs de vie ? Jamais ces questions sont posées.

Ce soir-là, on m'avait invité à la discussion parce qu'un des leurs avait été intéressé par un de mes propos à la radio où j'avais souligné le fait que c'est souvent au tournant de la vingtaine que commencent à se dessiner les options de fond qui vont marquer la vie adulte. J'avais aussi dit que cette démarche se faisait d'abord dans le jardin secret de chacun. L'animateur du groupe a repris ces propos pour lancer la discussion en faisant un rapprochement avec l'anti-jardin secret qu'est la télé-réalité. L'expression anglaise reality show est plus juste,

parce qu'il s'agit vraiment d'un spectacle, de la vie spectacle, de la société spectacle. Il disait dans son introduction que le narcissisme moderne, c'est moins l'amour infini de son image que l'importance énorme qu'on accorde à être vu et célébré par des millions de téléspectateurs. « Alors là, tu existes vraiment. » Bref, le star system à la portée de tous !

En l'écoutant, je me disais que ce miroir-mirage est peut-être la plus juste métaphore de la culture médiatique et de la culture urbaine actuelle. Une télévision-miroir de nos images personnelles. Même le droit se veut miroir de nos désirs. Et l'autre se doit d'être le miroir de nous-même. Pas de distance ni de vraie prise sur sa propre réalité, sur son moi réel. Tout cela, au nom de l'idéologie du vécu. Quelle auto-mystification !

Un autre membre du groupe s'est interrogé sur le message que *Star académie* lance aux jeunes.

- Prétendre fabriquer des vedettes en quelques semaines avec la complicité de millions de Québécois à leurs pieds... créer un climat quasi hystérique qui empêche toute distance critique, et stigmatiser la moindre réserve devant pareille mystification, cela soulève beaucoup de questions [122] chez moi. Que va-t-il arriver de ces jeunes vedettes instantanées ? Comment convaincre les jeunes de poursuivre de longues études, nécessaires aujourd'hui ? Quels critères ont présidé à cette compétition quasi infernale ? La beauté physique ? L'apparence sexée ? Le talent naturel à l'état brut ? La prime assurée de ce « beau jeune » comme disent leurs parents et grands-parents ? La reconnaissance immédiate même par des maires et des ministres ? Plus « con » que cela, tu meurs...

- Avez-vous remarqué, dit un autre, comment on est passé de *Star Académie*, qui avait un certain objectif, à *Loft story* et *Occupation double*, sans objectif.. Le tout centré sur le nombril de chacun, sur le rapport sexuel fusionnel, sur ce qu'il y a de plus primitif comme la bataille des mâles chez les animaux et son impact sur les femelles. Une régression navrante. Mais va

donc dire ça ouvertement, on va te traiter de « borne », vieux jeu ou moralisateur,

- Mais c'est aussi un problème de société. D'où vient-elle cette quasi-unanimité de la population devant cette entreprise de marketing, de cotes d'écoute, de consommation ? D'où vient ce conformisme de consommateurs si peu critiques ? Sur le plan politique, on parle beaucoup de droite et de gauche. Mais comme consommateurs nous sommes tous au même rendez-vous, gens de tous milieux, de tous âges, de tous partis politiques. Il y a là une acceptation globale du troupeau. Tous aux mêmes centres commerciaux, tous ensemble télécommandés par les mêmes programmes de tous ordres. Et dire que chacun, en même temps, se prend pour un phénix, seul de son espèce. Faut pas se surprendre qu'à y ait tant de gens qui ne veulent rien savoir de la politique. Et nous, allons-nous nous inscrire dans ce genre de société avec ces mêmes contradictions ou nous définir chacun sans aucun sens politique ? On dit qu'on est une génération apolitique. La société est en train de faire des choix collectifs qui vont avoir des répercussions énormes pour nous dans l'avenir. Les dettes publiques s'empilent et sont remises à plus tard. C'est nous qui devons les payer. Est-on assez conscients de cela ?

- Moi je suis conscient de ce que tu dis. Mais si on est tout mêlé en dedans de nous-mêmes, on peut difficilement voir clair dans ces gros problèmes compliqués. On a la politique de sa conscience tout autant que la conscience de sa politique. Moi, une de mes grandes questions c'est de savoir comment combiner le réalisme avec mes idéaux sociaux. C'est peut-être le plus gros défi de notre âge, de notre génération. On se méfie des utopies, des idéologies. On se veut plus réalistes, au risque de faire le jeu [123] du statu quo. Je suis conscient de tout cela. Les débats sont déjà là dans la société, c'est à nous d'y participer, mais ce soir, on est ici pour mieux préciser ce qu'on a dans le ventre, dans le cœur, dans la tête, dans l'âme. Je ne parle pas d'affaires « psy » ou ésotériques. Notre philosophie de la vie, quoi ! Et pourquoi pas notre spiritualité ? On a besoin de se resourcer intérieurement. Il y a peu de lieux pertinents pour ça,

alors qu'il y a bien des lieux pour s'inscrire dans les luttes de justice, dans des chantiers constructifs.

C'est à ce moment-là que je suis intervenu.

Mathieu vient de poser la question qui nous a amenés ici : comment conjuguer intériorité et engagement ? Où est-ce que vous en êtes sur ce point ? Qu'est-ce qui vous fait vivre, aimer, lutter, espérer ? Quel sens donnez-vous à votre vie ? À qui, à quoi croyez-vous ? Qu'est-ce qui mérite un ou des engagements durables ?

Une jeune femme, qui n'avait pas parlé jusque-là, nous a tenu ces propos :

- J'ai terminé mes études. J'ai une belle carrière devant moi. Je m'y investis à fond. J'ai tout pour être heureuse. Et pourtant, j'ai de gros débats en moi. Là où ça accroche le plus, c'est la question du mariage et des enfants. Comme si je me sentais incapable de faire face à cela. Vous parlez d'engagement durable. Ça n'existe pas autour de moi. Mes parents sont divorcés, mon frère aîné aussi. Dans mon milieu de travail je vois des situations semblables. L'amour, le vrai qui dure, qui se renouvelle, j'y crois de moins en moins. J'ai perdu la foi. Je ne parle pas ici de la foi religieuse, mais de la foi tout court. Peut-être que cela a à voir avec la foi religieuse, mais je ne le sais pas. Mes parents ne m'ont rien appris de cela. Peut-on s'engager quand on se sent vide ? Mais je sais de plus en plus que sans la foi, tu ne vas pas loin. C'est cette source intérieure que je cherche. C'est pour ça que je suis ici ce soir. On a si peu de lieux pour aborder ces questions que vous venez de soulever.

Cette intervention a amené les membres du groupe à délaissé un moment leurs critiques de la société et à partager non plus leurs opinions, mais leurs convictions.

Je pense que Sandrine touche juste quand elle fait le lien entre l'intériorité et l'engagement. Si ton intérieur n'a pas d'âme, t'as pas le cœur [124] à t'engager pour quoi que ce soit. Tu es mené de l'extérieur par l'argent, par les biens matériels, par ton statut social. Tu peux pas aimer un autre que toi. Tu peux pas risquer de donner la vie. Nous sommes à l'âge où pour la première fois on fait face à des engagements durables. Et pour cela il faut une solide base de sens en toi, une structure intérieure cohérente. La foi dont elle parle, moi j'appelle ça une confiance fondamentale que tu as patiemment développée avec une clarification de tes convictions. Et des convictions, c'est des sens que tu as mûris, réfléchis, éprouvés.

- Moi, je me situe différemment. C'est dans mes engagements que j'ai risqué... ce sont eux qui m'ont amené à aller chercher des forces plus profondes en moi. Je crains le nombri-lisme quel qu'il soit, y compris spirituel. J'en ai marre de ces modes « psy » avec leur poursuite sans fin du petit moi. Se tâter, se faire tâter, c'est une régression au sein maternel. Tu n'es plus capable de sortir de toi. Tu es tout *pogné* en dedans de toi. Tu te rends pas compte que ta vie se rétrécit comme une peau de chagrin. Tu n'en finis plus de tourner autour de toi. Un bunch d'individus centrés sur eux-mêmes, ça fait pas une société.

- Ben moi, je peux t'en parler de cela. J'ai milité pendant un bon moment dans Greenpeace. Je me suis garroché dans bien des directions. Puis je me suis retrouvé sec comme un raisin en dedans de moi. Si je suis ici, ce soir, dans ce genre de réunion dite spirituelle, c'est pour me ressourcer, pour me donner une intériorité, je sais que l'intériorité, on devrait se la donner soi-même et le faire dans une inévitable solitude. Mais moi, je n'ai reçu aucune formation pour savoir comment tu construis cela en toi. Je suis porté à penser que tu as besoin, même là, de partage, de guide. Il y a des grandes traditions spirituelles qui nous ont précédés. Il y a sûrement quelque chose à tirer de là.

- Éric a raison, voyez comment la tendance actuelle c'est de se bricoler tout seul, se bricoler son intérieur, ses croyances,

son quant-à-soi. Tout inventer, s'inventer comme s'il ne s'était rien passé avant nous. Alors on est tout seul à se comprendre et on se comprend de moins en moins. Qu'est-ce qui nous reste en commun ? On monologue. On est d'une même génération qui a vécu un certain nombre de choses communes. On vient d'une autre génération qui a fait une rupture avec tous les patrimoines spirituels, et là, on découvre leur importance, souvent par-dessus la tête de nos parents. Il me semble que cette situation commune mérite d'être partagée, réfléchi. Il y a quelque chose de positif là-dedans. Moi, ce qu'on dit ce soir, ça me donne de l'espérance, ça me touche beaucoup. Ça rejoint [125] mon jardin secret. Ça m'incite à le cultiver. Et puis un jardin, ça signifie la fécondité. Il n'est pas là que pour lui-même. Comme les grains de semence qui déjà portent en eux leurs fleurs et leurs fruits.

- Toi, la catholique pratiquante, tu n'as pas beaucoup parlé ce soir.

- Permettez-moi une boutade : on n'a qu'une bouche mais deux oreilles pour écouter deux fois plus qu'on parle (rires). Pendant toutes mes études, mes compagnons de classe faisaient peser sur moi une énorme pression tantôt sourde, tantôt ouverte quand j'avançais la moindre référence chrétienne lorsqu'on avait à se positionner sur les questions de sens. J'ai essuyé bien des sarcasmes. Plus marginale que ça, tu meurs. Mais ça m'a aguerrie ! Toutes les critiques sur la religion, sur l'Église me sont « passées sur le corps ». J'ai eu à développer mon jardin secret, à écouter davantage, à mettre à l'épreuve ma pertinence de foi. J'ai compris que d'autres pouvaient penser autrement que moi. Condamnée à presque la taire complètement, j'ai décidé de la vivre surtout dans des engagements altruistes tout en cultivant mon jardin secret. Ce sont ces deux forces-là qui ont alimenté ma foi chrétienne. Je suis aussi critique que vous autres devant l'Église. Je pourrais même en rajouter. J'ai dû me repositionner souvent pour y rester. Ma foi a été tellement éprouvée qu'elle est devenue une conviction pour toute la vie. Je suis à l'aise dans le débat de ce soir. Ce débat-là je l'ai autant vécu au fond de moi que dans mes engagements. Ce qui me chico-

te le plus personnellement, c'est le fait qu'on ignore la formidable évolution des chrétiens depuis plusieurs années, comme si on nous figeait dans le béton de je ne sais quoi... emmurés, bornés. En tout cas, moi, les critiques m'ont amenée à repenser ma foi, à lui donner plus de profondeur, plus de sens, plus de solidité... C'est ça, j'ai une foi plus pensée... plus libre... plus intégrée dans ma vie, dans mon identité, dans mes options de vie. Arrêtez de dire qu'on n'a pas évolué, que notre passé est tout noir. Les plus belles valeurs d'aujourd'hui ont une filiation chrétienne dans la Bible et les Évangiles où l'on trouve un haut sens de la personne humaine, de l'amour, de la justice, des droits humains et quoi encore ! Et les débats de ce soir, je les vis aussi dans l'Église. On n'est tout de même pas de la planète Mars.

- Émilie pose la question de nos rapports avec l'Église. Les Québécois n'en finissent plus de régler leurs comptes avec l'Église. Émilie a gardé envers et contre tout cette filiation. J'ai l'impression que le drame des Québécois actuels, c'est qu'ils ont brisé toutes leurs filiations. Joseph-Yvon Thériault disait l'autre jour à la radio que depuis les 20 dernières années [126] on se prétend d'une société neuve sans filiation. Nous, à notre âge, on en est à construire notre identité. La mode psy nous somme de nous auto-enfanter, puis on est dans une société qui ne se reconnaît plus de filiation. À tort ou à raison, je sens chez Émilie un être solide, intégré, dynamique, moderne et en même temps ancré dans une grande tradition culturelle et spirituelle qui la ressource constamment. Moi, ça me questionne. L'Église, malgré ses travers, sa faiblesse présente, c'est peut-être le seul pôle stable dans une société où tout change tout le temps sans savoir d'où on vient et où on s'en va. C'est pas facile de se construire une identité durable quand tout est éphémère autour de soi. C'est pas facile d'envisager des engagements de long terme, d'amour, de famille, de militance sociale. C'est pas plus facile de se donner une structure intérieure, un riche jardin secret en soi, comme Jacques nous en parlait au début de la rencontre. En tout cas moi, cette rencontre m'a éclairé, inspiré.

- Une chance que tu es un beau païen comme nous, parce qu'autrement on croirait que tu veux nous récupérer (éclat de rire général), mais « farce à part », on doit admettre que la tradition chrétienne a marqué profondément la civilisation occidentale. Elle porte une riche expérience de liaison entre intériorité et engagement. Écarter d'un revers de la main cette richesse historique, c'est s'appauvrir. Bien sûr, ce n'est pas le seul lieu, le seul chemin pour vivre cette dynamique. Mais culturellement c'est ce qu'il y a de plus près de nous. Il va bien falloir que les Québécois s'en rendent compte un jour. Si on continue de refouler les chrétiens qui nous restent avec une conception simpliste de la religion comme uniquement une affaire privée individuelle cachée, on masque ainsi tout cet héritage historique. J'étudie en histoire. Ce sont les moines qui pendant des siècles ont transmis la culture. Les premières écoles, les premiers hôpitaux sont nés des Églises. Après la conquête anglaise, les élites françaises d'ici sont retournées en France. L'Église a joué un rôle important pour notre continuité historique comme peuple. Avec la mentalité actuelle, on se coupe de nos racines identitaires. On ne sait plus trop qui on est. Même les autres communautés culturelles du Québec tiennent plus que nous à leurs racines historiques. Elles ont compris qu'elles en ont besoin pour leur identité. Et pour foncer dans l'avenir. Elles ont gardé aussi leur religion propre. Nous, on se croit au-dessus de tout ça. Et moi j'ajoute : « en thérapie ». Même le jardin secret dont on découvre l'importance, c'est pas seulement une affaire de psychologie. Pour construire ton identité tu as besoin d'assumer toutes tes filiations, y compris religieuses. Ce qui ne se [127] fait pas sans fonction critique pour décanter le bon, le moins bon et le pas bon. L'enfant, l'adolescent ne peuvent pas faire cela, et on ne peut pas devenir de véritables adultes sans ce travail sur soi-même et sans mémoire. Le monde ne commence pas avec *me, myself and I*.

- On vient d'entendre l'historien et puis les spiritualistes, moi je suis le matérialiste qui fait dans l'économie. Un minable comptable, à part ça ! À ce que je sache, il y a au Québec, une jolie *gang* de matérialistes, les uns préoccupés du pain et de

beurre, les autres tous centrés sur l'argent ou sur la consommation à outrance. Et la plupart des jeunes de notre génération partagent les valeurs matérialistes qui dominent dans la société. En nous écoutant ce soir, ils nous trouveraient bien idéalistes, mais à partir de ce monde-là, je soutiens que les rapports des gens à l'argent révèlent le plus réel chez les gens. Les Québécois ont le coeur à gauche, et le portefeuille à droite. Plus de services, moins de taxes. Socialistes et capitalistes à la fois. Les pires contradictions sont à ce niveau-là. Je n'ai pas besoin d'être marxiste pour constater que le Québec est de plus en plus écartelé entre un nombre croissant de gens en état de survie et les autres avec leur obsession d'un toujours plus gros train de vie. J'ai beau ne pas vouloir peindre la situation en noir et blanc, il y a là des écarts grandissants qui risquent de s'accroître. Des études actuarielles récentes ont montré que la jeune génération et les générations qui nous suivent risquent de payer proportionnellement deux fois plus d'impôts, de taxes et de cotisations. Les grosses dettes publiques s'accroissent et sont reportées à plus tard. Il nous reste quelques années pour virer de bord et éviter cette éventualité. Moi, c'est à cet engagement-là que je veux participer et je pressens que comme citoyen je devrai en faire un engagement à vie. Et c'est là, en plein défi matériel, que je sens le besoin de fortes ressources spirituelles intérieures. En ce sens, je partage nos préoccupations communes de ce soir. Mais en même temps, je voudrais être le plus réaliste possible. On est encore trop idéologiques, ça nous aveugle. Avec « le tout ou rien », on ne va pas loin.

- Mais quand même ! Si t'es pas idéaliste à 20 ans, 25 ans, il y a quelque chose d'important qui te manque. L'être humain ne vit pas seulement de pain. Il a besoin d'idéaux, de rêves, de grands objectifs pour se dépasser. Moi j'en veux à cette expression « ressources spirituelles ». C'est un langage technocratique de gestionnaire. Comme la « réingénierie de l'État ». À ce compte-là, je préfère l'objectif d'un « nouveau pacte social ». C'est pas un État qu'on a à bâtir, c'est un pays, une cité. Peut-on parler de culture, de civilisation uniquement avec des critères matérialistes quitte à y ajouter [128] du piment spiri-

tuel ? Je préférerais qu'on dise qu'on est confrontés aux tâches les plus matérielles et les plus spirituelles. Notre chrétienne Émilie a raison de nous le rappeler. L'âme humaine n'est pas un simple recours pour des objectifs matériels. C'est avec notre âme qu'il faut aussi réviser nos valeurs. C'est avec elle qu'on prend conscience que l'être humain vaut par lui-même, pour lui-même, et qu'il n'est pas un simple rouage de l'économie, d'un système, d'une idéologie ou d'un parti politique. Je sais que cette référence à l'âme paraît vieux jeu. Mais qu'y a-t-il d'autre pour remplacer ce qu'on a de spécifique comme être humain ? Qui dit âme, dit inspiration, force intérieure, sens profond des êtres et des choses, transcendance de l'être humain, ouverture à plus grand que soi, dépassement. Ce sont les religions dans l'histoire qui ont véhiculé ces couches profondes de notre humanité. Les a-t-on vraiment remplacées ? Peut-on affronter les énormes problèmes actuels avec les calculs des intérêts immédiats, avec la fédération des égoïsmes dit légitimes, avec des perspectives purement comptables ? Bien sûr qu'ils sont nécessaires, comme disait un humoriste : « Un bon gouvernement, c'est celui qui répond au téléphone. » Ici au Québec on ne brille pas en matière d'efficacité, d'organisation cohérente, de sens de l'économie, de réalisme politique. Tu as raison de le rappeler. Mais il faudrait tout autant s'interroger sur nos vrais et réels styles et objectifs de vie, sur nos comportements de citoyen, sur nos assises morales et spirituelles. Même ces mots-là, ces références-là sont souvent objets de refus, de mépris, sinon de marginalisation. Un affreux moralisme n'est-ce pas ?

Cet échange que je viens de résumer, grâce au magnétophone, s'est terminé tard dans la nuit. Je pense qu'on peut y trouver matière à réflexion sur les rapports entre intériorité et engagement dans le monde d'aujourd'hui. Ces jeunes adultes ne disent pas tout de leur génération. Mais ils nous en révèlent bien des choses dignes d'intérêt. Bien sûr, il s'agit de propos de jeunes instruits, mais on projette tellement une image misérabiliste de la jeunesse d'aujourd'hui, qu'il est bon de découvrir chez eux et en eux des accents de saine humanité promet-

teuse. Nos réformes des dernières décennies n'ont pas que des passifs et déficits, y compris notre monde de l'éducation. Il faut mieux discerner et évaluer les progrès accomplis. Les changements historiques ont souvent commencé par une nouvelle conscience qui peu à peu a gagné les esprits avant de se donner des [129] mains pour de nouveaux chantiers... comme les bouillons de culture qui renouvellent, régénèrent la vie, nos jardins secrets et nos ouvrages pour une cité plus humaine.

Conclusion provisoire

Un solide socle intérieur, un constant souci altruiste, une judicieuse pugnacité politique et une heureuse espérance entreprenante. Sans doute un idéal à vivre dans les inévitables limites de chacun. Plutôt un horizon qui peut inspirer de modestes dépassements. Tout en appelant des solidarités pour leur donner plus d'ampleur et d'élan. Encore faut-il y croire, car il y a tant de raisons d'en douter.

Mais soit dit entre nous, ces idéaux ne valent-ils pas mieux que ces énormes aspirations écrasantes qui commandent illusoirement d'être éternellement jeune, beau, riche, en parfaite forme et libre de tout lien. De quoi en frustrer plus d'un, n'est-ce pas ? Il y a de ces étranges procès de l'idéalisme humaniste dit passéiste, comme si celui-ci était étranger au meilleur de notre modernité.

Dans l'organisme « Le pont entre les générations », qui regroupe des aînés et des jeunes adultes, nous vivons depuis sept ans une passionnante chimie de sens partagés, de chantiers communs qui ont beaucoup à voir avec ces quatre objectifs que je viens d'évoquer.

Et pourtant, ce que nous pouvons être différents les uns des autres, avec des positionnements parfois fort conflictuels et de longs cheminements pour en arriver aux consensus nécessaires à l'action commune. Mais nous sommes tout étonnés d'y vivre une même appartenance heureuse, féconde et durable. Peut-être parce que nous avons en commun, nous les vieux et eux les jeunes, un souci de long terme même dans les urgences de l'heure. La mémoire et l'avenir à mieux

inscrire dans le présent. Avenir de la mémoire et mémoire de l'avenir. Deux paradoxes apparemment dissonants dans ladite postmodernité.

Mais au fait, peut-on encore parler de transmission quand on est tout collé sur soi, sur le moment, sur la mode du jour et son conformisme obligé et obligeant. Plus largement, l'altérité et la politique, la culture et la religion ont en commun une requête de distance. [130] De soi à soi, il n'y a pas de chemin. Une génération ne peut se penser sans les autres. La conscience historique ne peut se construire sans différenciation entre le passé, le présent et l'avenir, entre la mémoire, l'actualité et le projet.

Dans notre groupe intergénérationnel, toutes ces distances et relations se jouent avec un constant renouvellement où tous deviennent autres. Alors, il est impossible de se figer sur son propre socle. En cela, je pense que nous sommes bien dans la mouvance de la modernité, avec une conscience vive que l'histoire ne se répète pas. Les jeunes adultes dans notre groupe y ont joué un rôle inestimable.

Voilà peut-être une figure, parmi d'autres, de leurs apports originaux possibles à la société. On sait les défis nouveaux qu'ils rencontrent pour s'inscrire dans la société actuelle, surtout dans un contexte de vieillissement sans précédent. Les mouvements de jeunesse d'hier étaient davantage tributaires d'une continuité historique. Les nombreuses discontinuités, ruptures et recommencements des dernières décennies ont rendu très problématiques la longue construction de la personnalité et les inscriptions durables dans la société.

Chez nous, les aînés, les jeunes adultes ont trouvé des interlocuteurs précieux, je pense, pour mieux assumer le long terme devant eux. Preuve que la référence générationnelle peut avoir encore du sens aujourd'hui, sans pour cela être le seul repère social et temporel.

La sociologue française Claudine Attias-Donfut n'a pas tort de soutenir que les rapports des générations sont des médiations importantes de la conscience historique. À ce chapitre, les aînés du groupe ont pu initier ces jeunes adultes à la pratique de réinterprétation des chemins parcourus dans la vie individuelle et collective. De plus, cette pratique est importante pour la construction de l'intériorité, dans sa

structuration, sa quête de pertinence, l'élaboration du sens qu'on veut donner à sa vie et à ses engagements.

Cette expérience très existentielle n'a rien d'une chapelle ardente, d'un laboratoire social, d'un club salonnard. Nous nous voulons un groupe parmi d'autres, partie prenante des débats et combats de la cité. Avec certains traits identitaires qui nous sont spécifiques : une [131] synergie intergénérationnelle, une intégration des profondeurs morales et spirituelles humanistes, des ancrages dans des projets concrets et des interventions publiques sur certains enjeux cruciaux. Sans prétendre être une tête de pont incontournable !

Je tiens à redire ici les quatre défis qui se dégagent du diagnostic que ces jeunes adultes ont mis de l'avant pour assumer leur présent et leur avenir.

- Un solide socle intérieur
- Un constant souci altruiste
- Une judicieuse pugnacité politique
- Une heureuse espérance entreprenante.

[132]

LES RACINES HUMAINES DE L'ESPÉRANCE

Est-ce un fait historique, il apparaît que plus l'humain s'éloigne des enjeux de la vie et de la mort, plus il développe cette maladie de l'âme qui consiste à ne plus espérer.

Il faut tenir l'espérance en estime, un peu comme l'oxygène et l'amour. Un miracle est toujours possible...

L'espérance de vie n'est pas une donnée statistique. C'est beaucoup plus que cela, c'est une question de vie ou de mort. Quand la vie n'est plus, elle meurt, tout simplement. (Serge Bouchard, *Le Devoir*, 7 janvier 2002)

Dans le chapitre qui va suivre, il sera question de confiance fondamentale comme assise première de la vie et de la dynamique humaine. Erik Erikson sera notre guide, qui en fera l'axe intégrateur des huit étapes de notre cycle de vie enrichi par l'accroissement de la longévité. Nous en proposons une lecture inspirée par la Bible et l'expérience chrétienne.

En paraphrasant un poème de Saint-Denys Garneau, je pense à ces paroles qui ne sont pas du temps, mais qui représentent le temps dans l'éternel.

Des manières de représentants, ailleurs de ce qui se passe ici... des manières de symboles, des manières d'évidences de l'éternité ?

Des choses uniques, incommensurables qui passent ici parmi nous, mortels, et que mon âme garde intimes, comme un trésor secret, caché, indicible.

Comme un diamant que rien ni personne ne peut rayer.

Comme une étoile dans la nuit de mes désespérances les plus noires. Comme une source inépuisable, plus têtue que la pierre et le ventre de la terre.

Comme le coquillage vidé de lui-même qui chante la mer et tout l'univers.

Comme le grand infini qui se love en moi, l'infiniment petit.

Cet étonnant, ce merveilleux mystère qui me permet de dire à l'Éternel : toi et moi.

[133]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Première partie.
Le jardin secret et ses trois étapes majeures

5

Revisiter Erikson et ses huit stades du développement humain

La confiance fondamentale

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce chapitre, je vais élargir l'exploration du jardin secret au-delà de ses trois âges privilégiés. Erikson a su nous proposer une intelligence très fine de l'ensemble du cycle de la vie. Sa riche grille de compréhension s'accorde bien avec les traits majeurs de notre culture moderne et avec mon propos sur l'intériorité et l'engagement. Elle permet aussi de poursuivre la foulée des trois chapitres précédents. Dans une étude remarquable sur Erikson, Renée Houde écrit ceci :

L'influence d'Erikson est encore fort prégnante aujourd'hui. Le développement de l'enfant, de l'adolescent, du jeune adulte, de l'adulte du mitan et de la personne âgée, ne peut plus être pensé sans les notions qu'il a élaborées. Qu'il s'agisse du travail d'identité, d'intimité, de générativité et d'intégrité, ou de la crise développementale, ce sont là des concepts de base qui font dorénavant partie du corpus de la psychologie contemporaine. Sa manière de voir les choses a déteint sur nous, parfois à notre insu ².

[134]

Le moins que je puisse dire de ce grand psychologue du XXe siècle, c'est qu'il est le plus en santé de tous ! Avec une sensibilité humaine sans pareille, et une profondeur spirituelle inestimable. Nul mieux que lui n'a su mettre en valeur la dynamique de la « confiance fondamentale » comme ressort de la psyché et de l'âme humaine. Il y a en nous - l'histoire en témoigne - un étonnant élan de positivation, même au creux des plus dures épreuves.

La conception positive de l'être humain, chez Erikson, ses solides assises scientifiques et philosophiques, morales et spirituelles, font de lui un oiseau rare à mieux connaître. Ce maître à penser est beaucoup plus qu'un spécialiste des questions d'identité et de générativité. Ses huit stades psychosociaux du développement humain sont tous marqués par un humanisme bien fondé. Je vais en faire une lecture spirituelle, mais auparavant il faut rappeler qu'Erikson s'est démarqué de la tradition freudienne sur cinq points importants :

- Les forces de l'ego sont tout aussi importantes que les mécanismes de défense.
- L'expression de la totalité de la vie devient plus centrale que la suprématie de l'inconscient.

² Renée HOUDE, « Erik Erikson (1902-1994), le psychologue de la générativité », in *Revue québécoise de psychologie*, vol. 23, n° 2, 2002, p. 264. Dans un premier temps je vais m'inspirer de cette étude.

- L'identité - plutôt que la pulsion ou la sexualité - devient la matrice du changement.
- L'identité passe par l'actualisation mutuelle des personnes au cours d'un cycle de vie intergénérationnel.
- La générativité s'entremêle à l'identité à l'échelle de la civilisation. (Houde, p. 261)

Ce qui est particulièrement intéressant chez Erikson, c'est que le développement de la personne, ne s'explique plus seulement par son enfance. Sa démarche nous aide à mieux comprendre ce qu'est un adulte capable d'une véritable intériorité et de solides engagements durables, et partant, une éducation pertinente des enfants et des adolescents pour qu'ils parviennent un jour à cette maturité qui elle-même a ses nouvelles étapes de croissance, de mûrissement, de dépassement. D'où son intérêt au moment où nous prenons [135] conscience de l'importance de figures d'adultes signifiants pour les jeunes d'aujourd'hui, pour la structuration de leur personnalité.

De plus, Erikson a contribué à contrer l'hégémonie de l'inconscient, remettant ce dernier à une place bien légitime, mais dans l'ensemble plus large des forces impliquées : soma, psyché, ethos. Enfin, Erikson a imposé la nécessité d'un point de vue psychosocial et a insisté sur l'influence de la famille et de la société, à travers les relations interpersonnelles et la culture, amenant des considérations éthiques encore actuelles. (Houde, p. 261)

Pour Erikson, la formation de l'identité est arc-boutée aux générations. Il dira, par exemple, que se soucier des générations futures est un des enjeux majeurs de développement au mitan de la vie. En cela il interpelle bien des refus actuels de générativité. « Les générations futures dépendront de l'aptitude de chaque individu à faire passer chez les enfants un peu de l'enthousiasme vital qu'il aura sauvé des conflits de son enfance [...] La société doit préparer de bonne heure

ses enfants à être des parents, elle doit s'occuper des inévitables restes d'infantilisme chez ses adultes. » (*Enfance et société*) Je ne suis pas sûr que dans les pratiques éducatives d'aujourd'hui on soit très conscient de ces enjeux !

Et Erikson d'ajouter : « L'énergie humaine dépend donc d'un processus total qui régit à la fois l'enchaînement des générations et la structure de la société. » (*Éthique et psychanalyse*) Il en fait même une question de civilisation. Et dire que pendant un certain temps, chez nous au Québec et ailleurs en Occident, même de vieux éducateurs ont rejoint la « contre-culture » pour affirmer que « personne ne transmet rien à personne ». Pouvait-on mieux abolir la conscience historique et ses acquis inestimables pour aboutir à un auto-enfantement d'un moi sans filiation. On comprend alors un peu mieux pourquoi, du coup, le long terme de l'avenir s'est noyé dans la pulsion du moment et l'actualité la plus immédiate. Il faut redire pareilles choses tellement ces illusions ont encore des effets pervers et mortifères. C'est dans ce contexte critique de la pensée d'Erikson qu'on comprendra mieux ses stades de développement et l'axe qui les traverse tous, à savoir la confiance fondamentale. Confiance impossible sans [136] inscription dans le « temps long ». Diable ! faut-il rappeler encore ici cette donnée pourtant évidente de la condition humaine : si le petit animal, sur les rails de l'instinct, est vite sevré, l'humain, lui, a besoin de beaucoup de temps pour accéder à sa maturité, avec ses formidables richesses d'âme et conscience, d'intériorité et d'engagement, de sens et de dépassement libérateur et créateur de sens.

D'aucuns ont reproché à Erikson son optimisme. Pourtant, Erikson a établi clairement que chacun des stades et chacun des passages de l'un à l'autre s'accompagne de tensions et de crises. Dynamique et dramatique s'y conjuguent toujours. Mais c'est sur un fond de positivité qui est là chez l'être humain, comme l'histoire en témoigne. Que si peu d'êtres humains se soient suicidés malgré les âpretés et cruautés de la vie, cela devrait nous interroger, comme l'a noté souvent l'historien Mircea Eliade, en soulignant le rôle positif que les religions ont joué dans ce domaine.

C'est à partir de ce fond de positivation chez l'être humain qu'Erikson va construire sa dynamique d'intériorité et d'engagement et l'assise de chacun des stades de développement.

François Mauriac disait qu'à la source des dépassements qu'on a réussis dans la vie, on trouve une nouvelle mouvance de confiance en soi. Et souvent le déclencheur a été quelqu'un d'autre qui a cru en nous-même. Et cela normalement se produit dès l'enfance, quand les parents nous apprennent à marcher, à parler, à acquérir les premières autonomies. Sans cette confiance, même le corps devient fragile, l'affectivité meurtrie et l'action inhibée.

À propos de l'adolescent, Erikson dira qu'il a besoin d'être confirmé dans sa quête d'identité. Dans *Éthique et psychanalyse*, il écrit : « Les jeunes ont besoin par-dessus tout d'adultes pour les confirmer et de compagnons pour les affirmer. »

À ce sujet, je me souviens de certains débats entre des intervenants sociaux ou s'opposaient les partisans du nécessaire mentorat d'adultes et les partisans de la dynamique des « pairs ». Ces derniers partisans pratiquaient un copinage parental avec leurs enfants et venaient de la culture de contestation des années 1960 où l'on disait : *Don't trust anybody over thirty years.*

[137]

Évidemment ces adultes copains ignoraient tout d'Erikson. Et aujourd'hui, comme aînés, ils ne comprennent pas plus pourquoi leurs petits-enfants recherchent et prisent les vidéos initiatiques où l'on trouve toujours un mentor. Ce sont ces mêmes nouveaux aînés pour qui les rapports de génération n'ont aucune signification. Erikson voyait là une grave régression de la pratique éducative et sociale, et une ignorance de ses profondes racines historiques civilisatrices. Et cela, au nom d'une dite modernité innovatrice qui doit ne rien devoir aux patrimoines culturels reçus.

Écoutons encore ici les propos fort sensés d'Erikson : « Les jeunes veulent vous faire face et veulent que vous leur fassiez face », comme des adultes qui se tiennent debout, des adultes bien campés, structurés, dotés d'une expérience de vie réfléchie et cohérente que le jeune n'a pas encore. Dans la pratique permissive, les jeunes n'ont pas de

vis-à-vis critiques, ni d'autorité à contester. Faute de véritables vis-à-vis adultes, l'adolescent introjecte dans son inconscient des figures de super père, de super mère qui l'écrasent, comme l'a montré une étude récente au Danemark. Dans son ouvrage *Luther avant Luther*, Erikson explique sa position en cette matière où il rappelle que la confiance fondamentale vient d'adultes sûrs sur lesquels l'adolescent peut s'appuyer, même quand il les conteste !

Une transcendance d'en bas

Mais cette confiance fondamentale dont il parle ne tient pas seulement d'une assise psychologique ou d'un socle affectif. J'ai évoqué d'entrée de jeu les profondeurs culturelles, éthiques et spirituelles de la pensée d'Erikson. Comme Carl Jung, il se soucie de l'âme humaine et il sait l'intégrer dans son univers intellectuel jusque dans sa portée existentielle la plus concrète. Chez lui, l'être humain est non seulement de chair et d'esprit, mais aussi transcendant. Une transcendance d'abord humaine dans son être au monde. Une transcendance d'en bas à laquelle la conscience moderne s'ouvre de plus en plus, en particulier dans ses sensibilités aux droits fondamentaux, qui sont sacrés chez plusieurs contemporains. Erikson se situe dans le sillage de l'évolution de l'intériorité dans l'histoire occidentale, [138] comme on le verra dans la troisième partie, avec Charles Taylor et son ouvrage sur les sources modernes du moi.

Erikson était à la fois juif et chrétien, deux sources qui elles-mêmes ont été importantes dans l'histoire occidentale. La tradition judéo-chrétienne a connu et vécu de profonds déplacements de sa référence à la transcendance. Déjà dans l'Ancien Testament les croyants ont découvert progressivement que Dieu lui-même logeait le sacré et le saint dans l'être humain, au point de ne vouloir de représentation de lui-même que notre humanité à la fois personnelle et interpersonnelle, communionnelle et sociale, historique et ouverte sur l'au-delà d'elle-même. En sortant de leur gangue matérialiste et narcissique, plusieurs esprits modernes logent d'abord la transcendance dans le plus immédiat au-delà d'eux-mêmes. Des études récentes sur

la conscience religieuse d'aujourd'hui en Occident ont noté le phénomène. Et cette ouverture passe par l'intériorité, par l'exploration de nouveaux chemins d'intériorité, d'emprunts aux grandes traditions religieuses et mystiques chez les uns, et chez d'autres sous des modes laïques.

Les esprits religieux n'ont pas le monopole de la transcendance. Des esprits laïques s'inquiètent d'un monde fermé sur lui-même et de plus en clos dans son immanence, comme nos immenses mégapoles sans dedans ni dehors (Lyotard). Comme ces systèmes dont l'idéologie est le propre fonctionnement (Habermas). Comme cette culture narcissique dont l'image du moi est la seule mesure. On peut faire une lecture spirituelle aussi bien laïque que religieuse d'Erikson, de sa portée d'intériorité et d'engagement, de son jardin secret et des appels de la vie. Sa référence de base qu'est la confiance fondamentale nous amène à ces profondeurs de la conscience humaine, avec un pari de positivation qui, pour Erikson, est déjà là dans notre socle intérieur. Chaque étape du développement humain marquera le caractère évolutif de cette dynamique intérieure et de son engagement altruiste, et aussi de sa capacité de renouvellement incessant, même avec ses tensions internes, comme nous allons le voir ci-après. Mais déjà on peut entrevoir des implications particulières de la foi chrétienne comme confiance fondamentale bien ancrée [139] dans celle qu'on trouve dans les profondeurs de notre humanité, comme l'entend Erikson.

Regards chrétiens sur la confiance fondamentale

Encore ici, je vais mettre à profit l'intelligence symbolique. On sait que la croix est au centre du mystère chrétien et du rapport vie et mort. En Christ, la croix signifie la victoire de la vie sur la mort, de l'amour sur la haine, de la justice sur l'injustice, de l'espérance sur le désespoir, de l'innocence sur la culpabilité. Jésus crucifié symbolise aussi tous les innocents de l'histoire humaine, les pauvres, les exclus, tous ces tiers hors des rapports de force, de pouvoir et d'avoir. De plus, on retrouve ici le pari chrétien qui traverse notre ouvrage, à sa-

voir que la bonté est plus profonde que le mal. Ce pari, qui s'accompagne d'une rude lutte non violente de libération et de promotion humaine, est une des sources de la confiance fondamentale en la réussite humaine à laquelle le Dieu de la Bible et de Jésus se consacre avec nous. Dans cette visée majeure, le christianisme refuse tout autant le misérabilisme que le fatalisme et le nihilisme. Non pas une logique de mort, mais une logique de vivant. Non pas l'homme couché des religions de la peur, mais l'homme debout auquel Dieu offre gratuitement une alliance libre. Avec, bien sûr, l'horizon de son Royaume éternel, que l'homme ne peut se donner lui-même. Nous ne sommes ni divins ni Dieu. Il ne nous sort pas de notre condition humaine. Voyons cela dans le symbole de la croix et ses rapports à la confiance fondamentale. La poutre horizontale symbolise la réalisation de l'humanité qui est en nous et la fraternité universelle comme tâche première. La poutre verticale marque la confiance originelle de Dieu qui nous élève jusqu'à Lui. Un des grands exégètes de la Bible, le père Devaux, la résumait ainsi : « C'est Dieu qui te dit : vas-y mon gars, vas-y ma fille, je serai toujours avec toi. »

C'est ainsi que la confiance de Dieu en nous peut être la source d'une grande confiance en nous-mêmes. Tout le contraire d'un Dieu qui nous tape sur la tête, qui menace sans cesse de nous punir. À la fine pointe de la Révélation de Dieu, il y a ces étonnantes [140] affirmations de la Bible où Dieu dit, en quelque sorte, par la bouche de ses prophètes : « Je ne veux rien savoir de tes péchés, je te fais confiance, redresse-toi, reprends ta route, fais-toi confiance, fais confiance à la vie, à tes frères humains, fais-moi confiance. » Bible et Évangiles sont tissés de verbes actifs : lève-toi, marche, aventure ta vie et ta foi. Rien ici d'une spiritualité recroquevillée sur elle-même, frileuse, peinarde.

Erikson fait une adéquation entre la confiance fondamentale et la santé du corps et de l'âme, la santé de l'esprit et de la foi, entre la confiance fondamentale et le goût de vivre, d'aimer, de lutter et d'espérer. Il n'y a pas d'espoir sans confiance. Il n'y a pas d'idéal sans confiance... ni rêve, ni projet. Et surtout, il n'y a pas d'amour heureux et solide sans confiance de part et d'autre.

Les huit stades

Transmettre la *confiance* à un enfant, c'est un cadeau pour toute sa vie. L'humilier, lui enlever la confiance, cela peut le briser pour longtemps, car c'est lui enlever l'espoir. C'est pour ça que le suicide d'un enfant est une des plus grandes tragédies de la société.

Mais la confiance fondamentale ne concerne pas seulement l'enfance, le *premier stade de la vie*. Contrairement à une certaine psychologie freudienne, Erikson soutient avec raison qu'on ne doit pas tout accrocher à l'enfance ; il y a une dynamique de confiance à chaque stade de la vie.

Le *deuxième stade* est celui de l'*autonomie*, qui se construit quand on a à traverser les premiers doutes sur soi-même. Là aussi il y a des façons de vivre sa religion, sa foi et son rapport à Dieu qui s'opposent à l'autonomie de la personne. C'est oublier que Dieu nous a créés et nous aime debout, responsables, libres. Redisons-le, le Credo commence par un *Je* debout, capable d'une alliance avec Dieu. Debout dans la vie, comme dans la foi. La valeur moderne de l'autonomie est plus accordée à la foi chrétienne, au discernement et à la décision de la conscience que ne l'était un certain héritage religieux. Ma mère disait à son curé : « Une foi adulte est incompatible avec une conscience infantilisée. »

[141]

Le *troisième stade* du développement humain est celui de l'*initiative* versus tout ce qui paralyse la démarche d'autodétermination et de projet de vie. La pédagogie de la carotte et du bâton n'éduque pas au sens de l'initiative. Et ce n'est pas non plus la pédagogie de Dieu. Chacun a une mission propre. C'est sur cette dynamique que se greffe la vocation comme fondement spirituel de la mission propre que Dieu nous confie.

Le *quatrième stade* du développement humain, c'est la découverte et la *mise en œuvre de nos talents*. C'est la pierre de touche d'une éducation réussie. La parabole évangélique la plus sous-estimée est

celle des talents. Estime de soi, sentiment d'être utile, foi en soi, foi en la vie, bonheur et joie de vivre, résolution intérieure sont souvent les fruits de talents qu'on a su développer, et que d'autres nous ont aidés à développer. Nos talents sont des semences que Dieu a plantées en nous. L'Esprit Saint nous inspire pour découvrir et déployer nos talents. Toute la Bible et les Évangiles nous invitent à cette dynamique. Sors de ta coquille, entreprends, ose. Tout le contraire d'une religion passive. Dieu se révèle par le dynamisme qu'il suscite en nous.

Le cinquième stade est la construction de notre identité. Chacun a une personnalité unique. L'éducation est une longue, patiente mais passionnante aventure de personnalisation de soi, de sa vie, de son être au monde. Dans les sociétés primitives de survie il y avait peu de place pour l'identité personnelle. Il fallait que tous soient pareils, agissent de la même façon, pensent la même chose. C'est dans la Bible et les Évangiles qu'a émergé progressivement le sens de la personne, à travers la foi en un Dieu personnel. Et Dieu dit : tu es important pour moi. À un moment donné les croyants ont compris que Dieu a déplacé le sacré et le saint vers la personne humaine. Toute la religion, tout le sacré était rattaché à ça, jusqu'à ce que Dieu en Jésus se fasse humain comme nous.

Le sixième stade du développement humain, c'est l'intimité, la capacité d'aimer. Erikson rattache la capacité d'aimer à la capacité d'intimité avec soi et avec l'autre. Beaucoup d'échecs amoureux, conjugaux et familiaux sont dus à la pauvreté, sinon à l'absence de [142] l'intimité. Il en va de même de la capacité d'amitié, d'être un ami, d'avoir de vrais amis. Comme un ami qui sait tout de toi et t'aime quand même. Ce qu'il y a de plus beau dans la foi moderne, c'est un rapport plus intime, plus fibre, plus confiant avec Dieu. C'est la découverte et l'expérience d'une prière plus intime, plus personnelle avec Dieu, au-delà des formules toutes faites. Comme si on se permettait de parler à Dieu avec ses mots à soi, avec sa vie à soi. Dans une société de plus en plus bruyante, on cherche davantage des lieux de silence. Des gens me disent qu'ils trouvent à l'église « une sorte de fond de silence qu'ils ne trouvent nulle part ailleurs ». « Ça me pacifie, ça me fait du bien de me retrouver avec Dieu dans le silence. » Comme si le silence était lui-même prière. Il n'y a pas d'intimité sans silence.

Le *septième stade* du développement est la *générativité, la fécondité, le lien durable, renouvelé, mûri, éprouvé*. Savoir prendre soin d'autres êtres. Savoir encourager, reconforter l'autre et les autres. Savoir faire confiance. Être un être sur qui on peut compter. En philosophie, on appelle cela l'altérité. Ça aussi, c'est le fruit d'une longue conquête. Regardez la nature, elle se renouvelle par sa fécondité ; les Anglais appellent cela *Mother Nature*. Pour nous, croyants, c'est là le sens généreux de la création et de son Créateur, donneur de vie en abondance. Les premiers chapitres de la Bible qui portent sur la création ont été les derniers écrits. J'ai mis du temps à comprendre cela. Erikson m'a aidé à comprendre pourquoi. Et aussi ma vieille grand-mère qui disait : « Quand on quitte cette terre, il ne reste que ce qu'on a donné »... et les liens durables qu'on a longuement tissés restent vivaces chez ceux qu'on a quittés. Ces êtres à travers qui Dieu nous a aimé, comme disait si bien Marguerite Yourcenar.

Et puis enfin le *huitième stade* : un certain *détachement*, un consentement à la finitude humaine, à l'inachèvement, une distanciation à l'égard de soi, une acceptation plus profonde des limites de la vie, des limites de soi et des autres. Cette étape s'accompagne souvent d'une sagesse, pour décanter, interpréter son expérience de vie. S'en dégage, si on sait vivre cela, une sorte de réconciliation avec la vie, une relativisation de ce qu'on a fait de bon, des échecs, des blessures, des [143] handicaps du vieillissement. Ce peut être la fine pointe de la confiance la plus fondamentale. Alors on peut vivre la dernière période de sa vie comme un cadeau de Dieu. On peut découvrir aussi des sens insoupçonnés à la souffrance et à la mort comme passage, si tant est qu'on croie à un accomplissement, à une plénitude que seul Dieu peut nous donner au-delà de notre vie et de notre mort. « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur, dans le Dieu vivant et éternel », nous dit la Bible.

Selon Erikson, chacun de ces huit stades a sa dynamique propre, qui peut développer en nous une confiance fondamentale approfondie, renouvelée, une aventure de foi plus résolue, une espérance plus entreprenante, une capacité accrue de mieux Prendre la vie, de mieux aimer, de mieux penser, de mieux agir, de mieux assumer les défis, les échecs, les blessures, les conflits, les croix, les épreuves de la vie et

de la foi. Et aussi de mieux recevoir les nouveaux sens qui s'offrent à nous, les nouvelles grâces de Dieu et l'horizon de son cadeau décisif et éternel.

Quand Jésus renvoie ses disciples au terrain humain de la vie, ce n'est pas qu'il les détourne du ciel promis, c'est plutôt pour nous faire découvrir que c'est ici et maintenant que nous avons à vivre et à bâtir une terre nouvelle et des cieux nouveaux et y trouver dès aujourd'hui du sens et du bonheur.

Dans cette foulée, Erikson nous invite à être des semeurs de confiance. Une priorité surtout au moment où l'on se méfie de plus en plus des autres pour mille et une raisons. Méfiance d'un peu tout le monde envers tout le monde. Tant de choses deviennent objet de méfiance : la politique, la religion, la morale, même l'amour et la justice auxquels on ne croit plus, chez plusieurs. Cette méfiance tout terrain empoisonne l'intériorité, et légitime le désengagement et les décrochages de tous ordres.

Erikson ne plaide pas pour une confiance fleur bleue, bonasse, facile, toute donnée d'avance. C'est plutôt le fruit d'un long cheminement et d'une rude conquête. Ce défi appelle des étapes à franchir, des dépassements à risquer, sans compter les accidents de parcours, les régressions, les échecs. Mais c'est le prix à payer pour [144] construire son identité, pour être capable d'altérité, de générativité. Erikson a su établir des rapports dynamiques entre le psychique et le social, le corps et l'âme, la nature et la culture, l'intériorité et l'engagement.

Note

Dans son ouvrage *Éthique et psychanalyse*, Erikson aborde d'un autre angle ce qu'il appelle la confiance fondamentale.

Je me propose d'explorer d'abord la naissance et la consolidation, puis la logique évolutive de certaines qualités humaines fondamentales que j'appellerai vertus - en partie parce qu'au pluriel le mot « forces » me paraît malcommode, mais surtout parce que celui de « vertu » me permettra de préciser certains points. En latin, il désignait la virilité,

ce qui suggère bien la combinaison de force, de maîtrise et de courage impliqués ici ; encore que nous hésitions, cela va sans dire, à admettre la masculinité comme vertu officielle de l'univers, aujourd'hui surtout où il apparaît de plus en plus clairement que la gent féminine aura peut-être à assumer la plus lourde part du fardeau pour sauver l'humanité des aspirations de plus en plus folles et catastrophiques de l'homme. Le vieux français, par contre, et le vieil anglais donnent au mot « vertu » un sens particulier qui convient parfaitement en l'occurrence, le sens de force intrinsèque ou de qualité active, qui désignait, par exemple, le pouvoir non dégradé des médecines et liqueurs bien conservées. Vertu et esprit ont été autrefois des vocables interchangeables - et pas seulement pour désigner la « vertu » des « esprits » alcooliques. La question que nous poserons sera donc la suivante : quelle est la « vertu qui abandonne » un être humain lorsqu'il perd la force dont nous voulons parler, et « en vertu de » quelle force l'homme acquiert-il cette qualité que nous appelions tout à l'heure « verdeur » ou « ardeur », sans laquelle toutes ses conceptions morales ne sont plus que pur moralisme et ses notions éthiques une pâle version de la bonté ?

J'appellerai donc « vertus » certaines qualités humaines de force, et je les définirai par rapport au processus qui permet à l'énergie du [145] Moi de se développer de stade en stade, et de se transmettre de génération en génération.

L'espoir, la volonté, la détermination et la compétence sont des vertus qui se développent durant l'enfance ; la fidélité est la vertu de l'adolescence ; et enfin, l'amour, la sollicitude et la sagesse sont les vertus maîtresses de l'âge adulte. Tout indépendantes qu'elles apparaissent à première vue, ces qualités n'en sont pas moins conditionnées les unes par les autres. La volonté ne se développera pas tant que l'espoir ne se sera pas affirmé ; et l'amour ne peut devenir réciproque tant que la fidélité ne s'est pas révélée digne de confiance. Par ailleurs, chaque vertu et la place qu'elle occupe dans l'ordre chronologique des vertus sont dans un rapport corrélatif vital avec les autres secteurs du développement humain.

L'espoir est à la fois la première et la plus indispensable des vertus, une vertu nécessaire à l'existence même de l'être vivant. D'aucuns ont

parlé de confiance pour nommer cette qualité fondamentale, la plus profonde de toutes, et j'ai moi-même eu recours à cette variante anglaise de la confiance qu'exprime le mot *trust* pour définir cette attitude psychosociale initiale ; mais il est clair que la condition *sine qua non* de la vie est bien que l'espoir demeure, même si la confiance a été gravement atteinte. Les cliniciens savent par expérience qu'un adulte qui a perdu tout espoir régresse jusqu'à un niveau vital catastrophique, jusqu'au minimum de vitalité indispensable à un organisme vivant.

Une fois enraciné en tant que qualité de base de l'expérience, l'espoir ne dépend plus de la vérification des différents « espoirs » concrets de l'individu, car ceux-ci, en fait, se renouvellent constamment au fur et à mesure que se déroule le processus de maturation ; et il est dans la nature des choses qu'au moment même où se réalise l'événement ou la situation espérée, on s'aperçoit qu'un nouveau jeu d'espérances, plus évoluées, s'est substitué spontanément aux attentes plus anciennes.

Les vertus psychologiques qui se mettent en place à chaque stade du développement participent à ce que nous appellerions le versant subjectif de l'expérience religieuse. Ainsi l'espoir, acquisition du [146] premier stade de développement, constitue-t-il une orientation dynamique intimement impliquée dans la foi religieuse de l'adulte ³. Parlant de la confiance, attitude de base liée à l'espoir, Erikson souligne :

La confiance, alors, devient capacité de foi - besoin vital pour lequel l'homme doit inventer une confirmation institutionnelle. La religion, semble-t-il, est la plus ancienne et a été la plus durable destinée à servir la restauration rituelle d'un sentiment de confiance sous la forme de la foi en présentant une formule tangible en ce qui concerne le sens du mal contre lequel elle promet d'armer et de défendre l'homme ⁴.

³ Voir à ce sujet la thèse de Jean-Claude BRETON, *Foi en soi et confiance fondamentale selon Marcel Légault et Erik H. Erikson*, Théologie-Études pastorales ; Faculté de théologie, Université de Montréal, janvier 1986.

⁴ Erik ERIKSON, *Adolescence et crise* (p. 102), cité par HOUDE dans « Le psychologue de la générativité », *op. cit.*

Comme nous pouvons le constater, la distinction entre la part de l'objectif et celle du subjectif dans l'actualisation des vertus psychologiques n'est que théorique car, dans le déploiement de la vie quotidienne, ces deux aspects sont intimement liés du fait que « le cycle de vie humain et les institutions humaines ont évolué ensemble ⁵ ». Ce que nous pouvons dire, c'est que dans la perspective d'Erikson, l'expérience religieuse ne peut s'abstraire des acquisitions psychosociales héritées des stades du développement, sans toutefois s'y réduire.

⁵ *Ibid.*

[147]

Jacques Grand'Maison
Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Deuxième partie

Le nouvel art de vivre
Discernement critique

[Retour à la table des matières](#)

[149]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Deuxième partie.
Le nouvel art de vivre. Discernement critique

6

La perle de l'âme et de la conscience : le discernement

Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a de plus rare au monde, ce sont les diamants et les perles.

LA BRUYÈRE

[Retour à la table des matières](#)

Je viens d'une famille où un des objectifs principaux de nos parents était de nous initier progressivement à l'esprit de discernement sur les choses de la vie et de la foi. Plus tard, j'ai appris que c'était la démarche de base de la philosophie. Et au meilleur des grandes traditions religieuses, ne trouve-t-on pas un souci constant de discernement spirituel ? Puis j'ai découvert que ce qui distingue les êtres, tous, instruits ou pas, riches ou pauvres, c'est leur qualité de discernement.

Aucun champ de l'expérience spécifiquement humaine n'échappe à cette requête fondamentale, si tant est qu'on ait compris que l'être humain émerge et émerge des rails de l'instinct et se redéfinit constamment avec sa conscience libre et responsable. L'évolution de la culture, de la morale, de la religion, de la politique est tributaire d'une incessante réinterprétation de leurs acquis, de leurs défis présents et de leurs horizons d'avenir. Il en va de même des étapes du développement humain et de la construction de la personnalité que [150] j'ai évoquées dans le chapitre précédent. Et que dire de l'intériorité et du jardin secret de chacun qui acquiert sa pertinence, sa vitalité, sa profondeur dans le précieux travail de discernement sur soi. Sur un plan plus large, le déchiffrement des signes des temps est incontournable pour jauger les enjeux cruciaux, pour la délibération démocratique, pour l'établissement des priorités dans les choix collectifs et les investissements à faire.

Mais on ne saurait éviter, au départ, une réflexion sur ce qu'est le discernement.

Le discernement est une disposition de l'esprit à juger clairement et sainement des choses. Agir avec discernement, c'est faire preuve de prudence, de circonspection, de finesse de perception et d'à propos. À sa racine première, c'est percevoir distinctement de manière à éviter toute confusion. Il faut plusieurs verbes pour en dire la richesse : distinguer, reconnaître, identifier, démêler, différencier, apprécier, évaluer, estimer, débusquer, décrypter, deviner. « Elle discernait, à des signes insaisissables pour nous, toute vérité que nous voulions lui cacher. » (Marcel Proust)

Ici se conjuguent la justesse de la raison, du sentiment et de l'intuition et ce sens de la nuance qui est l'âme de la culture, de l'art de penser, de vivre et d'aimer.

Si le « jugement » est relatif surtout au travail de la raison et aussi de la réflexion morale, le discernement tient davantage de la synergie de tous les sens. Une synergie de la tête, du cœur et de l'âme, de la corporéité, de l'affectivité et de la subjectivité. Y ont aussi leur place, l'imaginaire, l'intuition, la mémoire et le rêve. On associe souvent la sagesse et le discernement. Le sage sait jouer toutes ces cordes du discernement.

On me dira que tout cela relève de l'évidence. N'en déplaise à monsieur Descartes, le discernement ne court pas les rues. Et le fameux « gros bon sens » s'accompagne souvent de préjugés, de lieux communs, de stéréotypes, de modes prêt-à-porter, de jugements simplistes et d'autres du même cru. Mais il y a des attitudes plus contestables. J'en donne un exemple révélateur.

[151]

J'ai publié récemment un ouvrage sur le jugement avec la conviction que celui-ci est l'abc de la conduite de la vie personnelle, de l'éducation, de la philosophie, de la pratique démocratique et de toutes les pratiques, y compris professionnelles et scientifiques. Un éminent et savant cardiologue dont j'étais le patient m'a laissé entendre que j'avais perdu mon temps en écrivant ce livre : « Vous devriez savoir, me dit-il, que le jugement, on l'a ou on ne l'a pas. »

C'était pour lui un postulat indiscutable, une affaire classée ! Comme patient vulnérable, j'ai dû me taire. Je me disais intérieurement : va-t-il me faire le coup du déterminisme biologique d'un quelconque gène du jugement dans le génome humain ? Mais non, c'était pour lui une certitude de gros bon sens. Du coup, ce savant niait un des plus importants objectifs de l'éducation, une des plus précieuses conquêtes de l'esprit humain, sans cesse à remettre sur le métier.

Oscar Wilde disait avec humour : « À quoi bon savoir le coût de toutes choses si on ne sait pas en apprécier la vraie valeur », ce qu'ignorent trop souvent la société marchande et ses consommateurs. Discerner, c'est précisément se rendre compte de la nature, de la valeur de quelque chose.

Nietzsche a tenté de retracer les fondements philosophiques, anthropologiques du discernement. Dans un texte intitulé « L'homme qui mesure », il écrit : « Peut-être la moralité des hommes a-t-elle son origine (*Ursprung*) dans la prodigieuse émotion intérieure qui s'empara des primitifs quand ils découvrirent la mesure et l'art de mesurer, la balance et l'art de peser. Le mot "homme" (*Mensch*) signifie en effet celui qui mesure ; il a voulu *se nommer* d'après sa plus grande décou-

verte ⁶. » Nietzsche rattache cette réflexion à l'échange social : « L'homme ne peut pas ne pas attribuer de valeur aux choses, parce que d'elle-même cette valeur reste non fixée tant qu'elle ne participe pas au jeu de l'échange social. »

[152]

La philosophie d'hier et d'aujourd'hui a donné de la profondeur au discernement comme tâche de déchiffrement et d'interprétation des gestes et des paroles, des conduites et des rêves, des codes sociaux et religieux, des intérêts et des pouvoirs avec leurs subtiles légitimations ; ce qui met en cause des postures indiscutables, et sur un plan plus large tout régime qui refuse la moindre critique faite au nom des droits humains fondamentaux et des valeurs du monde libre. En bien des domaines il est de plus en plus difficile de tenir des discussions raisonnables « pour ce qui se donne pour incontestable dans le pré carré du chacun pour soi ⁷ », étant entendu que rien ne peut transcender l'individu, mesure de toute chose. Quant aux requêtes de cohérence entre les valeurs, encore là, l'esquive est fort répandue, et les religions n'y échappent pas.

La philosophie, au cours de l'histoire, nous a appris qu'on n'accède pas au sens sans la médiation d'un patient travail de la pensée, de la conscience et du cœur. À sa racine étymologique, la philosophie signifie : amour de la sagesse. Déjà, c'est redire que le sens n'est pas qu'un attribut de la raison, mais aussi une « affaire de cœur », de qualification de la vie. La « vie bonne » est une référence maîtresse de la sagesse philosophique et morale.

Aristote disait que toute connaissance commence par les sens. À ce chapitre, je pense que le meilleur de notre modernité s'est accompagné de plusieurs enrichissements du sens : valorisation du corps, de l'affectivité et de la subjectivité.

⁶ Friedrich NIETZSCHE, *Humain trop humain*, tome II, *Le voyageur et son ombre*, traduit de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Gallimard, coll. « Folio idées », 1981. Voir aussi *La généalogie de la morale*, traduit de l'allemand par Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1964, t. III, chap. 8.

⁷ Paul VALADIER, *L'anarchie des valeurs*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 17.

En matière de discernement, on ne peut jouer une seule corde, que ce soit la politique, ou la morale, ou la religion, ou même la philosophie. C'est une illusion de penser que nous en avons fini avec les idéologies. Il y a toujours différentes visions du monde, divers positionnements politiques, moraux ou religieux en présence et en confrontation dans toute société démocratique.

Il n'y a pas de paradis terrestre, de système parfait. Même les idéaux les plus nobles sont constamment à revoir. Ils peuvent même nous aveugler si nous ignorons leurs limites d'inscription dans le [153] réel, et les tensions, sinon les contradictions qui les accompagnent. La pire des corruptions est celle du « meilleur ». L'extrême droite et l'extrême gauche se ressemblent à sur ce point. Comme le pur « law and order » et l'anarchie tout terrain, l'autoritarisme et la permissivité. Le vieux Freud n'avait pas tort de concevoir le principe de plaisir et le principe de réalité comme se limitant l'un et l'autre. Les valeurs les plus admirables comme l'amour, la justice et la liberté peuvent se prêter à d'énormes travers et impostures, comme la religion, d'ailleurs.

Le sage se méfie de l'absolu, des absolus en matière d'humanité. Blaise Pascal avait raison de souligner qu'on peut trouver souvent à la fois du vrai et du faux, du bon et du mauvais dans nos pratiques de vie. Jésus de Nazareth disait la même chose, en ajoutant que souvent aussi le bon grain et l'ivraie se ressemblent, et il arrive qu'on éradique de bonnes pousses en voulant arracher la mauvaise herbe.

Tout cela invite et incite à un constant travail de discernement, avec une capacité renouvelée de savoir vivre dans les limites du réel, sans pour cela renoncer aux tâches de dépassement et aux aspirations au meilleur. On a tout autant besoin d'idéalisme que de réalisme. Nos idéologies se jouent trop souvent dans le cercle étroit et étouffant d'oppositions simplistes. On oppose, par exemple, l'éthique à la politique, le réalisme à la mystique, la science à la croyance, le pouvoir à la liberté. C'est paver le chemin du manichéisme qui, bêtement et illusoirement, diabolise l'un et absolutise l'autre. N'est-ce pas un judicieux discernement qui permet d'abord de bien les distinguer dans leur spécificité et de jauger leurs rapports sensés ou faussés ? Travail on ne peut plus nécessaire et utile de décryptage dans l'opacité du réel.

Les faits ne parlent pas d'eux-mêmes, et pas plus le « vécu » ou l'émotion dans sa pulsion immédiate. Le slogan de « l'image qui vaut mille mots » écrase la parole et l'interprétation nécessaires à la construction du sujet humain conscient, libre et responsable, acteur et décideur, chercheur de sens. C'est la pensée qui élargit le champ des possibles. Et l'image pour y contribuer ne peut se passer de [154] mots. La poésie en témoigne. Le symbole aussi avec les sens cachés qu'il révèle. Sans réflexion, on devient prisonnier de ses réflexes, de ses réactions primo-primi et des modes du jour. Alors on adhère ou on s'adapte sans mot dire. On croit les yeux fermés. Le fameux « Je pense, donc je suis » de Descartes, tout contestable soit-il, a le mérite de nous rappeler que nous sommes des êtres de sens. De même le « Connais-toi toi-même » de Socrate.

Mais le discernement ne se limite pas au travail sur soi, ni à penser, interpréter sa vie. Nous sommes des êtres au monde, partie prenante de ses enjeux, marqués par les patrimoines historiques culturels et religieux, par l'époque dans laquelle nous vivons, et soucieux d'un avenir à bâtir. Un proverbe africain le dit bien : « Je suis aussi ce que nous sommes. » Mais il y a plus. Originellement, la conception du citoyen en Occident n'était pas d'abord de recevoir des services, mais d'être un acteur, un constructeur de la cité. Prendre position et s'engager, c'était la première dynamique du citoyen. Nous avons tous à participer à ces tâches majeures de penser le monde, de le transformer et de le réenchanter. Il y a toujours une part d'impensé, d'inachevé, d'horizons nouveaux à défricher qui réclament un patient et laborieux déchiffrement des signes des temps. Avant de nous y engager, je voudrais lever une hypothèque.

Une des sources du désengagement

J'ai déjà évoqué certaines tentations contemporaines comme celle du fatalisme et du nihilisme face aux culs-de-sac de tant de problèmes et défis contemporains. En termes simples, on pourrait parler de la posture du « rien à faire » devant ces situations, ces drames sans issue. Cette attitude fataliste se travestit dans d'autres postures plus

subtiles, plus sophistiquées, apparemment plus nobles. Je pense à celle de l'éloge de l'incertitude, qui permet trop souvent de rester en retrait, d'en rester aux questions sans réponses. C'est l'esquive la plus subtile de tout engagement.

Toute prise de position, et même toute action, s'accompagne d'un dépassement de l'incertitude. La philosophie elle-même conçoit de cette façon la fonction critique. Une démarche de réorientation de [155] l'agir et de ses objectifs. Mais je m'étonne qu'on refuse à toute certitude le moindre sens, la moindre ouverture à de nouveaux questionnements et des retours critiques sur elle-même, et je m'étonne tout autant de l'apologie inconditionnelle de l'incertitude ; apologie porteuse de toutes les promesses ! Quand on réduit même les plus modestes certitudes au spectre du dogmatisme, du fondamentalisme, de l'intégrisme ou de quelque autre aliénation, on méprise implicitement ces sens qui font vivre, aimer, lutter, espérer. Qu'on me permette de citer des propos entendus dans une entrevue d'étudiants :

Notre professeur nous enjoint d'apprendre à vivre dans l'incertitude. Il est génial pour déconstruire toutes les réponses, mais il ne reconstruit rien avec nous, au moment même où nous avons besoin d'idéaux pour foncer dans l'avenir, pour croire en nous-mêmes, pour fonder des projets et des engagements de long terme. Lui, il a une carrière à vie, une belle retraite assurée. Nous, on a des dettes d'études et à l'horizon des conditions de travail précaires et peu d'espoir d'un régime de pension viable. Il semble peu conscient de ce qui se passe à l'intérieur de nous quand il fait l'éloge de l'incertitude. C'est pas qu'on est contre le questionnement. Il est déjà là en nous. Mais ce qui nous révulse, c'est son désintérêt total pour les réponses, les sens, les croyances, les idéaux que nous essayons de fonder.

En écoutant les propos sensés de ces jeunes, je pensais à mes professeurs de science qui disaient que la nature a horreur du vide et je me disais que la conscience aussi est comme cela. À sa racine étymologique, l'éducation, *e-ducere*, faire jaillir la source, révèle ici son sens

premier. Sources porteuses de vie, de sens, d'idéaux à déseffouir du sol, comme le font nos puits artésiens. Ou encore les extracteurs de métaux précieux tirés de la pierre opaque et des longues sédimentations de la terre.

Bien sûr, ces filons de sources et d'or exigent de judicieuses prospections, comme tous nos efforts patients de questionnement pour repérer, recevoir, articuler, fonder du sens. Sans compter cette mystérieuse et merveilleuse capacité humaine de créer du sens même là où il n'y en a plus. Comme en témoigne l'imaginaire humain avec ses mythes, ses symboliques culturelles et religieuses, ses arts et [156] lettres, ses sciences et ses technologies, ses croyances. Discréditer a priori toute certitude, c'est implicitement marginaliser les contenus de sens de ces formidables patrimoines historiques de l'humanité et les réponses qui ont inspiré des milliers de générations. À ce chapitre, la table rase a des effets pervers et mortifères. Notre haut taux de suicide n'y est pas étranger.

Je veux bien reconnaître qu'il y a des questions sans réponse, et que l'être humain est de tous les vivants connus le seul qui ne cesse de se questionner sur lui-même, sur l'origine et l'horizon de l'univers, sur le comment et le pourquoi de toutes choses. Le rôle de la philosophie est très important. Mais je persiste à penser que philosophiquement, c'est une contradiction de dissocier la question et la réponse au point de les opposer comme si la première était ouverte et dynamique et la deuxième fermée et étouffante. N'y a-t-il pas plutôt ici une requête constante d'interaction entre ces deux pôles du sens, entre incertitude et certitude, entre doute et conviction, entre foi et raison, entre désespoir et espoir, entre quoi et pourquoi, entre vie et mort.

Je me demande si le courant nihiliste contemporain n'est pas largement et profondément tributaire de ce discrédit des réponses que l'histoire de l'humanité a tenté d'apporter aux questions les plus existentielles de la conscience humaine. Je reviendrai sur ce fond de positivation qu'il y a dans nos consciences mêmes au creux des pires épreuves. Et si c'était là le premier « spirituel » ? Et si c'était là où se loge d'abord l'âme et conscience humaine. Je ne suis pas sûr qu'un certain monde laïque a su remplacer ces couches profondes de la psyché humaine médiatisées jusqu'ici par les grandes traditions religieuses.

ses. Rien ici d'une quelconque apologétique de la « seule et vraie réponse ».

Un signe des temps

Après avoir décrété la mort de Dieu, on en est venu à la mort de l'homme. Et voilà que beaucoup d'esprits dits postmodernes sont à nouveau hantés par l'idée de Dieu en relation avec une revisitation des profondeurs spirituelles de l'humanité. Revisitation aussi de la [157] transcendance face à un monde engoncé dans une immanence close sur elle-même. Jusqu'où ira ce questionnement s'il maintient a priori qu'il ne débouchera jamais sur quelque réponse que ce soit, et surtout pas sur quelque réponse qui viendrait d'un Autre que soi.

Reste à savoir si les esprits religieux d'aujourd'hui sauront rejoindre ces démarches spirituelles laïques qui n'accepteront jamais des réponses religieuses qui ignorent ces questionnements contemporains. Au procès des incertitudes qui se prêtent au nihilisme correspond en contrepoint le procès des certitudes religieuses qui méconnaissent leurs propres apories. Dans les deux cas, il ne peut y avoir ni rencontre, ni dialogue, ni chantier commun pour une meilleure humanité. Le monde religieux est peut-être plus confronté que jamais à de nouvelles tâches de réinterprétation et de discernement.

Christianisme et culture moderne

Avec un peu d'ironie et dans la foulée, je pense à cette fameuse lettre de Paul VI au cardinal Roy sur l'état de la justice dans le monde et sur les rapports entre la foi et la culture où, pour la première fois, on a entendu un pape souligner le caractère singulier et personnel de sa parole, et partant, de ses limites qui appellent d'autres paroles.

À ce chapitre je me demande si on a vraiment pris la mesure du risque que le Dieu de la Bible et de Jésus a pris en nous créant libres. Ce faisant, il suscitait d'autres paroles que la sienne, dans un dialogue

où rien n'est déterminé à l'avance, où Dieu lui-même accepte de devenir autre avec nous. Dès les origines, dès la genèse de la création, de l'humanité et de la foi, s'est inaugurée cette formidable aventure d'un patient déchiffrement, d'un travail constant de discernement spirituel jusqu'au coeur des rapports entre Dieu et nous, jusqu'au plus profond de nos consciences qui ont reçu de l'Esprit Saint ce grand cadeau, cette capacité de bien juger des choses de la vie et de la foi.

À tort ou à raison, je pense que le discernement spirituel est l'axe central des déplacements et de l'évolution interne de l'intelligence de la foi, de la théologie et de la pastorale qui se sont produits à [158] Vatican II. Évolution qui faisait des croyants chrétiens individuellement et collectivement de véritables sujets dans l'Alliance avec Dieu en Jésus-Christ dans l'Église. Des sujets libres, responsables, solidaires, interprètes et décideurs dans leur vie et dans leur foi. Sous différents angles de compréhension nous reviendrons à cette assise fondamentale dans cet ouvrage.

On sait que par la suite, et jusqu'à aujourd'hui, on a tâté fait en haut lieu de colmater, d'oblitérer cette brèche avec un néo-dogmatisme doctrinal et moral, alors que dans l'expérience chrétienne, plus que jamais nous sommes confrontés à de nouveaux défis de déchiffrement et de discernement spirituel dans un contexte de multiplication et d'entrechoquement des systèmes de sens culturel et religieux. Sans compter une profonde révolution de la subjectivité où beaucoup de contemporains se veulent partie prenante autant des réponses que des questions soulevées par les nouveaux signes des temps et les requêtes de réinterprétation des patrimoines historiques reçus, et plus spécifiquement des sources chrétiennes.

Du coup, non seulement l'institution ecclésiale, mais nous aussi, chrétiens, avons à vaincre le vieux réflexe de chrétienté, à savoir détenir déjà toute la réponse pour avancer vers les autres. Paul Ricoeur disait récemment : « À trop parier sur des certitudes bétonnées, on avoue finalement qu'on a peur de porter à mains nues comme un levain cette parole fragile de l'Évangile. » Et cette autre remarque d'un intellectuel de chez nous qui soutenait que du mystère et de la transcendence nous avons fait un plein qui ne laissait pas grand place au questionnement dans le dialogue entre les agnostiques et les chrétiens.

Beaucoup de discours religieux qui critiquent la modernité méconnaissent le fait que celle-ci est porteuse d'autocritique. Ce qui n'est pas le cas de certains discours religieux blindés dans des certitudes indiscutables. Comment peuvent-ils alors tenir un dialogue intelligent avec des esprits « laïques » et leurs nouveaux questionnements sur la transcendance et sur son rôle important dans un monde occidental tenté de se clore sur lui-même.

[159]

Cette ouverture peut amener le monde religieux à renouveler sa propre pensée sur la transcendance et sur d'autres voies d'accès à celle-ci. Et cela, du dedans des déplacements de Dieu lui-même dans ses rapports avec nous. Dieu qui en Jésus s'est fait lui-même humain comme nous, nous révélait ainsi la transcendance de l'être humain dans la création. En nous risquant semblables à Lui, libres comme Lui, il acceptait d'être une parole parmi les nôtres, et de ne pas être une totalité transcendante, absolue et auto-suffisante. Ce qui devrait interroger tout pouvoir religieux terrestre qui se croit investi d'un monopole absolu de vérité sur le monde, sur l'humanité et sur Dieu lui-même. Cela va en sens contraire du devenir de Dieu avec nous et de l'évolution de sa révélation biblique et évangélique. Autrement, la tâche fondamentale de lecture et d'interprétation des signes des temps perd son sens, et tout autant le statut des croyants comme collaborateurs du Royaume de Dieu à inscrire, à incarner dans l'histoire humaine et nos histoires personnelles.

Le discernement ne concerne pas seulement notre intériorité, mais aussi nos engagements terrestres, surtout quand on leur donne un sens spirituel, vocationnel. Dès les premières pages de la Bible Dieu nous attribue l'intendance de la terre et nous confie les uns aux autres. De bout en bout de son cheminement historique avec nous, il nous dit : « Sois sans crainte, vas-y, je serai toujours avec toi. » Du coup, il nous libérait de la chape de plomb d'un ordre sacré où tout est déterminé à l'avance. Il ouvrait ainsi l'avenir, et la possibilité de faire histoire avec une responsabilité libre. Comme dit la Bible, « Dieu a livré l'homme et la femme à leur propre discernement ». Tout au long des deux Testaments, Dieu ne cesse de rouvrir avec nous tout ce qui enferme, tout ce qui paralyse la liberté. « Celle-ci, disent les premiers

Pères de l'Église, est la matrice des rapports de Dieu avec nous, l'instance qui maintient ouverts l'histoire, l'avenir et la gratuité de ses rapports avec nous. »

À cause de cette ouverture radicale, il faut toujours un patient travail de déchiffrement des signes des temps et de l'Esprit, de leurs sens à découvrir, des engagements à prendre, des nouveaux chemins de vie et de foi à ouvrir. C'est particulièrement frappant dans les [160] Évangiles, tissés de verbes actifs, audacieux, libérateurs et créateurs. Avec l'invitation pressante de Jésus, clairement exprimée dans l'Évangile de Luc où il est question des signes des temps : « Apprenez à juger par vous-mêmes. »

Au concile Vatican II, qui marque un tournant majeur dans l'histoire récente du catholicisme, le discernement spirituel a été une référence maîtresse qui a pris de plus en plus d'ampleur dans le cheminement conciliaire.

J'étais à Rome au moment des préparatifs. Les congrégations vaticanes avaient planifié au détail près l'encadrement dogmatique des divers sujets à aborder dans les futures délibérations. Encadrement qui laissait peu de place à l'esprit d'aggiornamento du projet de Jean XXIII, à sa démarche prophétique, à son souci pastoral, à la nouvelle conscience de la diversité croissante des contextes culturels et des Églises plantées dans les cinq continents, sans compter les continents qui venaient du monde moderne, et des défis d'acculturation plus marqués en Afrique et en Asie. L'ordre du jour proposé surplombait ces requêtes profondes d'adaptation et de compréhension de l'histoire contemporaine et des défis inédits que rencontrait le christianisme, y compris sur son propre terrain ecclésial.

Plusieurs évêchés ont réagi avec virulence : comment pourrions-nous mettre dans le coup les chrétiens et les pasteurs de nos Églises locales si nous-mêmes ne sommes pas de véritables acteurs dans la constitution du programme conciliaire tel que l'exige tout concile œcuménique ? L'immense tâche de discernement spirituel à laquelle nous sommes confrontés est absente de l'esprit et de la lettre de ces dits dossiers préparatoires, disaient Congar, Rahner, Chenu, Kung et plusieurs évêques de différents continents. Cette réaction a eu, com-

me on le sait, des résultats bénéfiques, non seulement au début du concile, mais tout au long de son cheminement.

Rappelons d'abord que le discernement des signes des temps vient du coeur même de l'Évangile (*Mt* 16,3 ; *Lc* 12,54). La convocation de Vatican II était claire : « Suivant la recommandation de Jésus de savoir discerner les signes des temps, nous croyons découvrir, au milieu de [161] tant de ténèbres, de nombreux signes qui fondent notre espérance (« *Humanae salutis* », AAS 54 (1962), 5-13).

Dans le cheminement conciliaire, à mesure qu'on se déplaçait de la vie interne de l'Église, institution vers le monde, vers la vie chrétienne dans le monde, les signes des temps et le discernement spirituel occupaient une place majeure, et ce, jusqu'au fameux document *Gaudium et Spes*, qui n'avait pas été prévu au début du concile. Même le langage changeait. Il n'était plus question de l'Église *Mater et Magistra*. Elle se reconnaissait partie prenante des problèmes, des quêtes de sens et de salut de l'humanité contemporaine ; elle parlait de recherche commune avec tous les hommes de bonne volonté, avec tous les croyants. De maîtresse elle retrouvait sa vocation de disciple. Elle reconnaissait ce qu'elle avait reçu de l'histoire et de l'évolution du genre humain. Elle se déplaçait vers le chrétien dans le monde. Je pense à la belle séquence 44 de *Gaudium et Spes* où il est dit : « L'Église a particulièrement besoin de l'apport de ceux qui vivent dans le monde, qui en connaissent les diverses institutions, les différentes disciplines et en épousent les formules culturelles et mentales, qu'il s'agisse des croyants ou des incroyants. »

À ma connaissance, durant les derniers siècles, on a rarement entendu des paroles si claires de la part du Magistère, surtout quand on songe aux nombreuses condamnations du monde moderne. L'Église conciliaire renouait aussi avec les Pères de l'Église première, si soucieux de discernement spirituel (les *Logoi spermathikoi*), et aussi avec la lignée des prophètes de la Bible, scrutateurs des signes des temps. Fait inédit, elle reconnaissait la grandeur de l'incroyant qui travaille résolument à l'avènement d'une humanité meilleure, plus juste, plus fraternelle, qui peut être source d'inspiration pour l'Église elle-même. Comme Jésus dans l'Évangile qui vantait le Samaritain, dont la démarche n'avait aucune référence religieuse explicite.

Autant de déplacements qui marquent l'émergence d'un nouveau discernement spirituel bien arrimé à la longue tradition chrétienne. Il y a là une autre façon d'être chrétien et pasteur, de faire communauté, d'interpréter la vie et la foi, l'Évangile et notre mission dans le monde. Plus que jamais la conscience chrétienne, la théologie, la [162] pastorale sont mises au défi de patients discernements spirituels où nous ne pouvons plus évangéliser uniquement à partir de nous-mêmes. Se laisser guider par l'autre et se situer pertinemment dans sa démarche est autrement plus exigeant, mais aussi autrement plus fécond. À tout le moins devons-nous mieux articuler notre témoignage de foi à l'accueil de la foi de l'autre dans un déchiffrement et discernement spirituel partagé, où très souvent il faudra humblement consentir à partir de l'autre.

À tort ou à raison, je pense que Dieu se révèle à l'humanité comme cela dans l'histoire. Il chemine avec nous comme cela. Je ne suis pas sûr qu'on ait beaucoup développé cette théologie, cette pastorale, cette façon d'être chrétien et de communiquer sa foi. Chercher d'abord l'Esprit à l'oeuvre dans l'autre est loin d'être la priorité dans la formation des chrétiens et des pasteurs.

Avons-nous développé une culture chrétienne renouvelée, capable de discerner nos apports originaux dans le tournant actuel, dans les enjeux les plus importants, dans les débats de plus en plus âpres autour des choix collectifs de partage, de priorités d'investissement ?

Mise en perspective

Dans la prochaine étape, je vais adopter un point de vue séculier pour un premier travail de discernement sur notre situation historique. C'est du dedans du « siècle » que j'essaie de contribuer à un renouvellement de la pensée et de l'agir d'inspiration chrétienne. Comment ne pas rappeler ici que nous sommes avant tout des êtres au monde, historiques, et d'une époque singulière. La transcendance judéo-chrétienne et la révélation de Dieu sont indissociables de leurs inscriptions historiques. Et les chrétiens ne peuvent penser et vivre leur foi sans leurs propres substrats culturels, qu'ils partagent avec leurs

contemporains. Les interrogations majeures qui traverseront les prochains chapitres sont celles-ci :

- Dans quelle mesure avons-nous su repenser notre foi du dedans du nouvel art de vivre qui s'est développé sous différentes formes au cours des dernières décennies ?

[163]

- Qu'en est-il de notre pertinence chrétienne dans les nouveaux chemins d'intériorité et d'engagement chez nos contemporains ?

Au cours des dernières années, j'ai exploré l'évolution de nos rapports au droit, au bien public et à nos institutions de base, à l'éducation, à la morale, à la politique et à la religion. Bref, ces médiations dans lesquelles nous inscrivons nos pratiques et nos objectifs de vie personnelle et collective. Je l'ai fait avec le souci de repérer les progrès et les problèmes de ce parcours.

Cette fois, je tente de ressaisir cette évolution dans la dynamique des rapports entre l'intériorité et l'engagement. On a fait le procès de tous les aléas et travers de notre modernité, mais qu'en est-il des progrès accomplis ? N'y a-t-il pas eu des avancées au chapitre du nouvel art de vivre que je viens d'évoquer ? Je pense pour ma part que le souci de qualité de vie a débouché sur une quête spirituelle et morale de sens, surtout depuis la prise de conscience des limites et des illusions d'une certaine révolution qu'on a cru facile. Sans compter les déceptions face aux promesses de bonheur non tenues, d'un matérialisme triomphant et d'un hédonisme tout terrain. Il y a actuellement une gestation des consciences qui ressemble à ces bouillons de culture annonciateurs et porteurs de nouvelles fécondités. Derrière ce qui dépérit, d'autres pousses surgissent.

Bien sûr, il ne s'agit pas ici de quelque déterminisme biologique. À vue d'humanité, les choses se passent différemment, si tant est qu'on donne à la conscience libre et responsable sa capacité de penser, de transformer et de réenchanter le monde. La cité humaine n'est pas la

ruche d'abeilles toute définie et structurée, programmée. Nos itinéraires personnels non plus. Par ailleurs, nous savons davantage aujourd'hui que nos libertés ne peuvent pas faire n'importe quoi avec l'ordre naturel de la vie, avec les structures de base de la condition humaine, qu'elles soient psychiques ou sociales. Nous avons à mieux conjuguer la nature et la culture, l'âme et le corps, l'individuel et le collectif, les valeurs de progrès et les valeurs de durée. On commence à peine à repenser et à renouveler ces rapports fondamentaux.

[164]

Les esprits me semblent de plus en plus ouverts à une telle démarche qui induit une double requête d'intériorité plus profonde et d'engagements plus larges et plus durables. La plupart des enjeux actuels appellent de nouvelles solidarités sociales, une conscience morale plus aiguisée et exigeante, et des ressources spirituelles dont nous redécouvrons l'importance. « On ne va pas loin quand on ne croit plus en grand-chose. » Tout se joue autour du pouvoir, de l'avoir et du savoir, mais qu'en est-il du croire ? Comment des jeunes peuvent-ils se construire des idéaux de long terme dans des milieux où prévalent uniquement les calculs d'intérêt les plus immédiats. C'est encore ici que s'arriment qualité et force d'âme, et des responsabilités qui débordent de toutes parts les soucis et les soins de la vie individuelle et privée.

Au cours des derniers temps, j'ai tenté de relier ces deux sphères de la vie privée et de la vie publique, avec une clé de questionnement : quelle personnalité de base suscite les grands courants sociaux et culturels de la société et comment cette personnalité de base rétroagit-elle dans ses rapports aux autres, à la société et à ses institutions ? Il me semble qu'il y a là deux mouvances, deux logiques trop étrangères l'une à l'autre et trop souvent en contradiction l'une avec l'autre. Cette séparation de la logique du « privé » et de la logique du « public » se retrouve aussi dans le comportement individuel. S'y cache une crise inavouée de l'appartenance dont les divers décrochages témoignent. Et que dire de la méfiance croissante face à la politique. Les études récentes sur l'abstentionnisme électoral partout en Occident en sont un des nombreux indices.

Mais je fais un autre pari dans la démarche que je propose. En effet, face à l'ampleur et à la complexité des défis actuels, et le sentiment d'impuissance qu'ils suscitent, il faut comprendre que plusieurs contemporains cherchent d'abord à se donner un plus solide socle intérieur, une cohérence de vie plus sensée, plus signifiante et des engagements plus à leur portée. N'est-ce pas une assise importante pour devenir un citoyen capable de s'inscrire dans des responsabilités plus larges ? Outre le fait qu'une telle dynamique personnelle marque en même temps cette philosophie fondamentale qu'est la [165] conviction que l'être humain vaut par lui-même, et qu'il n'est pas un rouage ou une ressource de la société et du système économique. La société et ses institutions, la politique, la morale et la religion sont pour l'être humain, et non l'inverse. En théorie on l'admet, mais qu'en est-il en pratique ? Pour mieux répondre à cette question, j'ai donc fait le pari d'explorer cette nouvelle conscience que je viens d'évoquer. On y trouvera de nouveaux atouts de renouveau possible. Et qui sait, plus de foi dans tous les sens du terme.

Cette ressaisie des grandeurs et misères de notre modernité relève d'une démarche de discernement des signes des temps. La pensée chrétienne des dernières décennies a donné une importance plus marquée au discernement spirituel, qui est la pratique majeure des grandes traditions religieuses éprouvées. Mais c'est aussi le cas des grands récits culturels et symboliques de l'histoire et de la réflexion philosophique. Reconnaissons aussi que cette démarche est constitutive du jardin secret de tout adulte qui réfléchit sur sa vie, sur ses rapports au monde, sur ces questions de sens qui jalonnent son itinéraire. Qu'il s'agisse d'esprits laïques ou d'esprits religieux.

Je suis habité par un souci dynamique de remettre de l'avant ce fond de positivation qu'il y a chez l'être humain. Ce socle étonnant d'espérance envers et contre tout qui a marqué tous les sauts « civilisateurs » au cours de l'histoire. Outre la résilience de la vie elle-même, l'être humain a développé le meilleur de lui-même à partir de cette confiance fondamentale dont Erikson a su si bien repérer la prégnance au fond de notre âme et conscience. Les progrès récents de notre modernité méritent d'être mieux « discernés » pour retrouver

un regard plus positif sur nous-mêmes, comme condition première d'engagements plus résolus.

Cela dit, je demeure persuadé que la polyphonie du sens et des sens de notre modernité comporte des richesses plus accordées à un christianisme bien compris qu'à notre héritage religieux de la chrétienté. Celui-ci avait si peu intégré le corps, l'affectivité, la subjectivité, l'auto-détermination de la conscience, le bonheur ici-bas, le fond de positivité de l'âme humaine, l'autonomie du monde, sa [166] sécularité, sa laïcité et l'humanité de Dieu en Jésus de Nazareth, la gratuité de l'Alliance qu'il offre à notre liberté.

Nous verrons aussi qu'en plusieurs des changements historiques, le christianisme est confronté à de profondes ré-interprétations de lui-même jusque dans ses sources. Il ne suffit pas de dire que l'Esprit Saint travaille tout autant dans le monde que dans les religions et les Églises. Comment évoquer les signes des temps et s'inspirer si peu de ce que nous apprennent les progrès séculiers, comme s'ils n'étaient que des terrains d'évangélisation, comme s'ils ne révélaient rien de l'Esprit Saint et des avancées du Royaume de Dieu en eux-mêmes ? Comme si l'offre de Dieu venait tout entière de nous, les esprits religieux, et des milieux d'Église, comme si Jésus de Nazareth n'avait pas opéré des déplacements radicaux et des ruptures de son propre héritage culturel et religieux.

C'est peut-être la sécularité de l'Évangile que nous avons le moins bien comprise. Jésus vante le Samaritain qui vient à la rescousse d'un blessé sans se référer à Dieu, alors que le prêtre tout à sa prière est passé outre. Un exemple, parmi cent, de la sécularité de sa posture de base. C'est à partir de là que Jésus remet en cause ces « divisions » piégées entre clercs et laïcs, nous les purs et eux les impurs, nous les justes et eux les pécheurs, nous les croyants et eux les incroyants. Un honnête homme généreux, sans religion, est béni et aimé de Dieu, dans l'Évangile. Mes amis agnostiques ou athées m'ont amené à purifier plusieurs de mes fausses images de Dieu. Ils m'ont fait découvrir sa gratuité et la radicale liberté de la foi. Aux yeux de Dieu, c'est d'abord l'humanité ou l'inhumanité qui nous démarque. On ne trouve pas de système social ou politique dans les Évangiles. Tout cela est renvoyé à notre responsabilité autonome, séculière, en coude à

coude avec tous les humains de bonne volonté. Du coup, c'est marquer le germe de la laïcité qui est déjà là dans nos sources chrétiennes. Toute théocratie politique est contraire à la foi chrétienne. Toute prétention de régenter le monde par quelque autorité religieuse fait injure à l'autonomie de l'humanité et de Dieu lui-même. Il faut que les Églises chrétiennes se dissocient plus clairement de ces travers qui défigurent Dieu et créent tant de rejets chez [167] plusieurs de nos contemporains occidentaux. Ces hypothèques sont trop graves pour ne pas les lever plus lucidement et résolument.

Mais notre incapacité à réinterpréter dans la foi les progrès humains des derniers temps est tout aussi grave. Et nos procès de la modernité perdent leur crédibilité quand ils ne s'accompagnent pas d'une reconnaissance et d'une réception des progrès accomplis dans le monde séculier de chez nous et d'ailleurs.

[169]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Deuxième partie.
Le nouvel art de vivre. Discernement critique

7

Valorisation du corps et des assises de la vie

[Retour à la table des matières](#)

La valorisation du corps, au cours des dernières décennies, a suscité une exploration plus poussée de son langage et de ses significations propres. Lui aussi est un lieu de sens, parfois difficile à déchiffrer malgré sa concrétude et ses évidences. Ce premier socle de notre vie est déjà chargé de signes, de symboles et aussi de mystère. Chaque visage humain est unique, comme nos empreintes digitales. Le jeune bébé sans parole requiert de ses parents un patient discernement de ce qu'il signifie par son corps, ses cris, ses pleurs, ses postures et ses mouvements.

Corps du fœtus, corps de l'enfant, de l'adolescent, de l'adulte et du grand âge. Corps souffrant, corps parlant, corps olfactif, visuel, tactile. Corps chaud ou froid, fermé ou ouvert, affamé ou repu, heureux ou misérable. Mal aimé ou choyé. Si « le mot seul confère l'être à

la chose » (Heidegger), il y a des corps de garçons ou de filles qu'on n'a pas su nommer, préparant ainsi lointainement : de futures crises d'identité. Un peu comme la sexualité refoulée ou niée, abusée ou incestuée. Bien des messages sont encryptés dans le corps, comme nous l'a appris la psychanalyse ⁸. Le déploiement des perceptions sensorielles dans tout le parcours de vie marque nos histoires personnelles.

[170]

Il faudrait ici débusquer bien des choses dans l'évolution des rapports au corps dans la culture moderne, en particulier le culte dont le corps est l'objet : sa beauté ou sa laideur, ses performances obligées, son narcissisme exacerbé, sa sexualité débridée, ses conduites à risque et ses sports extrêmes, ses obsessions du vieillissement, ses incapacités de donner sens à la souffrance, de supporter les handicaps. Et surtout cet impératif catégorique, inaccessible, d'être pour toujours jeune, en parfaite forme, libre de toute contrainte, beau et riche ⁹.

Mais on ne saurait sous-estimer les pratiques modernes de développement d'un corps sain, équilibré, dynamique. N'est-ce pas une assise importante pour toutes les autres dimensions de la personne ? N'est-ce pas le lieu écologique premier où se nouent des liens fondamentaux avec la nature ? Réduire le souci à un retour au primaire, au primitif, au biologique tient d'un jugement superficiel. C'est ignorer les profondeurs humaines et spirituelles de notre corporéité. À ce chapitre, les rituels religieux reconnaissent une grandeur sacrée au corps, à sa naissance comme à sa mort, à sa sexualité, à ses désirs, à son caractère personnel unique. Mais n'anticipons pas.

La valorisation du corps s'inscrit plus largement dans celle de la vie, à laquelle les droits humains fondamentaux accordent une place privilégiée. Claude Lévi-Strauss soutient que derrière chacun des droits de l'homme, il en est un autre, toujours le même : le droit à la vie ¹⁰. Certains analystes sociaux pensent que la référence à la vie est devenue la seule certitude universelle depuis le déclin des grandes certitudes métaphysiques. L'individualisme moderne aurait réduit le

⁸ Voir Gisèle HARRUS-RÉVIDI, *Psychanalyse des sens*, Paris, Payot, 2000.

⁹ Jean-Claude GUILLEBAUD, *La tyrannie du plaisir*, Paris, Seuil, 1998.

¹⁰ Claude LÉVI-STRAUSS, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.

nouveau « culte de la vie » au « Je vis » comme seule assise de sens, ou même de croyance. « Ma religion, c'est ma vie à moi », propos souvent entendus lors de plusieurs recherches récentes.

Lalive d'Épinay nous invite à élargir et à pousser plus loin ce discernement critique. Le « Je vis », si individualisé soit-il, suppose l'existence d'un bien partagé, qui est un bien menacé : la vie. Or, la [171] protection de ce bien n'est pas à la portée de l'acteur individuel. Il n'y a ici de solution que collective. Croyant à la pertinence de l'adage « nécessité fait loi », j'imagine que la certitude du « Je vis » et la conscience des menaces sur la vie conduisent à faire de la préservation des conditions de la vie un élément nucléaire d'une nouvelle religion civile... Ma crainte est cependant que cette conscience n'intervienne trop tard ; la tendance opposée est puissante, l'égoïsme qui consiste à ne voir que sa propre vie et à tout lui sacrifier ¹¹.

Le sens de ces propos a pris une ampleur sans précédent dans le sillage de la profonde et rapide révolution génétique et ses implications éthiques aussi bien que culturelles. Qu'arrivera-t-il au bébé né d'un père inconnu et parfois d'une grossesse sans mère ? La manipulation et la marchandisation du corps humain posent, elles aussi, de redoutables problèmes. Tout ce qui est techniquement possible n'est pas forcément souhaitable. Comment ne pas se rappeler le vieil aphorisme : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Le corps humain ne peut être pensé sans ces rapports philosophiques et éthiques à l'âme et à la conscience, sinon à d'autres sens que ceux de notre corporéité. Cela dit sans vouloir discréditer l'importance des sciences biologiques qui pourraient bien être à l'avant-scène de toutes les autres au cours du XXI^e siècle. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la biologie ne peut « à elle seule » définir le corps humain comme lieu de sens. Cloner une brebis et cloner un être humain, ce n'est pas du pareil au même, pour autant qu'on dépasse un certain positivisme scientifique encore vivace de nos jours.

¹¹ Christian LALIVE D'ÉPINAY, « La religion profane de la société post-industrielle », in *La culture en mouvement*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1992. Colloque international sur les nouvelles valeurs et organisations tenu en septembre 1991 à Québec.

Qu'est-ce qui se cache derrière les bricolages du corps, de la chirurgie esthétique, du *body piercing*, des prothèses de silicone, et plus largement des nouvelles technologies et de l'ingénierie biologiques. On parle même de possibilités infinies de remanier le corps humain comme carte identitaire de la personnalité. Le corps sans état d'âme, [172] quoi ! À défaut d'échanger son destin, on fabrique son identité en instrumentalisant son corps.

On me dira qu'il y a toujours eu des remodelages du corps dans toutes les cultures, mais il faut bien admettre qu'on n'a jamais poussé aussi loin une telle obsession technologique et chirurgicale. Déjà Freud parlait d'une nouvelle folie du corps, et Nietzsche, de la quête éperdue d'une « spontanéité amoral du vivant ». Nostalgie d'une vie non plus amoral, mais organique, n'obéissant qu'à ses pulsions comme seule vérité.

Paradoxalement, combien sont déçus de leur corps tellement la nouvelle copie conforme obligée est sa beauté parfaite. Le corps réel est ainsi congédié au profit de son image, de sa représentation. Sans compter les contradictions : on l'érotise à qui mieux mieux et on judiciaire tout autant les affaires de mœurs et les abus sexuels.

Serions-nous au début d'une ère nouvelle où la science déterminante ferait de l'homme bionique le paradigme d'une post-humanité qui n'aurait rien à voir avec l'humanisme historique culturel et spirituel, et l'évolution historique de la philosophie jusqu'à aujourd'hui. Bref, la mise au rancart de toute l'anthropologie vécue et pensée par nos prédécesseurs ! L'éthique de cette post-humanité serait bien triste et « désenchantante » si elle était toute définie par une logique de laboratoire.

Heureusement, par-delà les saines revalorisations du corps, beaucoup de contemporains, à travers les nouvelles sensibilités écologiques, sont de plus en plus conscients du fait qu'on ne fait pas n'importe quoi avec la nature, avec la vie. Redisons-le, ce qui est techniquement possible n'est pas forcément souhaitable existentiellement, socialement, culturellement et moralement. Et encore ici, les enjeux de long terme viennent mettre en question les calculs de court terme des intérêts de marché, de pouvoir, de recherches subventionnées, de prestige. Aurions-nous oublié les lentes gestations de la matière et de la vie dans

l'évolution de l'univers et de notre terre ? Et tout autant le pas lent de la maturation humaine et des profondes mutations de la conscience individuelle et collective. Le *in vivo* n'a pas le rythme du *in vitro*, tout autant dans la culture que [173] dans la nature. L'assumation des assises de la vie n'est pas du même ordre que celle des changements techno-scientifiques. N'avons-nous pas déjà devant nos yeux de nombreux effets pervers et dévastateurs de cette méprise ? Les graves problèmes environnementaux actuels ne nous enseignent-ils pas le principe de précaution ? Souhaitons que cette nouvelle conscience prenne le dessus Pour humaniser les progrès techno-scientifiques.

En contrepoint de ces enjeux critiques, je tiens à souligner concrètement les richesses de l'intériorité dont le corps et la vie peuvent être porteurs et les engagements qu'ils peuvent susciter. Cela aussi fait partie des progrès humains de notre modernité.

Quand il ne reste que le souffle

Je vais évoquer ici une expérience de discernement spirituel relié à la corporéité. Comme en bien d'autres domaines, nous glosons sur ce corps, sur son sens et ses sens, mais nous lui donnons si peu sa parole. Voici un récit d'une expérience récente qui m'a profondément marqué et qui rejoindra les vôtres semblables que vous avez vécues. Mais avouons que nous devons tous mieux déchiffrer,

décrypter le langage du corps, de ses sens, de ses signes et symboles, de ses dimensions spirituelles plus difficiles à discerner, à comprendre, à assumer que celles de l'esprit et de l'âme. Pourtant le corps est le lieu premier de notre plus intime jardin secret et de nos rapports aux autres, de nos amours, et de ces engagements altruistes qui portent souvent sur des besoins corporels les plus primaires. La

maladie, par exemple, n'est-elle pas un des champs les plus existentiels des requêtes d'intériorité et d'engagement ? Voyons donc ce récit.

Le souffle

Les angineux comme moi sont souvent à bout de souffle, soit à l'effort, soit au moment d'une intense émotion. Je venais d'entreprendre une nouvelle médication qui devait m'aider à surmonter mes crises d'angine. Mais hélas, c'était au prix et aux frais d'étourdissements qui me retenaient à la maison. Et voici que je reçois un [174] appel d'une dame. Elle me dit que son père, parvenu aux portes de la mort, voulait communiquer avec moi. Constatant mon état de santé délabré, elle me dit : « Donnez-lui d'abord un coup de fil. Il entend très bien, même s'il ne peut parler. » Intérieurement je me disais : « Quel défi, quand on sait qu'au téléphone on n'a que la parole pour communiquer. » Mais pour moi, tout appel comme celui-ci commande une réponse. C'est à la fois un appel d'humanité et de Dieu lui-même. Mais je connaissais peu de cet homme. Un artiste peintre que j'avais rencontré lors d'un vernissage. J'en avais gardé un souvenir chaleureux. Mais Dieu ! qu'en l'occurrence je me sentais pauvre et démuné avant de m'adresser à lui dont il ne restait que les derniers souffles. Comment trouver des mots passeurs de l'âme ? Des mots sur fond de silence, de présence entre deux souffles, le sien et le mien. Je venais d'écrire un texte sur le souffle de l'âme et de l'Esprit pour mon prochain ouvrage. Dans cet écrit, j'évoque ce moment de grâce dans la vie du prophète Élie qu'on trouve dans la Bible. Une de ces pages émouvantes sur le souffle tenu de Dieu qui redonne au prophète Élie épuisé un nouvel élan d'inspiration pour repartir, un élan d'espérance envers et contre tout. Tiens, me disais-je, pourquoi ne pas partir de là, de cette source divine, puisque toi aussi tu es aphone de ta propre parole. Laisse le Seigneur te guider. Tout tremblant, je prends le téléphone et compose son numéro. Au bout du fil, je n'entends qu'un souffle assez hoquetant et agité. Je m'identifie et je lui dis : « J'entends très bien votre souffle, monsieur Stanley. » Je me rends compte que la cadence de ses respirations diminue. Je sens un silence, un accueil attentif. Je lui rappelle d'abord la chaleur de notre dernière rencontre. Son souffle se fait plus paisible. Alors, je lui lis le beau texte biblique qui suit :

Le Seigneur dit à Élie : Sors et tiens-toi sur la montagne, je vais y passer. Il y eut devant le Seigneur un vent fort et puis-
sant qui érodait les montagnes et fracassait les rochers ; le
Seigneur n'était pas dans le vent. Après le vent, il y eut un
tremblement de terre ; le Seigneur n'était pas dans le trem-
blement de terre. Après le tremblement de terre, il y eut un
feu ; le Seigneur n'était pas dans le feu. Et après le feu, le
bruissement d'un souffle ténu. Élie comprit que l'Esprit de Dieu
souffle d'abord dans l'intimité de [175] l'âme, comme la ten-
dresse qui est le repos de la passion, comme le silence qui est la
condition première de la présence.

Je viens à toi Seigneur dans le silence de l'enfant qui s'en-
dort. Dans le silence apaisant de l'éclosion des fleurs de nos
jardins. Dans le silence lumineux du soleil et des étoiles. Je
viens à toi dans la douce brise du matin et le miroir du lac en-
dormi. Dans le pas furtif sur le doux tapis du sous-bois et la bu-
re de ses vieilles feuilles derrière chez nous. Dans l'attente
muette et patiente du pêcheur à l'affût des truites invisibles
qui taquent l'appât de sa ligne. Tu viens à nous, comme le grain
de semence déposé dans la nuit de la terre, comme le battement
fidèle et caché du cœur, comme le mystère de notre âme qui
nous inspire le meilleur de nous-mêmes, comme l'ami qui silen-
cieusement est présent tout entier à ta peine. Apprends-moi
Seigneur Dieu à goûter ton silence réconfortant et ton murmure
au cœur : « Je te donne ma paix, celle que le monde ne peut
t'apporter. »

Vous Stanley, artiste peintre, vous qui avez cultivé la beauté toute
votre vie, vous pouvez comprendre les mots divins du poète : Dieu a
mis une étoile dans le ciel pour chacun de nous, une étoile assez éloi-
gnée pour que nos erreurs ne viennent jamais la ternir et nous empê-
cher d'accéder à Lui.

Puis j'ai arrêté la lecture en me disant, comme Saint-Exupéry, que
la marque de la divinité dont tu désires un signe, c'est le silence même.

Ou comme cette pensée mystique d'un soufiste musulman : « Si le mot que tu vas ajouter n'est pas plus beau que le silence, retiens-le. » Eh oui, sur cette plage de silence nos deux souffles se croisaient, s'enlaçaient. J'en avais le sentiment profond et la quasi certitude.

Puis j'ai poursuivi en disant : Stanley, vous et moi, nous savons que ceux qui, d'une page blanche, d'une toile, d'un marbre, d'un son, firent une chose impérissable l'ont souvent tirée de l'inspiration de leur vie intérieure. Ah ! si nos mains obéissaient davantage à nos âmes pour sculpter dans le rude matériau de nos travaux et de nos jours, des joies qui ne meurent pas, des beautés qui nous rapprochent de toi oh ! divin peintre et sculpteur de nos mille et une fleurs, de nos rêves insensés que toi seul peut rendre à la réalité...

[176]

Cher Stanley, il ne nous reste à tous les deux que nos derniers souffles, mais ils sont toujours aussi créateurs pour nous amener au sein du Dieu créateur qui nous a fait semblables à Lui.

Comme disait Malraux : il a fait de nous des compagnons éternels. À-Dieu-vat, Stanley, prions l'un pour l'autre : moi le peintre du dimanche et vous l'artiste peintre.

Puis j'ai laissé nos souffles se recroiser à nouveau pour redonner à nos mystères leur place. Puis ces mots: Mais tu le sais, Seigneur, notre coeur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en toi et en ces êtres à travers qui tu nous as aimés. Et j'ai raccroché.

Quelques minutes plus tard, sa fille, qui était présente dans la chambre de son père au moment de mon appel, me téléphone à son tour. « Mais qu'avez-vous donc dit à mon père ? Au début, j'ai vu des larmes perler sur ses joues. Mais j'ai vite compris que c'étaient des larmes de joie. Ses traits se détendaient. Il y avait, à nouveau, de l'éclat dans ses prunelles. Quelque chose aussi d'un soudain calme de ses membres qui me faisait soupçonner un je ne sais quoi de paix intérieure. Je le sentais lâcher prise, s'abandonner, comme s'il consentait à l'inachèvement de la toile de sa vie, mais c'était comme si le chemin d'un nouvel accomplissement s'ouvrait devant lui. Il m'a confié si souvent ses doutes sur l'au-delà, sur Dieu... Que s'est-il donc passé chez lui ? »

Chère dame, je ne saurais rien vous dire à ce chapitre. Je n'avais que son souffle pour me guider... et le souffle de l'Autre en moi. Il me manquait vos yeux. Mais le plus important nous échappe sans doute à tous les deux. C'est son sanctuaire à Lui, sa secrète histoire intérieure. Il m'est arrivé parfois de pressentir même chez certains de mes amis agnostiques leur mystérieuse histoire secrète avec Dieu. Je me suis toujours effacé devant cet espace saint et sacré, bien en deçà et au-delà de mon réflexe critique bien moderne, soucieux d'éviter toute démarche de récupération. C'est ici que le « ne jugez pas » dont parlait le Nazaréen de l'Évangile devient le plus radical interdit à respecter. La liberté des fils de l'homme et de Dieu, j'y crois fermement. C'est peut-être ça la transcendance humaine de l'âme et conscience qui ouvre sur celle de l'Autre qui nous a risqués [177] semblables à Lui. La foi comme l'amour ne peuvent être ce qu'ils sont si on les livre à une logique d'obligation ou de nécessité. Dieu veut-il qu'on lui obéisse, ou bien ne nous désire-t-il pas, ne nous aime-t-il pas plutôt debout, dressés sur notre propre socle intérieur, capables d'une alliance libre et gratuite avec Lui ? Ce que trop de clercs ne me semblent pas avoir compris. Parfois, il m'arrive de penser que nos belles valeurs modernes à leur meilleur sont plus près des sources chrétiennes qu'un certain héritage religieux que vous et moi avons connu.

Entre Stanley, vous et moi, le sens décisif est sans doute passé dans les mailles et le décousu de nos souffles retenus, de nos silences, de nos clairs-obscurs mystérieusement étoilés de petits signes toujours à déchiffrer. Stanley, fils de Rembrandt, sait cela mieux que nous deux. Souvenez-vous de la fameuse toile de ce dernier sur la parabole du Père et ses deux fils. Quand le peintre regarde le monde, il voit l'autre en transparence comme le filigrane pris dans la trame du papier, de sa toile. Chaque âme a sa manière propre de jeter sa vie au néant ou de la lancer jusqu'au ciel - une décision prise au plus intime, à n'importe quel âge, dans les ténèbres, et pourtant en toute clarté (Christian Bobin). Serait-ce cela qui s'est passé tantôt ? Je parie que nous le saurons un jour. Mais déjà nos propres mystères peuvent devenir lumineux, particulièrement au passage de la mort d'un être cher, pour autant qu'on prenne le temps de le vivre.

Toute une vie, la mort, l'au-delà méritent infiniment plus que les adieux modernes à la mode expédiés à la sauvette en quelques heures. La fille de Stanley, et Stanley lui-même, je l'ai bien senti, voulaient donner à leur expérience cruciale toute sa profondeur humaine et spirituelle. Peut-on mieux se préparer à rencontrer Dieu qui nous accompagne toute notre vie.

Souffle de Dieu, souffle de la vie, souffle de nos inspirations intérieures, souffle de l'Esprit qui anime notre plus profonde intimité. Dieu intime au cœur. Dieu, l'être qui nous est le plus intime. Dieu qui nous comprend plus que nous-mêmes nous nous comprenons. Dieu qui nous révèle à nous-mêmes. Dieu qui nous fait découvrir en nous des grandeurs, des dépassements possibles que nous ne [178] soupçonnons pas. Dieu source et horizon de nos espoirs, de nos élans de vie, de nos épreuves à traverser. Pâques nous le rappelle. Le Ressuscité nous dit : « Je serai avec toi, avec vous pour toujours. » Seigneur ravive, ressuscite en nous cette foi en toi, en nous-mêmes, en la vie, en ce monde. Toi le fidèle, l'ami de tout homme et de toute femme, l'amoureux passionné de l'humanité et de notre terre bien-aimée.

Eh oui, ce Dieu gracieux, ardent, enivrant comme un bon vin, fidèle à la table du quotidien comme un bon pain, ressuscité du matin, imprévisible, inattendu et toujours autre comme le Nazaréen qui ne cesse de bousculer ma vie par l'appel des autres sur mon chemin, tout en ouvrant des horizons que l'oeil n'a pas vus. Mais jamais sans la chair. « Et le Verbe s'est fait chair. » Folle foi en la résurrection de la chair. Religion inhumaine que celle qui méprise le sang chaud et une chair aimée, aimante.

Impensables, l'âme sans chair, l'identité sans corps, la personne sans visage, l'esprit sans souffle, la vie sans eau, ni terre, ni matière.

Étrange chevauchée occidentale du mépris de la chair à la tyrannie du plaisir obligé et obligeant.

Mais heureuses quêtes actuelles de raccords entre le corps et l'âme, entre la nature et la culture, entre la vie et le sens.

Ah ! ce mystère de l'Incarnation toujours trop sous-estimé par les esprits religieux et avec leur pessimisme sur l'homme charnel, et leur peu de résonance sur le sens à donner au « ceci est mon corps, ceci est

mon sang ». Quel beau symbole que serait la femme enceinte qui présiderait l'eucharistie du Christ et la nôtre ! Un autre visage plus humain du christianisme, une inspirante rencontre de la transcendance de Dieu et de la transcendance humaine dans leur mutuelle Incarnation, qui s'éclairent l'une par l'autre. Embrassement du monde et du Royaume de Dieu.

Dieu caché, lové au plus intime de notre chair, au jardin secret de nos amours et de nos âmes.

Quand donc comprendrons-nous, nous les croyants bibliques, que l'espérance en Dieu se vit avec notre terre bien-aimée, nos corps de chair, appelés à traverser la mort, comme des semences d'éternité !

[179]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Deuxième partie.
Le nouvel art de vivre. Discernement critique

8

Une affectivité enrichie et ses profondeurs spirituelles

[Retour à la table des matières](#)

Voilà un autre progrès du nouvel art de vivre. Il occupe même une place privilégiée dont il nous faut prendre la mesure... et parfois la démesure ! Dans notre recherche sur les orientations sociales, culturelles et spirituelles, nous avons noté que chez nos interviewés, le langage, les références, les expériences marquantes et les aspirations avaient une forte teneur affective. Par exemple, quand ils évoquaient leur souci prioritaire de qualité de vie. Plus profondément, ils en faisaient un lieu majeur de sens. Leur intériorité, leurs rapports aux autres et même leurs engagements étaient vécus et pensés avec cette référence maîtresse. Pour eux, la famille se définissait avant tout comme un lieu affectif. La valorisation du couple venait de cette même source. Et encore plus, l'épanouissement personnel. Même la socialité

plus large et l'idéal de société étaient conçus en termes affectifs, comme si c'était là, la fine fleur de l'humanisation.

Chez plusieurs, il y avait là une mouvance de libération, de réappropriation par rapport à un héritage historique moral et religieux qui, à leurs yeux, dévalorisait, mâtait et culpabilisait tout ce qui a nom sexualité, passion, pulsion, désir, et tout autre de cet ordre. Un héritage où les péchés capitaux dominaient et démoniaisaient parfois les fibres affectives les plus intimes. L'univers affectif et sexuel y devait être régulé sévèrement. Régulation assortie de menaces, de punitions, de peurs et de remords.

[180]

Cette mémoire a été transmise par les aînés aux générations qui ont suivi, même à la jeune génération d'aujourd'hui. Si bien qu'on peut se demander si la libéralisation des mœurs n'a pas été, chez nous particulièrement, la première et la plus décisive de toutes les libérations qui se sont produites au moment du passage historique de la société traditionnelle à la société moderne. Un de nos témoins a bien exprimé ce procès.

Quand tu es agressé dans ce que tu as de plus intime, c'est forcément là que tu veux te libérer le plus radicalement. L'affectivité et la conscience sont très proches l'une de l'autre. Et cela, que tu sois riche ou pauvre, instruit ou pas, religieux ou pas. Il y a eu un mouvement personnel et collectif profond comme une secousse sismique bien avant les années 1960... En tout cas, quand, dans la prospérité de la guerre et de l'après-guerre des années 1940 et 1950, on n'avait plus le goût de reporter le bonheur dans l'au-delà. La religion de sacrifice, ça marchait quand la vie était austère. Mais là, ça ne fonctionnait plus dans nos tripes et nos têtes, dans nos nouveaux styles de vie. On avait quasi la rage intérieure de se débarrasser de la morale et de la religion qu'on avait connues. À cette époque, le clergé n'a pratiquement rien vu venir de cette première révolution tranquille souterraine qui a précédé l'autre. Moi je l'appelle la révolution affective...

Le caractère spectaculaire de la Révolution tranquille, les luttes sociales et politiques ont été une sorte d'écran pour mettre en veilleuse ce que notre témoin appelle la révolution affective. Dans la société comme dans l'Église, on a peu exploré les liens entre les deux lames de fond. Seuls les jeunes contestataires baby-boomers les ont reliées socialement et politiquement, alors que leurs aînés les ont plutôt vécues en parallèle. Chez ces derniers, les questions morales de « la pilule contraceptive », c'était une affaire d'Église. C'est à ce moment-là que la pratique religieuse a chuté radicalement. L'expérience religieuse s'est alors privatisée dans le jardin secret de chacun.

Mais l'immense génération des jeunes baby-boomers a plus explicitement donné une portée politique à cette libération. Chez certains, luttes sociales et libéralisation des mœurs devaient aller [181] ensemble. Chez d'autres, les idéologies politiques prenaient le dessus. Ce qu'on a le moins retracé, ce sont les chemins suivis par la libéralisation des mœurs.

Bien sûr, le phénomène de la permissivité sexuelle était trop manifeste pour ne pas le voir. Mais une autre vague de fond venue des États-Unis a pris de plus en plus d'ampleur. Il s'agit de la pop psychologie, qui intégrait même des emprunts spirituels d'Orient. Une intense psychologisation des comportements, des intérêts, des rapports aux autres allait envahir presque tout le champ psychique et social. On n'a pas parlé sans raison de « société thérapeutique ». En sommes-nous sortis ? La question reste d'actualité. Ce propos critique ne fait état que d'un chemin de cette libéralisation des mœurs,

Un autre chemin plus positif, constructif et prometteur mérite une plus grande attention. C'est justement ce nouvel art de vivre que j'ai évoqué plus haut. Il a sa valeur en lui-même, et il peut avoir des effets bénéfiques au-delà de lui-même dans la sphère sociale. J'ai déjà souligné sa portée d'humanisation. Sans compter ses profondeurs morales et spirituelles possibles et son potentiel d'engagement plus solide et durable. Mais bien sûr, il peut connaître des travers et des dérives.

Voyons d'abord quelques-uns de ces dérapages. On peut distinguer d'une part la profondeur des sentiments, d'autre part, les illusions

d'une émotion livrée à ses pulsions immédiates, qui empoisonne trop souvent les rapports humains tout autant que la maîtrise de soi. Pensons à l'apologie de l'émotion qui tient lieu d'authenticité, de pertinence, de certitude, de sens assuré, d'intérêt indiscutable, de « bonheur total ». Garantie de succès d'un film ou d'une émission de télé. Coup sûr, recette infaillible. Ce prêt-à-porter en tout et partout est bien loin de la riche gamme des sentiments et des valeurs affectives, et de ce que réclament une intériorité féconde et des engagements bien fondés.

Encore ici, cette critique justifiée ne doit pas masquer le versant dynamique des enrichissements récents de l'affectivité dans les dernières décennies. Combien de tendances nouvelles s'expriment [182] d'abord par des sensibilités porteuses de changements de comportements, d'attitudes, de mentalité et de vision des choses. Ce phénomène a débordé l'aire privée de l'épanouissement personnel pour s'inscrire dans les rapports sociaux : compassion, refus de la violence, souci des plus fragiles, priorisation du sort des enfants, sensibilité plus aiguë aux droits humains fondamentaux, autant d'indices d'humanisation de l'affectivité.

C'est un sain discernement qui permet de faire la part des choses d'hier et d'aujourd'hui. Cette sagesse se doit de reconnaître que les blessures affectives ont une portée longue et immense dans l'itinéraire de vie. Il en va de même des bénéfices qu'on tire d'un bel héritage affectif, non seulement en équilibre et dynamisme personnels, mais aussi en qualité de rapports aux autres.

Sur ce fond humain on peut même transformer ses propres blessures en empathie, en compréhension de la fragilité des autres. Alors que les blessures victimales injustes peuvent susciter des comportements agressifs, violents, qui parfois se reproduisent d'une génération à l'autre. Il y a des chaînes de violence tributaires de sources affectives empoisonnées. Nous en sommes plus conscients aujourd'hui. Les médias regorgent de ces drames et ne cessent de nous en alerter. Il serait dommage qu'on s'en tienne là. Car l'univers affectif contemporain a marqué d'indéniables progrès à mieux identifier les causes.

Le schéma raison-passion et ses disputes est par trop simpliste. On peut apprendre de ses passions. Le romantisme, celui d'hier comme

celui d'aujourd'hui, n'est pas exempt de raffinement du cœur et de l'amour. Et nos amours modernes ne se ramènent pas à une suite d'échecs. Leur liberté se vit plus souvent qu'on ne le dit avec plus de lucidité que le rigorisme d'autrefois qui a suscité bien des nuits du sens et des sens, avec son obsession de « mâter ses instincts », de « juguler ses désirs ». L'affectivité plus libre peut aussi résister parfois plus que la raison aux illusions idéologiques, à la marchandisation des échanges humains. Elle garde toujours quelque chose d'indicible que le discours, le pouvoir ou la règle morale ne peuvent rejoindre ou contrôler entièrement. Combien de pouvoirs [183] politiques ou religieux ont sous-estimé sa force d'émancipation. Celle-ci est une des sources du meilleur de notre modernité.

Plus profondément, il faut reconnaître que la dignité humaine tient pour une bonne part du sentiment. D'un sentiment qui s'est avéré « incassable » jusque dans les camps de concentration, d'un sentiment à la genèse de tant de sursauts de conscience dans l'histoire humaine. Malgré tout le mal qu'on dit du monde actuel, il y a une indéniable nouvelle conscience affective porteuse d'indignation entreprenante, de luttes émancipatrices, de compassion mieux articulée, et de nouveaux engagements plus vrais que bien des parades idéologiques.

Il en va de même de l'expérience religieuse. Blaise Pascal n'avait pas tort de soutenir que la foi tenait beaucoup d'un « senti », avec toutes les connotations de pressentiment intérieur, d'intelligence du cœur, d'âme ouverte à l'ineffable, à l'indicible, à l'inconditionnel, à la transcendance, à plus grand que soi.

Et le jardin intérieur conjugue quasi naturellement l'affectif et le spirituel, la transcendance et l'immanence.

Les arts et leur culte du beau font jouer toute la gamme des sentiments et éveillent souvent en nous un sentiment du sacré. La musique profane comme la musique sacrée, par exemple. Et que dire de la littérature, cette grande maîtresse des sentiments les plus raffinés. Avec elle, l'être humain n'est pas une « passion inutile », un « instant entre deux néants », pour reprendre ici des expressions de Jean-Paul Sartre.

J'ai toujours « tiqué » devant l'aphorisme : « On ne fait pas de la littérature avec des bons sentiments. » Comme si les mauvais sentiments étaient les premiers garants d'œuvres signifiantes et émouvantes. Il y a de ces postulats qui vous enlèvent tout sens critique. Comment et pourquoi donc les bons sentiments ne pourraient-ils pas inspirer des œuvres fortes. Comme si la vertu ne pouvait être qu'ennuyeuse, et la fraîcheur d'âme insupportable. On devrait plutôt s'inquiéter d'un certain culte du laid aussi détestable que la violence. L'âme populaire, sur ce point, est plus saine.

[184]

Dans ma vie de prêtre j'ai été témoin d'affections, de bontés, de réconciliations d'une humanité, d'une noblesse qui m'ont relancé dans l'espoir et la foi. C'était souvent chez des gens « ben ordinaires ».

J'écris ces lignes à mon retour d'une visite chez un de mes paroissiens qui a décidé, avec les siens, de vivre son cancer à la maison. Quelle sollicitude de part et d'autre, tout au long de cette épreuve.

J'entends encore cet homme qui leur disait :

Je me dépouille après mon dur arrachement à vous tous. Vous savez, J'ai fait mon gros possible. Mais là, je suis prêt à Le rencontrer. Je vous invite à pendre la crémaillère dans ma nouvelle demeure, dit-il, avec un sourire désarmant.

Et l'aîné, larme à l'œil, de rétorquer affectueusement : « Ben moi, le père... je ne t'ai pas encore donné. »

Je me disais intérieurement : quelle finesse de sensibilité et d'âme ! Un moment de grâce comme celui-ci vaut bien une soirée assis devant des téléromans où l'on se crêpe le chignon à qui mieux mieux.

Il est inutile ici de se demander si c'est leur noblesse de sentiment qui affine leur foi ou celle-ci qui inspire cette belle et profonde humanité. Ce sont plutôt l'une et l'autre qui s'appellent, s'enlacent et se fondent au même creuset.

Au soir de ma vie je suis particulièrement sensible aux manifestations du coeur et de la foi de ces gens simples qui me semblent plus vrais que ce que je vois et entends dans la société-spectacle des médias. Mais il y a plus.

Tout se passe comme si leur « foi affective » plus libre qu'autrefois me délivrait de mes abstractions théologiques et sociologiques, de mon statut de clerc, fonctionnaire de l'institution et courroie de transmission de ses codes et formules. Mon Église multimillénaire est sur-codée de part en part, dans toutes ses dimensions : gouvernance, dogme, morale, liturgie. Il fut un temps où je rugissais contre la disparition des prières apprises. Je ne comprenais pas la portée libératrice et bienfaisante d'un propos comme celui-ci : « Moi je ne prie pas, je lui parle avec mon coeur, avec mes mots, avec ma vie. » [185] Foi plus personnelle, plus libre, plus affective avec Dieu. Des esprits critiques y voient un sentimentalisme primaire, superficiel et crédule. Je découvre tout autre chose chez bien des gens d'ici. La disparition des formules n'a pas que des déficits. Me vient à la mémoire ce beau texte tiré de recueils hassidéens, commenté et actualisé par mon confrère Paul Tremblay.

Il y avait une fois un vieux rabbin qui, en raison de sa sagesse, était devenu le chef du peuple d'Israël. Chaque fois qu'un danger menaçait le pays, Israël se tournait vers le vieux rabbin et lui demandait d'intercéder auprès de Dieu. Alors le vieux rabbin se rendait au coeur d'une épaisse forêt que lui seul connaissait. En ce lieu magique, il montait le feu sacré comme lui seul en savait le secret. Et devant le feu, il récitait la formule de prière que lui seul connaissait : « Dieu, me voici en ce lieu de mystère, autour du feu sacré, récitant les prières sacrées, afin que tu protèges ton peuple. » Et chaque fois, Dieu épargnait le peuple.

Le vieux rabbin vint à mourir. Quand survint une nouvelle catastrophe, le peuple juif s'adressa à son plus fidèle disciple et le supplia d'intercéder à son tour auprès de Dieu. Le disciple se rendit donc dans la forêt sacrée que lui seul connaissait. Il construisit le feu sacré comme son maître lui avait appris. Et il

dit à Dieu : « Dieu, me voici en ce lieu sacré, autour du feu sacré, afin que tu épargnes ton peuple. Je ne sais pas les mots de la prière. Que suffise ma présence devant toi. » Et Dieu épargna le peuple.

Cet homme vint à mourir. Ce fut son principal disciple qui fut alors appelé à secourir le peuple. Celui-ci se rendit dans la forêt sacrée. Il s'agenouilla et dit : « Dieu, me voici en ce lieu sacré pour que tu épargnes ton peuple. Je ne sais ni comment construire le feu, ni les mots qu'il faut dire. Que suffise ma présence devant toi. » Et Dieu épargna le peuple.

Celui-là aussi vint à mourir. C'est vers son disciple que le peuple se tourna pour demander le salut de Dieu. Celui-ci demeura dans sa maison et appuyant sa tête dans ses mains, il dit : « Dieu, je ne sais pas où se trouve la forêt sacrée, je ne sais pas comment monter le feu, je ne sais même pas les mots de la prière. Que te suffise ma présence devant toi. Sauve ton peuple. » Et Dieu épargna son peuple.

Dans ce récit rabbinique, c'est un peu notre histoire que nous pouvons lire. Quand il s'agit de la foi et de l'annonce de la foi, chacun de nous, quel que soit son rôle ou sa fonction dans la communauté, l'école ou la famille, sent des trous béants.

[186]

Les feux autour desquels nous avons l'habitude de nous réunir pour trouver la chaleur et l'expérience de la foi se sont comme éteints (liturgies, fêtes, personnes, messages). *Les lieux* qui assuraient autrefois les significations vitales et nous établissaient en contact assuré avec Dieu semblent devenus muets, déserts. *Dans combien de familles aujourd'hui ose-t-on parler ouvertement de Dieu, faire une prière ?* Pour beaucoup de croyants, les églises apparaissent comme des musées où ils n'arrivent pas vraiment à raviver leur souvenir. Nous avons aussi oublié les formules sacrées : formules de prières envolées comme de vieux numéros de téléphone, histoires et mythes anciens de la Bible, etc.

Quarante ans après le Concile, nous voilà contraints de dire, individuellement et collectivement : « Je ne connais plus le feu. Je ne sais plus les lieux. Je ne sais plus les formules. Dieu, que te suffise ma présence devant toi, avec mon expérience vécue et ma quête. »

La merveilleuse conclusion de cette histoire, c'est que Dieu répond toujours à son peuple. Il est présent, il parle, il annonce et accomplit son salut aujourd'hui. Pour Dieu, la moindre histoire, expérience, recherche de l'homme est tout aussi valable que toutes les prières, tous les rites et tous les lieux sacrés. Ou plus exactement, à travers rites, formules et lieux sacrés, Dieu veut finalement montrer qu'il s'intéresse à la vie de l'homme. Ce qui le passionne, ce n'est ni le dogme ni la liturgie, c'est la vie de l'homme et le salut de son peuple. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas que soit assurée la tradition exacte des rites et formules, mais que la vie de tout homme soit portée à un aboutissement heureux.

Peut-on mieux dire le jardin secret du croyant d'aujourd'hui, au-delà du substrat culturel très ancien de ce récit ?

En contrepoint de cette mémoire encore inspirante, je vais faire état d'une autre expérience davantage en prise sur notre culture moderne.

Un jour, dans mon bureau à l'université, surgit un jeune adulte de la fin de la vingtaine. Un « bolland », avec son doctorat en physique nucléaire, doublé d'un statut d'astrophysicien, comme Hubert Reeves. Avec un petit sourire malin, il me dit :

[187]

Je suis incroyant, agnostique. Hier, par hasard, j'ai ouvert la télé. C'était la messe de l'Épiphanie avec sa fameuse histoire des mages. Vous savez, pour moi, les mages, l'astrologie, ce sont des vieilles superstitions qui nous viennent du temps où la science n'existait pas ; croire que les astres définissent notre identité, notre caractère et dirigent notre vie et déterminent nos choix, c'est stupide et infantin...

On ne saurait mieux nier, abolir la liberté humaine et sa conscience. Aux férus d'astrologie, je dis : vous, vous croyez, moi je sais. Mais hier, en écoutant la messe de l'Épiphanie à la télé, je me suis dit : Toi, avec ta science, t'arrives pas à répondre aux questions les plus profondes qu'il y a au fond de toi, et j'ai pensé à Einstein qui a été le plus grand savant du XXe siècle et qui pourtant croyait en un Dieu personnel qui nous a créés libres comme Lui. Et je me suis dit : Toi mon vieux, avec ta petite tête, tu te penses au-dessus de tout ça. Le curé à la télé disait : « Depuis qu'on s'est débarrassé de Dieu, on s'est fait Dieu soi-même ». Ça m'a donné un sacré coup sur la gueule. Notre grande théorie à nous, les astrophysiciens, sur l'origine de l'univers, c'est le fameux bing bang nucléaire, moléculaire. Mais ça ne dit rien sur le mystère de la conscience et de la liberté humaine. Ne suis-je qu'un atome, un grain de sable, un cristal de neige dans l'immense univers ?...

Je suis venu vous voir parce que vous faites partie de mon monde scientifique et je vous sais profondément croyant, avec des sentiments humains qui me touchent beaucoup. J'envie votre foi. C'est la première fois que ça m'arrive et je ne sais pas quoi faire avec ça.

Puis, il s'est tu, comme au bord des larmes.

Alors je lui ai dit :

Tu es sur la bonne voie plus que tu ne le penses, mon cher. Tous les croyants, ceux de la Bible, y compris les prophètes, y compris les contemporains de Jésus de Nazareth, ses disciples, y compris nous les croyants d'aujourd'hui, passent par ce creux que tu vis. C'est-y bien vrai tout ça ? C'était facile de croire quand la société fonctionnait avec Dieu, mais aujourd'hui nos sociétés fonctionnent sans Dieu. Dieu nous a créés libres comme Lui. Il nous a risqués fibres, au point d'accepter de nous perdre. Comme les parents qui mettent des enfants au monde et qui découvrent que leurs enfants leur échappent progressivement.

Tu sais, les premiers croyants dans la Bible pensaient que le monde était comme un radeau sans cesse menacé de verser. Et selon eux, c'était [188] Dieu qui le maintenait à flot. Puis les croyants, progressivement, se sont rendu compte que Dieu avait fait un monde qui se tient par lui-même, et que l'être humain voulu par Dieu est un être conscient, fibre, responsable, décideur, debout dans la foi comme dans la vie. La Bible marquait ainsi le passage de l'homme païen couché, à plat ventre devant les Dieux, à l'homme debout, capable d'une alliance libre avec Dieu qui s'offre gratuitement. Puis en Jésus de Nazareth, Dieu se fait humain comme nous, pour nous aider à croire qu'il nous élève jusqu'à Lui. Avec nos humbles efforts d'humanité il fait des semences d'éternité.

Alors il me regarde en riant.

Vous me faites penser à ma grand-mère qui disait : « On est plus que des chiens qui naissent, grandissent et meurent. » Je dois admettre avec vous que la Bible et les Évangiles donnent un sens formidable à la vie, à la condition humaine et à ce qu'est Dieu dans la foi chrétienne. C'est beau, c'est beau tout ça, mais y croire, c'est une autre affaire.

Je lui dis :

Je vais te poser une question : est-ce que ta grand-mère t'a seulement dit qu'on n'est pas des chiens ?

Il me répond :

Effectivement, ma grand-mère m'a aussi dit : Mon petit gars, il n'y a pas de foi sans modestie. Tu ressembles trop à Hérode qui cherchait des raisons pour ne pas croire. La foi, c'est

prendre le risque de Dieu, tout comme Dieu a pris le risque de nous faire libres. Tant que tu ne te décideras pas à croire avec ta liberté, avec ton cœur, tu ne trouveras pas de raisons de croire, ni la lumière de Dieu. La foi, c'est fibre. La foi, c'est d'abord parier sur Dieu. C'est après qu'on comprend son message. Moi je ne sais pas comment mon auto a été construite ni sa mécanique, mais je sais qu'elle ne démarrera pas si je ne décide pas de tourner la clé. T'es pas le Bon Dieu, tu peux pas tout savoir. Fais-lui donc confiance.

Alors j'ai dit à mon jeune docteur en physique nucléaire :

Tu l'as ta réponse, elle te vient d'une humble croyante qui sait qu'elle a besoin de Dieu, même pour croire en Lui. Mais jamais Dieu ne se refuse à celui qui veut croire en Lui. Dieu est chaviré quand on lui dit : « J'ai besoin de toi. » Tu es astrophysicien, le message de l'Épiphanie est joliment pour [189] toi. Il passe par le symbole des étoiles qu'on ne voit que dans la nuit. Eh oui, dans la nuit de ton jardin intérieur, où se loge le mystère de ta vie, tes doutes, tes questions, tes espoirs les plus chers. S'y love l'Étoile de Dieu. À son tour il a mis en toi une étoile pour te guider, mais assez éloignée pour que rien au monde ne puisse éteindre sa lumière.

Ces propos symboliques et affectifs peuvent faire sourire un esprit rationaliste. Dommage, car ils ouvrent sur les profondeurs mystérieuses aussi bien de l'univers que de l'âme humaine. C'est seulement dans la nuit qu'on voit les étoiles. Même nos amours ne se ramènent pas à nos raisons. Elles portent d'autres sens. Et les passions sont moins aveugles qu'on ne le dit.

Il m'arrive aussi de souhaiter une plus grande attention à la dimension affective des Évangiles et de Jésus de Nazareth lui-même. L'affectivité qu'on y trouve n'a pas les crispations de l'héritage religieux de la chrétienté cléricale, moralisatrice et culpabilisante. Les

chrétiens modernes intègrent mieux leurs sentiments dans leur foi. Voyons-en un bel exemple.

Lors d'une fête anniversaire, un compagnon de table m'a raconté ceci :

Ma femme et moi, nous avons rencontré un couple d'Européens lors d'un voyage. Nous les avons invités à venir chez nous au Québec. Quelques mois plus tard, ceux-ci annoncent leur venue. Nous nous sommes préparés à les recevoir en grand : bon gîte, bonne table, excursions intéressantes pour leur faire connaître le pays. Nous sommes allés les accueillir à l'aéroport. Ils sont arrivés à quatre heures de l'après-midi. Nous avons préparé un bon repas pour la soirée.

Ils se sont installés chez nous avec leurs bagages. Après une demi-heure, ils sont partis on ne sait où. Puis, ils sont revenus à minuit. Quelques minutes de conversation avant d'aller dormir dans leur chambre. Le lendemain, ils sont partis à 8h00 après un petit déjeuner qui a duré 15 minutes. Et ils sont revenus à 11h 00 le soir. Quelques brins de causette et ils se retiraient dans leur chambre. Même scénario durant les jours suivants. Puis nous sommes allés les reconduire à l'aéroport de Dorval. Nos oiseaux migrateurs partaient pour New York. Tout ce que nous avons préparé pour les recevoir a été complètement inutile. Ma femme et moi nous étions outrés...

[190]

Je vais vous dire pourquoi je vous raconte cela. Je me suis rendu compte que j'étais comme cela avec le Bon Dieu. Le dimanche matin, j'arrive presque toujours en retard à la messe de 10h 00. J'ai toutes sortes d'affaires dans la tête. Pendant la messe, je pense à ces choses-là. Bien sûr, je fais des petits bouts de prière avec les autres, des petits bouts d'écoute de la chorale et du curé en avant. Au fond, c'est ma seule trempette spirituelle de la semaine avec le Bon Dieu. Et là, je me suis dit : t'es avec le Bon Dieu comme ce couple d'Européens qui t'a tant choqué. Alors j'ai pris une résolution que j'essaie de suivre. Le

dimanche matin, je me prépare le cœur et l'âme à venir visiter le Bon Dieu dans sa maison. Je lui parle de mes préoccupations, des êtres qui sont sur ma route. Je lui dis que je suis heureux de venir le prier avec les autres, de mon bonheur d'être reçu par lui. J'arrive avant le début de la messe pour m'intérioriser, pour mieux recevoir sa Parole...

La prière, c'est comme l'amour, c'est bien meilleur quand c'est préparé, quand on échange avant, quand on se fait plus attentif à l'autre. Quand on se parle cœur à cœur. J'imagine que le Bon Dieu doit être frustré quand on engage peu de sa personne à soi avec Lui, quand on l'écoute distraitement, quand on communie dans un geste plus ou moins machine mécanique. Comme une vieille habitude. Avec le Bon Dieu, c'est souvent une petite vite. Une chance qu'il y a les lampions. Eux, ils mettent beaucoup plus de temps avec le Bon Dieu. Dans ma jeunesse, on nous parlait de la Présence réelle de Dieu dans l'Eglise. La lampe du sanctuaire qui maintient sa flamme, 24 heures par jour, symbolise la Présence réelle et incessante de Dieu qui veille sur nous nuit et jour.

Et nous, on pratique des petites vites avec Lui, comme un coup de vent, comme un feu de paille. Pourtant on s'écrase longtemps devant la télé. Lui, le Bon Dieu doit se dire que les humains le traitent comme s'il était ennuyant.

Moi, je me suis dit : le Bon Dieu il sait tout de moi, de ma vie. Je devrais lui parler davantage de mes affaires. Il n'y a personne d'autre que Lui qui me connaît autant. C'est Lui qui peut le mieux m'inspirer dans mes choix, mes décisions, mes travaux, mes amours, mes projets, mes rêves. J'ai redécouvert la prière en me mettant à lui parler davantage de mes affaires. T'as pas besoin de chercher tes mots pour ça. T'es plus personnel avec Lui quand tu te mets à lui parler. J'ai découvert à la messe que les psaumes étaient faits comme ça. C'est le croyant qui parle à Dieu, qui l'écoute.

On va me dire que le Bon Dieu est bien silencieux. Mais justement, s'il est silencieux avec nous, c'est pour mieux nous écouter. Mon chien, mon chat, y parlent pas, mais ils sont là, toujours là, fidèles. Ils nous sentent, nous regardent, nous suivent pas à pas. À notre réveil le matin, à notre retour à la maison. La nuit, ils tiennent à être près de nous. Alors moi je me dis que le Bon Dieu est comme ça avec nous. Nos animaux domestiques sont aussi des créatures du Bon Dieu. Ils peuvent nous révéler des choses sur Lui qui est toujours là dans notre vie, sans jamais nous engueuler, comme nos chats ou nos chiens.

Bien sûr, le Bon Dieu n'a pas besoin qu'on le nourrisse comme nos animaux domestiques. Il peut se passer de nous. Pourtant la Bible et les Évangiles nous disent le contraire. Ils nous présentent Dieu comme celui qui ne peut pas se passer de nous. Saint Paul dans ses épîtres nous dit ça souvent. Saint Paul dit que Dieu, voyant que les hommes dans l'Ancien Testament avaient de la misère à croire que Dieu ne pouvait pas se passer d'eux, alors Dieu a décidé de se faire humain comme nous, en Jésus de Nazareth pour mieux nous convaincre qu'il ne pouvait plus se passer de nous.

Bien des hommes modernes pensent qu'ils peuvent se passer de Dieu. J'ai comme le sentiment que Dieu ne sait pas trop quoi faire avec ça. C'est terrible de se sentir de trop. Même des esprits religieux du temps de Jésus le considéraient comme de trop. On sait comment c'est dur pour un enfant ou un adulte de se sentir de trop. Eh bien, lui aussi le Bon Dieu ne doit pas trouver ça drôle d'être de trop.

Moi ce qui me bouleverse le plus, c'est que tout au long de la Bible et des Évangiles, tout se passe comme si à tout bout de champ, Dieu accourt dès qu'on lui fait le moindre signe. Dieu est comme un amoureux quand on lui dit : « J'ai besoin de toi. »

Vous savez, moi comme chrétien, ce qui me donne de l'espoir, de l'espérance pour l'avenir, c'est la patience de Dieu avec l'humanité, avec nous.

Souvenez-vous de la fameuse négociation d'Abraham avec Dieu à propos des villes de Sodome et Gomorrhe. Abraham dit à Dieu : « S'il y a 1 000 justes dans la ville, vas-tu la sauver ? » Dieu dit oui : « S'il y en a 10 ? » Dieu dit oui. Alors moi je me dis que même si on est une poignée de fidèles à Lui, il y a de l'espoir pour l'avenir.

Le langage affectif de ce croyant chrétien est porteur de sens et de magnifiques *insights* sur la vie, sur la foi, sur Dieu. Il interpelle ma foi trop raisonneuse, trop rationaliste.

[192]

Qu'on me permette ici un trait d'humour de Dostoïevski, qui disait que « le fou n'a pas perdu la raison, son problème, c'est qu'il n'a qu'elle pour comprendre ». Belle métaphore qui vaut pour la foi quand elle n'est qu'une « affaire de tête ». Il est difficile, avec elle seule, de croire que Dieu peut souffrir avec nous et de nous, et qu'en Jésus de Nazareth il est venu nous dire et vivre cela avec nous et pour nous. Mon interlocuteur cité plus haut, me disait avec son langage et son intelligence affective : la patience de Dieu avec nous, C'est la plus belle preuve de son amour. Je n'ai pas lu souvent ce genre de propos dans les ouvrages savants de théologie. Et pourtant je pourrais écrire plusieurs ouvrages avec ce que m'ont appris ces « croyants affectifs », qui savent si bien sentir et pressentir Dieu qui veille sur eux !

[193]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Deuxième partie.
Le nouvel art de vivre. Discernement critique

9

Réappropriation subjective de la conscience et de la foi

[Retour à la table des matières](#)

C'est là un des progrès les plus heureux et prometteurs du nouvel art de vivre des dernières décennies. On peut disputer s'il s'agit d'une appropriation ou plutôt d'une réappropriation. Je pense que celle-ci a précédé celle-là. Et je vais m'en expliquer.

Il y a eu d'abord une volonté de réappropriation avant que se déploie et s'approfondisse une véritable appropriation. Pour comprendre cette mouvance, il nous faut bien saisir son contexte historique.

Dans l'héritage de la chrétienté, on se méfiait de la subjectivité, à laquelle on rattachait plusieurs travers : son caractère dit arbitraire, partial et discrétionnaire ; son orgueil inavoué et sa conscience « élastique », complaisante ; son manque d'objectivité, il va sans dire ; son inclination à l'auto-justification ; son individualisme outrancier ; son refus de la culpabilité. S'y greffait une critique doctrinale du relati-

visme et du subjectivisme. J'ai déjà souligné que mes professeurs se gardaient bien de citer ces affirmations de l'importance de la subjectivité dans les sources chrétiennes, par exemple : « Dieu créa l'homme et le livra à son propre conseil. » Ou encore Jésus qui disait : « Apprenez donc à juger par vous-mêmes. » Saint Paul tenait le même langage dans son épître aux Romains.

Plus largement, la référence à la subjectivité avait des connotations suspicieuses jusque dans ses racines étymologiques. *Sub* (du latin) signifie : légèrement, pas tout à fait, position et signification [194] inférieures, un degré moins élevé, approximation. Pourtant, il s'agit bien ici de l'être humain comme sujet, comme personne libre et responsable.

Dans le langage courant on dira : une opinion trop subjective ; des goûts subjectifs ; des réactions subjectives. Proust parlait des « créations purement subjectives, impuissantes et illusoire de son tempérament ». Et la médecine distinguera : « signes objectifs et symptômes subjectifs ». Souvent, on accole subjectivité et affectivité pour marquer leur caractère arbitraire commun.

Mais à l'objectivité on donne toutes les lettres de noblesse : vérité, pertinence, adéquation au réel, exemption de préjugé et de partialité, scientificité et neutralité.

Ce deux poids, deux mesures a donc une longue histoire jusqu'à aujourd'hui. On comprend qu'a pu surgir une mise en cause de cette opposition manichéenne qui faisait injure au sujet humain. Au cœur de la conscience moderne, les philosophes de la subjectivité ont été les premiers à valoriser cette assise spécifique de l'être humain. On pense particulièrement à Kant, Husserl, et tant d'autres. La littérature aussi a contribué à la valorisation de la subjectivité. De même, la psychologie moderne. Cette mouvance s'accompagnait d'une déprise de l'ordre sacré intouchable, indiscutable, qui était devenu une chape de plomb sur la conscience humaine. Au point d'oblitérer la fonction interprétative si importante dans la constitution du sujet humain, dans la formation de son esprit et de son intériorité, dans son inscription dans le monde et dans sa socialité, enfin dans l'exercice de sa liberté. L'avènement de la démocratie doit beaucoup à cette valorisation du sujet humain capable de délibération.

Il en va de même de la foi, qui est impensable sans la subjectivité, sans l'interprétation personnelle. Les pouvoirs religieux ont souvent craint cette autonomie et la liberté d'interprétation des croyants. Ils le paient cher aujourd'hui, là où il y a eu réappropriation de la subjectivité et de la conscience, là où le pouvoir religieux a exigé de ses clercs qu'ils soient uniquement des courroies de transmission de ses diktats et de sa doctrine, dont il se veut le seul définisseur. Et que [195] dire des croyants modernes eux-mêmes qui, dans leur vie séculière, ont goûté le bonheur de penser par eux-mêmes et d'être des adultes acteurs, interprètes et décideurs, debout dans leur vie et dans leur foi.

Comment revaloriser le principe communautaire dans l'Église sans l'assise d'une foi adulte et d'adulte qui n'ait un véritable poids dans l'institution, dans ses orientations, dans sa gouvernance, dans ses décisions importantes ?

Cette hypothèque a des conséquences désastreuses sur les engagements. Ici, dans notre société, le silence massif des laïcs chrétiens dans la sphère publique en est la preuve la plus navrante. Les pouvoirs religieux semblent ignorer que ce retrait a ses sources jusque dans le discrédit de la subjectivité des croyants, en deçà et au-delà des contentieux moraux que l'on connaît ¹².

Dans les milieux d'Église, on a peu relevé le gant des profondes réappropriations qui ont accompagné le nouvel art de vivre des dernières décennies, surtout cette dynamique d'une subjectivité enrichie et davantage autodéterminée. On n'appartient pas, on ne s'engage pas aujourd'hui comme hier. On veut pouvoir y mettre ses touches personnelles, y engager sa propre histoire, sa propre subjectivité, sa participation délibérative. Cette culture inscriptive et expressive retentit aussi dans la posture des chrétiens eux-mêmes. Une jeune femme disait à propos de la messe : « C'est un peu comme si vous m'invitez à un repas, mais à la condition de ne pas parler ! » Pareille remarque n'a rien de caricatural. Elle exprime simplement un contentieux qui a beaucoup à voir avec le peu de poids qu'on donne à la subjectivité de la foi et à la subjectivité tout court. Y voir un travers subjectiviste et

¹² Richard BERGERON, *Renâitre à la spiritualité*, Montréal, Fides, 2002.

individualiste, un refus de recevoir des autres, de se laisser enseigner et d'écouter la Parole de Dieu, c'est une esquive de ce problème grave, à savoir la méfiance de la conscience et de la subjectivité. On écarte ainsi la dynamique de l'écoute de sa conscience et de l'Esprit de Dieu qui l'inspire.

[196]

Dans les renouveaux de la pensée chrétienne, on est passé du Livre à la Parole de Dieu, de la lettre à l'esprit, du discours au dialogue, de l'ordre divin fixé au devenir de Dieu avec nous dans l'histoire, la grande et la nôtre, si modeste soit-elle. Non plus le Très-Haut autosuffisant, mais le Très-Bas, compagnon de nos routes comme Jésus de Nazareth. Dieu de l'Alliance qui nous établit de plain-pied avec Lui, en constant dialogue avec nous. Ce qui requiert la prise de parole du croyant, sa subjectivité, son histoire propre avec Dieu. Une foi aventureuse qui émerge et émerge des rails de l'ordre des choses, y compris celui de l'héritage religieux. Le credo commence par *Je*. Je crois, je crois en Dieu. Autant d'invites à redonner toute sa valeur et sa profondeur à la subjectivité. Jésus de Nazareth affirmait : « On vous a dit : eh bien, moi, je vous dis. » Peut-on se réclamer de Lui sans assumer cette formidable liberté dans le dire de sa foi, son intelligence, son engagement personnel, et l'aventure de sa vie ? Comment inciter les chrétiens à témoigner dans le monde et accorder si peu de poids à leur prise de parole effective dans l'Église, quand on sait que l'être humain advient dans son accès à la parole. Je trouve bien étrange les critiques cléricales sur le silence des chrétiens, sans la moindre conscience historique du *obéis et tais-toi* qui a tenu lieu de fidélité à l'Église, alors que la subjectivité chrétienne commence par la prise de parole pour exprimer, penser et vivre sa foi. On est ici à la racine de la crise de crédibilité de l'Église en Occident.

Tout le contraire du silence de Dieu à l'écoute de la parole des hommes. C'est dans cette ombre que le croyant écoute la parole de Dieu qui lui répond. Comment a-t-on pu inverser cette démarche de la Révélation ? Dieu se révèle au croyant à travers la propre parole de celui-ci, à travers ses interprétations, son déchiffrement des signes de sa vie et du monde. Preuve de son infini respect de nous, de notre conscience, de notre liberté, de notre volonté d'y croire (saint Tho-

mas). Eh oui, cette modestie de Dieu veut dépendre de nous pour se révéler. Comme il l'a fait avec Abraham, Moïse, les prophètes et son fils Jésus de Nazareth... et aujourd'hui avec nous-mêmes. La subjectivité chrétienne va jusque-là. On peut parler ainsi de la subjectivité de Dieu lui-même.

[197]

Qu'on me permette d'évoquer mon expérience de cheminement lors des baptêmes, des mariages et des funérailles. J'ai toujours tenu à être en paroisse, là où se présente le « tout-venant », souvent loin de l'Église. Je ne voulais pas me limiter à mes tâches d'enseignement à l'université et à mes engagements sociaux. J'avais l'intuition qu'il y avait, dans ces temps forts de la vie, un défi de pertinence de la foi chrétienne. Dans ces dits rites de passage se retrouvent des gens de toutes conditions sociales, de toutes les générations contemporaines, de toutes postures face à la religion. Bien peu d'entre eux sont de la copie conforme exigée par l'Église, que ce soit doctrinalement, moralement ou autrement. Pour parler en langage populaire, la plupart des invités sont sur leur quant-à-soi, avec leur intériorité secrète, et souvent avec un sentiment d'étrangeté, même dans le lieu physique de l'église, de ses signes, de ses symboles. Et que dire du langage qu'on y tient !

Chez certains, outre leur distance, je sens au départ une certaine méfiance, un refus de « se faire avoir ». Une posture de non appartenance, une obligation sociale à être là. Chez d'autres, plutôt l'ambivalence du *hate and love* typique des Québécois dans leurs rapports avec leur religion culturelle et historique. Chez quelques-uns, il y a plutôt une curiosité d'observateur qui se demande où est-ce qu'on en est dans la vieille Église pourtant encore vivante. Et bien sûr, quelques catholiques pratiquants, à l'aise dans cette cérémonie qui leur est familière.

Ce contexte est monnaie courante dans ma pratique pastorale. Et quel défi constant de pertinence en instance permanente de renouvellement, et soumise à une imprévisibilité grandissante. Les choses ne se passent jamais tel que prévu pour autant qu'on soit attentif aux signes qui débordent la procédure formelle de la célébration. On s'en rend compte quand tout à coup l'attention revient lorsque l'un des leurs

prend la parole, fait de lui-même un geste, ou tout simplement lit un texte de la Bible. Alors la subjectivité des uns et des autres s'éveille, et aussi le sens communautaire de l'événement, comme si ça devenait crédible, signifiant.

[198]

Les têtes se lèvent quand je cite l'un des leurs, quand je fais appel à leur expérience, quand nous prions avec leurs mots, quand la vie et la foi s'éclairent l'une par l'autre, quand il y a place pour le questionnement, y compris les doutes qu'on n'ose avouer ouvertement, quand avec humour on fait remonter le non-dit, quand se jouent des complicités inattendues, quand des réflexions libres surgissent des participants, quand ils me sentent l'un des leurs. Bref, quand le subjectif entre en jeu, y compris dans le rapport à Dieu, à sa révélation, aux rites qui se déroulent. Voyons-en un cas type.

Un cas type de subjectivation de la foi

Les rites d'adieu et de deuil s'accompagnent de délibérations de tous ordres dans la famille du défunt. Sont à vif les plus profonds sentiments. De même, les positionnements face à la mort. Souvent la question religieuse surgit et fait objet de débats. Je propose ici le récit d'un cheminement que j'ai vécu avec une famille, je devrais dire deux, celle du défunt lui-même et sa famille d'origine. (ils m'ont permis de raconter ce que nous avons vécu ensemble. Bien sûr, les noms sont fictifs.)

Normand vient de mourir. Il a 67 ans. Depuis l'âge de 20 ans, il a connu de très graves maladies. Malgré celles-ci, il n'a cessé de travailler comme un forcené pour les siens. Un homme silencieux, très intérieur, mais en même temps un compagnon de travail attentif aux autres, comme il l'était avec sa femme et ses enfants. C'est dans la nature qu'il trouvait son jardin secret. Ses dernières années ont été particulièrement tragiques à cause d'un cancer agressif et on ne peut plus souffrir. Il vivait un profond désespoir qui a marqué ses « dernières volontés ». Incinération rapide et épandage de ses cendres sur

la montagne derrière son chalet d'été où il se réfugiait souvent seul. Il en était venu à « ne plus croire en rien ». Comme ami de sa famille d'origine, de son épouse et d'un de ses enfants, j'ai été convoqué en vue des funérailles.

Quand je suis arrivé à la maison, il y avait un débat plus que houleux autour des funérailles. Les chrétiens de sa famille d'origine voulaient un « service à l'Église en bonne et due forme ». Son fils [199] aussi. Sa femme et sa fille interprétaient à la lettre ses derniers dires. « Je ne crois plus en rien. » La sœur du défunt, qui l'avait accompagné tout au long de sa maladie, soutenait que dans son désespoir il criait, comme Job, sa révolte à Dieu. « Que savons-nous de son jardin secret on ne peut plus silencieux et qu'est-ce qui nous empêche de lui dire ensemble notre amour et notre adieu ? Normand ne nous a jamais dit qu'il ne voulait rien de cela. On ne peut pas le balancer comme ça en deux temps, trois mouvements. Ce serait nous ravalier nous-mêmes et le traiter lui-même par-dessus la jambe. Il me semble qu'on pourrait s'entendre sur un style de célébration où tout le monde pourrait être à l'aise. Qu'en penses-tu, Jacques ? »

J'étais piégé. Je savais très bien que cette décision leur appartenait. Il restait pas mal de réserve, de non-dit autour de la table. Je suis parti du début de consensus pour l'expression communautaire d'un adieu signifiant. Alors, j'ai suggéré qu'on fasse un tour de table sur la mémoire et les traces que nous laisse Normand. Peut-être pourrions-nous alors mieux préciser l'adieu qu'on veut lui faire. Tout a débouqué. Chacun a mis du sien. Et l'on a construit l'adieu avec ces riches apports marqués d'une étonnante profondeur morale et spirituelle, même les plus modestes anecdotes avaient de l'âme. Avec une découverte commune du Normand profond qu'on n'avait pas soupçonné. Telles ces remarques : « Normand avait foi en nous. » « Il y avait de la foi dans son courage pour surmonter ses idées suicidaires, pour aller au bout de sa vie. » « Il priait sa vieille mère. » « Il y avait de la foi dans son amour de la nature et de la vie [...] dans sa profonde honnêteté et son souci d'un travail bien fait. »

On s'est entendus pour une convocation de la parenté, des compagnons de travail et des amis dans l'église une heure avant l'office religieux. « On ne saute pas trop vite sur la religion. » À l'arrière de

l'église, en cercle, on va lui rendre hommage, on va faire communauté en coude à coude, après tout, c'est lui qui est la première raison de notre rassemblement. « Toi, Jacques, et Marie, on vous délègue pour faire écho à ce qu'on vient de dire sur Normand. Nous, on est trop émus pour le faire. »

[200]

La famille inversait ainsi la démarche habituelle où le témoignage se fait à la fin de la célébration religieuse et je me disais intérieurement : c'est pas bête ça, partir d'abord de notre socle humain, de notre commune condition devant la mort, qu'on soit croyant, agnostique ou athée. Alors là, chacun peut se sentir concerné. Le premier « spirituel » ne se loge-t-il pas dans les profondeurs de notre humanité. N'était-ce pas ce que nous venions de vivre autour de la table ? Nous avons donc construit toute la célébration à partir de cette base.

Mais je tiens à noter ici les implications évangéliques et pastorales de cette démarche.

Nos églises avec leurs bancs en rangs d'oignons et le chœur surélevé se prêtent peu à l'expression concrète de la fraternité humaine et évangélique, à la posture communautaire, à la grande communion qu'appelle l'adieu à un être cher. Nous avons donc décidé qu'après les échanges de sympathie à l'arrière de l'église, nous allions faire cercle autour du défunt et de sa famille. Avec le pari qu'au départ de la célébration nous allions faire corps ensemble sur ce socle de notre commune condition humaine devant la mort. Socle qui symbolise aussi la vie partagée et nos corps unis qui donnent sens à la vie du défunt et à son adieu. N'est-ce pas lui qui d'abord nous rassemble ? Dans un tel contexte, chaque invité peut se sentir partie intégrante de la cérémonie dans le déroulement qui va suivre. L'incarnation du Verbe fait chair nous autorise à aller à Lui avec notre propre chair à la fois blessée et en quête d'espérance. Du coup, la vie et la mort d'un des nôtres peuvent nous renvoyer à notre propre vie et à notre propre mort. C'est d'abord cela qui est dans le champ de conscience de tous et chacun. Et c'est de là qu'il fallait partir, fraterniser et prier ensemble. Rappeler d'entrée de jeu sa vie, c'est impliquer la nôtre.

C'est ce sens que sa soeur et moi nous voulions donner à la première parole de réception et d'envoi. En voici le texte. Un texte de facture symbolique. Point d'argumentaire qui s'impose et parfois divise. Plutôt des symboles qui donnent à penser chez chacun, qui invitent chacun à faire son propre sens. Sans compter la portée [201] communuelle du symbole qui se prête à une sensibilité commune, à une ouverture transcendante de rencontre de nos âmes. C'est ça qui manque à beaucoup de nos liturgies trop formalisées, ritualisées, stéréotypées dans des formules standardisées, comme si le rite se suffisait à lui-même. Il y manque la parole vive de nos propres mots personnels de la vie courante partagée. Nous nous disions en préparant cette célébration qu'il fallait faire les choses autrement, et même renverser la démarche qui loge à la fin de la célébration ce qui devrait en être le départ : le défunt lui-même avec sa vie et sa mort, et ceux qui sont venus lui dire adieu. Sinon, le principe communautaire devient lettre morte. La dispersion des gens dans l'église et parfois les bancs vides en avant sont la preuve physique de l'absence de communauté. C'est au début qu'il faut faire corps. Nous allons voir comment ce renversement de démarche a suscité un climat communionnel intense durant toute la cérémonie. Voici donc le texte de départ qui, de toute évidence, a touché profondément les participants.

Recevons-le en gardant en vue le contexte évoqué plus haut d'un cercle en coude à coude autour du défunt et de sa famille. Et aussi le fait que tous les participants ont déjà un lien avec le défunt ou avec un ou des membres de la famille. Cette assise première est importante pour saisir l'impact qu'a pu avoir cette entrée de jeu. Je rappelle aussi que ce texte va être lu par la soeur du défunt et moi-même. Cela aussi a une portée symbolique importante. Ce n'est plus « l'affaire » exclusive du curé. Ce qui remet en cause la conception beaucoup trop cléricale de la « présidence » d'une célébration qu'on prétend communautaire !

Dernière remarque avant la lecture de ce texte. Il ne s'agit pas ici d'une démarche extérieure à la célébration chrétienne comme telle. Le Dieu de la Bible et de Jésus nous rejoint là où nous sommes, tels que nous sommes, dans notre humanité, notre vie réelle, nos pensées, nos sentiments, nos options de fond. On ne saurait trop le redire. Dieu ne

veut pas nous dominer, nous posséder. Il nous aime pour nous-mêmes. Nous ne sommes pas des objets de son salut, mais des sujets debout, acteurs, collaborateurs. Il ne nous sort pas [202] de notre humanité pour nous diviniser et nous inviter chez Lui. Saint Thomas présente l'Incarnation comme une assomption de notre humanité en Dieu. Ce qui implique qu'on parte de notre propre socle humain séculier, de notre être au monde, de notre âme et conscience.

Voilà ce que nous avons voulu signifier dans ce texte.

À DIEU, NORMAND

Il était une fois un homme tout simple et solitaire qui cachait au fond de lui un jardin secret qui le rendait beau du dedans de son être.

Un amoureux de la nature qu'il caressait avec des yeux silencieux d'aurore paisible et de crépuscule merveilleux. Il lovait les siens dans les sentiers intimes de son sous-bois intérieur mystérieux.

Sous les cendres de ses épreuves et douleurs, il y avait toujours une braise ardente de fidélité et d'intense ferveur.

Sa profonde tendresse venait à bout de la colère de ses désespérances, et du bougon qu'il était comme un cactus toujours vert, même au milieu de son désert.

C'est dans l'ouvrage si bien fait de ses mains qu'on découvrait sa vérité, son honnêteté et son aménité.

Il disait ne croire en rien. Et pourtant quelle foi en la vie et aux siens, sans compter sa prière à sa vieille mère.

Et puis, comme les arbres, il est mort debout, sans baisser les bras, pour aller de lui-même jusqu'au bout.

Il a voulu partir incognito, sans laisser d'adresse et sans mot.

Mais nous, nous voulons avec lui pendre la crémaillère dans sa nouvelle demeure où il a transporté le jardin secret de son grand cœur.

Normand, Pardonne-nous, nous étions incapables de te quitter sans l'espérance d'un au revoir, car nous sommes sûrs que le Bon Dieu va te recevoir.

Toi qui as porté courageusement toutes tes croix de chemin.

Toi qui as été au milieu de nous un bel être humain.

Avec Lise ta compagne jusqu'à la toute fin.

Avec Marie-Claude et Stéphane, ton frère et tes soeurs et ta parenté.

Nous te présentons avec notre fierté de toi et ton humilité

à Dieu qui t'attend au-delà de ton tragique destin.

Nous vous invitons à rejoindre Normand avec un moment de silence dans nos coeurs, dans nos âmes, dans notre propre jardin secret. C'est [203] d'abord le silence qui ouvre au sens de la vie et de la mort, à l'au-delà et à leur mystère. Le deuil d'un être cher nous aide à apprivoiser notre propre mort qui fait partie de la vie. Félix Leclerc disait qu'il y a plein de vie dans la mort. Du bord de la mort on donne davantage un sens précieux à la vie pour mieux la vivre, la goûter et la bonifier.

La liturgie chrétienne de l'adieu est profondément marquée par l'horizon d'espérance que la Révélation de Dieu donne à la vie, à la mort et à son au-delà.

LECTURE DU LIVRE D'ISAÏE

Le jour viendra
où le Seigneur, Dieu de l'univers,
préparera pour tous les peuples un festin sur sa montagne.
Il enlèvera le voile de deuil qui enveloppait tous les peuples
et le linceul qui couvrait toutes les nations.
Il détruira la mort pour toujours.
Le Seigneur essuiera les larmes sur tous les visages, et par
toute la terre il effacera l'humiliation de son peuple ;
c'est lui qui l'a promis.
Et ce jour-là, on dira :
« Voici notre Dieu,
en lui nous espérions, et il nous a sauvés. »

ÉVANGILE DE JÉSUS CHRIST SELON SAINT JEAN

À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père,
il disait à ses disciples :
« Ne soyez donc pas bouleversés :
vous croyez en Dieu,
croyez aussi en moi.
Dans la maison de mon Père,
beaucoup peuvent trouver leur demeure ;
sinon, est-ce que je vous aurais dit :
"Je pars vous préparer une place" ?
Quand je serai allé vous la préparer,

je reviendrai vous prendre avec moi ;
et là où je suis,

[204]

vous y serez aussi.
Or, la volonté du Père qui m'a envoyé,
c'est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés,
mais que je les ressuscite tous au dernier jour.
Car la volonté de mon Père,
c'est que tout homme qui voit le Fils et croit en lui
obtienne la vie éternelle ;
et moi, je les ressusciterai au dernier jour. »

Homélie

Normand a été de ceux pour qui la vie n'a pas ménagé bien des douleurs. Il a beaucoup souffert. Dans nos cimetières on voit sur les monuments cette notice nécrologique : « Qu'il connaisse enfin le repos éternel. » S'il en est un à qui ce souhait convient, c'est bien Normand. Outre les membres de sa famille dont nous aurons un écho tantôt avec Pierre, j'ai entendu des propos très chaleureux et admiratifs d'un de ses compagnons de travail qui m'a dit ceci :

Normand, c'était du pain blanc. Un homme de devoir. Un souci constant du travail bien fait. Un homme fidèle. Un père profondément attaché à ses enfants. Un compagnon de chasse et de pêche attachant qu'on tenait toujours à avoir avec nous autres. Et ce qui est trop rare aujourd'hui, Normand était honnête au sens fort du terme.

En écoutant cela, je pensais au prophète Michée de la Bible qui disait : On t'a fait savoir, homme, ce que Dieu attend de toi, rien que la bonté et la justice.

Je pensais aussi à l'Évangile de Jésus Christ qui laisse entendre qu'aux yeux de Dieu, ce n'est pas d'abord la religion qui distingue les êtres, mais leur humanité ou leur inhumanité. Quand on va se présenter devant Dieu, c'est cela qui va compter. Et c'est à travers cette humanité de Dieu lui-même en Jésus que des êtres même non croyants pourront découvrir son vrai visage.

Dieu ne retient que le bien, le bon qu'on a fait. Les premiers chrétiens disaient *de mortuis, nihil nisi bonum*. En français, cela veut dire : des morts on ne dit que du bien. Ils avaient compris que le [205] Dieu de Jésus et de l'Évangile a fondamentalement un préjugé favorable sur ce qu'il y a d'humain en nous.

Il y a une phrase très étonnante dans l'Évangile. Jésus va jusqu'à dire : « Sache aimer tes ennemis. » J'ai mis bien du temps à comprendre toute la portée de cet appel.

On sait combien la violence ne cesse de ressurgir dans toute l'histoire humaine. Y compris dans le monde d'aujourd'hui où souvent règne la loi du talion : *œil pour œil, dent pour dent*. Une chaîne de violence sans fin. S'il y a quelque chose d'unique dans l'Évangile, c'est bien la remise en cause et le dépassement de ce cercle vicieux, de cette logique de mort. L'humanité de Dieu en Jésus, c'est de remettre toujours la vie et l'humain de l'avant. Comme s'il nous disait : ne perds jamais de vue que même tes ennemis sont des êtres humains. La bonté est plus profonde que le mal. C'est notre base commune, et aussi la conviction chrétienne pour surmonter nos différends, nos haines, nos luttes contre l'injustice, et pour accéder au pardon et à la réconciliation. La croix et la résurrection de Jésus marquent la victoire de la vie sur la mort, de l'amour sur la haine, de l'espérance sur le désespoir.

Normand a vécu des souffrances horribles et désespérantes. C'est pas facile de croire en Dieu avec pareilles détresses déchirantes. C'est pour ça que Dieu en Jésus a voulu vivre avec nous nos crucifixions.

Marie-Marthe lui a dit avant sa mort : « Normand, t'es rendu au bout du tunnel. Tu ne seras plus où tu étais, mais tu seras où nous sommes, vivant en nous. Tu seras accueilli de l'autre bord par bien des nôtres. Tes souffrances sont finies, la mort n'a pas le dernier mot, t'as un pied à terre de l'autre côté de la vie. Dieu vient te chercher, te délivrer et t'offrir son ciel avec ceux qui t'ont précédé. Tu seras notre pied-à-terre de l'autre côté. »

Juste avant sa mort, Normand a ouvert, un instant, tout grands ses yeux. Moi, j'ai vu cela plusieurs fois en accompagnement des agonisants. Un vétérinaire m'a déjà dit qu'on ne voit jamais ça chez les animaux qui meurent. Preuve qu'on n'est pas des chiens, qu'on est plus que cela. Marie-Marthe m'a dit quelque chose qui m'a bien frappé en me parlant de ce signe final de Normand. Elle m'a dit : [206] « Pour moi, c'est comme si Dieu venait dire à Normand : Viens-t'en avec moi, je t'aime mon gars, je t'amène aux tiens. Puis, tu vas veiller aussi sur ceux qui restent ; tes amours, c'est pour toujours. Tes souffrances sont finies, mais si tu le veux, ta vie n'est pas finie. Le Seigneur t'attend les bras ouverts. »

Et moi je me dis : se pourrait-il que Dieu nous donne ce signe à nous les vivants qui restons sur la terre pour nous aider à croire en Lui, en la résurrection, en la victoire de la vie sur la mort, en cet amour inconditionnel de Dieu, en la promesse du Christ qui disait : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as confiés. » Comme me disait un cancéreux : « Nous avons été accueillis en venant au monde dans des bras d'amour. » Pourquoi n'en serait-il pas de même à notre arrivée dans l'autre monde, sur l'autre rive de la vie ? Nous ne perdrons rien à y croire, disait Pascal, au contraire nous y gagnons tout.

Tu peux ne pas croire en Dieu jusqu'à ta mort pour un tas de raisons. Mais l'ultime enjeu se vivra lorsque tu verras le vrai visage de Dieu de l'autre bord. Alors là, tu auras à décider librement si tu acceptes l'offre gratuite de Dieu qui t'a créé libre comme Lui.

Mais il y a déjà dans l'être humain, en nous sur terre, une ouverture de conscience et d'âme sur l'infini, sur l'éternel. Ça, c'est spécifique à l'être humain. D'où vient donc cette ouverture sur l'infini en nous, qu'on soit croyant, agnostique ou athée ? On peut donner des réponses différentes à cette question, mais en toute honnêteté, on ne

peut éviter cette question qui hante l'humanité depuis qu'elle existe. On l'a trouvée déjà dans les fameuses grottes de Gibraltar où l'on a découvert des inscriptions symboliques qui remontent à plus de 100 000 ans. Cette question : d'où vient cette ouverture sur l'infini qui est dans la conscience humaine ? Ce qui faisait dire à plusieurs athées modernes, comme Jean-Paul Sartre : « Pour nous aussi la question de Dieu est incontournable. » D'où vient cette ouverture à plus grand que nous-mêmes ?

Si nous occultons la mort, si nous effaçons nos traces sans aucun marqueur, par exemple en envoyant nos cendres dans la rivière, si nous réduisons nos deuils à presque rien, nous fuyons ainsi la question que tous nos prédécesseurs de l'histoire humaine ont su exprimer [207] par leurs rites funéraires. Qui sommes-nous pour rayer ainsi cette expérience fondamentale de l'humanité et de l'histoire ? Les pires barbaries sont celles qui s'ignorent. M'est avis qu'effacer la trace de nos morts, s'effacer soi-même, c'est le plus tragique drame spirituel du monde occidental. C'est rapetisser la vie et l'être humain, pour ne pas dire le ravalier.

Normand était un amant de la nature. Dans la nature, la vie ne cesse de se renouveler. Pourquoi pas nous aussi les humains, avec notre conscience unique dans la création, avec notre cœur où cogne un désir, un vœu d'immortalité.

C'est la première fois, dans ma vie de prêtre, que j'aborde cette question lors de funérailles. Et vous, dans votre for intérieur, où en êtes-vous ?

Du côté de la mort, on ne mesure pas la vanité de la vie mais ce qu'il y a de plus profond dans notre humanité. La foi en la résurrection du Christ et en la nôtre, c'est la seule réponse que j'ai trouvée. Dieu ne l'impose à personne. Il nous la propose, il nous l'offre gratuitement. Quel cadeau !

INTENTIONS DE PRIÈRE

En pensant

à tous les êtres chers qui nous ont quittés,
à notre propre mort.

Seigneur,

Toi qui as fait de la vie une longue et difficile mise au monde
qui mène vers Toi, aide-nous à croire à cette espérance qui tra-
averse la mort et nous conduit au bonheur éternel.

Seigneur, écoute-nous.

Toi qui sais le scandale et la détresse de nos consciences
humaines face à la souffrance et au mal, entends nos cris étouf-
fés que Tu as vécus Toi-même.

Seigneur, écoute-nous.

Toi qui n'as perdu aucun de ceux que le Père t'as confiés, ac-
cueille nos êtres chers dans ton royaume de paix, à ta table qui
rassemblera tous les fils et filles dispersés aux quatre coins de
l'horizon.

Seigneur, écoute-nous.

[208]

Toi qui n'es pas venu pour juger mais pour sauver, nous Te
disons notre confiance et notre abandon à ta grâce, à ta ten-
dresse et à ton indéfectible fidélité.

Seigneur, écoute-nous.

Toi qui as été sensible à la fragilité humaine, aux grandes
épreuves de la vie et de la mort, ranime notre espoir de ce
grand rendez-vous où Tu essuieras toutes larmes de nos yeux.

Seigneur, écoute-nous.

Toi qui aimes tous les êtres humains inconditionnellement, tu
nous amènes aujourd'hui à trouver au tréfonds de nous-mêmes

cette brèche, cette ouverture où Tu donnes sens à notre humaine aventure.

Seigneur, écoute-nous.

Avec paix, confiance et abandon, nous te confions ceux qui nous ont quittés et à travers qui tu nous as aimés, avec l'espérance de franchir un jour les portes de ta demeure éternelle.

La nuit n'est jamais complète.
Il y a toujours au bout du chagrin
une fenêtre ouverte,
une fenêtre éclairée.
Il y a toujours un rêve qui veille,
désir à combler, faim à satisfaire.
Un cœur généreux,
une main tendue, une main ouverte.
Des yeux attentifs,
une vie, la vie à partager.

Paul Éluard

Peut-on mieux dire, avec pareille fibre humaine, notre foi en Celui qui peut nous entraîner au-delà de la mort, de nos deuils inconsolables ? Et ce vœu d'immortalité qui cogne à nos cœurs et à nos âmes ? Mais cet horizon d'espoir ne peut se passer de la mémoire. Mémoire de ce que Dieu a fait dans l'histoire, dans notre propre histoire. Mémoire de ces êtres à travers qui Il nous a aimés. Mauriac disait : « Nous sommes libres de lutter contre le sommeil de la mémoire et de l'oubli. Mais Dieu nous a donné la grâce de ressusciter en nos âmes la présence de ceux qui, dans notre vie, ont été un sang chaud, un cœur brûlant, une chair aimée... »

[209]

J'invite les membres de sa famille à bénir Normand avec nous, et le Seigneur qui l'accueille. On sait comment il disait beaucoup de lui-même, de son âme, à travers le langage des saisons de la nature et de la vie.

Notre vie, comme les saisons, est un long parcours,
et le temps nous est donné
pour que nous puissions chercher et trouver
le véritable bonheur.
Prions aujourd'hui le Seigneur
et bénissons-le pour ses bienfaits dans la vie de Normand
qui vient de nous quitter.
Pour les printemps que Normand a vécus,
pour ses années de jeunesse,
pour les projets qu'il a caressés et réalisés,
béni sois-tu, Seigneur.
Pour les étés que Normand a connus,
pour ses années de travail et de don de soi
où il a semé son temps, ses énergies, sa tendresse
pour les autres, béni sois-tu, Seigneur.
Pour les automnes que Normand a vécus,
pour ses temps de récolte
où il a moissonné le fruit de son travail,
le bonheur qu'il a connu dans ses amis,
ses enfants et ses petits-enfants,
béni sois-tu, Seigneur.
Pour les hivers que Normand a traversés,
pour ses temps de dépouillement et d'épreuves
où mystérieusement une autre saison de vie se préparait,
béni sois-tu, Seigneur.
Pour cette cinquième saison dans laquelle Normand est entré,
saison de plénitude et de paix,
saison hors du temps et de l'espace,
saison dont tu es le soleil et la rosée,
béni sois-tu, Seigneur.
Dieu de toutes les saisons de la vie, jour après jour,
année après année, notre vie est entre tes mains.
Chaque personne est une « histoire sacrée »
dans laquelle sont inscrites les traces de ton passage.

Accorde aujourd'hui à Normand
de découvrir la clarté de ton visage et la joie de l'éternité.
Nous te le demandons dans le Christ Jésus,
notre lumière et notre espérance. Amen.

Ce cas type nous laisse soupçonner les riches virtualités d'une subjectivité d'inspiration chrétienne et ses promesses quand on lui laisse davantage libre cours. Mais on ne saurait mettre en veilleuse les contentieux de nos contemporains au chapitre des rapports de l'Église avec la subjectivité et la conscience. Je vais, ici aussi, m'inspirer d'un autre cas type porteur d'un enjeu très large et profond où la dynamique moderne de réappropriation de la conscience et du discernement spirituel entre en conflit avec le magistère romain qui se refuse à tout débat en la matière.

Un débat de fond à tenir. Rappel historique

Le vaste mouvement d'émancipation qui a marqué, au Québec, le passage de la société traditionnelle à la modernité, s'est accompagné d'une mise en cause de la « chrétienté » où l'Église définissait les règles de la vie individuelle et collective. On a surtout retenu les changements sociaux et politiques de cette époque. Mais on a peut-être trop mis en veilleuse une autre mouvance plus profonde des « mentalités ». Celle-ci a emprunté le chemin de la morale. Comment s'en étonner quand on sait que l'Église avait exercé massivement son contrôle par le biais de la morale. Elle n'a pas su voir venir la *sourde révolte des consciences* parce que la foi restait vivace. Dans les milieux ecclésiastiques du temps, particulièrement en haut lieu, on maintenait le même discours moralisateur de la chrétienté, sans se rendre compte que celui-ci était en train de perdre sa crédibilité. Si bien que l'Église n'a pas compris que la chute massive de la pratique religieuse qui s'est produite abruptement, venait surtout du contentieux moral des chrétiens eux-mêmes. J'étais jeune prêtre à ce moment-là. « Le péché de

la chair » occupait une place majeure dans le discours et la pratique des clercs. Et cela était de plus en plus perçu comme une agression de ce qu'il y avait de plus intime chez les [211] gens. À travers ce moralisme obsessionnel, la conscience et la subjectivité des adultes étaient heurtées profondément, surtout à cause du nouveau contexte de libération à cette époque. La conscience, cette assise fondamentale de l'être humain, devenait forcément un lieu déterminant de l'ébranlement de la chrétienté. Le pouvoir religieux d'ici n'a pas compris cela. Les renouvellements de l'Église à Vatican II, et aussi son triomphalisme, ont été en quelque sorte un écran de cette révolte sourde des consciences qui ne cessait de grandir. L'encyclique *Humanae vitae* sur la morale conjugale n'a fait que confirmer ce contentieux « intime » de la conscience des chrétiens, et leur désaccord avec la position morale de l'Église, définie sans eux... et en l'occurrence, contre leur conscience. Et comme la morale sexuelle occupait une grande place dans la pratique religieuse, il allait de soi que celle-ci écope de cette rupture des consciences avec l'Église. Mais il y a plus.

Vatican II avait redéfini l'Église comme peuple de Dieu. Il accordait une place importante au *sensus fidelium*, c'est-à-dire le discernement spirituel du peuple chrétien. Or celui-ci, massivement, était en désaccord avec la position du pape, non pas en matière de foi, mais en matière de morale. Le pape avait retiré cette question des délibérations du concile, et ce, contre la plus stricte orthodoxie d'un concile œcuménique. Cette rupture historique s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui comme on va le voir dans le cas type que je vais expliciter.

Le spectre du confessionnal

De toutes les pratiques des chrétiens, la plus désertée fut celle de la « confession ». Récemment, dans certaines églises locales, on instaura la célébration communautaire du pardon, avec absolution collective ; ce qui n'excluait pas la confession personnelle au prêtre. Ce fut l'une des plus belles remontées spirituelles depuis l'effondrement de la chrétienté. Cette démarche respectait davantage le sanctuaire de la

conscience, son intimité avec Dieu, sa capacité de discernement spirituel, sans compter la mise en valeur du sens communautaire du pardon.

[212]

Dans mon expérience de la célébration communautaire du pardon, j'ai souvent noté la belle densité de recueillement personnel et de climat communionnel, à cent lieues des crispations et des comptabilités de péchés d'hier. Comme si cette démarche marquée d'une touche de respect des consciences ouvrait un espace de liberté pour une opération-vérité sur soi devant Dieu...accueillant et miséricordieux. Avec étonnement, je vois des non-pratiquants qui s'insèrent discrètement dans notre communauté, avec un profond recueillement. Leurs procès et critiques de l'Église cléricale ne semblent plus avoir de légitimation face à l'authenticité offerte à leur intimité avec Dieu dans cette célébration de son pardon. Comme s'il y avait là un lien vivace au plus profond d'eux-mêmes.

On me dira que la société thérapeutique et le recours fort répandu aux psychologues devraient nous porter à justifier la pertinence de la confession auriculaire et de l'aveu à un autre que soi. Je ne nie pas la part de vérité de ce constat et encore moins l'importance de bons guides spirituels sur les plans de l'expérience de la foi, de la théologie et du rôle du ministre ordonné à ce chapitre. Mais ce qui risque de révolter les chrétiens, c'est le caractère prescriptif et exclusif de la confession auriculaire qui apparaît, chez plusieurs, comme une intrusion obligée et intempestive dans le sanctuaire de leur âme et conscience. De nombreux pratiquants vivent aussi une certaine distance pour ne pas dire une méfiance face à un héritage religieux moralisateur avec son Dieu punitif et effrayant. N'y a-t-il pas là une requête d'un nouvel apprivoisement et d'une libération de cette hypothèque ? L'institution ecclésiale ne semble pas comprendre la portée toujours présente de cette mémoire, de ce substrat historique, culturel, moral et religieux.

La célébration communautaire du Pardon a en quelque sorte, de par l'intérêt inattendu qu'elle suscite, une valeur de *kairos*, de signe des temps et de l'Esprit Saint, et aussi d'espérance.

Mais voilà que nous arrive une lettre de Rome qui nous enjoint de cesser cette pratique et de retourner à celle qui s'est imposée depuis le concile de Trente (XVI^e siècle) jusqu'à nos jours. À la suite d'une présentation la plus objective possible de la position de Rome [213] dans notre communauté chrétienne, à l'unanimité, les membres ont marqué leur désaccord. Y compris des personnes âgées soucieuses de respecter l'autorité religieuse. « Vous ne nous ferez jamais retourner au confessionnal. » Il était évident qu'ils en avaient gardé une mémoire blessée et même ulcérée. De toute évidence le confessionnal est devenu la figure emblématique, non plus d'une libération des consciences mais d'une régression, d'une intrusion intempestive dans leur intimité.

Ce qui les a choqués au plus haut point, c'est que ce retour obligé au confessionnal ne laissait place à aucune délibération ou consultation des chrétiens, à aucune évaluation de la situation historique et présente, à aucun espace d'interprétation et de discernement, à aucun souci de la réception des chrétiens. Bref, une obéissance inconditionnelle. « Comme si Rome n'avait rien à apprendre de nous... comme si le Magistère n'avait rien appris du rejet massif des catholiques des dernières décennies face à plusieurs des positions de l'institution ecclésiastique », disaient plusieurs dans notre consultation paroissiale.

À suivre la logique de cette lettre, les pasteurs et les chrétiens des siècles qui ont précédé le concile de Trente ont erré en pratiquant d'autres rites pénitentiels. Et aussi, bien sûr, nos frères protestants qui se démarquent du nôtre, qui se veut exclusif et seul valide.

« On est des millions à ne pas comprendre. Il doit bien y avoir là-dessous quelques raisons qui méritent un peu plus d'attention et de respect ! Ne savent-ils donc pas qu'une loi considérée comme inacceptable par la majorité reste lettre morte ? »

En entendant cette remarque, je pensais au cardinal Congar qui disait à Paul VI : « Un des premiers critères de discernement spirituel, c'est le bon sens réfléchi. Ne pas le reconnaître chez les chrétiens,

c'est très grave. » Et moi, comme pasteur, qu'allais-je faire ? Je ne pouvais tout de même pas les « prendre au collet » pour se confesser.

Il y a là-dessous un fort débat de fond à mener sur les rapports historiques de l'Église catholique avec la conscience. Depuis un bon moment, le magistère romain étend son champ d'infailibilité, sinon [214] un discours impératif qui étouffe les débats de fond sur des questions qui préoccupent de nombreux catholiques. Et la plus grave est celle soulevée par les observateurs protestants au concile Vatican II, à savoir un magistère qui, en pratique, se situe au-dessus des sources chrétiennes et, implicitement, comme interprète exclusif de celles-ci, comme seul déterminant décisif de la conscience. Ce qui révolte tant de contemporains en Occident.

Dans les prochains paragraphes, je m'adresse à certains de mes confrères qui se couvrent de l'autorité de saint Thomas, docteur de l'Église, pour me donner des leçons sur la conscience. Je tiens à leur rappeler ce que saint Thomas en dit. Qu'ils lisent donc le chapitre 19,1-10 de la *Prima Secundæ* de sa Somme théologique, le *De veritate*, et ses commentaires sur l'épître aux Romains (ch. 14, v. 14). La question 19, art. 10, est une belle illustration du respect de la conscience par Dieu lui-même. Mais il en va aussi des assises anthropologiques. Et saint Thomas de prendre un exemple quasi scandaleux : « Croire au Christ est incontestablement chose bonne et nécessaire au salut ; toutefois si quelqu'un est persuadé qu'adhérer au Christ est une chose mauvaise, il est tenu de suivre sa conscience, et même il pécherait dans le cas contraire. » C'est le risque que Dieu a pris avec nous (*De veritate*, Q. 17, art. 3 et 4 ; voir aussi *Super Ipissolas S. Paul, Lectura, ad Romanos*, Marietti, 1953, Lectio II. par. 1119, p. 208).

Je cite ces références pour bien marquer que le recours à la tradition dans la lettre de Rome (*Misericordia Dei*) tait cet aspect important de la tradition de l'Église en connivence avec nos plus belles valeurs modernes.

Par-delà ces rapports du Magistère à la conscience qui sont à revoir, il y a l'enjeu de la liberté chrétienne si chère aux Pères de l'Église et aux chrétiens d'hier et d'aujourd'hui. À ce propos Paul Valadier écrit ceci :

Le régime de liberté chrétienne selon l'Esprit ne peut s'accommoder d'un régime légaliste qui fixerait par les règlements l'ensemble du comportement humain. À suivre cette ligne de pensée, la loi divine évangélique est alors le contraire d'une obturation, mais bien plutôt une ouverture à l'Esprit qu'aucune règle inutile ne doit surcharger. (*Éloge de la conscience*, Seuil, 1994, p. 202)

[215]

La comptabilité des péchés à laquelle Rome nous oblige est de cette facture légaliste !

De toutes les questions soulevées ici, celle de la conscience dans notre culture moderne est la plus susceptible de nous inviter à de profondes réinterprétations des rôles magistériels et pastoraux jusque dans nos sources chrétiennes, particulièrement celles du sacrement du pardon et de l'éthique. Comment nier que le respect de la conscience a pris une importance beaucoup plus poussée aujourd'hui, en relation avec la transcendance que nos contemporains accordent à la personne, à son autonomie, à sa liberté, à son intimité, à son autodétermination. Bonhoeffer n'a pas parlé sans raison de l'homme parvenu à sa majorité. La culture citoyenne et démocratique est un indice parmi cent de cette philosophie qui met de l'avant l'être humain qui vaut par lui-même et pour lui-même.

Le schème tridentin reste bien vivace dans l'Église catholique et sa tendance hiérarchique, hétéronomique et monopolisatrice du « sens chrétien ». D'où sa méfiance de la conscience suspectée de relativisme arbitraire. D'où la tentation d'accrocher l'éclairage et la correction de la conscience presque uniquement au magistère et au ministère ordonné. Sur la pointe d'une seule référence évangélique, « lier et délier la conscience », on fonde un pouvoir qui a glissé si souvent dans l'arbitraire et la surcharge de prescriptions. Travers que Jésus a plus d'une fois dénoncé devant les pharisiens.

Bien au-delà de la morale est ici en jeu la liberté chrétienne, dans l'Esprit qui l'inspire dans l'âme et conscience de chacun. Isaïe, Jésus

et Paul nous ont révélé ce cadeau formidable de l'Esprit qui enseigne le croyant au plus quotidien de sa vie, au plus profond de son intimité. Et les Pères de l'Église ont parlé magnifiquement de la liberté comme fondement humain de l'Alliance de sujet à sujet que le Dieu des deux Testaments nous a léguée. C'est par là qu'il nous a créés à sa ressemblance. À cet égard, les conquêtes modernes de la liberté de conscience, du citoyen adulte, de la transcendance de la personne sont des valeurs qui viennent du judéo-christianisme. Des valeurs plus en accord avec celui-ci que ne l'est le schème tridentin auquel se réfère jusqu'à satiété la lettre *Misericordia Dei*.

[216]

Mais qu'on me comprenne bien, cette démarche critique, je la fais au nom d'une foi chrétienne « plus en santé », plus inspirante, plus heureuse. La vie d'aujourd'hui tout autant que celle d'hier est toujours aussi âpre. Le mal et le péché ne cessent d'être objets de lutte et de salut. Il ne faut pas en remettre, mais plutôt retrouver cette dynamique typiquement thomiste de la grâce qui ne détruit pas la nature, mais la rehausse, la guérit et l'élève jusqu'au Dieu vivant, amoureux de l'être humain au point de se faire l'un des nôtres en Jésus de Nazareth. Alors le pardon devient célébration.

Cette dynamique de la réappropriation de la conscience chez les esprits modernes fait partie du nouvel art de vivre qui, depuis quelques années, s'ouvre sur les valeurs spirituelles, sur la valorisation de l'intériorité. Et chez les croyants, il y a là une voie d'accès importante à une véritable foi d'adulte capable de discernement spirituel. L'obéissance inconditionnelle qu'exige le pouvoir religieux leur apparaîtra, plus que jamais, comme une infantilisation insupportable. C'est éteindre, d'entrée de jeu, le goût de chercher dans l'Église un lieu de sens pour penser sa vie et sa foi par soi-même, pour en dialoguer avec les autres de plain-pied, et pour ressourcer ses engagements d'adulte.

Et cela, au moment où de nouvelles soifs d'intériorité pourraient puiser aux richesses inépuisables des sources chrétiennes. La troisième étape de cet ouvrage tente justement de revisiter le cheminement

historique de l'intériorité en Occident, et plus particulièrement dans l'évolution de la tradition judéo-chrétienne qui l'a tant marqué. Mais auparavant, un intermède sur certains travers actuels qui bloquent l'accès au formidable patrimoine historique occidental sur l'évolution de la conscience, de l'intériorité et les engagements qu'elles inspirent.

[217]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Deuxième partie.
Le nouvel art de vivre. Discernement critique

10

L'anti-jardin secret et le mythe de la transparence

Le confessionnal médiatique

[Retour à la table des matières](#)

J'ai évoqué dans le chapitre précédent le spectre du confessionnal en milieu catholique. Quelle ne fut pas ma surprise de voir apparaître le même spectre dans une émission récente de télé-réalité, *Loft story*! Un succès de cote d'écoute incroyable. Dans ce *reality show* qui porte bien son nom (!) voici le confessionnal qui refait surface. Est-ce une ironie de l'histoire ? Un retour du refoulé ? Une répliation culturelle ? « Tout de même pas une nostalgie ! » me disais-je. Le vieux curé que je suis n'en croyait pas ses yeux, ni ses oreilles. Eh bien, à force d'être en retard, on finit par être en avant ! Une vraie mine pour l'observation sociologique.

Dans un premier temps, j'entendais toutes sortes de critiques sur cette émission. Mais devant le consensus très majoritaire des Québécois, plusieurs analystes médiatiques se sont mis à y trouver toutes sortes de qualités extraordinaires : qui un reflet de la vraie réalité, qui une dramaturgie populaire inédite, qui un regain d'appartenance commune, qui un formidable menu du jour pour les conversations quotidiennes, qui un phénomène à la grandeur de l'Occident, comme une scénarisation du mythe de la jeunesse que partagent même les aînés. Et quoi encore qui allait dans le sens d'une unanimité sociétairertrouvée. Si bien que les esprits qui critiquaient encore cette émission étaient « regardés de travers ». Ceux-ci, bien sûr, ne [218] comprenaient rien à ce spectacle en prise avec le plus, plus réel de nous-mêmes et de notre société postmoderne ouverte sur tout, tout. En plus de cela, c'était très sexy... de beaux spécimens femelles et mâles en perpétuelle chaleur. jour et nuit. Bref tous les atouts étaient là pour un succès assuré que les cotes d'écoute confirmaient. Voyons un bref rappel de la facture de cette série d'émissions.

Je disais donc qu'à chaque séance il y avait la séquence récurrente du confessionnal. Chacun des protagonistes devait révéler aux millions de téléspectateurs ce qui se passe au plus intime de lui-même. Tout dire de soi pour que le public sache tout, car celui-ci doit pouvoir les juger, les évaluer et voter démocratiquement pour éliminer progressivement les candidats qui ne correspondent pas à ses goûts, et déterminer les deux finalistes susceptibles de représenter le couple idéal récipiendaire d'une grosse somme d'argent.

Les participants eux-mêmes devaient juger leurs compétiteurs et chercher à les éliminer. Toutes les conditions pour une compétition féroce entre eux sous l'oeil de la caméra omniprésente : tantôt confessionnal, tantôt tribune tantôt gibet d'exécution. Avec en prime le climat sensuel de la commune des hippies d'hier, mais cette fois dans le huis clos le plus rigoureux. On n'en sort que sous le signe d'un rejet obligé, sanctionné par la sentence finale du public voyeur. « l'oeil de Dieu était remplacé par l'œil du public », fait remarquer l'écrivain Milan Kundera. « La vie s'était transformée en une seule et vaste par-touze à laquelle tout le monde participe », ajoute-t-il.

L'effraction de l'intime était hier encore conçue comme une violence dont chacun cherchait à se protéger. Pire encore, la profanation de l'espace privé était le propre de la tyrannie... Or, voilà que cet imaginaire collectif est bouleversé par une étonnante inversion des valeurs. L'exhibition de l'intimité, jadis redoutée et contrainte, devient une démarche non seulement spontanée mais valorisée comme la réalisation d'un quasi-droit de l'homme. Par le canal des médias, un prurit d'aveu volontaire emplit soudainement l'air du temps de confidences inimaginables et de confessions extrêmes ¹³.

[219]

Dans le cas de Loft story, l'insignifiance des dialogues de quelques secondes n'arrivait pas à masquer le cruel procès tous azimuts qui avait cours. Un procès travesti en fête ludique offerte comme spectacle divertissant. Divertissement pascalien que certains critiques ont qualifié d'opium du peuple. Un jeu psychodramatique loin des enjeux du pays réel.

Enjeu d'une société marchande qui s'empare « de l'intime pour en faire un espace publicitaire ». Course aux cotes d'écoute rentables. Mais ce constat laisse entière la question de la « demande » de telles émissions dans nos sociétés occidentales plus instruites qu'hier. D'où vient donc cette envie de s'exposer à tous les regards ? Certains soutiennent que notre culture de plus en plus narcissique débouche non plus seulement sur l'obsession de l'image de soi, mais aussi sur celle d'être vu par des millions d'autres. Souvenons-nous de ce fameux poster publicitaire de Toshiba qui mettait en scène un jeune homme nu sur un rocher face à la mer, et devant lui un écran téléviseur qui repercutait son image dans le monde entier. Ou encore, cette autre mise en scène, celle-ci critique, du monologue Sol : « Lors d'un procès télévisé, le juge acquitte l'accusé, et celui-ci se tourne vers l'auditoire et dit : "Vous aussi voulez-vous me quitter ?" » Sol évoquait ainsi un contexte médiatique qui donne un statut prestigieux à celui qui prouve qu'il est plus victime que toutes les autres victimes. Mais la question

¹³ Jean-Claude GUILLEBAUD, *Le goût de l'avenir*, Paris, Seuil, 20033, p. 143-173.

et l'enjeu sont plus larges et plus profonds. D'où vient donc cette complicité du grand nombre avec les médias qui incitent chacun à se livrer spontanément, à se mettre à nu, sans nul besoin de la contrainte ? Jean-Claude Guillebaud nous offre ici une réflexion éclairante :

La divulgation volontaire du secret finit par supplanter dans les médias - en termes d'audience et de volume - les genres les plus anciens comme la politique ou les débats d'idées. Plus significatif encore : ces émissions d'aveux, qu'on reléguait jadis aux heures avancées de la nuit, deviennent des produits d'appel. J'avoue donc je suis ; j'écoute l'aveu de l'autre, et je me rassure sur moi-même : la nouvelle doxa cultive le narcissisme insistant ¹⁴.

[220]

Il y a une vingtaine d'années, Michel Foucault disait que nos sociétés étaient devenues singulièrement avouantes et que l'homme d'Occident s'était transformé en une bête d'aveu. Il y a là un nouveau rapport de l'intimité avec elle-même, comme si le secret intime était maintenant considéré comme une soustraction coupable au regard d'autrui. La pudeur du quant-à-soi est connotée négativement. « Un enfermement dont chacun doit s'extraire. »

On se divulgue partout, à la maison, au travail, avec les amis, avec les étrangers, dans les tribunes téléphoniques. Cela fait partie de l'idéologie de l'épanouissement de soi. « Plus je suis transparent, plus je risque de me retrouver moi-même. » La démarche thérapeutique devient un mode de vie dans la conversation courante. La privauté, le silence, le secret, la réserve, le jardin secret de sa vie intime « n'ont plus les faveurs du langage courant ». Il faut tout avouer aux autres pour se sentir mieux, pour se comprendre et être compris et reconnu.

Cette transparence obligée de soi, cette intimité sur la table semblent devenues des conditions pour se sentir exister. Est-ce un substitut au lien social de plus en plus réduit, et même dévalué ? L'autre n'a

¹⁴ Jean-Claude GUILLEBAUD, *op. cit.*, p. 145.

de sens pour moi que comme miroir dans lequel je me mire. Entre lui et moi, point de mystère. Me voilà dans toute ma totalité ! Une totalité qui se dit, se veut souveraine, et pourtant si dépendante de l'autre, de son acceptation inconditionnelle. Avec les médias, la distinction pourtant très moderne de l'espace privé et de l'espace public s'estompe. Et dire que nous avons cru nous émanciper du village d'hier où tout le monde savait tout de chacun.

D'aucuns rétorqueront que c'est une façon de restaurer aujourd'hui des liens avec les autres. Mais rien n'est moins sûr si on en juge par le caractère éphémère de ces rencontres narcissiques, de ces monologues parallèles dans une culture pop psychologique qui impose à chacun de « projeter une image désirable de lui-même, de susciter l'envie, le désir, l'empathie afin de combler en soi-même un vide spécifique ». Comment nier l'impératif du look, du paraître, du jeu de l'offre et de la demande, des signes symboliques de statut et de richesse sur lesquels les agences de publicité misent à fond. Il n'y [221] a plus alors de « marge » entre le dedans et le dehors, l'être et le paraître. Il faut se mettre en constante représentation de soi. La mode du nombril à l'air en est une juste caricature.

Quelle ironie de l'histoire, après le procès du confessionnal d'hier et de ses aveux secrets, voilà qu'à ciel ouvert et sur les ondes et les écrans des médias, non seulement on se confesse publiquement, mais on révèle l'intimité de ses proches sans qu'ils aient aucune possibilité de se défendre.

Il faut bien voir dans toute son ampleur l'extension de ce mythe de la transparence. L'enquête judiciaire, par exemple, se fait désormais au vu et au su de la foule, via les médias... La sentence est rendue en cours d'instruction sans que le jugement véritable puisse venir en corriger, après coup, les effets destructeurs (chez l'accusé innocent). Les médias ont déjà permis à la foule de désigner coupables des présumés innocents. Même un directeur de rédaction d'un grand journal avouait : « Dans le médiatiquement correct actuel, s'instaure une dictature de la transparence qui heurte le bon sens, viole les lois existantes, décourage le sentiment démocratique. » Ainsi, de mille et une façons, mine-t-on chaque jour davantage l'espace intime. L'anthropologue

Georges Balandier écrit ceci : « Le monde est devenu une sorte de système panoptique où tout tend à être vu, et tous à être voyeurs. »

Dissolution de l'intériorité qui nous constitue sujet libre

L'intériorité qui nous constitue sujet libre est une des plus grandes conquêtes humanistes de la tradition occidentale du judaïsme au christianisme, de la pensée gréco-romaine aux Lumières. Socrate, Sénèque, Jésus, Augustin, Descartes, Pascal, Kant, et plus près de nous, Nietzsche, Husserl, Heidegger, Camus, Kafka, Taylor et tant d'autres ont soutenu, à partir d'horizons différents, que l'accession à l'homme comme sujet passe par l'intériorité, la conscience et l'irréductible subjectivité de la personne. Cette réalité substantielle de l'intimité inviolable, cet espace exempt de dispersion où se déploie ce qu'on appelait hier encore la vie intérieure. Espace soustrait à la [222] contingence, abrité du pillage et de la dissipation, sanctuaire inviolable qui pouvait échapper aux tortionnaires de toute espèce.

D'autant plus inquiétante est cette banalisation fort répandue de l'intimité. Michel Foucault, en commentant Sénèque, a bien analysé cette ouverture excessive de l'individu vers le dehors et l'incapacité de se rassembler soi-même dans la constance et la permanence. On pense ici à ce qu'aujourd'hui on dit d'un esprit ouvert. Ouvert à tout et à rien, qui change d'opinion facilement. Un esprit sans mémoire ni intériorité, « dissous en somme dans la transparence », qui laisse sa vie s'écouler, soumis inconsciemment aux modes du jour, à des conformismes qu'il ignore comme tels. La transparence est dans le paraître, plus qu'une exhibition de l'intime, justement parce qu'il y a si peu de contenu intérieur. Et la parole tient alors surtout du bavardage. « Soupe communicationnelle où tout se vaut et s'équivaut. »

Qu'on nous comprenne bien, nous ne mettons pas en cause les exigences légitimes de transparence dans les diverses pratiques individuelles et collectives, professionnelles, gestionnaires, économiques et politiques, mais plutôt ses dérives narcissiques exhibitionnistes, « po-

tineuses », et ses travers médiatiques sans réserve, sans respect, sans limites. Point n'est question ici de minimiser l'importance de dire la vérité et de débusquer les manoeuvres occultes, injustes ou mensongères de tous ordres. Pas question non plus de souhaiter une quelconque censure du précieux sens critique. Mais l'idéologie actuelle de la transparence en tout et par tout, pour tout, ne semble souffrir aucune distance critique, tout en se drapant de vertu indiscutable, avec un halo de pureté qui nie toute possibilité de cruauté, d'humiliation, de mépris ou d'insensibilité à des tiers qui parfois en sont blessés à vie. Sans compter les conséquences ravageuses collectives, par exemple la stigmatisation populiste de tout un corps social, de toute une famille.

On le comprendra mieux en faisant l'examen de l'évolution des rapports récents à ces autres références que sont l'innocence et la culpabilité. L'innocence qui, grâce au droit, et particulièrement à l'*Habeas corpus*, a acquis ses lettres de noblesse.

[223]

Toute l'histoire de la modernité démocratique peut s'interpréter, en effet, comme une lente conquête de l'innocence individuelle contre les culpabilités du passé. On ne saurait nier la pertinence de la critique des pouvoirs religieux et civils qui ont abusé, culpabilisé les consciences. Y compris les récents régimes dictatoriaux et totalitaires. Mais comme la transparence non critique, l'innocence non critique peut tourner en perversité. Pensons à tous les « purs » de l'histoire qui ont torturé, tué des innocents jugés impurs, qui au nom de la religion, qui au nom de la morale, qui au nom de la pureté raciale, de l'idéologie politique ou autre. Tout cela est bien connu.

Mais ce qu'on a le moins évalué, c'est la dérive de l'innocence vers la déculturation la plus radicale de soi et les diverses formes que celle-ci a prises aujourd'hui, y compris dans certaines tendances des sciences humaines. Même des philosophes à la mode comme Lipovetsky en ont fait un éloge joyeux ¹⁵

¹⁵ Gilles LIPOVETSKY, *Le crépuscule du devoir*, Paris, Gallimard, 1992 ; repris en « Folio » en 2000.

L'état d'innocence serait-il devenu un trait majeur de la postmodernité ? Comme si on avait oublié toute l'expérience historique qui nous enseigne que rien n'est plus effrayant qu'une bonne conscience sûre de son fait, qu'un comportement qui divise le monde en purs et en impurs. Jésus de Nazareth a su démystifier ce manichéisme mortifère. Mais il y a plus.

La forme d'innocence qui a gagné la faveur de bien des contemporains, c'est l'innocentement de soi et la culpabilisation des autres. Tout se passe comme si l'un et l'autre se renforçaient mutuellement. Après les procès des culpabilisations religieuses et morales d'hier, voilà « les damnations laïques et médiatiques d'aujourd'hui, sans indulgence, sans pardon, ni rémission... » Cela se joue chez les individus. On ne veut rien savoir de la morale, mais on moralise à tour de bras sur le dos des autres. On dénonce le mal chez les autres sans s'interroger sur le mal en soi. Là aussi, on se révèle d'une bien piètre intériorité. Pourtant on est scandalisé par ces criminels sans remords. Pour soi, le moindre remords serait quelque chose de pathologique.

[224]

L'innocence reconquise impliquerait que l'on rejette le mal à l'extérieur de soi ; la culpabilité consiste à reconnaître que le mal habite aussi en moi. De fait la conscience morale de cette acceptation d'une intériorité du mal est le produit d'une culpabilité fondatrice. Le déni consistant à poser l'existence d'un mal absolu (Bush) pour mieux l'exclure de soi-même est à la source non seulement des paranoïas mais aussi des chasses collectives au bouc émissaire et des inquisitions de toutes natures. Cela signifie que l'alternative intériorité/extériorité du mal concernent aussi bien les groupes, les nations et les individus. Le sentiment de culpabilité peut être ressenti de façon collective, la bonne conscience aussi. C'est peut-être dans ces hypothèses que les choses apparaissent le plus clairement ¹⁶.

¹⁶ Jean-Claude GUILLEBAUD, *op. cit.*, p. 189-192.

Un autre effet pervers de l'innocemment systématique de soi, si bien dramatisé par Dostoïevski, est la victimisation dont nous avons déjà parlé. Une des façons de s'innocenter totalement, de se déculpabiliser de tout, c'est de s'appropriier, toujours et partout, le statut de victime, autant que possible médiatisé et conforté par un article soigneusement choisi de la charte des droits. On sait qu'il y a même compétition victimaire pour passer avant les autres victimes. « La dispute acharnée pour investir ce promontoire symbolique est l'une des caractéristiques de l'époque. » On en a un bel exemple politique au Moyen-Orient.

Après la conquête moderne du sens de l'innocence, et sa portée libératrice, il nous faut aussi refuser de nous incliner devant ce qui la travestit, la détourne, la pervertit, jusque dans le fond de la conscience. Rien n'est plus à craindre qu'une innocence intérieure incapable de se reconnaître le moindre penchant au mal. Faire la vérité en soi restera toujours la plate-forme immergée sur laquelle nous construisons notre propre humanité, notre noble condition de sujet libre et responsable, et nos engagements durables d'amour et de justice. C'est le premier lieu pour résister à toute désagrégation.

[225]

Une nouvelle conscience prometteuse

Heureusement on s'en rend compte de plus en plus. Au meilleur de nos valeurs modernes les plus chères, et avec une nouvelle conscience qui se dresse devant tant de maux démesurés, plusieurs consentent, fût-ce pas à pas, jour après jour, et en coude à coude, à ouvrir de nouveaux chemins d'humanisation. Et cela, dans des modestes chantiers déjà possibles. Le renouement avec sa propre intériorité, avec les profondeurs morales et spirituelles, fait aussi partie de cette nouvelle conscience.

La quête de sens, de valeurs authentiques, de fondations plus solides et durables, de spiritualité, d'objectifs de vie plus signifiants, de mémoire inspirante, est un signe des temps prometteur. Le souci de

simplicité volontaire marque un recentrement sur l'essentiel de la vie et de la condition humaine. Les valeurs de générosité, de compassion, de justice se diffusent plus qu'on ne le pense. Intériorité et engagement se recomposent chez plusieurs. Même lesdites vieilles références refont surface : pudeur, discrétion, silence, force d'âme. Combien en ont ras-le-bol du tintamarre ambiant, du consumérisme intempestif, d'un style de vie dispersé, superficiel, matérialiste, et aussi de la vulgarité et de l'obscénité étalées à tout vent sans vergogne, sans limites. D'aucuns se demandent non sans raison s'il n'y a pas un rapport entre l'absence d'intériorité et l'absence de transcendance, entre le vide intérieur et le refus de plus grand que soi, et le refoulement de l'autre. Si tant est qu'on admette que l'intériorité et l'altérité nous constituent inséparablement comme sujet humain. L'individu insulaire comme mesure de toutes choses n'a plus rien qui le transcende, ni de place importante pour l'autre et les autres en lui-même et dans sa vie.

Ici encore un autre vieux mot oublié retrouve toute sa pertinence et peut ouvrir en même temps de nouveaux horizons. Il s'agit de la vocation. Je l'ai déjà évoquée dans mon dernier ouvrage, *Réenchanter la vie*. J'y reviens parce que je ne connais pas de plus juste conjonction de l'intériorité et de l'engagement, et de plus heureux appariement de nos jardins secrets et des appels de la vie. La vocation nous concerne tous, croyants et incroyants. Elle tient en même temps de [226] l'appel intérieur et de l'appel des autres. Elle surgit du plus profond de soi et nous projette dans une dynamique altruiste. Elle enchante aussi bien notre vie que celle des autres.

Ces propos apparemment éloignés de la télé-réalité que j'ai analysée plus haut révèlent au contraire au nom de quoi il faut s'inquiéter de ce jeu narcissique d'images de soi sans véritable intériorité, ni altérité constructive. Plutôt un « huis clos » compétitif sauvage que Sartre a su démystifier. On y trouve aussi cette violence souterraine et ses mécanismes victimaires du bouc émissaire si bien analysés par René Girard. Et pourquoi pas, la simple fable de Jean de La Fontaine, « Les animaux malades de la peste ».

On a dit que la télé-réalité est une métaphore de notre temps « puissamment chargée de significations ». Avec raison Louis Cornélien, critique des essais au quotidien *Le Devoir*, posait récemment une

question essentielle : « En quoi cet univers déprimant de vie et de can-
deur constitue-t-il une métaphore de notre temps ? » Nous méritons
mieux que cela. Quand une mode ne souffre aucune critique et se dra-
pe d'une adhésion dite unanime, il faut aller chercher le meilleur de
notre conscience historique. C'est ce que je vais tenter de faire dans
la prochaine étape, en retraçant l'évolution de la conscience, de l'inté-
riorité et de ses engagements dans l'histoire occidentale. D'une façon
plus immédiate, je tiens à évoquer les figures de Socrate et de Jésus,
qui nous ont appris que la conscience et la liberté intérieure peuvent
se dresser et contrer toute forme d'unanimisme aveugle, d'auto-
idolâtrie individuelle et collective, de retour aux instincts les plus pri-
maires. L'agora humaine n'est pas une meute ni un troupeau qui bêle
unaniment ! Notre civilisation occidentale ne nous en a-t-elle pas
délivrés ?

[227]

Jacques Grand'Maison
Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Troisième partie

Les racines historiques

[Retour à la table des matières](#)

[229]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Troisième partie.
Les racines historiques

11

Les fondements historiques de l'intériorité et de ses engagements

Qui ne sait pas tirer les leçons de 3000 ans
vit seulement au jour le jour

GOETHE

En ignorant les grands trésors amassés
par l'âme humaine.

Alain FINKIELKRAUT

Cette lointaine généalogie d'une âme
en quête d'espérance est encore présente
dans notre foi en l'avenir.

Mircea ÉLIADE

Sinon, il ne reste que Diogène seul dans la
nuit avec sa lanterne.

George STEINER

Pour nous, dit-il, il y a trois présents :

le présent du passé, le présent du présent,
le présent du futur

AUGUSTIN, Confessions, IX, 20,26

[Retour à la table des matières](#)

Ce sont ces trois « présents » que j'essaierai de moduler dans cette nouvelle étape. Je pense qu'Augustin, précurseur de la modernité occidentale, rejoint notre conscience contemporaine qui veut redonner au présent une place plus importante. Si le passé n'est jamais éteint, et l'avenir tributaire du présent, il reste que celui-ci a [230] sa propre densité de sens. Le chapitre précédent, qui réhabilite la subjectivité, a montré sa dynamique interprétative pour relire le passé, assumer le présent, penser le futur et le construire.

Sartre a démystifié ce qu'il appelle la pensée « séquentielle » et linéaire de la conception classique du temps, qui se prête trop peu au sens critique, à la fonction interprétative et à la conscience du non-sens dans l'esprit moderne.

Mais l'idéologie du présent livrée à sa seule logique, comme seul lieu de sens, est tout aussi contestable. L'approche ternaire du présent, chez Augustin, marque ici non seulement sa finesse d'esprit, mais aussi sa pertinence dans la conscience d'aujourd'hui.

Augustin est l'un de ceux qui a su « actualiser » la dynamique de la pensée chrétienne, de la parole de Dieu, de son inscription dans la contemporanéité. Il y a chez lui une philosophie du présent qui a d'étonnantes accointances avec l'existentialisme et la phénoménologie qui ont surgi au XXe siècle et qui se sont diffusés dans l'esprit de notre temps, et dans la subjectivité moderne. C'est d'abord au présent que se conjuguent la conscience et la foi. C'est de cette assise existentielle que nous interrogeons l'histoire et entrevoyons l'avenir. L'intérêt de la posture d'Augustin sur les trois « présents », c'est qu'il introduit par là non seulement ces trois composantes du temps, mais aussi leurs interactions et leurs interpénétrations dans la conscience. Nous verrons que cette démarche est déjà là dans la tradition judéo-chrétienne. À ce chapitre, la Bible a eu un rôle précurseur qui se dé-

marque du mythe de l'éternel retour et de la circularité fermée de la pensée dans la Grèce antique. Quoiqu'il faille ici ne pas réduire la philosophie grecque à ce diagnostic. Mais nous y reviendrons. Voyons plutôt notre contexte contemporain et les questions qu'il soulève.

On a dit que la société traditionnelle était tournée vers le passé, la moderne vers l'avenir, et la postmoderne vers le présent. Mais y a-t-il une véritable expérience humaine sans ces trois constituants du temps ? Peut-on se donner une conscience historique sans ceux-ci ? Peut-on se construire un socle intérieur sans récit de vie, sans le moindre ancrage d'habitat, de lien durable, d'engagement d'avenir ? [231] A-t-on bien évalué les conséquences de la carte du court terme jouée dans tous les domaines de la société et souvent dans les pratiques de vie ? Se peut-il que la rareté des engagements durables et la précarité des appartenances doivent beaucoup à cette rétraction du rapport au temps ? Comme les recettes psychologiques qui prétendent vous offrir des raccourcis pour guérir vos bleus à l'âme. Plus profondément, aurions-nous besoin de ce que les anciens appelaient la transcendance de ces biens qui ne passent pas ?

Ces questions critiques ont été abordées par bien d'autres que moi. Je propose ici une lecture spirituelle de l'évolution historique de l'intériorité comme matrice première d'une inscription mieux réfléchie et roborative dans la cité et ses enjeux sociaux, moraux et spirituels, et aussi dans nos rapports au temps.

[233]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Troisième partie.
Les racines historiques

12

Les racines bibliques

[Retour à la table des matières](#)

La tradition judéo-chrétienne s'est déployée à contre-courant des religions de l'homme qui courbe l'échine par peur des dieux et des esprits. Le Dieu de la Bible instaure un dialogue avec l'humanité. Dès les premières pages de la Bible, on découvre cette posture fondamentale de l'intersubjectivité entre Dieu et nous, et du dialogue d'égal à égal entre l'homme et la femme. Bref, un dialogue d'adultes, dès le départ. Même le contexte physique du jardin connote l'intimité, la rencontre, la vie partagée, le compagnonnage, l'hospitalité, la communauté de destin, l'engagement de part et d'autre. Dieu se confie et nous confie les uns aux autres. Il s'en remet à nous pour se révéler, pour l'interpréter, pour découvrir progressivement les traits de son vrai visage et en témoigner. Toutes les grandes questions de la conscience humaine y sont évoquées : le bien et le mal, l'homme qui se fait Dieu, la violence versus la fraternité, la cité sans Dieu, l'intendance humaine de la terre, la liberté, la voix de la conscience.

Ce dialogue va se poursuivre tout au long de la Bible et des Évangiles. Il se fonde dans l'Alliance que Dieu nous offre gratuitement. Et qui dit Alliance dit entente entre deux sujets. Ni domination ni possession. Pensons à cette séquence étonnante où Abraham négocie avec Dieu le salut des deux cités Sodome et Gomorrhe.

Cette Alliance se joue dans les rapports humains et dans les deux Testaments. Rapports qui vont faire découvrir la relation personnelle de Dieu avec chaque être humain. Dans cette foulée, les croyants [234] bibliques accèdent à l'intelligence de la conscience humaine, de la personne, de la libre responsabilité.

Bien sûr, il a fallu bien du temps avant qu'émerge cette prise de conscience des rapports gratuits et libres de Dieu aux hommes et des hommes à Dieu. Et encore plus cette autre prise de conscience : Dieu qui ne veut avoir d'autres représentations de lui-même que l'être humain. Dieu transférait ainsi sa transcendance à l'être humain. C'était l'être humain qui devenait sacré. Il y avait là un déplacement historique radical dans l'histoire des religions et des cultures, et une formidable élévation de la dignité humaine.

Beaucoup de nos contemporains ignorent ces filiations de nos valeurs modernes les plus chères. Il y a dans la tradition judéo-chrétienne un passage d'une culture de l'espace à une culture du temps au sens dynamique du terme, à savoir la capacité de faire histoire. Passage de la nature à l'aventure, dans un monde ouvert sur des horizons non dessinés d'avance. Un monde qui se tient par lui-même, autonome. C'était déjà un jalon de la laïcité, et du citoyen bâtisseur de sa cité.

Il faut évoquer ici un autre tournant biblique historique. Longtemps Israël ne voulait avoir d'autre roi que Dieu. C'était ce qu'on appelle aujourd'hui une théocratie. Il fut un temps où le peuple voulait se donner lui-même un roi, comme figure emblématique de son autodétermination terrestre. Dieu se fit complice de cette aspiration. Advient alors le roi David, première figure prophétique annonciatrice de Jésus de Nazareth, humain comme nous. Non plus seulement fils de Dieu, mais fils de l'homme. Dieu qui prend la condition humaine, se fait serviteur de notre humanité et se consacre avec nous à sa réussite, tout en lui offrant de partager sa vie éternelle. Un Dieu ami et compa-

gnon de l'être humain. Il y a là un renversement inédit de la logique religieuse dominante, celle de dépendance à Dieu. Saint Paul l'a bien exprimé dans son épître aux Philippiens. Délaissant sa condition divine, Dieu s'est voué à notre humanisation. Il s'est fait source de nos plus profondes inspirations intérieures et de nos engagements altruistes. Dieu autre qui nous ouvre aux autres. Dieu tiers qui se loge dans les tiers exclus des [235] rapports de force pour nous faire entrer en communauté universelle de destin, comme anticipation d'une « terre nouvelle et de cieux nouveaux ».

Un des traits les plus fascinants de la Bible, c'est justement cette articulation de l'aventure intérieure du croyant et celle de l'humanité, médiatisée par le Dieu tiers. Comme si notre histoire personnelle et la grande Histoire se conjuguèrent, s'éclairaient l'une par l'autre. De même, notre conscience et la conscience historique, l'intériorité et l'engagement, la personnalisation et l'altérité. Comme si le croyant parcourait lui-même ce cheminement de la foi dans la Bible, avec ses continuités, ses ruptures, ses dépassements, ses inédits inattendus, inespérés, telle la victoire de la vie sur la mort dans la résurrection du Christ et la nôtre. Mais sans jamais quitter notre humanité de chair et d'esprit, y compris au-delà de la mort et dans le Royaume de Dieu.

Dans son ouvrage *L'insoutenable légèreté de l'être*¹⁷, l'athée Milan Kundera a bien saisi cette dynamique du oui à la vie, de la foi en l'humanité qu'il y a dans la Bible, tout en soulignant qu'il n'y croit pas, parce qu'il ne croit pas en Dieu. En le lisant, je me disais que Kundera a mieux compris l'esprit biblique que bien des esprits chrétiens chez qui la foi en Dieu se joue sur fond de désespérance en l'humanité. Souventes fois dans ma vie, des athées m'ont amené à mettre en cause mes fausses conceptions de Dieu, mes propres incroyances face à l'avenir du monde et de l'humanité, mes tentations de refuge intérieur en Dieu, comme un jardin secret sourd aux appels de la rue. Alors que le vers soi et le vers l'autre sont inséparables dans l'esprit biblique et évangélique. Bien sûr, il y a des tensions entre les deux mouvements,

¹⁷ Milan KUNDERA, *L'insoutenable légèreté de l'être*, traduit du tchèque par François Kerel, Paris, Gallimard, 1984 (nouvelle traduction revue par l'auteur en 1987).

mais celles-ci sont sources de constants renouvellements de l'intériorité et de l'engagement.

Les critiques de la tradition judéo-chrétienne chez nos contemporains non croyants nous incitent à d'autres interprétations de ses valeurs et pratiques. Combien de chrétiens conçoivent leur foi dans [236] une logique d'évidence et de nécessité ! Nous perdons si souvent de vue la gratuité de Dieu et la liberté de notre foi en Lui, et tout autant le sens du mystère que nous colmatons par des certitudes figées, indiscutables et absolues. C'est le plus grave travers des esprits religieux de toutes obédiences. On parle beaucoup de quêtes de sens à notre époque, mais si peu des positions religieuses arrêtées, même chez des esprits modernes instruits qui érigent en absolu la spiritualité qu'ils se sont fabriquée. Ils reproduisent ainsi, sur un autre mode, ce qu'ils avaient dénoncé dans leur héritage religieux traditionnel. Ils ne cherchent plus, ils ont trouvé.

Ce faisant, ils ignorent que toutes les traditions religieuses n'ont de cesse de se questionner, de mettre en question leurs croyances avec une conscience vive du fond mystérieux de l'âme humaine et de son ouverture sur l'au-delà d'elle-même. Sans compter le défi d'une constante déprise de tout enfermement du sens. Par exemple, tout au long de l'histoire biblique est scénarisé ce double mouvement de Dieu qui cherche l'homme et de l'homme qui cherche Dieu, dans l'intériorité comme dans l'engagement, dans le déchiffrement de l'univers intérieur et l'interprétation des signes des temps.

On retrouve ici Augustin et ses trois « présents ». La philosophie antique déduisait le sens des lois éternelles intemporelles. Et les Pères de l'Église ont été marqués par ce surplomb qui laissait trop peu de place à l'historicité. Augustin a pris du temps avant de découvrir l'importance de celle-ci. Mais il n'en demeure pas moins celui qui s'est ouvert à ce qui deviendra une des dynamiques les plus fortes de la modernité, à savoir la capacité humaine de s'assigner des fins, de faire histoire, de construire sa cité terrestre et d'ouvrir de nouveaux chemins d'avenir. Et plus profondément, il mettra de l'avant un Dieu en marche avec nous dans l'histoire. Une histoire dont Dieu nous confie l'intendance pleine et entière. À contre-courant des religions de la dépendance, et plus tard d'une conception magique de la Providence de

Dieu qui faisait de nous sinon des marionnettes, du moins des instruments de son dessein de salut. Cette conception de la Providence fait injure tout autant au Dieu de la Bible qu'à notre dignité humaine.

[237]

À titre d'illustration dans notre propre histoire, qu'on me permette d'évoquer ici un discours célèbre d'un premier ministre (Duplessis) au temps de notre chrétienté. C'était lors de la grève d'Asbestos qui mettait en cause la domination des pouvoirs civils et religieux de l'époque et leur refus de changer le cours injuste des choses. Il disait ceci : « De même que le soleil se lève toujours à l'est et se couche toujours à l'ouest, ainsi la Providence de Dieu a déterminé un ordre naturel, social et divin interchangeable et une communauté de destin qui s'impose à toutes les sociétés et les époques. » Un discours à mille lieues de la conception biblique de l'histoire, de l'intendance confiée aux hommes libres et responsables créés à la ressemblance de Dieu. Un discours tout aussi loin de l'histoire biblique d'un Dieu qui se repent de ses colères, qui se réconcilie avec son peuple, qui souvent recommence à neuf avec nous, jusqu'à se faire l'un des nôtres. Un Dieu qui en Jésus se dépouille de sa divinité, comme dit saint Paul dans son épître aux Philippiens. Un Dieu en devenir dans notre histoire, même la plus personnelle, et qui ne sait pas à l'avance ce que nous allons faire.

La Bible est tissée de diverses traditions. La plus déterminante est la tradition prophétique. Or, c'est précisément de celle-là qu'Augustin va tirer sa posture des trois « présents ». Le plus spécifique du prophétisme biblique, ce n'est pas la mémoire ni l'avenir, c'est le présent qui actualise le passé, le réinterprète et s'en démarque par le neuf à vivre, avec une ouverture sur un avenir qu'il préfigure sans le définir. Bref, un Dieu au présent dans la présence à nous-mêmes et aux autres. Une présence toujours engageante de sa part et de la nôtre. « Le Royaume de Dieu est au milieu de vous », disait Jésus. Avec le déjà et le pas encore de l'histoire, et de sa promesse ressuscitante qui traverse la vie, la mort et l'au-delà.

Enfin une dernière remarque sur la racine biblique qui renforce les rapports subjectifs de Dieu avec nous jusque dans nos jardins secrets et le plus quotidien de notre vie. Remarque qui ouvre sur la racine grecque dont il sera question dans la prochaine étape.

Jésus et Socrate plaident pour un *Je* capable de s'affirmer même à contre-courant des copies conformes de leur temps, de leur héritage [238] culturel et religieux, et de l'opinion publique. Cette autodétermination était inséparable de leur conversation avec autrui. Charles Taylor, dans un ouvrage remarquable, a rappelé ce fondement de la subjectivité humaine et chrétienne.

Un être humain peut toujours être original, prendre ses distances par rapport à la pensée et à la vision du monde de ses contemporains, voire ne pas être compris. Mais cette compulsion à développer une vue personnelle des choses se trouvera inhibée et se perdra ultimement dans la confusion intérieure, à moins qu'elle ne se situe d'une façon ou d'une autre en relation avec le langage et la vision des autres [...] Est-ce que je sais ce que je dis ? Et ce défi, je ne peux le relever qu'en confrontant ma pensée et mon langage à la pensée et à la réaction d'autrui ¹⁸.

Ce propos permet de comprendre l'incommunicabilité des jardins secrets où l'on se bricole sa pensée, sa spiritualité uniquement par soi, en soi, pour soi et entre soi. Phénomène fort répandu aujourd'hui, surtout en matière de spiritualité. Ce solipsisme intérieur devient même inconscient de sa propre confusion et crée un sentiment d'étrangeté entre les monologues. « Je me suis fait ma religion. » Alors chacun reste sur son quant-à-soi. On est à cent lieues de ce que Fernand Dumont appelle « une foi partagée ». D'où l'illusion du postulat voulant que la religion soit exclusivement une affaire privée, individuelle, pratiquement cachée au fond de soi.

Au-delà de l'aire spécifiquement religieuse, il y a pareille tendance quant au sens qu'on dit donner à sa vie, et plus largement aux contenus de sens. C'est ainsi que dans des groupes de travail de tous ordres, les questions de sens sont souvent évitées, refoulées, occultées ou même perçues comme menaçantes et parfois indécentes. On craint alors ce

¹⁸ Charles TAYLOR, *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, traduit de l'anglais par Charlotte Melançon, Montréal, Boréal, 1998, p. 58-59.

genre de partage parce qu'on pense qu'on va s'imposer aux autres et qu'on ne veut pas se faire imposer des sens promus par les autres. C'est ainsi que les institutions deviennent de purs appareils, et les pratiques de tous ordres des processus instrumentaux qui ignorent les raisons qui fondent leur sens. S'agit-il [239] d'experts, on attendra d'eux qu'ils soient des technologues ; et ils se comporteront ainsi. Alors le jardin secret, lieu des plus profondes raisons de vivre, devient un refuge fortifié qui risque de s'asphyxier faute de l'oxygène qui vient du dehors de soi... et des autres. La racine biblique et la racine grecque ont beaucoup de choses à nous apprendre pour surmonter ces blocages actuels.

La contraction du temps et le climat babélien dans le monde d'aujourd'hui ne doivent pas nous faire oublier les trésors de sens des sources de notre civilisation occidentale qui, paradoxalement, nous font mieux voir et discerner les progrès de la conscience moderne et des engagements qu'elle inspire. Aristote disait qu'on ne comprend bien que ce qu'on a vu naître. Notre présent nous incite à réactualiser nos sources historiques, avec un regard neuf, comme l'ont fait les prophètes de la Bible et son aventure multi-millénaire enrichie par les multiples cultures et traditions spirituelles de son long parcours. Il y a encore beaucoup d'impensé dans ces sources, d'intériorisation à poursuivre et d'engagements nouveaux à risquer.

[241]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Troisième partie.
Les racines historiques

13

Les racines grecque

[Retour à la table des matières](#)

On redécouvre actuellement la dramaturgie de la Grèce antique. C'est un signe des temps. D'où vient cet attrait d'une aussi lointaine culture que celle de la Bible ? Pourquoi y trouve-t-on une source d'inspiration dans notre civilisation que nous considérons comme la plus prestigieuse de l'histoire ?

Est-ce parce que nous sentons le besoin de ressaisir à sa racine notre civilisation occidentale pour clarifier une identité de plus en plus incertaine jusqu'au fond de nos consciences ?

Serait-ce à cause de notre univers culturel de plus en plus dominé par une technoscience instrumentale sans finalités de sens, sans philosophie, et toute investie par une logique mercantile et purement utilitariste ?

Se pourrait-il qu'on découvre chez nos ancêtres culturels grecs un questionnement qui, contre toute attente, rejoint nos enjeux cruciaux actuels et à venir ?

Je retiens surtout cette dernière question.

Un des axes majeurs de la tragédie grecque et de son évolution historique est le passage de la bataille des dieux, souvent sur le dos des hommes, à l'intériorisation angoissée de la démesure humaine elle-même répétitive et insurmontable. D'où une posture de fatalité (*moira*). Éternel retour d'une conception circulaire du temps. Et enfin une ouverture, chez Euripide, sur la conscience capable d'une relative autonomie, d'une certaine autodétermination, et d'un pouvoir fragile de transformation du monde. Mais la fatalité n'en restait pas moins la pensée et le sentiment dominants dans la dite sagesse antique [242] chez les Grecs et les Romains (le *fatum*). Encore au temps glorieux de l'empire romain, des penseurs comme Celse et Sénèque soutenaient que ce qui fut sera, et qu'aujourd'hui sera demain. « Il n'y aura jamais dans le monde plus ou moins de maux qu'il n'y en a aujourd'hui. »

Cette question de la démesure humaine ingérable ressurgit aujourd'hui devant le cumul des démesures.

Voilà des bouleversements sur lesquels nous avons peu de prise, sans compter la vitesse de leurs changements. Pensons à la révolution informatique, ce « sixième continent » qu'est le cyberspace, comme le dit Jean-Claude Guillebaud, vers lequel « émigrent progressivement presque toutes les activités humaines ». Un peu tout le monde est pris de court, y compris les États-nations et les instances démocratiques. Et que dire de la révolution génétique et des redoutables défis éthiques qu'elle soulève sans qu'on ait même le temps de les assumer. Bref, une technoscience de plus en plus impériale livrée souvent à la seule logique procédurale, réfractaire à toute critique sur ses finalités et ses intérêts financiers. Je parle ici d'une tendance qui s'impose de plus en plus. « Si nous ne le faisons pas, d'autres le feront. » Voilà que la fatalité se légitime au nom du progrès. Jean-Claude Guillebaud souligne cinq formes antihumanistes dont le scientisme est porteur.

- La quasi négation de la frontière entre l'humain et l'animal.

- L'assimilation de l'homme à la machine. Réduction du cerveau à une mécanique d'ordinateur.
- La brevetabilité du génome humain comme s'il était une chose à vendre.
- Les technologies biologiques qui remanient le corps humain, l'instrumentalisent. Le corps sans états d'âme !
- L'utopie d'une post-humanité. Quelque chose de radicalement neuf qui n'a rien à voir avec le sujet humain que nous sommes. Adieu le soi. Tout est affaire de gènes ¹⁹.

[243]

On peut disputer, bien sûr, de ce diagnostic par trop global et simplificateur. Et son procès qui démontre pas mal de monde ! Mais on ne peut nier son questionnement, qui hante beaucoup de consciences contemporaines. Sans compter l'aliénation du sens face à un avenir qui s'annonce fort chaotique et imprévisible. « À quoi cela nous mène-t-il ? On le sait de moins en moins », se disent tant de gens d'ici et d'ailleurs. Mais se peut-il qu'il y ait ici, comme dans l'évolution de la tragédie grecque, une conscience humaine qui résiste, réclame d'être entendue, redonne au sens sa portée critique, libératrice, et se veuille acteur pour surmonter ce nouveau défi. Je dis bien « nouveau défi », parce que le fatalisme n'est plus le même. Ce n'est pas celui de l'éternel retour des choses, mais le fatalisme d'un progrès aveugle et inconscient de ses nombreux effets pervers. Surtout cette aliénation de la conscience, cette instance intérieure à la source des libérations historiques et des sauts qualitatifs de civilisation.

Cette nouvelle conscience conteste aussi des postures idéologiques qui ont marqué notre modernité et qui enfermaient l'être humain dans des conditionnements paralysants.

Galilée nous a appris que l'homme et la terre ne sont pas au centre de l'univers. Certains en ont conclu qu'il est bien marginal et incapable

¹⁹ Ces cinq formes antihumanistes sont explicitées dans J.-C. GUILLEBAUD, *L'Homme est-il en voie de disparition ?*, Montréal, Fides, collection « Les grandes conférences », 2004.

de changer le moindrement le cours des choses. Rien de nouveau sous le soleil !

Darwin nous a fait découvrir notre filiation dans la chaîne des vivants. La sociobiologie en a tiré d'étranges conclusions : nous sommes si peu différents des grands singes. Et l'évolution commande que les plus forts éliminent les plus faibles.

Marx avec son matérialisme historique a bien montré notre dépendance des structures matérielles et économiques. D'autres en ont fait un déterminisme qui disqualifie les consciences et le politique.

Freud a exploré l'immense continent souterrain de l'inconscient et la fragilité de notre conscience incertaine. D'autres en ont fait une culture dite thérapeutique toute définie par l'inconscient et les blessures de l'enfance.

Le scientisme a engendré ce qu'on appelle les structuralistes qui, pendant un certain temps, ont marqué toutes les sciences humaines. [244] Ce n'est pas moi vraiment qui parle, pense et agit, mais ma langue, ma culture, mon héritage religieux, et tous les systèmes qui me conditionnent.

Autant de tendances qui ont discrédité les dynamiques d'intériorité et d'engagement de la conscience et de l'âme humaine. Souvent au nom de processus sans sujet. Une conscience historique plus alertée et cultivée peut donc nous aider à mieux comprendre ce qui nous arrive. Y compris la nouvelle conscience critique qui émerge aujourd'hui, heureusement !

J'ai évoqué tantôt l'évolution de la tragédie grecque qui a débouché, avec Euripide, sur une affirmation de la conscience libre et responsable. Il en va de même de la philosophie grecque qui a préfiguré la conscience et la raison critique qui constituent le meilleur de notre modernité. Nous redécouvrons Socrate, le père de la philosophie occidentale. Comme Jésus de Nazareth, Socrate nous révèle l'impact que peut avoir une conscience capable de distance critique sur tous les héritages et les conditionnements de notre condition humaine.

Malgré tous ses travers, ses trahisons, le siècle des Lumières en Occident a redonné à la raison critique sa place majeure chez l'être humain. On ne peut en faire un bouc émissaire de ces idéologies qui par

la suite ont contredit cet humanisme : fascisme, communisme, déterminisme du marché dans le capitalisme, intégrisme et fondamentalisme religieux. Et que dire des conformismes d'hier et d'aujourd'hui. Baudelaire, au XIXe siècle, disait : « La France m'ennuie, tous les Français se veulent semblables à Voltaire », et en même temps chacun pense être un phénix dans l'univers. Quelle prophétie de la culture narcissique actuelle ! La raison critique ne court pas les rues ; le vieux Socrate redevient précieux pour nous y remettre. Il n'y a pas d'intériorité et d'engagement lucides sans cette précieuse raison critique.

Mais Socrate est beaucoup plus. Il est le philosophe de l'intériorité et de la liberté intérieure, source de bonheur, de responsabilité et d'engagement. Il a opéré un important déplacement de l'ordre cosmique, divin et naturel à la conscience accoucheuse de sens. Sens [245] jamais clos sur lui-même. Cicéron, le philosophe romain, a dit ceci de lui : « Il fit descendre la philosophie du ciel jusqu'à terre, et la laissa vivre dans les villes, entrer dans les maisons en amenant les hommes à réfléchir à la vie, aux mœurs, au bien et au mal. » C'est là un point de vue juste, mais partiel. Socrate évoquait souvent une voix divine en son for intérieur, et ce, jusqu'à sa condamnation et au seuil de sa mort. Il y avait donc aussi un fond mystique chez lui. Jamais il n'a considéré l'expérience religieuse comme une aliénation et un non-sens. Il fut accusé d'introduire de faux dieux et de corrompre la jeunesse. Il fut le seul à refuser la condamnation à mort des concitoyens.

J'ai souligné plus haut que son intériorité était source d'engagement. Rappelons ici qu'il était un philosophe urbain. De la ville, qui est une construction humaine, il avait une haute estime dont témoigne son éthique du bien public. Sur ce thème, Platon et Aristote pousseront beaucoup plus loin que lui le sens de la cité, du politique, de la responsabilité civique et de la démocratie.

Mais ne perdons pas de vue sa mouvance vers l'intériorité. « Toute prise de conscience vient de l'intérieur. » Il plaçait la conscience et la vérité plus haut que sa propre vie. Sa condamnation (qui ressemble à celle de Jésus de Nazareth) témoigne de cette conviction. C'est du dedans qu'on est debout dans sa dignité et qu'on fait face aux épreuves, aux défis de la vie, à la responsabilité d'aider les autres à résister à tout asservissement, à toute tyrannie. D'où une conception de

l'engagement bien au-delà de gestes extérieurs, car c'est soi-même qu'on engage, qu'on partage.

La mère de Socrate était une sage-femme. Il en a tiré sa pratique philosophique - la maïeutique, l'art d'accoucher les esprits, pour amener l'autre à naître à lui-même, à sa pensée, au jugement judicieux, au discernement.

Mais nous n'avons pas encore touché à la profondeur la plus déterminante de la posture intérieure de Socrate. Celle qui conteste et anticipe les dérives qui vont suivre au cours des siècles jusqu'à nous. La condamnation de Socrate comme celle de Jésus se sont faites au nom de l'ordre établi, de la cité menacée, de la révolte [246] populaire possible. Le philosophe Hegel, à propos du conflit qui oppose Créon et Antigone, laissait entendre qu'il faut risquer même l'injustice plutôt que le désordre. Goethe raisonnait ainsi ; de même Platon qui, à contre-courant de Socrate, se tourne vers Denys le tyran ; Hegel va vers l'absolutisme prussien ; Heidegger vers le national-socialisme, Sartre vers Staline et Mao. Chez Nietzsche, les gouvernances de domination ne sont pas loin. Plus près de nous, le récent film de Mel Gibson sur la Passion du Christ, violent, brutal, suscitait ce commentaire : « C'était comme ça à cette époque. » Comme si un tel mal n'était pas même imaginable en nous en pareilles circonstances. Jésus et Socrate, qui n'ont rien écrit, qui n'ont laissé qu'une voix devant la loi écrite qui les a condamnés, nous font nous interroger sur la médiocrité et les somnolences de notre être quotidien, témoin de la banalisation des nouvelles les plus tragiques du téléjournal. Mais il y a beaucoup plus chez ces deux éveilleurs de conscience.

La condamnation à mort de Jésus et de Socrate veut éteindre leurs voix. Ils symbolisent les sans voix de la terre. La racine de ce qui nous fait humain est la parole. La parole vive. Les intégristes et les fondamentalistes du texte eux aussi abolissent la parole libre. Il y a là un enjeu beaucoup plus grave qu'a lucidement exprimé George Steiner dans son ouvrage *Passions impunies* ²⁰.

²⁰ George STEINER, *Passions impunies*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat et Louis Émard, Paris, Gallimard, 1997, p. 107.

Il y a ceux - ils n'ont pas besoin d'être chrétiens ou incroyants - pour qui l'affaire du Golgotha est l'irréductible point crucial au cœur de notre condition morale et politique. Il y a ceux qui ont le sentiment qu'il ne saurait y avoir d'effort responsable, en vérité et paradoxalement rationnel pour saisir [l'inhumanité grandissante des tragédies du XXe siècle], sans référence à l'agonie du Christ [...] comme à Bagdad au cours de la guerre du Golfe, où la lumière brillante au-dessus de la ville n'était pas celle du soleil [...] Il paraît probable que la raison humaine, menée par la barbarie politique, cherche à nouveau refuge dans des peurs intolérantes. Les esprits fermés, la furie des orthodoxies ataviques sont en marche. Le littéralisme se dérobe à l'obligation capitale de la conscience individuelle, [247] qui est de forger elle-même, sous la tension de la libre interprétation et en courant le risque de commettre des erreurs, les fondements de ses croyances.

Il y a du Socrate aussi dans ces propos. Alors que chez Platon vieillissant on trouve un rationalisme ignorant de ses rigidités politiques, idéalistes, dominatrices sinon potentiellement totalitaires, qui s'éloignent de ses dialogues ouverts avec Socrate. C'est la figure annonciatrice des dérives de plusieurs intellectuels de la modernité et de plusieurs scribes théologiens des trois monothéismes. Steiner salue au passage la circonspection de l'Église catholique devant le traitement des textes bibliques et des interprétations purement rationnelles qui occultent (!) le scandale de la tragédie humaine et de la *kénose* de Dieu en elle.

L'aventure intérieure de Socrate et de Jésus est d'une actualité brûlante. Sa portée historique, sociale et politique est peut-être plus évidente que jamais. Elle a des connivences avec le meilleur de nos valeurs modernes et aussi un formidable impact critique sur les nombreuses trahisons de ces mêmes valeurs. Qui peut se dire non concerné par ce défi historique majeur ?

[249]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Troisième partie.
Les racines historiques

14

Augustin, premier jalon de la conscience moderne

On exagère à peine en disant que c'est Augustin
qui a introduit l'intériorité de la réflexivité radicale.
Il l'a léguée à la tradition philosophique occidentale
[...] et pour le croyant, c'est faire un pas vers Dieu.

Charles TAYLOR ²¹.

[Retour à la table des matières](#)

« Rentre en toi-même, c'est au coeur de l'homme qu'habite la vérité. » Cette phrase célèbre de saint Augustin marque bien ce que Charles Taylor appelle « l'intériorité de la réflexivité radicale », l'attention à soi en tant qu'intérieure. Augustin nous invite à nous tourner vers le dedans, contrairement à Platon dont pourtant il est un des fils intellectuels.

²¹ Charles TAYLOR, *Les sources du moi, op. cit.*, p. 179.

Il est intéressant ici de noter que dans notre nouvel art de vivre des dernières décennies, il y a eu un renouement avec l'intériorité en réaction avec un style de vie tout en projection à l'extérieur de soi. Le « centre commercial » en est la figure emblématique, avec ce qu'il connote de chosification de tout et rien, de l'avoir sans l'être, ou même de l'avoir qui tient lieu de l'être. Et aussi, de la pulsion et de la compulsion sans distance sur soi. *John Brown going from nowhere to nowhere in less than no time for nothing*, Civilisation du « plein » qui [250] ignore son vide intérieur. La nouvelle quête des valeurs spirituelles vient en bonne part de cette heureuse prise de conscience.

Il y a quelque chose de profondément humain dans cette mouvance d'intériorisation. Toute l'histoire occidentale a été jalonnée de sursauts de la conscience reliés au sens de la personne, à son caractère unique, à sa transcendance. Dans cette foulée, la philosophie, la spiritualité, la mystique d'Augustin sont beaucoup plus en accord avec notre culture occidentale que ne le sont les traditions mystiques orientales. Ce qui ne veut pas dire que celles-ci ne sont pas porteuses de précieuses grâces d'intériorisation.

« Si tu es loin de toi, dit Augustin, comment peux-tu te rapprocher de Dieu ? » La voie qui mène à Dieu passe par l'intérieur de nous-mêmes. Voie lumineuse qui éclaire tout homme venant en ce monde (*Jn* 1,9). Le langage de l'intériorité est celui qui nous permet de nous approcher de notre vérité profonde, de faire vérité en nous-mêmes et de rencontrer celle de Dieu, mais toujours sur un fond de mystère. Mystère qu'on soupçonne quand on se demande d'où viennent nos inspirations intérieures, « L'esprit souffle et on ne sait d'où il vient. »

Mais ne perdons pas de vue l'assise humaine de l'intériorité. Devenir conscience de notre conscience, de la façon dont le monde existe pour nous. C'est ce que Taylor appelle « prendre une position de réflexivité radicale », ou adopter le point de vue de la première personne. Et c'est là une condition pour parler, penser, agir de son propre fond. Augustin a fait du retour sur soi à la première personne un élément essentiel qui permet d'accéder à une condition supérieure... c'est un pas sur la voie qui nous ramène à Dieu. La présence de Dieu ne peut être envisagée sans la présence à soi, sans ce socle intérieur, sans un *je* debout en lui-même. En cela, Augustin est bien un jalon de notre

culture occidentale. Un de nos interviewés a bien exprimé cette dynamique.

Je viens d'une histoire, d'une religion où l'on ne savait pas si nous étions catholiques parce que canadiens-français, ou canadiens-français parce que catholiques. Une religion collée au sang, une religion d'héritage, de tradition, de reproduction obligée d'une génération à l'autre. La pratique des [251] rites tenait lieu de foi. Quand j'ai cessé de pratiquer, j'ai vécu pour la première fois la question : moi, à qui, en quoi je crois ? En mon nom personnel, quoi !

Peut-on mieux exprimer ce qu'Augustin appelle « l'intériorité de la subjectivité radicale » ? Ce que bien des clercs n'ont pas compris des gens dans leur récente volonté de réappropriation personnelle de leur conscience et de leur foi, chez nous au Québec. Mais n'anticipons pas. Nous avons besoin d'une bonne dose de conscience historique.

Au début de son auto-compréhension, le christianisme s'est peu intéressé à ce qu'Augustin, plus tard, appellera « le comprendre pour croire, et le croire pour comprendre ». Cette démarche augustinienne invite, dans un premier temps, à mettre entre parenthèses la foi pour que son sens puisse être assimilé « humainement » d'une personne personnelle, lucide, critique et responsable. Socle nécessaire, y compris pour comprendre la révélation de Dieu et ce qu'elle révèle de ce qu'il y a de plus profond chez l'être humain. D'où la double mouvance déjà présente dans la Bible et les Évangiles : rentre au plus profond de toi et va au-delà de toi-même, vers l'Autre et les autres.

Chez Augustin, la compréhension de soi relève d'une intériorité ouverte sur notre propre fond de mystère et sur l'horizon du mystère de Dieu. J'ai déjà souligné l'émergence d'un requestionnement sur la transcendance, même chez des athées. Émergence qu'on trouvait déjà chez certains existentialistes, qui disaient que la question de Dieu est incontournable dans la recherche du sens de notre humanité.

Augustin a mis du temps avant de se démarquer de la grande tentation gnostique, celle d'un savoir absolu au-dessus des contingences de

la vie et des réalités terrestres. Tentation encore présente aujourd'hui, Comme cet homme que j'ai déjà cité et qui me disait : « Vous, vous êtes encore à l'âge du croire, moi, je sais. » Chez lui, son savoir est absolu. Comme s'il ignorait que le doute fait partie aussi bien de la science que de la foi.

[252]

Chez l'Augustin de la maturité, quiconque se confie *uniquement* en sa propre vérité ne peut connaître Dieu ni entendre sa voix... ni s'assumer comme sujet placé devant le libre choix d'acquiescer ou non à *l'Autre* comme une proposition de sens pour sa vie.

Mais Augustin ne perd jamais de vue ce qui par la suite deviendra une démarche importante de la philosophie jusqu'à aujourd'hui, à savoir ceci : « Au moment où la pensée cherche la vérité, elle commence à distinguer l'essentiel du superflu, l'authentique du non-authentique et partant, s'ouvre à toute réponse possible. » Cette démarche est porteuse de liberté de pensée, de liberté intérieure, tout en offrant la possibilité de trouver plusieurs sens. Tout le contraire de la pensée unique qui empoisonne encore aujourd'hui les rapports humains de tous ordres et qui engendre le totalitarisme, le terrorisme, l'intégrisme, qu'ils soient laïques ou religieux, et aussi la rectitude moraliste ou politique. Bref, tous les systèmes et idéologies à référence unique et exclusive. À ce chapitre, il faut lire les *Confessions* d'Augustin (XII, 18-27). Le sens s'y conjugue au pluriel, et tout autant la source chrétienne. L'Esprit Saint est de toutes les langues et de toutes les cultures. Et cela, jusqu'au cœur du mystère de Dieu. Les théologies de la *Trinité* chez Basile le Grec et chez Augustin le Latin marquent deux démarches et contenus fort différents et pourtant aussi fidèles aux sources bibliques et évangéliques. Comme l'ont été les quatre évangiles et celui de Paul, les riches confessions de foi des premières Églises chrétiennes qui ont inspiré le Credo de Nicée, et plus lointainement, les différentes traditions qui ont façonné la Bible. Augustin ne rappelle pas sans raison le caractère dynamique évolutif, délibératif, interprétatif du mot Tradition : *Tradere*, échanger, partager, confronter, relire, réinterpréter, renouveler, repenser.

La riche et complexe pensée d'Augustin a inspiré la plupart des différentes spiritualités chrétiennes depuis 1500 ans. Certaines de

ces spiritualités ont aussi amplifié les travers, les contradictions, les positions contestables qu'on trouve chez Augustin, dont nous ferons état. Le moins qu'on puisse dire de lui, c'est qu'on ne peut le comprendre avec quelque pensée unique que ce soit, comme on l'a [253] fait si souvent pour définir l'augustinisme. D'où l'intérêt de prospecter les influences, les sources historiques très diversifiées des positions d'Augustin. Cette exploration nous permettra de mieux comprendre les conflits d'interprétation qu'il a suscités. Cela aussi rejoint notre modernité. La culture et la pratique démocratique ne reposent-elles pas sur la délibération et les débats des différentes lectures qu'on fait de la situation, et des réponses qu'on veut y apporter. Et que dire des identités plurielles dans notre condition moderne en tension jusque dans notre conscience. Notre intériorité et nos engagements ne sont pas d'un chemin identitaire unique et exclusif. Encore ici, Augustin nous a précédés et annoncés ! Bien sûr, nous sommes devenus autres que lui, plus séculiers et laïques. Mais hélas, pas moins mani-chéens. Cela aussi est à préciser.

Les racines historiques d'Augustin

À partir de quoi, comment et pourquoi a-t-il fait entrer la subjectivité dans ses interprétations de la Bible et des Évangiles, dans la foi et les rapports à Dieu ? Dans sa conception des médiations religieuses comme les rites, par exemple, il a su les personnaliser en Je-Tu et Nous, interprètes et acteurs à part entière.

Mais il y a d'autres sources et influences qu'il a assumées, critiquées, ou qui l'ont parfois contaminé ! Voyons d'abord ses emprunts positifs. « Ces idées qui mènent le monde », de Platon, deviennent chez Augustin des lumières et grâces de Dieu dans les inspirations et les aspirations intérieures de l'homme. Et celles-ci nous tournent vers Dieu, comme la plante qui se tourne vers le soleil qui la nourrit, l'éclaire, et lui fait produire fleurs et fruits, pour reprendre ici une métaphore de Platon. La critique quasi classique de l'augustinisme pessimiste a presque ignoré ce versant positif d'Augustin, à savoir la beauté et la bonté du monde et sa source originelle dans le Dieu Créateur. « Et

Dieu vit que cela était bon. » Non pas seulement un regard, mais aussi un agir qui fait la *vie bonne*. Un Dieu qui aime le monde et se fait l'ami de l'homme semblable à Lui, et autre, libre comme Lui. Un Dieu affectif qui en Jésus de Nazareth s'est fait chair. Cette affectivité on la trouve jusque dans son traité sur la [254] Trinité. Un Dieu amoureux, quoi ! La transcendance chez Augustin se démarque d'une certaine froideur caverneuse de Platon qui s'est éloignée progressivement de la chaleur humaine de son maître Socrate.

Une autre influence sur Augustin a été celle des stoïciens. On pense particulièrement à Épictète, Sénèque et Marc Aurèle, et leur morale fondée sur l'effort, la vertu, la rigueur. La maîtrise de soi, mais aussi l'exploration de soi et l'affirmation de soi. Le volontarisme stoïcien fait de la volonté le principal pouvoir moral de l'homme et ouvre la voie à une perspective qui rend l'engagement essentiel. Fait à noter chez Épictète particulièrement : l'importance de l'engagement personnel. En cela aussi il rejoint nos sensibilités modernes. Chez Augustin, le péché, entre autres choses, c'est l'incapacité de vouloir pleinement.

Soulignons aussi chez Augustin, dans le sillage des stoïciens, le rôle de l'examen intérieur, qui prendra beaucoup d'importance chez les jésuites, et les puritains. Une incitation à faire constamment l'examen de sa vie intérieure. Si bien qu'on peut parler d'une culture protestante de l'introspection qui, par la suite, s'est laïcisée sous la forme de confession autobiographique ²².

Étienne Gilson disait que l'itinéraire d'Augustin est celui qui mène de l'extérieur à l'intérieur, de l'intérieur au supérieur. Certes la volonté de dépassement, pour lui, a besoin de la grâce de Dieu. Dans ses *Confessions*, il écrira : « Vous, ô Dieu, lumière de mon cœur, pain de la bouche intérieure de mon âme, force qui féconde mon intelligence et le sein de ma pensée. » (1, XIII, 21) Mais sa filiation stoïcienne l'amène aussi à être créateur d'un ordre intérieur pour discerner son être réel et l'engager au service de ses frères humains et de Dieu.

On a reproché à Augustin d'avoir donné au péché originel une place majeure dans sa pensée chrétienne. Même s'il a combattu les gnosti-

²² Charles TAYLOR, *Les sources du moi*, op. cit.

ques et les manichéens qui méprisaient la chair (et même la nature humaine du Christ), Augustin n'aurait pas voulu être en reste [255] sur le plan du rigorisme, de la condamnation de l'homme charnel « peccable ²³ », et d'un pessimisme face au monde. Ce qui n'était pas loin de la dichotomie manichéenne du mal absolu face au bien absolu. Qui aujourd'hui accepterait cette affirmation d'Augustin sur les deux cités : la cité terrestre qui exalte l'homme jusqu'au mépris de Dieu et la cité céleste qui exalte Dieu jusqu'au mépris de soi ! À sa défense, il faut rappeler qu'il a vécu à une époque cruciale de l'effondrement de l'Empire romain, de sa décadence morale et d'un paganisme vidé de ses richesses humanistes culturelles et religieuses. Il y avait de quoi être pessimiste, avec la tentation de projeter le salut dans la seule grâce de Dieu. Ce qui amènera plus tard un Thomas d'Aquin à se démarquer d'Augustin, pour rappeler que la grâce n'opère pas sans la nature ou hors d'elle. Avec ce qu'on a dit d'Augustin auparavant, il faut bien admettre que ce génie spirituel et philosophique n'était pas sans contradictions. Le concile Vatican II a fait un heureux déplacement d'un certain augustinisme historique et de son système chrétien fondé sur le péché originel à une conception plus positive de l'être humain créé à l'image de Dieu.

Voyons bien ici la posture paradoxale d'un Augustin qui déploie la riche intériorité de l'être humain, de son intelligence, de son cœur et de son âme, tout en maintenant un pessimisme sur le monde, qui se prêtait peu à l'aimer et à s'y engager pour le transformer. On comprend alors pourquoi l'influence augustinienne a pu susciter tout autant des spiritualités jansénistes ou puritaines que des spiritualités saines, profondes et engageantes. Sans compter son indéniable apport au façonnement de la culture, de la civilisation et de la philosophie occidentales. Notre esprit moderne peut trouver chez Augustin des richesses spirituelles subjectives et affectives précieuses. Ses *Confessions* sont à relire et à méditer. Charles Taylor a bien su montrer ce rôle historique majeur d'Augustin, et sa pertinence actuelle.

²³ Du latin *peccatum* : péché.

[257]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Troisième partie.
Les racines historiques

15

Le rôle historique inestimable des monastères

[Retour à la table des matières](#)

Je m'étonne que tant d'ouvrages sur l'histoire occidentale accordent si peu d'attention à l'apport millénaire des moines dans les différents champs culturels de notre civilisation et dans le développement de la conscience moderne.

S'agit-il de mystique, je m'étonne tout autant que dans les nouveaux intérêts spirituels d'aujourd'hui on ignore les richesses historiques de la mystique chrétienne, beaucoup mieux accordée culturellement à l'âme occidentale.

J'ai déjà souligné ce que des moines bouddhistes de Thaïlande m'ont dit des « touristes spirituels » occidentaux en visite chez eux :

Ils pigent çà et là nos croyances asiatiques sans bien connaître les systèmes de sens qui les sous-tendent. Ils leur donnent des sens dans lesquels nous ne nous reconnaissons pas. Ils sont souvent délités de leur propre héritage culturel et religieux historique. Ils sont comme une rivière sortie de son lit, inondée par de nouveaux affluents. Leur univers intérieur est indifférencié, sans structure, sans véritable socle identitaire identifiable. Leurs repères dits universels sont souvent tellement abstraits qu'ils en deviennent des coquilles vides. Plutôt un vague à l'âme. Ils sont partout et nulle part en même temps ! Ils passent d'un engouement à l'autre. Et surtout, ils semblent inconscients des contradictions entre leurs dites nouvelles croyances et leur culture occidentale de base. Par exemple, leur ego, auquel ils tiennent tant en pratique, et leur adhésion à la philosophie et à la mystique bouddhistes. À les entendre parler de la compassion, on a l'impression [258] qu'ils ignorent que cette valeur est très importante dans la mystique chrétienne...

C'est ce que nous avons découvert dans notre dialogue soutenu avec des missionnaires chrétiens. Il est arrivé, chez nous, qu'au nom du karma, nous avons négligé les engagements sociaux concrets pour la libération des exclus. Et eux, les missionnaires, ont découvert chez nous le fond de mystère de la condition humaine et sa dynamique de dépassement de la souffrance. Nous leur disons que leurs recours à la transcendance de Dieu court-circuitent trop souvent bien des chemins spirituels propres à l'intériorité humaine. Vos dogmes gommant les questions sans réponses, le sens du mystère, l'impermanence de toutes choses et particulièrement du moi. Ce qui nous étonne le plus chez vous les Occidentaux, c'est ce mélange - incompréhensible pour nous - de transcendance et de matérialisme...

C'est dans un monastère bouddhiste où des missionnaires chrétiens m'avaient amené que j'ai entendu pareilles choses. Et c'est ce qui m'amène à cette revisitation historique de la chevauchée millénaire des moines chrétiens.

Rappel historique

Le monachisme chrétien n'est pas né en Occident. Peut-être parce que l'âme orientale s'y prête davantage. Les Pères Grecs de l'Église ont été moines plus ou moins longtemps. Et ce fut le cas de Pères Latins, sauf saint Ambroise, le mentor d'Augustin, dont l'évêché était structuré et orienté comme un monastère. Ils avaient tous en commun un souci de rapports soutenus entre l'intelligence de la foi chrétienne et l'intelligence de leur époque, de leur substrat culturel, et aussi des rapports entre l'Église et les diverses sociétés, entre l'intériorité et l'engagement.

L'efflorescence du monachisme communautaire s'est produite surtout à partir du IV^e siècle, au moment où « l'Église avait conquis avec les princes (l'empereur Constantin) le pouvoir, la richesse », pour reprendre ici mon diagnostic critique de saint Jérôme, lui-même inquiet de l'affadissement de la foi chrétienne et de l'Évangile. Dans l'Église orientale est né un monachisme érémitique (solitaire) en rupture avec le monde et une « religion trop mondaine ». Puis vint [259] le monachisme communautaire masculin et féminin. C'étaient des foyers de vie spirituelle et intellectuelle, des initiateurs de réformes pastorales, des pépinières d'évêques et de papes, et de missionnaires en Europe du Nord, et surtout des inspirateurs pour la foi des chrétiens. C'est de là que vont essaimer des milliers de monastères dans tout le continent européen.

L'effondrement de l'Empire romain, la dite invasion des Barbares, les pandémies incontrôlables ont marqué les siècles suivants, traditionnellement qualifiés de *Dark Ages*, âge des ténèbres. Les moines se sont sentis responsables non seulement de la transmission de la foi, mais aussi de la culture et de ses patrimoines historiques, tout en innovant aussi bien dans les arts et les lettres que dans la culture de la terre. On leur doit de grands crus de vins et de fromages. Preuve qu'ils aimaient la vie. Les historiens font remonter l'origine de la démocratie aux Grecs, et plus tard à la Grande Charte de Jean sans Terre en Angleterre (1215). Pas un mot sur les fameuses règles démocra-

tiques des monastères de saint Benoît (480-547) qui allaient inspirer toutes les communautés monastiques. « Ce qui concerne tous doit être soumis aux jugements de tous. » Étrange silence sur cette donnée de l'histoire occidentale ! Il en va de même du silence sur le rôle des monastères face aux invasions brutales de l'Islam, et des Barbares du Nord. Les monastères ont contribué à sauver l'Europe du Sud durant les derniers siècles du premier millénaire après Jésus-Christ. On a surtout retenu leurs travers et leurs erreurs. Mais si peu sur leur humanisme, leur non-violence, leur foi-espérance envers et contre tout, sur la culture occidentale déjà en gestation chez eux. On l'a vu dans le chapitre sur saint Augustin. Celui-ci en a épousé toute la dramatique tout en initiant plusieurs chemins de dépassement. Même ses contradictions et le manichéisme de ses deux cités peuvent nous aider à nous comprendre comme Occidentaux. On retrouve des traces augustiennes tout au long de l'histoire occidentale jusqu'à maintenant. Charles Taylor l'a bien montré dans ses ouvrages majeurs que nous avons évoqués en partie et sur lesquels nous reviendrons.

[260]

Au début du deuxième millénaire, beaucoup de monastères étaient devenus riches. L'Église avait de plus en plus d'emprise sur l'Europe, et commençait à prendre corps « la chrétienté ». Le pape se voulait l'autorité suprême. Et l'institution ecclésiale, avec ses clercs, régulaient toute la vie collective. Les huit croisades semblaient dans un militarisme loin de l'Évangile, au nom d'un mysticisme utopique qui ne pouvait que conduire à l'échec. L'Église d'Orient s'est alors séparée de l'impérialisme de Rome. Mais le plus grave problème venait de l'intérieur du monde médiéval de plus en plus fragmenté par la féodalité. La multiplication des seigneuries, avec leurs riches propriétaires, s'accompagnait du servage du peuple. Plusieurs de ces propriétaires prirent possession de riches monastères ; et certains devinrent des seigneuries. Et c'est là que va se produire un des phénomènes les plus fascinants de l'histoire chrétienne occidentale.

Les communes et les nouvelles communautés monastiques

Les historiens ont surtout retenu de cette époque les rapports entre les pouvoirs ecclésiastiques et les pouvoirs civils. Pourtant un monde neuf était en train de naître autour des cités médiévales et de leurs ordres statutaires. À titre de référence pour comprendre cette structure, pensons aux trois ordres qu'a remis en cause la Révolution française : la royauté, l'aristocratie et le clergé. Ceux-ci remontent à la cité médiévale, autour de laquelle ont proliféré les bourgs (d'où viennent les termes bourgeois et bourgeoisie). Mais les bourgs étaient aussi le lieu du peuple, ce qu'on a appelé les communes. Certains historiens et sociologues ont attribué aux communes médiévales une importance capitale dans la formation de la mentalité urbaine et des institutions politiques contemporaines. Les communes médiévales ont duré 150 ans ; le XIII^e siècle en a été le pivot. Ce fut un exemple unique d'Église populaire dans l'histoire du christianisme. Une telle expérience représentait une grave menace aux yeux des pouvoirs religieux et civils ²⁴.

[261]

Il ne faut pas confondre les communes médiévales avec le corporatisme. Elles furent vraiment le peuple chrétien structuré et organisé. C'est lui qui a bâti les cathédrales, qui n'étaient pas seulement des lieux de culte, mais aussi des lieux de réunion du peuple où l'on pouvait discuter des affaires publiques, comme l'agora des Grecs et leur cité démocratique. Plus tard le haut clergé expulsera toutes ces activités profanes. Les confréries de spiritualité, de métiers fondèrent des hôpitaux, des écoles, des orphelinats en collaboration avec les corporations, avec le souci d'inspirer par l'Évangile la vie de la ville. Les membres étaient tous égaux et élaboraient en commun leurs règlements. Ces confréries avaient leur secours mutuel, avec allocations en cas de

²⁴ J. COMBLIN, *Théologie de la ville*, Paris, Éditions universitaires, 1968, p. 333-341.

maladie, de malheur ou d'indigence. Elles constituèrent la structure réelle du peuple laïque des villes. Plus que les paroisses, elles étaient une structure d'Église moulée sur les structures sociales de peuple. De nombreux conciles fulminèrent contre les confréries (Rouen 1190, Toulouse 1229, Avignon 1282, Avignon 1326... en tout une vingtaine de conciles).

C'était la seule tentative catholique de société fondée sur la justice, la liberté et l'égalité des membres. Ceux-ci remettaient en cause les richesses de l'Église, des moines et des chanoines. Leur mise au pas par la hiérarchie au II^e concile de Latran (1139) fit glisser certaines confréries vers l'hérésie. Signes avant-coureurs de la future Inquisition.

C'est dans ce contexte qu'ont surgi des réformateurs comme saint Bernard (ordre des Cisterciens). Celui-ci s'est impliqué dans les affaires importantes de son temps. Mais c'est surtout la formidable dynamique des ordres mendiants, Dominicains et Franciscains, qui fut alliée des communes. La carte de leurs implantations correspondait à celle des milliers de bourgs. C'étaient des ordres urbains, contrairement aux monastères, souvent situés dans l'Europe rurale. Les Franciscains s'appelaient les frères mineurs pour bien marquer leur solidarité avec le peuple, et surtout les plus délaissés. Les Dominicains étaient d'avantage dans les lieux culturels, les carrefours urbains des affaires publiques. Ils furent les initiateurs de fondation d'universités.

[262]

Thomas d'Aquin élaborait une formulation globale et systématique de la pensée chrétienne. Ses étudiants étaient de toutes les facultés de l'Université de Paris. Ce haut lieu d'influence pour toute la chrétienté ne pouvait qu'être menaçant pour l'autorité ecclésiastique qui tenait à un contrôle absolu sur tout. Thomas d'Aquin sera condamné par l'archevêque de Paris. On ne pouvait supporter qu'il donne une place importante à la philosophie d'Aristote, que l'intellectuel musulman Averroès avait transmise aux Dominicains d'Espagne.

Ce fut un des tournants tragiques de la dissociation de l'Église avec la culture moderne en gestation et du retrait de l'Église de la vie publique. L'intériorité et l'engagement n'étaient plus associés, comme ce

fut le cas au temps des communes, dont on sait la spiritualité séculière. La société sacrale revint en force, et avec elle le pouvoir clérical. Bien avant la réforme protestante, qui va donner aux laïcs chrétiens un vrai statut d'adultes dans la cité et dans la foi, Érasme stigmatisait le repli de l'Église sur les affaires ecclésiastiques, sur des réformes internes superficielles, sur la paganisation de Rome, jusqu'au sommet de la papauté. Bref, une institution de plus en plus enroulée sur elle-même qui annonçait déjà l'esprit de contre-réforme du prochain concile de Trente, qui va dominer les orientations de l'Église jusqu'au concile Vatican II. Retrait aussi des religieux et des monastères de leurs ancrages dans leur milieu humain et le peuple chrétien. Les missions d'évangélisation, par la suite, n'auront plus comme vis-à-vis les changements historiques, culturels, sociaux, scientifiques ou autres. Les clercs continuaient de pester contre l'urbanisation.

Eh oui, déjà en ce temps-là, l'Église refusait la modernité naissante. Ce qui provoqua l'émergence d'un nouvel humanisme à la fois inspiré par la philosophie antique et l'autonomie d'une culture nouvelle en gestation, d'où viendra, entre autres choses, la révolution scientifique au nord de l'Europe. Révolution qui sera surtout associée au protestantisme. Et le concile de Trente va consommer cette rupture de l'Église avec le monde moderne. Ce sera cette rupture de base qui s'imposera jusqu'au XXe siècle !

[263]

Ainsi, le protestantisme allait apporter un renouveau spirituel chez les laïcs chrétiens, alors qu'en catholicisme la spiritualité va se concentrer dans le monde des clercs et des religieux. La spiritualité française (Bérulle, Olier, etc.) en est une figure on ne peut plus manifeste. Et les réformes spirituelles monastiques seront de plus en plus repliées sur elles-mêmes. Ce fut la tendance lourde. On l'a occultée historiquement en exaltant saint Vincent de Paul en France et saint François de Sales avec sa spiritualité laïque, en Suisse. La spiritualité de la Contre-Réforme fut une affaire de clercs, jusqu'à la cour des rois. Même le grand Pascal, figure laïque catholique de cette époque, a cédé à la ferveur janséniste de surcroît, comme le jeune Racine ou madame de Maintenon âgée.

Qu'on me permette ici une note personnelle, En plein XXe siècle, au cours des années 1950, on m'a transmis au grand séminaire la spiritualité sulpicienne du XVIIe siècle. Pratiquement rien sur la spiritualité laïque de l'action catholique du temps. C'était bien mal nous préparer aux défis séculiers et religieux auxquels nous allions faire face, et à la crise de la chrétienté québécoise jusqu'à son effondrement. Je reviendrai sur cette expérience dans le chapitre sur la crise du modernisme.

[265]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Troisième partie.
Les racines historiques

16

La dynamique protestante

[Retour à la table des matières](#)

Je ne vais pas m'attarder ici aux querelles doctrinales et politico-religieuses de la Réforme protestante versus la Contre-Réforme catholique. Je m'en tiendrai plutôt au jalon de l'évolution historique de l'intériorité que la dynamique protestante a suscitée.

Les communes médiévales avaient donné aux laïcs chrétiens un véritable statut individuel et collectif d'acteurs, d'interprètes et de constructeurs de la société et de l'Église. Dans le chapitre précédent nous avons montré la formidable fécondité de cette période historique du catholicisme. Par la suite, les autorités ecclésiastiques ont mâté cette affirmation du peuple de Dieu, ses communautés, ses spiritualités, ses engagements sociaux, et aussi les réformes de l'Église qu'appelaient ce remarquable tournant historique.

Ici, j'ouvre une parenthèse. En milieu catholique, on considère qu'une des caractéristiques de l'Église du XXe siècle est l'avènement du laïc, d'une spiritualité et d'une théologie laïques, d'une valorisation de l'engagement évangélique « séculier » dans le monde profane, d'une Église peuple de Dieu, d'un souci des réalités terrestres, de la diversité culturelle, des signes des temps, des enjeux humains collectifs les plus cruciaux. Un progrès indéniable, mais qui exigeait une révision radicale des structures cléricales de l'Église et de ses statuts ministériels.

Encore ici je m'étonne que l'Église catholique multimillénaire, avec sa riche mémoire historique, n'ait pratiquement rien reconnu ni retenu de la période cruciale des communes médiévales et du sort [266] tragique que les autorités ecclésiastiques leur ont fait subir. Rien retenu non plus de l'impact historique du refus de toute réforme de l'institution, et des contentieux de ce temps dont certains subsistent aujourd'hui.

Je ne pense pas céder ici à un concordisme historique simpliste en faisant un rapprochement entre ces deux tournants majeurs : celui des communes médiévales « laïques » et de leur triste sort, et celui d'aujourd'hui, marqué de massifs contentieux des Occidentaux face à Rome.

Devant l'impasse actuelle que vit le catholicisme, je pense qu'il faut revisiter cet autre tournant historique qu'est la Réforme protestante, qui s'est surtout déployée hors des pays latins où l'Église s'est implantée depuis plus longtemps.

Charles Taylor, qu'on ne peut soupçonner d'infidélité à son adhésion catholique, nous offre un autre regard sur ce monde protestant anglo-saxon et germanique dont nous, catholiques, ignorons trop l'évolution au niveau de la conscience moderne. Dans son ouvrage majeur déjà cité sur la formation de l'identité moderne, Taylor souligne l'importance que tient en celle-ci « la vie ordinaire », sa profondeur culturelle et spirituelle, sa dignité, son ouverture au sens évangélique, ses appels d'engagement. Selon lui, la Réforme protestante a beaucoup à nous apprendre sur ce qu'il appelle l'ampleur de notre « idée moderne de l'intime » et de ce qu'Aristote qualifiait de « vie bonne » comme finalité de toute association politique. Taylor écrit : « L'affirmation de

la vie ordinaire trouve son origine dans la spiritualité judéo-chrétienne, mais c'est la Réforme qui, à l'époque moderne, lui a donné son élan particulier ²⁵. »

Les protestants ont voulu se démarquer non seulement du système clérical qui faisait de l'Église une structure enroulée sur elle-même, mais aussi d'une spiritualité monastique présentée comme un idéal aux laïcs chrétiens. Ces protestants étaient davantage en prise sur les valeurs d'autonomie, de discernement personnel, de condition séculière qui commençaient à émerger dans la conscience [267] moderne. Alors que le monde catholique était dominé par le surplomb d'un ordre sacré où toutes les fins étaient déterminées à l'avance, le protestantisme était plus conscient des potentiels nouveaux de la modernité, à savoir la capacité humaine de s'assigner des fins.

C'est cette capacité de s'assigner des fins qui démarque la position différente des protestants en matière de morale conjugale et parentale, par rapport à celle des autorités catholiques. Plus largement, cette capacité de s'assigner des fins, que la révolution scientifique a démultipliée, a été mieux assumée par les milieux protestants que les milieux catholiques. (Qu'on me permette ici une digression. Le savant russe Andreï Sakharov disait à Gorbatchev : « Si vous continuez de museler la liberté, vous briserez à sa racine la dynamique de développement de notre société. »)

La valorisation du libre-arbitre chez les protestants pouvait donc avoir plusieurs impacts progressistes : un statut d'adulte des laïcs dans le monde et dans l'Église ; une valorisation du principe communautaire, de la délibération et de la décision démocratique ; une spiritualité de la sécularité chrétienne, et un rapport plus positif à la modernité.

Face au modèle monacal catholique, les protestants affirmaient que la vie ordinaire n'était pas uniquement profane mais sainte en elle-même, et en aucune manière de second ordre. La première sanctification est celle de la vie. Et c'est une sanctification qui ne s'oppose pas à la plénitude de la « vie bonne ». Un peu comme le judaïsme rabbinique au début de notre ère. « La réforme protestante a permis que se dé-

²⁵ Charles TAYLOR, *Les sources du moi*, *op.cit.* p. 278.

veloppe cette forme de spiritualité qui n'avait pas de précédent dans la chrétienté [...] Une spiritualité qui s'accordait bien avec l'aspect anti-hiérarchique du message évangélique ²⁶. » Bref, un nouveau statut spirituel du quotidien.

On a reproché aux protestants, particulièrement aux luthériens, et aux puritains, un certain manichéisme augustinien qui en remettait sur le péché originel, sur la nature corrompue de l'être humain. [268] « Plus on s'avoue pécheur, plus Dieu est miséricordieux. » Le jansénisme catholique était du même cru. Il y a là, dit le théologien Maurice Bellet, une sorte de fabrication d'un Dieu pervers qui caricature le Dieu bon qui a fait une création bonne. « Et Dieu vit que cela était bon »... L'humain, fait à son image, à qui Dieu confie l'intendance de la terre. Comment alors opposer la foi et les oeuvres de Dieu aux ouvrages des humains. N'était-ce pas contredire la « vie bonne » qu'on voulait valoriser et promouvoir, et l'autonomie du laïc dans la conduite de sa vie. Et aussi le sacerdoce des laïcs et du peuple de Dieu qu'on opposait aux ministères monopolisés par les clercs catholiques.

Ce procès des contradictions des protestants occulte leur dynamique moderne et ses racines bibliques, évangéliques. Même chez les puritains il y avait cette conviction, à savoir développer les biens de la création de Dieu et en jouir tout en en restant détachés. Mieux servir Dieu, le prochain et la cité pour que celle-ci ne soit pas une caricature du Royaume de Dieu à vivre ici et maintenant sur l'horizon d'une vie éternelle que seul Dieu peut offrir gratuitement à notre liberté.

Le sociologue Max Weber pensait que la notion puritaine de la vocation avait contribué à favoriser un mode de vie centré sur le travail discipliné, rationalisé et régulier, associé à des habitudes frugales de consommation. Ce mode de vie, selon Weber, aurait grandement facilité l'implantation du capitalisme industriel. À ce chapitre, la position du calvinisme est plus claire, de par sa volonté de réorganiser l'Église et le monde. Bref, un nouvel ordre des choses ! Des esprits critiques soulignent le paradoxe du calvinisme qui croit en la prédestination (qui se prête à un certain fatalisme) et cet engagement à transformer le monde. Un peu comme Luther qui promeut l'égalité des hommes devant

²⁶ *Ibid.*, p. 285.

Dieu, et confie aux princes la responsabilité de mater la révolte légitime des paysans de son temps. Qu'advient-il du salut par la foi que Luther opposait au salut par la loi dans son interprétation de saint Paul ?

Mais encore ici ce procès, dont on ne peut ignorer la part de vérité, ne doit pas mettre en veilleuse la dynamique protestante de [269] « ceux qui se gouvernent par eux-mêmes dans leur vie personnelle et dans la cité ». Face au statut d'obéissance inconditionnelle des laïcs aux clercs qui s'approprièrent l'autorité de Dieu et discréditaient le jugement de conscience de leurs ouailles. « Il n'est pas étonnant qu'ait existé une certaine convergence entre la nouvelle religion, la nouvelle science et le nouvel esprit révolutionnaire qui ébranlèrent l'Angleterre au XVIIe siècle ²⁷. »

N'oublions pas qu'à ce moment-là, dans l'Europe continentale, c'était le règne des pouvoirs absolus aussi bien séculiers que religieux. Le monde protestant devenait l'instance critique face à ces pouvoirs qui résistaient à la modernité et aux révolutions qui ont suivi celle de l'Angleterre. L'aboutissement de la terreur chez les révolutionnaires français n'était-il que la copie inversée de ce climat d'absolutisme ? Déjà s'annonçait la venue de Napoléon, et de Pie IX qui allait s'opposer à toutes les avancées de la conscience moderne. Ce ne fut pas le cas de l'Angleterre.

Taylor, dans son ouvrage, fait état de l'histoire fascinante des XVIIe et XVIIIe siècles en Angleterre, et des débats qui ont eu cours. On ignore beaucoup trop leur influence profonde sur le siècle dit des « Lumières » en Europe continentale. C'est de ces débats que Taylor s'est inspiré pour poursuivre son exploration du moi moderne, de son intériorité et de ses engagements.

Ici, il est important de partir d'un des plus grands défis de notre situation contemporaine. Nous sommes de plus en plus renvoyés à nous-mêmes. D'abord à cause des nombreux éclatements de tous ordres : institutions de base comme la famille, liens sociaux, techno-économie de plus en plus incontrôlable, avenir on ne peut plus imprévisible, dislocation des assises fondamentales de la nature et de la vie. Mais aussi

²⁷ *Ibid.*, p. 298.

plus profondément il y a les éclatements intérieurs que suscitent ces multiples incertitudes et la remise en cause de tous les systèmes de sens qui structuraient la conscience et offraient un socle permanent pour faire face aux contingences et aux aléas de la vie et de l'histoire. Les grandes idéologies substitutives des deux [270] derniers siècles n'ont pas tenu leurs promesses. Et les grands récits mythiques semblent de moins en moins compréhensibles pour la majorité de nos contemporains. Même les croyances les plus courantes déclinent d'un sondage à l'autre. À cet égard, l'impact historique des suites de la Révolution française contredisait les belles assurances du siècle des Lumières ; cet échec a valeur emblématique pour comprendre le désarroi intérieur d'aujourd'hui. L'individu est livré de plus en plus à lui-même et doit se reconstruire, seul, du dedans, et par lui-même.

Sur le plan religieux, la dynamique protestante évoquée plus haut, en se démarquant de l'encadrement très régulé des consciences en catholicisme, permet davantage l'autodétermination intérieure, l'exercice personnel du discernement, et l'assumption de l'angoisse qui accompagne cette remise à soi-même. Je vais utiliser, à titre de métaphore, une donnée biologique, à savoir le choc des animaux à carapace lorsque, dans l'évolution de la vie, cette enveloppe sécuritaire a disparu. L'animal se trouvait dans une situation beaucoup plus vulnérable. Il devait dominer de nouvelles peurs, développer une plus forte autodétermination et renforcer sa colonne vertébrale. Autant de marques symboliques de l'homme moderne en regard des ordres sécuritaires extérieurs à eux-mêmes qui régulaient la vie de ses ancêtres pré-modernes. La dynamique protestante a quelque chose de cette mutation religieuse. Mais ne quittons pas trop vite les assises anthropologiques de ce changement historique.

L'historien Philippe Ariès situe à la fin du XVII^e siècle le premier choc de cette livrée à soi-même.

Les historiens nous ont appris depuis longtemps qu'on ne restait jamais seul. Mais en fait, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, personne n'était seul. La densité sociale interdisait l'isolement et on vantait comme des performances rares ceux qui avaient réussi à s'isoler assez longtemps. Les relations entre pairs, les

relations entre personnes de même condition, dépendant les uns des autres, les relations entre maîtres et serviteurs, ces relations de tous les jours et de toutes les heures ne laissaient jamais l'homme seul ²⁸.

[271]

Rousseau, le solitaire, se réfugie en Angleterre où, contrairement au jardin français, le jardin anglais accueille mieux « la vie confuse et profonde où s'épuise et s'épanche tout l'inexprimable de nous-mêmes ²⁹ ».

Ce qui annonce le romantisme du XIXe siècle, comme nouveau lieu de l'intériorité moderne. Mais déjà à la fin du XVIIIe siècle on se trouve sur le même versant que le nôtre ! Et dire qu'on parle encore aujourd'hui de la triste austérité protestante ! Nos frères chrétiens ont peut-être mieux assumé que nous la liberté intérieure, sa santé spirituelle. Il y a là matière à débat, bien sûr. Mais il faut bien admettre la dynamique historique du protestantisme dans le façonnement de la modernité.

Dans mon assez longue vie, je nous ai rarement entendu dire et penser que l'Esprit Saint était pour quelque chose dans la Réforme protestante au moment où l'Église catholique refusait toute réforme d'elle-même, aux XIVe et XVe siècles, cette période la plus navrante de l'histoire ecclésiastique. Sommes-nous vraiment sortis de la mentalité de la Contre-Réforme, si j'en juge par la même restauration romaine que nous vivons aujourd'hui ?

²⁸ Philippe ARIÈS, *L'enfant et la vie familiale*, Paris, Seuil, 1973, p. 299.

²⁹ Charles TAYLOR, *Les sources du moi*, op. cit., p. 383.

[273]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Troisième partie.
Les racines historiques

17

L'intériorité romantique au XIXe siècle

[Retour à la table des matières](#)

Au jugé de l'histoire politique du XIXe siècle, l'art romantique fait figure d'esthétisme petit-bourgeois, mis à part, bien sûr, le puissant romantisme social d'un Victor Hugo. Mais les historiens des « mentalités » ont découvert que l'esprit romantique dit du monde bourgeois s'était diffusé dans le peuple. Même Marx disait qu'il ne fallait pas laisser aux bourgeois les valeurs de subjectivité et d'affectivité qui pourraient être sources de motivations profondes et d'engagements résolus. Et ces mêmes historiens ont montré qu'il y avait là une des sources de la conscience et de l'intériorité moderne.

Certes il y a eu, au XIXe siècle, d'autres chemins d'intériorisation. Kant, par exemple, propose un type moderne d'intériorisation en rattachant le bien à la motivation intérieure. Comme Rousseau, Kant définit la liberté et la morale en fonction l'une de l'autre.

La démarche éthique chez Kant vient du dedans, elle ne peut plus venir seulement d'un ordre extérieur. Kant se démarquait ainsi des morales anciennes. L'être humain peut s'assigner des fins, il n'est pas enfermé dans un ordre sacré où toutes les fins sont déterminées d'avance. Je l'ai déjà souligné dans le chapitre précédent. Il y a là une posture typiquement moderne. Elle s'enracine, comme chez Descartes, dans un sentiment élevé de la dignité humaine libre et autodéterminée. L'être humain est normateur, il n'est pas uniquement normé par son substrat culturel (ethos), par l'ordre dit naturel, et par la religion. Kant va au-delà des stoïciens dont l'influence s'est [274] prolongée jusqu'à la modernité. En cela, Kant est fils du siècle des Lumières, tout en se dissociant du naturalisme de celui-ci et de son refus des sources chrétiennes d'intériorité encore vivaces chez nombre de ses contemporains. Sources qui souterrainement ont été sécularisées par le meilleur du siècle des Lumières. C'est dans ce double héritage que les efforts humanitaires du XXe siècle vont trouver une inspiration. Et la crise spirituelle de notre civilisation n'est pas sans relation avec ses trahisons d'idéaux humanistes des deux derniers siècles. Nous y reviendrons.

J'ai évoqué tantôt le naturalisme abstrait du siècle des Lumières. Les romantiques du XIXe siècle vont lui donner d'autres sens plus existentiels et inspirants. Taylor soutient que le romantisme a conquis la culture et la sensibilité européennes. « Les romantiques proclamaient les droits de l'individu, de l'imagination et du sentiment à l'encontre de l'importance que le classicisme accordait à la rationalité, à la tradition et à l'harmonie formelle. » Mais déjà Rousseau parlait de voix et d'impulsion intérieure. On peut chercher et trouver de la vérité dans nos sentiments. Lamartine et Musset en sont de beaux exemples, de même Blake et Wordsworth chez les Anglais, et Heine en Allemagne. « Regarde le tout de la nature, considère la grande analogie de la création. Tout se sent soi-même et ce qui lui ressemble, la vie s'y réverbère. » D'où cette intuition d'un grand courant de sympathie qui traverse toutes choses. Étonnamment, Hegel autant que Goethe se démarquent de l'ordre classique « hétéronomique » (extérieur à l'être humain). Non pas qu'ils récuse l'ordre de la nature, mais quel sens aurait-il pour l'être humain sans état d'âme, sans conscience et sentiment pour l'accueillir, le « recueillir ».

« Le monde qui nous entoure serait désolé s'il n'y avait pas un monde en nous », écrit par ailleurs Wallace Stevens ³⁰. Il y avait encore en ce temps une référence à Dieu bien intégrée. « La plus grande idée poétique du monde est et a toujours été l'idée de Dieu. » Et chez d'autres : « Après qu'on a cessé de croire en Dieu, la poésie est l'essence qui occupe sa place en tant que rédemption de la vie. »

[275]

Il y a chez les romantiques une interpénétration du subjectif et du transcendant. Les convictions intérieures sont de sang chaud, de fines sensibilités, de pensées chaleureuses, de communion d'être et d'âme avec les autres ; on trouve cela dans *l'Ode à la joie* de Schiller. Kant fera place au sentiment dans sa morale de la « raison pratique ». Chez les romantiques, la poésie est le plus inspirant des genres littéraires. Le sentiment de la nature qui lui est propre ouvre sur les réalités intemporelles que la déesse Raison semble méconnaître. Il rejoint nos nouvelles sensibilités à la nature, nos soucis écologiques, notre culte de la vie pour elle-même.

Par ailleurs, le sentiment de la nature des romantiques et le nôtre ont en commun un certain appauvrissement de la conscience historique. Celle-ci est pourtant un axe majeur aussi bien de la modernité que de la tradition (surtout la judéo-chrétienne). C'est l'histoire qui nous apprend que la Grèce antique se repliait sur l'ordre cosmique quand les contingences et les aléas de leur histoire et de leurs cités les frappaient d'impuissance. Le fatalisme grec aurait-il quelque chose à voir avec cette même tendance chez plusieurs de nos contemporains ? Même nos nouvelles modes religieuses pratiquent cette fuite du pays réel et de ses enjeux cruciaux.

Mais peut-on se limiter à cette grille critique pour lire l'aventure des Romantiques ? Taylor écrit ceci :

Si nous pensons à la nature comme à une force, comme à un élan qui parcourt l'univers, comme à ce qui émane de nos propres impulsions intérieures, et si ces impulsions constituent une part

³⁰ Cité par Charles TAYLOR, *Les sources du moi, op. cit.*, p. 615.

indispensable de notre accès à cette force, alors nous ne pouvons connaître ce qu'elle est qu'en formulant ce que les impulsions nous incitent à faire [...] Aussi, encore une fois, nos sentiments font-ils intégralement partie de notre définition du bien, la plus originale et la plus directe [...] Si la vie bonne se définit en partie en fonction de certains sentiments, elle peut donc abandonner aussi ses points d'ancrage et s'écarter des codes éthiques traditionnels ³¹.

[276]

Chez les romantiques, chaque individu, avec ses sentiments et sa subjectivité, est différent et original, et doit suivre sa propre voie. Il y a de cela dans les concepts chrétiens de charisme, de talent et de vocation. « L'individuation expressive, poursuit Taylor, devient alors une des pierres angulaires de la culture moderne. Si bien qu'hier, chez certains romantiques, et aujourd'hui chez plusieurs de nos artistes contemporains, l'art tient lieu de religion, sinon il se loge aux frontières du sacré. En tout cas, on s'éloigne ainsi de l'art qui imite la réalité. Pour les uns, l'artiste est en quelque sorte un dieu créateur. » George Steiner a analysé finement cela chez Picasso quand celui-ci parlait de « l'Autre qui lui fait ombrage ». Mais les romantiques du XIXe siècle ne sont pas allés jusque-là. Ils étaient pour la plupart chrétiens ou déistes.

Trouvez Dieu : son idée est la raison de l'être ;
L'oeuvre de l'Univers n'est que de le connaître
Vers Celui dont le monde est l'émanation
Tout ce qu'il a créé n'est qu'aspiration.
L'éternel mouvement qui régit la nature
N'est rien que cet élan de toute créature
Pour conformer sa marche à l'éternel dessein
Et s'abîme toujours plus avant dans son sein !
Le murmure vivant de la pensée entière

³¹ Charles TAYLOR, *Les Sources du Moi*, op. cit., p. 467.

N'est que l'écho confus d'une immense prière :
De la mer qui mugit aux sources du vallon,
Tout exalte un soupir, tout balbutie un nom ;
Ce mot qui dans ce ciel d'astre en astre circule
Tout l'épelle ici-bas, l'homme seul l'article.
L'océan a sa masse et l'astre sa splendeur,
L'homme est l'être qui prie, et c'est là sa grandeur !
Lamartine, « La fin de Satan »

L'homme n'a qu'à pleurer pour retrouver son père.
Le malheur lui dit : Crois, la mort lui crie : Espère !
Qu'il se repente, il tient la clé d'un sort meilleur !
Dieu lui remplace, après l'épreuve et la douleur,
Le paradis des fleurs par l'Éden des étoiles.
Ève, à ta nudité, Marie offre ses voiles ;

[277]

L'ange au glaive de feu rappellera Adam proscrit ;
L'âme arrive portant la croix de Jésus-Christ ;
L'éternel près de lui fait asseoir l'immortelle...
Victor Hugo, dans « Dieu »

La théologie moderne du XXe siècle a fait une rupture radicale avec le Dieu senti à travers la nature et l'espace pour souligner que le Dieu de la Bible et des Évangiles est un Dieu qui s'inscrit dans le temps, et plus spécifiquement dans l'histoire. La majorité des chrétiens ne se sont pas reconnus dans cette opposition radicale. Il est étrange que ces théologiens aient ignoré tout ce versant qu'on trouve dans la Bible pour qui *être*, c'est *habiter*. Encore plus grave est leur méprise dans une culture moderne qui tente de « réunir » l'espace et le temps, la nature et la culture, le sentiment et la raison. Le romantisme du XIXe siècle cherchait cette réunification. Il en faisait une spiritualité.

Avec ironie, je rappelle à ces théologiens que Jésus se sert d'un symbole de la nature pour initier ses disciples aux signes des temps ! (Lc 12,54-56 ; Mt 16,2-3) Il faudrait déchirer bien des pages de la

Bible pour l'expurger des symboles de la nature dans l'intelligence et l'expression de la foi. Peut-on penser la Création, l'incarnation, la sacramentalité de la foi chrétienne sans les symboles fondamentaux de la vie. Je me souviens de débats que j'ai tenus sur ce sujet, où certains discours théologiques méprisaient implicitement ces simples chrétiens qui intégraient la nature dans leur spiritualité. On peut bien rire des effusions affectives et subjectives des romantiques d'hier, mais n'avaient-ils pas une âme chrétienne que plusieurs de mes fervents paroissiens ont encore aujourd'hui ?

« La plupart des grands poètes romantiques considéraient qu'ils exprimaient quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes : le monde, la nature, l'être, la Parole de Dieu ³². » Ce qui est bien différent du sentimentalisme qu'on leur prête. Ne voulaient-ils pas ré-enchanter le monde, suite au désenchantement du monde au siècle des Lumières ? [278] Encore ici, un peu de conscience historique ferait découvrir, chez les romantiques, une certaine filiation avec l'intériorité moderne post-augustinienne et la mouvance de Descartes et de Montaigne vers l'intériorité.

Les propos que je viens de tenir sur les romantiques ont quelque chose des trois « présents » dont parlait saint Augustin : l'interpénétration intérieure (en nous) de la mémoire, de l'actualité et de l'avenir. Trois chemins d'accès pour aller de l'intérieur à la transcendance. Et l'imagination créatrice de l'époque romantique nous aide à comprendre qu'une foi incapable de ré-enchanter la vie est non seulement une foi triste, sinon ennuyante, mais surtout peu engageante dans tous les sens du terme. L'exploration du moi et celle de la nature sont des dynamiques importantes aujourd'hui tout autant qu'à l'époque romantique. Nous reviendrons sur les limites et les travers contemporains de cette spiritualité ; mais en nier la dynamique positive, c'est une toute autre « affaire ».

Le style actuel d'Église, de gouvernance, d'orientation de pensée, de discours moral, de contrôle on ne peut plus excessif et prescriptif n'annonce pas un avenir bien réjouissant ! On ne le dira jamais assez,

³² Charles TAYLOR, *ibid.*, p. 535.

ces travers institutionnels sont perçus comme une agression dans ce qu'il y a de plus intime dans la conscience, chez les gens d'aujourd'hui.

Une aussi sèche rationalité doctrinale, critique du monde moderne, est de plus en plus insupportable chez les Occidentaux. Paradoxalement, les critiques de ceux-ci s'ouvrent aujourd'hui à de nouveaux questionnements qui parfois ont des accents semblables à l'angoisse souterrainement religieuse d'un Baudelaire ou d'un Goethe.

Lorsque la mer de la foi se retire, elle ne laisse que le grondement long, triste, l'attachement que fait son retrait sous le souffle du vent de nuit, par les vastes et mornes plages et les graviers dénudés de la terre. (Matthieu Arnold)

Arnold tient ces propos en ne cachant pas sa source romantique. Il annonce le Camus du roman *La peste* et remémore cette page de Dostoïevski dans son roman *L'adolescent* qui évoque la solitude de [279] l'homme dans l'univers. Tous deux interpellent notre trop facile foi en Dieu et certains de nos recours magiques à l'Esprit Saint.

Charles Taylor, par-delà sa conscience de cette dramatique spirituelle à la fois laïque et religieuse, maintient le cap de l'espérance à travers ce qu'il appelle ces « épiphanies modernes ». L'idée de l'imagination créatrice, telle qu'elle est apparue à l'époque romantique, est au cœur de la culture moderne. Il y a de fortes continuités de l'époque romantique à nos jours. C'est Joyce qui le premier a évoqué l'art comme épiphanie. L'oeuvre d'art comme lieu de manifestation qui nous met en présence d'une réalité autrement inaccessible, et qui revêt la plus haute signification morale et spirituelle ³³. « Translucidité de l'éternel dans le temporel », dira Coleridge. Carlyle définissait le symbole comme « l'incarnation et la révélation de l'infini ». Et pour Kant, la beauté s'avère une autre façon d'atteindre au suprasensible en nous. Chez les romantiques, il y a déjà une critique d'une société réduite à des rapports mercantiles. Preuve que les romantiques ne s'investissaient pas dans la seule expression de leur moi. La transfigura-

³³ *Ibid.*, p. 525.

tion de l'ordinaire dans l'art romantique pouvait contribuer à redonner du sens à la vie et à remettre en cause les hiérarchies de domination.

Ne perdons donc pas de vue la dynamique des romantiques, celle de ré-enchanter le monde et celle de vivre et révéler les profondeurs intérieures subjectives, affectives, spirituelles et poétiques du cœur et de l'âme humaine.

[281]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Troisième partie.
Les racines historiques

18

La crise moderniste, son impact jusqu'à aujourd'hui

[Retour à la table des matières](#)

J'ai toujours été étonné du peu d'attention accordé à la crise du modernisme qui a eu lieu au début du XXe siècle dans les milieux d'Église. Cette crise était l'aboutissement du refus du monde moderne dans l'Église du XIXe siècle. Ce qu'on a retenu presque exclusivement, ce sont les erreurs et certaines postures dites hérétiques des modernistes. Chose certaine, comme on le verra, cette époque a beaucoup à voir avec le sujet de notre essai. J'ai déjà souligné qu'une foi adulte et d'adulte appelait la libre et responsable démarche d'interprétation personnelle, de valorisation de la conscience et du discernement spirituel, et de façonnement de son socle intérieur. Toutes ces qualités majeures sont en étroite relation avec nos valeurs modernes les plus chères. Plus largement, il s'agit du statut du laïc chrétien dans l'Église catholique.

Dans cette période historique, il y a eu des débats très importants au sein même de la nouvelle laïcité, suite à la séparation de l'Église et de l'État. Ces débats ne sont pas étrangers à ceux du tournant actuel, en-deçà et au-delà des défis inédits auxquels les sociétés occidentales font face. Par exemple, dans ces deux tournants historiques, la question éthique a rebondi au point de devenir un lieu critique majeur sur les sens et les finalités de changements profonds qui retentissent jusqu'au fond des consciences, avec leurs requêtes de nouveaux engagements. J'y reviendrai en aval de ce chapitre. Voyons d'abord la crise moderniste qui a porté sur la question religieuse.

[282]

Rappel historique

Émile Poulat a bien qualifié le tournant historique qui est à l'origine de la crise intérieure suscitée par les ruptures des rapports de l'Église avec les sociétés européennes et l'évolution de l'esprit moderne au XIXe siècle : « La crise moderniste apparaît ainsi comme le révélateur de la situation nouvelle faite à la tradition chrétienne par l'esprit moderne et des problèmes considérables posés à la pensée chrétienne par la pensée moderne. »

Avant d'aborder cette grave période historique, je vais raconter une expérience que j'ai vécue, 50 ans plus tard, durant les années 1950), au Grand Séminaire de Montréal. Une sorte de réplique concrète de la crise précitée. Cette expérience permettra de mieux comprendre ce qui a pu se passer au cours de la crise du modernisme. Réplique signifie récurrence d'un phénomène qui se reproduit sous la même forme. Une façon de dire que la crise du modernisme est encore vivace aujourd'hui dans l'Église. Celle dont j'ai été témoin au cours de ma formation théologique a l'avantage d'être fort semblable à la première.

Avant d'entrer au grand séminaire, j'avais été, au collège, membre d'un mouvement d'action catholique (la JEC). C'est là qu'on m'a fait connaître les nouveaux courants de la pensée chrétienne : existentia-

lisme et personnalisme chrétien, théologie des réalités terrestres, théologie du laïc. Mouroux, Mounier, Congar, Chenu et leurs ouvrages. De plus, on m'avait initié à la culture moderne, alors que mon « collège classique » s'en tenait aux humanités du XVIIe siècle.

Au grand séminaire, pas un mot sur les théologiens modernes. Mais une merveilleuse surprise : deux exégètes formidables, à la fine pointe des études bibliques, au fait des méthodes de critique historique et littéraire appliquées aux textes de l'Écriture sainte et à l'histoire religieuse. Au fait aussi des découvertes archéologiques et historiques et des recherches bibliques des exégètes protestants. L'un des deux était une autorité internationale sur les langues orientales anciennes et sur l'Église primitive. Le savant sulpicien Jacques Ménéard était un saint homme, on ne peut plus orthodoxe et très humble. Ce que j'ai pu goûter les richesses historiques, culturelles et spirituelles [283] qu'il nous a transmises ! Ses fines lectures des deux testaments avec leurs sens à divers niveaux de connaissance et d'interprétation m'ont profondément marqué. Et quelle liberté de pensée, avec un souci de laisser place aux débats, entre nous et avec lui, sur les sujets où il y avait conflit d'interprétation. Nous étions de jeunes adultes très sensibles à son ouverture d'esprit, qui était aussi sans complaisance sur nos préjugés et nos erreurs. Nous étions fascinés par son intégration des sciences modernes dans sa théologie et son exégèse. Saint Thomas lui-même, le grand docteur de l'Église, n'a-t-il pas lui aussi utilisé la philosophie d'Aristote, de Platon, de Plotin et d'autres penseurs profanes de l'Antiquité ?

Mais en même temps s'est produit un choc très fort et profond en nous. Les thèses théologiques dogmatiques et morales qu'on nous enseignait reposaient sur des assises bibliques d'une pauvreté navrante et parfois en contradiction avec les avancées de l'exégèse biblique. Sans compter le soupçon que suscitait chez nos professeurs dogmaticiens et moralistes l'emprunt de travaux protestants par nos professeurs biblistes.

Le conflit a éclaté. Nos deux exégètes furent exilés au nom d'un orthodoxisme scolastique menacé.

Il s'est passé quelque chose comme cela au début du XXe siècle avec le fameux exégète, le père Albert Lagrange, dominicain, qui avait

fondé en 1890, à Jérusalem, l'École pratique d'études bibliques, et plus tard la *Revue biblique* et la collection des études bibliques.

Les raidissements du Magistère romain, dont le dogme de l'infailibilité pontificale est la figure emblématique, marquait déjà le climat de l'époque. Un autre exégète, l'abbé Loisy, excédé par le refus de la modernité dans l'Église en est venu à l'autre position extrême, à savoir une exégèse complètement indépendante du Magistère romain. Les extrêmes se ressemblent ! Sans compter la hantise du magistère face au fibre arbitre des protestants. Le syllabus (1864) de Pie IX sur « les erreurs de notre temps » n'était pas loin. Pie X stigmatisait les mêmes erreurs dans l'Église. Celle-ci refusait de reconnaître l'effondrement de l'ordre social, moral et intellectuel qu'elle avait mis des siècles à construire. Et elle a encore aujourd'hui [284] le même vieux réflexe de *Restauration*. Rome plaide encore pour restaurer l'Europe chrétienne.

Et voilà que la théologie et surtout l'exégèse biblique réclamaient une relative autonomie. C'était insupportable, et cela l'est encore aujourd'hui dans les rapports de l'Église avec les théologiens et aussi les chrétiens qui manifestent certains désaccords avec le magistère romain. Déjà au XIXe siècle, la société et ses citoyens avaient rompu avec cette tutelle et tourné leurs regards vers d'autres horizons. La société donnait aux rapports humains d'autres règles, à l'activité humaine d'autres buts, au savoir humain d'autres bases.

En l'occurrence, les courants modernistes étaient fort diversifiés, et leurs acteurs aussi. Mais ce qu'ils avaient en commun, par delà la tentation scientiste, c'était le renouvellement de la pensée avec les avancées des sciences modernes. Ce souci se transposait chez des théologiens et des exégètes sur le terrain de la pensée chrétienne. Le pape Léon XIII les y avait encouragés. Le cardinal Newman en était un bel exemplaire. Mais le vieux réflexe de la Contre-Réforme a refait surface comme ce fut le cas chez Pie IX, comme c'est le cas avec Pie X dans la crise du modernisme, comme ce sera le cas après le concile Vatican II. Toujours au nom de la « Restauration » dont la copie conforme est le concile de Trente du XVIe siècle. Mais c'est la crise moderniste qui me semble la plus grave. Dans les milieux d'Église, on en a fait un conflit ecclésiastique, alors qu'il s'agissait d'un fait

global de civilisation, d'un nouveau contexte historique de la modernité en train de se diffuser dans le monde occidental, bien au-delà des cercles intellectuels en divers pays. Nouvel état d'esprit, nouvelles formes de pensée, nouveau langage, nouvelles sensibilités, nouvelles façons de vivre. Bref, un profond changement historique multidimensionnel. Fait à noter ici, plusieurs acteurs dits « modernistes » étaient chrétiens, et même préoccupés d'un renouvellement de l'Église et plus largement du catholicisme.

Ils étaient inquiets des multiples retards accumulés par l'Église, particulièrement face aux progrès de la science. Le néo-thomisme de l'enseignement scolastique ne pouvait relever le gant de la profonde révolution culturelle en cours qui mettait tout autant en cause [285] le discours romain, les pratiques pastorales et les spiritualités des clercs et des religieux. Le nouveau statut de citoyen détonnait par rapport à celui des laïcs, sans poids dans l'Église.

Les nouveaux moyens de communication, les nouvelles sciences autonomes de l'histoire des peuples, des cultures et des religions, l'accès à d'autres mondes de pensée relativisaient les certitudes de la dite universalité romaine et, du dedans même du monde occidental, une multitude de penseurs se démarquaient du catholicisme particulièrement, parce que celui-ci maintenait sa prétention au monopole de la vérité. Des régimes laïcistes s'installaient.

Les chrétiens modernistes s'inquiétaient avec raison de voir l'Église glisser vers une situation de ghetto, vers une posture « d'instance du non » à tout ce qui n'est pas d'elle, et de son « ordre total de toutes choses ». Ils voulaient, comme le dit Poulat, « opérer la rencontre et la confrontation d'un passé depuis longtemps fixé, avec un présent qui a trouvé ailleurs les sources vives d'inspiration ». On reconnaît, encore ici, la démarche de saint Augustin, celle des trois présents dont j'ai fait le fil directeur de mon ouvrage. Dans la crise moderniste on ne trouve pas seulement d'autres lectures du présent, mais aussi du passé dans le présent et des graves enjeux d'avenir dans le présent. Travail nécessaire pour une foi chrétienne pertinente et des engagements judicieux et inspirants. Mon confrère Normand Provencher, qui a beaucoup étudié cette période historique, a noté que les questions qu'ont soulevées les modernistes chrétiens du temps sont toujours

d'actualité et que certaines de leurs positions sont aussi bien acceptées aujourd'hui qu'elles ont été mal reçues hier par l'Église. Par exemple, « la foi, comprend mieux que les sciences, spécialement l'histoire, peuvent lui permettre de développer ses richesses et d'être signifiante pour le monde moderne ».

Mais c'est là que le bât blesse, redisons-le, dans cette récurrence, depuis la Contre-Réforme, de l'aplatissement même des réformes internes de l'Église, dès qu'elles sont mises en œuvre, et ce, par un effet de son système de base figé et replicatif. Ce système de reproduction est non seulement à l'opposé de l'esprit moderne, mais aussi de ce qu'est la dynamique de la tradition biblique en constante [286] instance de renouvellement avec les trois présents dont a parlé saint Augustin. L'esprit de Contre-Réforme, c'est l'angle mort du modèle historique de l'Église catholique depuis le concile de Trente au XVI^e siècle. La condamnation globale du modernisme au début du XX^e siècle est l'explication la plus évidente de cet angle mort du système romain. Et à Rome, encore aujourd'hui, on refuse même le moindre retour critique sur ce cul-de-sac. Fût-ce de se demander si son pouvoir religieux, qui ne peut plus s'imposer au monde séculier, ne s'est pas transmuté sur ses propres membres et ses acteurs clercs. Mais il y a plus.

Le plus grave problème de cet angle mort du système romain, c'est celui du statut du laïc catholique lui-même. L'Église dit promouvoir le laïc chrétien, et le peuple de Dieu. Et pourtant les laïcs et les communautés chrétiennes n'ont même pas la reconnaissance que l'Église du premier millénaire donnait au principe communautaire. Celui-ci était le quatrième critère apostolique et ecclésiologique de base. On l'a fait sauter depuis. Et pourtant on avait toutes les raisons au XX^e siècle de le réintégrer. Jamais, semble-t-il, on ne s'interroge à Rome sur les effets pervers de cette contradiction. Fût-ce de se demander d'où vient ce phénomène massif du silence public des laïcs catholiques, comme s'ils avaient honte de leur Église ? D'où vient le refus, lui aussi massif, de tant de prescriptions romaines conçues et dictées sans consultation des laïcs et sans la moindre évaluation de leur réception, si ce n'est leur obéissance inconditionnelle ? Le citoyen chrétien moderne ne peut être que révolté, jusqu'au fond de sa conscience.

L'exemple le plus ahurissant est celui du synode dit extraordinaire de 1985 qui se voulait un bilan des suites du concile Vatican II. Le seul trait positif qu'on a retenu du monde moderne, c'est le retour du sacré. À ce que je sache, ce trait est loin d'être typique de la modernité. Était-ce bien l'esprit et l'ouverture au monde moderne que Vatican II a déployés ? Par exemple, cette belle et grande conquête moderne de la liberté de pensée ne méritait-elle pas une véritable reconnaissance explicite de l'Église. Cette liberté de pensée que déjà les modernistes chrétiens du XIXe siècle réclamaient pour la [287] conscience et pour une foi d'adulte. Ceux-ci soutenaient que « le régime intellectuel de l'Église doit changer ». C'est Maurice Blondel, un laïc, qui disait cela. Lui-même déjà réclamait ce que mon confrère André Naud appelait « le nettoyage philosophique des dogmes de l'Église ».

Ce qui est intéressant, chez Blondel, c'est l'intégration des dimensions existentielles, affectives, subjectives, mystiques et pratiques dans la recherche de la vérité. Les défiances de Rome, à ce chapitre, sont toujours aussi vivaces. Blondel inscrivait ces valeurs dans ses travaux sur les rapports entre la grâce et le libre arbitre et aussi entre l'Église universelle et l'individu, qui est lui aussi sujet de plain-pied dans l'Alliance offerte par Dieu. Blondel était tout autant soucieux de l'engagement chrétien dans les enjeux de la modernité. Avec finesse, il dira que « l'ordre humain a sa part en tout et sa suffisance en rien » s'il refuse toute transcendance au-delà de lui-même.

Laberthonnière, son contemporain, mettra l'accent sur le rôle incontournable et indispensable de la subjectivité dans cet assentiment libre de l'intelligence du croyant. Voilà une autre question d'actualité pour nous. L'encyclique de Pie IX *Pascendi* laisse entendre que les positions de ces deux catholiques peuvent conduire à l'agnosticisme ! Même l'idée moderniste de ceux-ci qui mettaient l'accent « sur la perception de Dieu au plus intime de l'homme » pouvait conduire à l'ignorance de la Révélation de Dieu lui-même ! Ah ! *cette méfiance ecclésiastique du jardin secret de l'homme.*

La crise moderniste au sein de l'Église va contribuer à la replier sur elle-même, sur ses structures cléricales. En cela, elle deviendra son propre ennemi dans le monde moderne du XXe siècle, qui ne lui accordera guère de crédit jusqu'au concile Vatican II. Le culte de la papau-

té dont Pie XII sera la figure dominante renforcera sa décrédibilisation aux yeux des esprits modernes. Déjà au début du siècle, les jeux étaient faits.

La parole chrétienne entendue viendra de la marge. On pense à Péguy qui était à cent lieues de la langue de bois ecclésiastique de son temps. À propos du conformisme romain, il dira : « Il y a quelque chose de pire qu'une pensée fausse, c'est une pensée figée, habituée. »

[288]

Encore à la marge de l'institution ecclésiale, on trouve Claudel, Bernanos, Mauriac, Julien Green, qui vont donner une nouvelle pertinence historique, culturelle et spirituelle au catholicisme. Les écrits de Bernanos, particulièrement, sont porteurs d'un souffle prophétique unique dans le monde intellectuel de l'Église. Ce sont eux que les chrétiens du XXe siècle, y compris les incroyants, ont lus et fréquentés. Dans les milieux d'Église et les cercles théologiques, on s'est peu interrogé sur la parole signifiante de ces laïcs catholiques et sur leur apport au renouvellement de la pensée et de la culture chrétiennes.

Finalement, même les théologiens modernes, presque tous religieux, s'en sont peu inspirés. Un peu plus les philosophes d'inspiration chrétienne comme Maritain, Gilson, Guitton et Mounier. Et c'étaient des laïcs ! Encore ici, le bilan est bien pauvre quant à l'apport intellectuel des laïcs au XXe siècle. Siècle dit du laïcat par tous les papes depuis Pie XI. La situation n'a pas changé depuis, bien au contraire. Les autres sphères de l'Église sont encore presque tout entières cléricales. Et ce, au moment de l'affaissement des vocations cléricales et religieuses. Ce sont les laïcs chrétiens qui deviennent les principaux transmetteurs de la foi. L'Église s'y est bien peu préparée. On leur confie des ministères résiduels supervisés cléricalement au point d'en faire eux-mêmes des clercs. Cela se traduit dans la plupart des décrets de Rome sur la pastorale. À titre d'exemple, il est strictement défendu de confier une homélie à un laïc. Comme si tous les prêtres avaient, de par leur statut, ce charisme de transmission. Un indice parmi mille de cet angle mort de toute réforme du système de l'Église. À la fin de ma vie, je vis un sentiment d'absurdité quand je songe au fait qu'il y a encore dans l'Église de précieuses ressources humaines laïques, mais à qui on donne le plus souvent le statut d'adjutant des

clercs. Bien sûr, il y a des exceptions. Mais il suffit de penser aux formidables avancées des femmes modernes dans tous les créneaux de la société moderne à tous les niveaux, et de mettre en regard de ce phénomène le statut des femmes dans l'Église catholique. Ici l'angle mort du système est même proclamé [289] par Rome : « N'y pensez même pas, leur dit-on, l'Évangile s'y oppose. » Grand Dieu, où ça ?

La crise moderniste n'a pas cessé. Elle est des trois présents d'Augustin. Les théologiens modernes en grand nombre partagent ce point de vue, mais sans impact. Je comprends la tristesse de Congar, ce grand théologien du laïcat, à la fin de sa vie. Et l'on pourrait en nommer plusieurs autres dans les pays occidentaux.

La pire façon de laisser pourrir un problème, c'est de le nier. Et si vous y ajoutez le recours magique à l'Esprit Saint qui « va régler tout cela », vous avez là l'ultime légitimation pour désactiver l'engagement de ceux qui pourraient contribuer à la solution du problème.

Je pense à la belle invitation de saint Paul : *Éprouvant tout, retenez ce qui est bon* (1 Th 5, 21). Il a bien dit : *Éprouvant tout !* Les laïcs chrétiens seront-ils de la partie ?

Je dis ces choses à regret, presque à mon corps défendant. L'Église catholique est ma famille spirituelle. Je tiendrai à elle jusqu'au bout, mais d'abord à cause des chrétiens, de ceux qu'on appelle le peuple de Dieu. Quitter la barque, ce serait à mes yeux les trahir, eux et leur Seigneur qui est aussi le mien.

Le fond de scène séculier de la crise moderniste

Au début de ce chapitre j'ai soulevé une hypothèse que je vais expliciter ici. Au tournant du XXe siècle, les esprits laïques ont été préoccupés du remplacement des rôles normatifs que le christianisme a joués historiquement dans la vie individuelle et collective. La nouvelle laïcité avait à définir ses propres profondeurs morales et spirituelles. À cette époque, Durkheim, Bergson, et beaucoup d'autres acteurs laïques ont fait rebondir la question éthique comme lieu majeur des en-

jeux de sens et de finalité dans les changements profonds qui se produisaient.

À tort ou à raison, je pense que nous vivons un phénomène semblable dans le tournant historique actuel, face aux nouveaux défis que posent la technoscience, à la nouvelle donne de la globalisation économique mondiale, à la crise des États, au brouillage de tout ce [290] qui relève du normatif, à la détérioration des assises de la nature, à la révolte imprévue des identités ethniques et religieuses, au désarroi profond des consciences et au sentiment d'impuissance fort répandu partout dans le monde contemporain. D'où le ressurgissement du questionnement éthique aussi bien dans l'intériorité que dans les nouveaux engagements à tenir. La dernière partie de cet ouvrage esquissera une première réflexion dans cette perspective. Elle servira de relais pour le prochain ouvrage qui portera sur ces nouveaux engagements qu'appelle notre nouvelle donne historique. Il m'a semblé nécessaire d'explorer d'abord l'état de nos rapports à l'engagement, toujours dans l'esprit des trois « présents » : l'engagement d'hier, celui d'aujourd'hui et celui de l'avenir.

[291]

Jacques Grand'Maison
Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Quatrième partie

L'engagement

[Retour à la table des matières](#)

[293]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Quatrième partie.
L'engagement

19

L'engagement personnel quotidien

[Retour à la table des matières](#)

L'engagement connote plusieurs sens, plusieurs types de pratiques. J'en retiens trois : l'engagement personnel quotidien, l'engagement social et l'engagement politique.

Il y a d'abord les engagements qu'on prend dans les tâches quotidiennes et les rapports humains : travail, amour, famille, milieu de vie, entraide. Bref, une dédication personnelle et altruiste dans la vie courante. C'est vraiment le premier test de vérité et d'authenticité des beaux discours sur l'engagement. Ce qu'on peut se payer de mots à ce chapitre ! J'en ai tant vu de ces idéologues de grandes causes qui se souciaient si peu de ce que j'appelle les fidélités de la vie ou qui se comportaient comme des mufles avec leurs proches. Tout au long de cet ouvrage, j'ai valorisé l'engagement au quotidien parce qu'il est la base de l'humanisation et de la socialisation de la vie. Mais j'avais une autre raison qui tient de mes sources spirituelles.

L'Évangile donne priorité aux appels les plus concrets de la vie. On y trouve les sentiments altruistes dont notre société et notre temps auraient bien besoin. Je pense, par exemple, au sort des tiers qui sont exclus des rapports de forces entre les plus forts. Je pense aussi à cette étonnante conception évangélique du prochain, celle qui laisse entendre que le premier test de vérité altruiste, c'est se faire proche de l'autre, des autres. Il y a tellement de façons de construire des murs pour ne pas voir, ni entendre les appels des autres, pour s'en protéger. pour ne pas s'y exposer. Après avoir mis [294] en question légitimement la « charité » au nom de la justice, se pourrait-il que des champions de la justice étatique s'interrogent peu sur leur propre générosité personnelle dans leur vie de tous les jours ? C'est ce genre de questions que n'abordent pas, dans leurs diagnostics et dans les médias prestigieux, les grands discoureurs sur la justice sociale et l'égoïsme des riches.

Suis-je quelqu'un sur qui on peut compter ? Comment est-ce que je me comporte quand mes intérêts personnels sont en jeu ? Suis-je un revendicateur qui investit peu ou beaucoup de lui-même dans la solution du problème ? Ai-je le discours à gauche et le portefeuille à droite ? *J'ai appris dans la vie que la générosité personnelle est le baromètre d'un sens social vraiment vécu.* J'ai appris aussi qu'on vous traite de moraliste apolitique quand vous osez dire pareille chose.

Ce sont souvent des chrétiens qui assument fidèlement et longuement d'humbles tâches communautaires de soutien mutuel, anonymement et loin des feux de la rampe. Il y a une nouvelle mode savante et méprisante pour les « communautaristes » ! Comme si le communautaire au quotidien était un écran pour le grand et noble « social » verbal, éditorial, publicisé, magnifié.

Je veux bien qu'on nous traite d'idéalistes, nous qui croyons encore à des engagements, à des fidélités, à des amours qui traversent la vie. Mais une société n'a-t-elle pas besoin d'acteurs qui se veulent de longue foulée ? À ce que je sache, les valeurs de durée, outre le courage qu'elles appellent, donnent un sens de continuité trop souvent absent de tant de projets, de solidarités et de liens interpersonnels ou sociaux.

Même les mots qu'on valorise ou dévalorise, qu'on refoule ou occulte, sont des révélateurs concrets de l'esprit d'une époque. C'est ainsi que « l'opinion » a pris une telle place qu'on ne sait plus trop ce qu'est une « conviction ». Même qu'on se méfie de cette dernière au point de lui prêter des travers pervers : intolérance, conservatisme, étroitesse d'esprit.

Nietzsche disait que « les convictions sont des cachots ». Que dirait-il aujourd'hui de ces opinions qu'on change sans en laisser mûrir une seule, aussi éphémères qu'interchangeables, prêtes à porter et à [295] penser, dans une pseudo-philosophie du « tout est égal ». N'y a-t-il donc rien qui mérite des promesses, des résolutions, des liens, des engagements durables ? Des « valeurs sûres » ? Des repères stables ?

Peut-on reconnaître les incertitudes comme telles sans le contrepoint de quelques certitudes comme références ? Peut-on discourir pertinemment sur le respect des différences, sur l'identité, sur le caractère unique de la personne, et se prêter en même temps à l'indifférenciation des sexes, des rôles et des générations, au conformisme de la mode, à un « spirituel » où même Dieu est à la fois le cosmos, l'énergie universelle, le moi sublimé et quoi encore ? Tant tenir à sa petite personne et dépersonnaliser Dieu à ce point n'est pas la moindre des contradictions contemporaines.

M'est avis que le sens de la vocation vient donner plus de cohérence, de sens et de profondeur au meilleur de notre modernité qui incite chacun à engager sa propre histoire, à aventurer davantage sa vie. Cette aspiration, largement partagée, a un sens spirituel vocationnel qui permet de contrer tout ce qui la désactive, comme le conformisme, le repli sur l'immédiat, le nouveau fatalisme, l'idéologie de la « petite vie », l'humour noir de l'absurde, les décrochages de tous ordres.

Encore ici, on peut débusquer des questions interdites. Pourquoi nos sociétés développées résistent-elles si mal au suicide ? D'où vient ce propos désabusé : « Vous savez, moi, je ne crois plus en grand-chose, la religion, la politique... » Quel héritage laisse-t-on ainsi à la jeune génération en mal d'idéaux inspirants, pertinents et dynamisants ?

Il me semble qu'on aurait avantage à revisiter le sens de la vocation comme instance spirituelle pour redonner de l'âme à nos tâches et travaux même les plus modestes, à nos objectifs de vie, à nos amours, à nos engagements, à nos responsabilités citoyennes, à nos idéaux de société plus juste et plus solidaire. Dans l'esprit vocationnel, l'intériorité et l'engagement se renforcent mutuellement. À ce niveau fondamental des engagements quotidiens se logent notre vérité profonde, notre cohérence entre le dire et le faire, notre persévérance, [296] notre loyauté aux autres et aux institutions qui nous permettent de gagner notre pain.

Dans les grands enjeux sociaux qui concernent le monde du travail, on mentionne rarement ce qui se passe au chapitre de nos propres rapports au travail et des comportements dans les milieux de travail. Bref, notre philosophie du travail. Bien sûr, on peut vivre des conditions qui ne permettent pas de lui donner du sens. Mais il est d'autres questions souvent refoulées qui concernent l'engagement. Quand le travail est conçu et vécu uniquement pour le salaire qu'il rapporte, on le déshumanise, on le désocialise. C'est ainsi que des milieux de travail deviennent ennuyants et stériles. Et pourtant le travail, qui constitue le tiers de notre vie, se devrait d'être porteur de riches expériences humaines. Le « je fais mes affaires et le reste je m'en fous » témoigne d'une tendance trop répandue. On se dégrade soi-même et on fait de ses compagnons de travail des étrangers. L'expression qui associe emploi à engagement : « J'ai été engagé » pour tel travail, perd son sens si ça n'engage à rien. Dans des institutions à vocation de service humanitaire, les conséquences sont désastreuses.

Voyons des exemples positifs qui nous révèlent la portée heureuse et féconde du *travail vécu comme lieu d'engagement*.

J'ai connu des êtres de grâce qui ont transformé leur milieu de travail non seulement par leur dédication à leurs tâches propres, mais aussi par leur attention à leurs compagnons de travail, par leur souci communautaire constant de contribuer à un milieu de vie intéressant et inspirant, et par leur volonté de bien servir les gens qui recourent à l'institution.

On me dira que ce sont des êtres d'exception et que de toute façon les institutions actuelles ne se prêtent absolument pas à de telles

expériences. Cette esquive est trop facile. Elle permet d'ailleurs de ne pas s'investir dans son propre milieu de travail. Mais pourquoi donc existe-t-il présentement de belles équipes de travail, des milieux de travail féconds dans diverses institutions ? C'est la preuve que c'est possible même dans les conditions actuelles.

[297]

Ce que ces expériences ont en commun, c'est une conception vécue du travail comme lieu d'engagement. C'est l'idée force de la vocation sous mode séculier.

Je pense à une femme qui me disait à propos de l'engagement et de la vocation : « C'est mon travail qui est mon premier lieu d'engagement. » J'ai su par d'autres qu'elle jouait un rôle inestimable dans l'institution où elle oeuvre. Cette femme, que je nommerai Françoise, est une chrétienne convaincue. Je lui ai demandé de me parler de son expérience. Voici la lettre qu'elle m'a adressée.

Ma posture fondamentale est de m'investir profondément dans le travail que je fais dans un service public. J'essaie de vivre cela en coude à coude avec mes compagnons et compagnes de travail quels qu'ils soient. Je trouve important de contribuer à un milieu de travail aussi fécond qu'épanouissant. J'ai accepté, à mon tour, des responsabilités syndicales. J'ai beaucoup œuvré à la constitution d'équipes de travail et de projets communs. Je vous dis cela simplement, sans apologie de ma petite personne. J'ai fait de mon travail mon lieu principal d'engagement. Je suis célibataire ; mon travail c'est ma façon de vivre une certaine fécondité sociale et d'accomplir ma modeste mission dans le monde, et comme chrétienne, ma propre vocation.

Dans mon milieu de travail, je n'avais jamais dit que j'étais chrétienne, que je pratiquais ma religion. Mais j'ai toujours eu le souci de bien faire mon travail, d'être attentive aux uns et aux autres, et de défendre et bien servir ceux qui sont la raison d'être de notre institution. J'ai été étonnée de me rendre compte que plusieurs en sont venus à m'identifier comme chrétienne, à venir me parler quand ils vivaient des choses difficiles,

des épreuves, des deuils. « Toi, je sais que tu es chrétienne de par ton comportement », me disaient-ils.

À travers cette expérience, j'ai compris que Dieu est comme ça avec nous et qu'on le découvre avec notre propre vie, dans les profondeurs de notre humanité. C'est peut-être comme cela que la foi chrétienne va désormais se transmettre au fil quotidien des jours. Nous avons d'abord à faire preuve de la belle humanité que nous inspirent l'Évangile et la foi chrétienne.

Il y a tellement de façons détestables de défendre ou de promouvoir la religion. Quand j'entends parler d'évangéliser les autres, je me dis que les autres ont souvent l'impression de n'être qu'un terrain d'évangélisation, [298] comme si on voulait mettre le grappin sur eux autres. Dieu se propose à nous plus discrètement et gratuitement. Il s'offre à notre liberté. Il se veut disponible à nos appels. Il marche sur appel. Il ne force pas nos consciences. Il accourt quand on lui dit : J'ai besoin de toi, Seigneur.

On pourra de moins en moins professionnaliser la religion. La foi chrétienne devient de plus en plus fibre et gratuite. Moi, ça m'a rendu plus heureuse d'être chrétienne. Je ne « menace » personne. On se parle en toute liberté. Quand on m'ouvre la porte, je ne saute pas sur ceux qui m'accueillent ou que j'accueille. Je les laisse se dire pendant un bon moment, sinon on passe souvent à côté de la coche. On ne transmet rien de sa foi si on ne sait pas reconnaître celle de l'autre, si on se dépêche trop à dire sa foi à soi, si on en fait un drapeau, si on fait comme si on était seul à avoir le bon pas, la vérité.

C'est pas vrai que les gens sont au point zéro en matière de religion. Ils ont leur idée à eux. Si tu ne cherches pas à les comprendre d'abord, tu vas ignorer le travail que Dieu a déjà fait en eux, et là où ils sont rendus. Dieu part toujours de là où on est rendu. En tout cas, c'est ce que j'ai appris dans mon expérience. On ne sait pas dialoguer avec les autres si on n'est pas prêt à devenir autre avec eux. Même la foi, c'est aussi un *give and take*, c'est autant recevoir que donner.

On nous a très peu formés à ça. Vous autres les curés, vous lancez vos balles avec force. Mais quand elles vous reviennent aussi fort et autrement, vous ne savez pas trop quoi faire avec ça. Vous formez des gens à votre image. Parfois je me demande si vous écoutez le Seigneur autant que vous parlez de Lui. Vous arrive-t-il de vous demander si vous lui faites parfois plus de tort que de bien.

Lors de mariages ou de funérailles, j'ai connu des gens profondément choqués et même blessés par des propos du curé. Autrefois les gens gobaient tout. Aujourd'hui, ils vous écoutent avec des oreilles plus critiques. S'il n'y avait de place que pour les gens qui ont la copie conforme de vos affaires, il ne resterait plus grand monde dans l'Église.

On ne transmet plus la foi comme au temps où les clercs étaient rois et maîtres, où l'on pensait qu'en dehors de l'Église, il n'y a point de salut. Jésus a vécu longtemps à Nazareth avant de monter à Jérusalem. Il a été longtemps silencieux. On peut penser qu'il a appris beaucoup des gens et de la vie avant de livrer son message.

Jésus de Nazareth, c'est 30 ans de vie cachée, trois ans de ministère, trois jours de sacrement. L'Église a inversé cela bout pour bout !

[299]

Peut-être qu'elle a à vivre un temps de silence. Moi, en tout cas, j'ai vécu un long temps de silence avant de dire ma foi aux autres. Nos ancêtres disaient qu'on prêche d'abord par l'exemple. Ils disaient cela aussi de l'éducation des enfants. Vivons mieux notre foi, nous saurons mieux en témoigner et en parler.

Françoise a vécu des expériences sociales étonnantes. J'en retiens une que j'ai déjà évoquée dans le premier chapitre de cet ouvrage et qui introduit bien le prochain chapitre sur l'engagement social. Un jour, au centre des services sociaux de Montréal où Françoise travaille, une dame demande de l'aide en faisant état de sa situation : « Je suis une Gaspésienne, seule, sans lien avec qui que ce soit. J'habite un

deuxième étage. On vient de m'opérer à l'hôpital. J'ai les deux jambes dans le plâtre. Quelqu'un pourrait-il m'aider ? » À ce moment-là, à l'agence, on n'avait ni ressources ni politiques d'aide.

Outrée du refus de l'agence, Françoise va rencontrer cette dame après ses heures de travail et entreprend des démarches qui vont déboucher sur un soutien communautaire quotidien. Elle parle de la Gaspésienne au dépanneur du coin qui accepte de l'aider. Un client présent à l'entretien dit qu'il est voisin de son appartement et qu'il est prêt lui aussi à donner un coup de main. Françoise va à la paroisse du quartier, et là aussi d'autres personnes s'ajoutent à l'équipe de soutien.

Mais l'expérience ne s'arrête pas là. Après son retour à la normale, la Gaspésienne à son tour met en marche, avec la paroisse, de nouvelles équipes de soutien. Françoise les accompagne et les met en contact avec les ressources institutionnelles du milieu. Cette expérience a suscité à l'agence une démarche plus large pour l'instauration d'une politique nouvelle de soutien à domicile dans tout le réseau des affaires sociales au Québec.

Voilà comment un engagement personnel altruiste peut être porteur de fécondités remarquables et précieuses.

J'ai vécu pendant plusieurs années une expérience semblable avec des jeunes chômeurs en rattrapage scolaire et en réinsertion au travail. Ce fut mon premier engagement en travail social et pastoral. Au départ, il m'a fallu les rejoindre sur leur propre terrain : salles de [300] billard, tavernes, clubs sportifs, etc. Nous avons mis en oeuvre un projet collectif de recherche sur la situation du chômage dans divers pôles urbains des Basses Laurentides. Puis nous avons établi un programme de formation avec les acteurs du milieu : réseaux scolaires, municipalités, service social, différents ministères gouvernementaux. Pour la première fois les acteurs ont été amenés à travailler avec nous à un même projet collectif. Cette expérience a inspiré les premières politiques canadiennes de recyclage et de reclassement des jeunes chômeurs. Nous sommes allés ainsi de la taverne jusqu'au changement politique. Plusieurs de ces jeunes sont devenus des leaders sociaux. En bout de ligne, j'étais devenu complètement inutile. Ces jeunes avaient pris totalement en charge ce projet social. Leur formation avait rejoint toutes les dimensions de leur vie : personnelle, sociale, morale et

spirituelle, avec une base dans un métier ou l'autre. Ils avaient vécu cette expérience sous un mode d'engagement, soucieux de tous les autres jeunes chômeurs de leur milieu, de leur région. Comme pour chacun d'eux, cette aventure a marqué profondément ma vie, et les autres engagements qui ont suivi jusqu'à aujourd'hui. Je ne raconte pas ces choses pour faire mon apologie, mais pour bien signifier que mes propos dans cet ouvrage ne tiennent pas d'une réflexion plus ou moins abstraite sur l'engagement... d'un « intellectuel en chambre », comme on disait jadis avec mépris.

[301]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Quatrième partie.
L'engagement

20

L'engagement social

[Retour à la table des matières](#)

Il est bon de se appeler ici une distinction classique en sociologie, à savoir le communautaire et l'associatif. Ce dernier est plus fonctionnel, avec des objectifs plus précis ; le premier est plus centré sur un « nous » d'appartenance, de convivialité. Il y a des milliers d'associations au Québec. On peut en être membres sans s'y engager vraiment. Ce qui est plus difficilement concevable et praticable dans une expérience communautaire, où on ne peut pas se limiter à partager seulement des intérêts.

Dans l'évolution récente, les « communautaristes » font de plus en plus l'objet de multiples critiques : esprit de clocher, ghettoïsation, apolitisme, cocooning, tribalisme, nostalgie passéiste des communautés naturelles, refus de la société moderne plurielle, conflictuelle, métissée. Je m'étonne qu'on fasse si peu de lien entre la crise des appartenances qu'on déplore et l'enjeu communautaire qui est un des fondements du sens social vécu quotidiennement. Est-ce rêver en couleur que de souhaiter de véritables communautés de travail dans ces insti-

tutions sociales et de service direct aux citoyens, y compris en éducation ? Contrairement aux associations contractuelles, la dynamique communautaire fédère plusieurs dimensions de la vie. Elle conjugue l'agir ensemble et le vivre ensemble.

Des études historiques et anthropologiques ont montré comment des systèmes sociaux et des institutions aux structures sclérosées ont trouvé un nouvel élan en renouant avec le sens communautaire. Particulièrement dans des expériences qui instauraient de nouveaux [302] rapports humains ; des démarches critiques qui mettaient en cause des pouvoirs, des cléricatures, des comportements bureaucratiques paralysants ; et en proposant un ou des modèles et des finalités autres. Ces trois conditions ont caractérisé les mouvements communaux qui ont fait histoire.

L'histoire du christianisme offre de beaux exemples comme on a vu dans cet ouvrage. Il y a eu d'abord Jésus et l'équipe de ses apôtres. Puis les premières communautés chrétiennes qui ont essaimé dans tout l'Empire romain. C'est le cas aussi des communautés monastiques qui pendant plusieurs siècles ont joué des rôles historiques inestimables, culturels, sociaux et spirituels. Et que dire des communes médiévales qui se sont démarquées des structures cléricales de la société et ont fait naître les bourgs, ces premiers jalons de la cité moderne, d'un peuple acteur, et d'une spiritualité séculière. Même dynamique communale chez les congrégations dominicaines et franciscaines bien inscrites dans ce monde nouveau en gestation.

Hélas, cette longue période historique de la dynamique communautaire a été éreintée par la contre-réforme du concile de Trente, qui a imposé son modèle d'Église jusqu'à aujourd'hui. Même le dernier concile Vatican II n'a pas réussi à changer cette structure cléricale de base. Ce sont les nouvelles communautés religieuses fondées au cours des derniers siècles qui ont maintenu ce souffle prophétique, mais sans changer la sujétion des laïcs. L'action catholique des laïcs au XXe siècle n'a pu vraiment se constituer en un laïcat communautaire avec un poids significatif dans l'orientation de l'Église.

On pourrait mettre en regard la cléricatisation de l'Église et la cléricatisation bureaucratique de nos sociétés civiles avec leurs institutions-appareils sans climat ni pratique communautaires. D'où leur dif-

ficulté de s'inscrire dans leur milieu d'implantation tellement elles sont enroulées sur elles-mêmes. Celles qui réussissent à le faire ont toutes un profil communautaire. Les grands diagnostics savants, y compris les plus récents, comme *l'ingénierie*, ignorent ce déficit communautaire. Redisons-le, la dynamique communautaire a tout à voir avec la socialité humaine, le sens de l'appartenance, la pratique [303] démocratique du citoyen acteur individuel et collectif. Comment dénoncer la mentalité individualiste du citoyen consommateur de services et mépriser en même temps ou marginaliser le communautaire.

À la Régie régionale, où j'ai œuvré comme citoyen bénévole, non seulement le volet communautaire était à la marge, mais les principaux acteurs institutionnels semblaient inconscients de la pauvreté et de la rareté de leurs propres assises communautaires.

Je sais bien que nous sommes dans une société contractuelle dans sa gestion, dans ses conventions collectives et ses structures juridiques. Raison de plus pour redonner à la socialité le souffle chaud d'une quotidienneté plus communautaire, source de motivation, d'identification et d'appartenance commune. C'est d'abord dans des lieux et milieux concrets que le grand et noble objectif de nouveaux vivre et agir ensemble peut prendre corps.

Le sens social, la pratique sociale, l'engagement social, y compris dans les nombreuses associations, sont largement tributaires de leur tonus communautaire.

Nos difficultés d'inscrire dans le temps nos rapports humains, nos projets collectifs, et même nos solidarités, pourraient être mieux surmontées par le souffle que donne l'esprit communautaire.

Dans nos sociétés modernes, avec leurs mobilités de tous ordres, les acteurs passent, mais ce sont souvent les tissus sociaux et les assises communautaires bien constitués qui assurent une continuité, un suivi, une permanence, une histoire sociale. Inversement, l'esprit communautaire suscite des liens moins courts et des engagements plus soutenus et profonds. On peut constater le même défi dans l'Église. Celle-ci se fait fort de proclamer le principe communautaire mais, en pratique, ne lui donne que peu de poids. Les prêtres passent, la communauté demeure. C'est elle qui est la matrice permanente d'engage-

ments renouvelés. Pourtant, au moment où le clergé et les congrégations religieuses sont en train de s'éteindre, les laïcs sont tenus à la marge des statuts ministériels.

Dans l'histoire séculière tout autant que religieuse, la trahison des clercs et la crise communautaire ont été concomitantes. Voilà [304] pourquoi je souligne avec tant d'insistance l'importance de l'esprit communautaire dans l'engagement altruiste et social.

L'esprit communautaire, de par sa densité existentielle, relationnelle, donne plus de profondeur morale et spirituelle à l'engagement. Plus d'âme, quoi ! L'histoire récente des communautés religieuses peut éclairer la crise des engagements durables dans la société. Les congrégations religieuses ont perdu leur souffle créateur quand s'est affaïssé leur esprit communautaire.

Dans nos sociétés modernes, même les sociologues ont jugé dépassée la référence communautaire, qui au nom de la non-pertinence des modèles sociaux organiques, qui au nom de la disparition des communautés naturelles de la société traditionnelle, qui au nom de la socialité de réseaux qui prévaut aujourd'hui, qui, enfin, au nom de la logique politique sociétaire. Cette dernière m'amène à dire clairement que l'esprit communautaire et ses engagements ne peuvent tenir lieu d'engagement politique, même s'ils peuvent y contribuer. Dans la prochaine étape, j'ai retenu deux pôles majeurs de l'engagement politique d'aujourd'hui, à savoir la démocratie et les enjeux cruciaux de justice sociale, et puis la laïcité. Sans ces pôles importants, le communautarisme se prête à beaucoup de dérives.

Mais reste la conviction que l'inscription de l'esprit et de la pratique communautaires dans les institutions sociales de base, dans les milieux de vie et de travail, dans les responsabilités personnelles et sociales, me semble sous-estimée et moins répandue qu'on ne le dit. On a trop tendance à faire du communautaire un monde à part, un secteur quasi spécialisé qu'on appelle les « organisations communautaires ». Au cours des dernières décennies, dans bien des débats auxquels j'ai participé, dans les milieux professionnels, universitaires et dits politisés, ce que j'ai pu en entendre des propos méprisants sur l'utopie communautaire, sur l'insignifiance de cette référence.

Certes, certains communautaristes, avec leur idéologie *du small is beautiful*, n'étaient pas crédibles. Mais les petites tribus urbaines d'affinités ne le sont pas plus. Elles sont rarement des lieux d'engagement, toutes critiques soient-elles de la société, toutes imbibées soient-elles de grands discours idéologiques. Je ne pense pas que la [305] plupart de leurs membres soient intéressés à faire communauté dans leurs milieux de vie et de travail ou à s'inscrire dans des projets collectifs qui exigent des engagements durables.

Le sens social reste bien abstrait quand il ne s'implique dans aucune expérience communautaire, quand il ne s'est jamais mis à l'épreuve de faire communauté quelque part, d'une façon ou de l'autre. Comment parler de communauté culturelle, de communauté internationale, si en pratique, à portée de main et de vie quotidienne, on accorde si peu d'importance à l'idée même de communauté. Je dirais la même chose à propos de la solidarité et des grandes causes auxquelles on s'affilie sans investir grand-chose de soi-même, sinon quelques gestes ponctuels.

En matière d'engagement social, il y a beaucoup de « gérants d'es-trade », de censeurs de ce que font les autres. Un vieil aphorisme est toujours d'actualité : ceux qui veulent s'engager trouvent des moyens pour le faire, les autres trouvent mille et une raisons pour s'esquiver. Et je pense aussi à une fable populaire fort pertinente : il y avait une grande famine chez les animaux d'une région. Dans la région d'à côté, épargnée de ce fléau, une poule va solliciter une contribution d'un cochon. Elle lui dit : « Moi, je vais donner des oeufs, toi, es-tu prêt à donner du bacon ? » Réponse du cochon : « Toi, tu vas rester entière, mais moi, je vais y passer tout rond ! »

Rétraction du lien social

Il y a engagement et engagement, n'est-ce pas ? Depuis plus de 50 ans, j'œuvre dans des projets sociaux dans différents réseaux de la société. Malgré les discours globaux sur les enjeux de société, j'ai vu au cours des dernières décennies une rétraction, un raccourcissement progressif du lien social. Des solidarités de plus en plus ponctuelles.

Des assises communautaires de plus en plus instables. Des participations de plus en plus aléatoires, distendues. Dieu ! qu'on décroche vite pour passer à autre chose.

Un des traits dominants du rapport social, du lien social, a beaucoup à voir avec la pop psychologie dont nous sommes de plus en plus saturés. Cela se traduit dans une remarque fort répandue que [306] j'entends de plus en plus : « Je cherche quelque chose qui me ressemble », même quand il est question d'engagement de portée altruiste. Il y a là souvent un solipsisme, une requête du moi mesure de toutes choses et même du lien social. Loin de moi l'idée de discréditer l'épanouissement personnel. Mais on lui donne si souvent un tel coefficient d'absolu qu'on n'est plus conscient de sa contradiction avec la requête minimale d'une véritable altérité. Et surtout du sens social. On réduit ainsi le social à un moyen pour son épanouissement personnel. On utilise son syndicat, on n'y recourt que pour ses intérêts individuels et immédiats. Ce comportement existe en bien d'autres domaines.

Robert Bellah, dans *Habits of the Heart* ³⁴, a montré que ce phénomène est fort répandu partout en Amérique du Nord. Selon lui, la primauté de l'accomplissement de soi, en particulier dans ses variantes thérapeutiques, engendre l'idée qu'on ne peut s'identifier qu'à des associations volontaires qui encouragent l'accomplissement de soi, comme des enclaves de styles de vie dans lesquelles s'assemblent des gens qui partagent les mêmes intérêts, les mêmes situations.

Association fort utile à ses membres lorsqu'ils traversent un moment difficile, mais qui n'exige aucune allégeance dès qu'on n'a plus besoin de son soutien. Ou bien ces associations ou professions de soutien prennent alors leur vie en charge, selon un processus que Michel Foucault a bien décrit. Du coup s'estompe la dynamique interne des affiliations communautaires, y compris des solidarités de famille, de milieux de vie ou de travail. On retrouve ici sous un autre mode les utopies des années 1970 dont le texte qui suit à valeur emblématique.

Vous ne pouvez tout apporter avec vous lorsque vous entreprenez le voyage du milieu de la vie. Loin des contraintes institutionnelles et des

³⁴ Robert BELLAH, *Habits of the Heart*, Berkeley, University of California Press, 1985, p. 63, 80, 131, 131

projets d'autrui. Loin des évaluations et accréditations extérieures, à la recherche d'une validation intérieure. Vous quittez des rôles et entrez dans le moi.

Si je pouvais offrir un cadeau à ceux qui entreprennent ce voyage, ce serait [307] une tente. Une tente parce qu'elle est provisoire... les délices de la découverte de soi restent toujours disponibles. Même si les êtres aimés entrent et sortent de nos vies, la capacité d'aimer demeure ³⁵.

La promesse de bonheur de cette utopie est loin d'être tenue dans cette quête éperdue de soi. J'ai trouvé beaucoup plus de gens épanouis et heureux dans leur vie partagée, dans leurs relations soutenues, dans leurs engagements durables ; ce qui ne met pas en cause les richesses modernes de la subjectivité dans le nouvel art de vivre d'aujourd'hui. Mais il est bien d'autres enjeux qui réclament des engagements plus larges. Pensons aux rapports entre les droits individuels et les droits collectifs qu'on ne peut assumer sans des engagements politiques. Heureusement, on en est de plus en plus conscients en ces temps où les débats de société nous sollicitent de façon pressante.

On s'étonnera peut-être de mon approche dans ce chapitre où, par exemple, j'aborderai des questions comme celle de la laïcité. Outre le fait que cet ouvrage nous y invite, l'actualité historique ouvre sur des questionnements qui avaient été mis en veilleuse au cours des dernières décennies.

³⁵ Gail SHEEHY, *Passages*, traduit de l'anglais par V. Timmerman, Paris, Belfond, 1977, p. 30.

[309]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Quatrième partie.
L'engagement

21

L'engagement politique

[Retour à la table des matières](#)

Comme je l'ai annoncé plus haut, j'ai retenu deux pôles de réflexion sur l'engagement politique : la laïcité d'abord, puis la démocratie et les enjeux sociaux cruciaux.

La laïcité

Je mets d'abord de l'avant la laïcité, étant donné la facture de cet ouvrage qui, tout au long, avait des incidences non seulement religieuses mais aussi politiques. Et l'on sait comment dans l'histoire d'hier et d'aujourd'hui les rapports de la religion et de la politique n'ont cessé de refaire surface. Dans l'univers géopolitique actuel, l'amalgame du politique et du religieux, outre son caractère explosif, a succédé aux affrontements des grandes idéologies politiques laïques durant les deux derniers siècles.

Qui l'aurait cru tellement la mouvance de la sécularisation semblait gagner l'ensemble de la planète ? Même si l'expérience religieuse reste vivace chez beaucoup d'individus dans nos sociétés laïques, les cadres sociaux ne sont plus religieux. D'où la quasi certitude d'un refoulement de plus en plus large et profond de la religion dans l'univers privé et le jardin secret de chacun. Comme si on avait oublié que la religion était aussi un phénomène historique, culturel, social, avec des incidences politiques et des retentissements dans la vie collective et l'espace public. Comme si on avait oublié aussi que la religion touchait des couches profondes de l'expérience humaine psychique, morale et spirituelle. La religion refoulée, [310] comme la sexualité, peut rebondir de façon sauvage, débridée. Et la manière la plus efficace de paver le chemin au sectarisme religieux, c'est d'exclure la religion de l'espace public, de ses régulations légales et éthiques,

Au XIXe siècle, lors de l'instauration des politiques de séparation de l'Église et de l'État, des esprits laïques disaient : « S'ils ne sont pas croyants dans une tradition éprouvée, critique d'elle-même et inscrite dans le débat public, ils deviendront crédules. » Les « fous de Dieu » d'aujourd'hui, et aussi les nouvelles modes religieuses, retournent souvent à ce qu'il y a de plus primitif régressif et superstitieux dans la religion. Et que dire des identités et des légitimations meurtrières à fond religieux qui explosent présentement aux quatre coins de la planète, avec des fanatismes et des violences aveugles, sans véritable projet de société démocratique, sans balises éthiques et sans État de droit.

Le christianisme, malgré les égarements de sa longue histoire dans ce domaine, n'en est pas moins porteur d'un ferment de laïcité que les Églises tardent trop à reconnaître clairement et résolument pour se démarquer de leurs erreurs de jadis. En effet, c'est en dehors d'elles et contre elles que la laïcité est née. Nous avons fait état de ce drame dans un chapitre précédent qui portait sur la crise moderniste. Et pourtant, c'est l'Évangile lui-même qui nous incite à une posture de laïcité. Redisons-le, la communauté qui transmet les symboles de la foi n'est pas la même que celle qui fait des choix politiques (Paul Ricœur).

Il faut comprendre la méfiance historique des esprits laïques, surtout chez nous au Québec. L'époque de la chrétienté cléricale est en-

core présente à notre conscience contemporaine. Mais ce n'est pas une raison pour légitimer un laïcisme « mur à mur » qui est l'envers du confessionnalisme « mur à mur » d'hier. En Europe, on réfléchit depuis deux siècles sur cette question et l'on y trouve plusieurs formes de laïcité, qui reconnaissent un espace public aux religions.

Devant les nouveaux amalgames de la religion et de la politique, et leurs diverses versions intégristes, on pourrait souhaiter que les chrétiens, en coude à coude avec les esprits laïques, partagent des [311] objectifs communs en la matière. Cela devrait faire partie de l'engagement politique des chrétiens en deçà et par-delà les clivages partisans et idéologiques. La cité moderne plurielle, culturellement et religieusement, se doit de se donner une base commune de droit, d'éthique, de règles du vivre ensemble.

Les premiers chrétiens se voulaient des citoyens exemplaires. On les traitait d'athées parce qu'ils refusaient de sacraliser ou de diviniser l'empereur. Leur foi évangélique en l'égalité de tous les êtres humains remettait en cause radicalement le système social du temps. C'était une subversion non violente. Elle faisait partie de l'engagement chrétien. Il y a là une position séculière fondamentale qui, à sa racine, devrait refuser toute société sacrale.

Mais il a fallu bien du temps dans l'histoire du christianisme pour se dégager de la sacralisation du politique. La sécularité de l'Évangile est encore aujourd'hui peu comprise par beaucoup de clercs et de laïcs chrétiens. C'est pourtant un des aspects spécifiques du christianisme que celle d'empêcher une politique de devenir une religion et une religion de devenir une politique. On notera ici la formulation négative, comme c'est le cas des commandements de Dieu dans l'ancien Testament. Cette négativité est voulue comme un espace libre pour renvoyer les êtres humains positivement à leur propre et entière responsabilité de bâtir leur cité terrestre avec leur humanité commune. Liberté, égalité et fraternité sont déjà là dans la dynamique évangélique et l'esprit de Jésus de Nazareth. Les valeurs de notre modernité occidentale ont une filiation chrétienne.

En ce sens, le christianisme fidèle à ses sources évangéliques est plus près de nos valeurs modernes les plus chères que de l'héritage historique religieux sacré de notre chrétienté d'hier. C'est pour cela

que par-delà une Église de pouvoir, plusieurs contemporains, même éloignés d'elle, reconnaissent la profondeur humaine de l'Évangile. La plupart des paraboles de Jésus de Nazareth portent la question : quelle sorte d'être humain es-tu ? L'horizon de la transcendance de Dieu passe par la transcendance humaine sur toutes les médiations de l'avoir, du savoir et du pouvoir. « La religion est pour l'homme et non l'homme pour la religion. » On s'arrête trop peu sur cette [312] affirmation évangélique. Elle conteste bien des postures potestatives de l'Église. Comme Jésus l'a fait face à la religion de son temps.

Le mystère chrétien le plus scandaleux et le moins compris par les esprits religieux est celui de l'incarnation de Dieu, son humanité en Jésus de Nazareth, sa position humaniste radicale. C'est notre monde humain qui a de l'avenir en Dieu jusqu'au-delà du temps et de la mort, dans notre foi en la résurrection. L'offre gratuite que Dieu nous fait de partager sa vie ne nous déracine pas de notre humanité. C'est tout le contraire, nos responsabilités terrestres relèvent totalement de notre condition humaine partagée avec tous les autres êtres humains. Ce n'est pas seulement notre âme qui est appelée à ressusciter, mais notre personne tout entière, c'est aussi le monde humain et son histoire. D'où l'importance majeure des engagements terrestres, des responsabilités d'humanisation de nos cités.

On a accusé le christianisme d'avoir une attitude misérabiliste en donnant la priorité au sort des pauvres et des exclus, alors que cette priorité implique une dynamique : n'est-ce pas leur sort qui appelle une politique vraiment humaine et plus juste ? Ce sont eux qui nous font entrer dans une communauté de destin qui n'exclut personne. Chez ceux qui n'ont que leur humanité à mettre dans la balance se loge la transcendance de l'être humain qui vaut par lui-même et pour lui-même. L'avoir et le pouvoir et le savoir ne sont que des médiations et non des finalités politiques. C'est le sort des tiers d'abord qui qualifie une authentique politique, et une pratique citoyenne. On ne peut plus se payer de mots à ce niveau-là. Et c'est une finalité qui nous concerne tous, croyants et incroyants. Elle est radicalement séculière, laïque. Aucun chrétien ne peut s'y soustraire. Il doit y travailler avec les autres quels qu'ils soient. C'est pour cela, par exemple, qu'un « parti de la démocratie chrétienne » est en contradiction avec la laïcité. À tout

le moins, si un tel parti confond communauté chrétienne et communauté politique.

Il en va de même du sens négatif de la neutralité (du latin *neuter* « ni l'un ni l'autre ») de l'État, qui permet positivement à la fois la liberté religieuse et la liberté politique, le pluralisme des positions dans le débat et la pratique démocratique, et des politiques de base [313] conçues pour tous sans discrimination de qui que ce soit. Ce « pour tous », chez les chrétiens, tient en plus d'une fidélité à l'Évangile.

Voilà la base politique à laquelle doivent souscrire toutes les différences culturelles ou religieuses pour mériter de s'exprimer et de prendre place dans l'espace public. La laïcité en ce sens n'est pas monolithique ; elle unit et en même temps permet la pluralité, y compris dans l'espace public. Sa visée démocratique est une composante constitutive de ce que la laïcité est et de ce qu'elle doit être. Ce qui sera l'objet de notre réflexion qui suit.

Note

Les nouveaux enjeux identitaires. Dans les débats autour de la laïcité, on a sous-estimé la question identitaire et ses substrats historiques socioculturels et religieux. L'opposition entre communautaristes et laïcistes « civiques » me semble réductrice. Ceux-ci, en considérant les symboles religieux dans l'espace public comme discriminatoires, et contraires à l'égalité des citoyens, occultent de profonds processus anthropologiques de différenciation identitaire où souvent les racines et les appartenances religieuses entrent en ligne de compte.

Dans une ville cosmopolite comme Montréal, comme dans toutes les grandes villes occidentales, les identités sont de plus en plus plurielles, poreuses et incertaines. On ne peut nier le fait que dans la plupart des communautés culturelles de Montréal les racines historico-religieuses font partie de l'identité culturelle, comme une des bases pour surmonter les incertitudes identitaires.

Dans un tel contexte, une conception uniformisante de l'espace public peut provoquer une réaction contraire à la visée escomptée, à sa-

voir le sentiment profond d'être discriminé dans son identité. Comme si pour être un citoyen à part entière il fallait mettre de côté ses références identitaires. Les communautés culturelles vivent alors ce qu'on appelle en psychologie le cercle vicieux de deux contraintes opposées (*double bind*) ; le discriminé accusé d'être un discriminant. Ce qui peut susciter, ou renforcer la tentation de repli sur sa communauté culturelle, sinon de ghettoïsation dans des quartiers ou des milieux ethniques isolationnistes. Dans une perspective plus large, [314] géopolitique, pensons au phénomène explosif imprévu des nouvelles guerres ethnico-religieuses devant une mondialisation uniformisante où l'Occident apparaît comme rouleau compresseur des identités historiques, culturelles et religieuses.

Ce qu'on a le moins évalué, c'est le retentissement de cette problématique dans nos grandes cités occidentales, sous différentes formes. Voyez ce qui se passe en Europe à l'heure actuelle. En Amérique du Nord, on se croit à l'abri d'un tel défi. Et pourtant, n'y a-t-il pas des indices avant-coureurs : la droite religieuse aux États-Unis, la montée du mouvement hispanophone, le repli des quartiers noirs sur eux-mêmes, et d'une façon plus larvée, les replis identitaires dans les grandes villes canadiennes.

Ces propos ne veulent en rien minimiser l'enjeu majeur de la laïcité et d'une culture citoyenne démocratique commune. Mais il faut bien admettre que la réflexion sur la laïcité reste bien courte et souvent simpliste sur notre propre continent et dans la société québécoise. Nous ne pourrions indéfiniment court-circuiter les débats de fond avec des recours juridiques qui souvent laissent entiers des enjeux anthropologiques fort complexes, surtout au chapitre des crises identitaires actuelles et de leurs profonds impacts aussi bien dans les consciences individuelles que dans les appartenances collectives. Sans compter les nouveaux aménagements démocratiques à envisager. Je serais bien naïf de penser en être un définisseur.

La pratique démocratique comme engagement

La démocratie est plus qu'un système politique ou qu'un processus collectif de fonctionnement. C'est une philosophie qui comporte des valeurs de liberté, de justice, dans le vivre et l'agir ensemble. C'est aussi un mode d'être et de penser qui va jusqu'à la conscience personnelle en liaison avec autrui. C'est de la démocratie qu'est née historiquement la primauté des droits humains fondamentaux et le principe de l'égalité foncière de tous les humains en dignité. Il y a là un esprit, une spiritualité, si tant est qu'on loge d'abord celle-ci dans les profondeurs de notre condition humaine commune. C'est une des plus belles conquêtes de l'histoire, bien au-delà de ce qu'on [315] appelle la civilisation. Une conquête de haute lutte, quand on sait que tant d'êtres ont sacrifié leur vie pour elle.

La démocratie est donc un des lieux majeurs de l'engagement. Elle en est une des sources et des finalités les plus nobles et les plus inspirantes.

Elle contribue à humaniser la politique, la culture, la morale et la religion ; les rapports sociaux, les règles qui les régissent et les conflits.

Elle concerne tout autant la vie quotidienne que les grands enjeux de la société et du monde.

Elle maintient constamment ouvertes l'histoire, la société et les institutions.

Elle conjugue à la fois le souci de bases communes et la mise en débat des diverses positions et options.

Je pourrais allonger cette liste des sens et des bienfaits de la démocratie. Et puis il y a, bien sûr, une autre liste, celle de ses limites, de ses faiblesses et travers, de ses avatars et de ses échecs.

Les démarches et les processus démocratiques sont souvent lents et lourds, qui nous obligent à reconnaître que c'est le moins pire des

régimes politiques. Il y a tellement de façons de la trahir, de la contourner, de la manipuler. L'histoire nous rappelle sa fragilité, sa précarité.

Souvent sans l'avouer publiquement, des esprits critiques se demandent si la majorité des citoyens ont la maturité de jugement et de discernement et aussi les connaissances pour déterminer démocratiquement et judicieusement les orientations à prendre dans les enjeux de nos sociétés de plus en plus complexes, où même les gouvernements sont de plus en plus confus et impuissants. Sans compter l'écheveau inextricable des problèmes mondiaux de tous ordres. Les citoyens seraient de plus en plus démunis pour s'inscrire dans ce contexte historique de plus en plus illisible et incompréhensible.

D'autres esprits critiques soutiennent que dans nos sociétés modernes, la démocratie parcellise les intérêts, les identités, les appartenances, les « causes », les priorités. L'État deviendrait ainsi la seule [316] instance du bien commun, tout en étant miné de mille et une façons par cette cacophonie ingérable de revendications. Si bien que nos démocraties éclatées et l'insécurité qu'elles suscitent provoquent leur contraire, tels le parti unique, le *law and order*, le conservatisme autoritaire, la pensée unique, le repli sur la vie privée, etc. Avec cet effet pervers à l'autre extrême : des libertés folles qui réclament la plus totale permissivité, le droit de dire n'importe quoi et de n'en faire qu'à sa guise, comme suprême expression de la démocratie. Bref, une liberté de soi et pour soi qui ignore ou même abolit celle des autres !

Il y a aussi ce qu'on pourrait appeler la *démocratie passive*, par exemple celle de nous protéger des pouvoirs abusifs ou arbitraires. Ou encore une *démocratie plutôt tutélaire* où l'on attend des autres et des gouvernements la prise en charge de tous ses besoins et ses droits. Le citoyen receveur, et non le citoyen acteur tel qu'il se devait être à l'origine. Mais il est une autre passivité plus convenue, celle de prendre la démocratie comme un acquis qui va de soi, alors qu'elle est une tâche sans cesse à repenser, à renouveler, à corriger, à bonifier.

La démocratie démissionnaire est d'une autre facture. Son esprit est fataliste. « On ne peut rien contre les puissances de l'argent et des médias. » Pour paraphraser La Fontaine, selon que vous soyez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Ou à propos des politiciens : « Ils nous courtisent avant, et après ils en font à leur tête. »

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la démocratie a les deux faces de Janus, ce dieu italique et romain représenté avec deux visages opposés regardant l'un devant, et l'autre derrière. Les beaux discours démocratiques de la Grèce antique (Platon et Aristote) s'accompagnaient d'un étonnant mépris pour la masse « ignare, envieuse et vindicative ». Plus près de nous, Rousseau tenait deux discours. Le premier exaltait la démocratie comme la reconnaissance de l'autre, comme un dû à l'autre, et comme un régime de la liberté. Dans le second : « On vous forcera, si besoin est, d'être libre... et l'on vous infligera même, si besoin est, la peine capitale. » On pense ici à [317] l'incontestable libération que constitua la Révolution française, et à la terreur qui s'ensuivit. Encore plus près de nous, Hitler et Mussolini furent dûment élus ; et des régimes totalitaires s'appelaient des « démocraties populaires ».

Le pape Pie XII soutenait qu'il n'y aurait pas eu de Deuxième Guerre mondiale si la majorité des citoyens avaient eu leur mot à dire. Il souhaitait aussi que se constitue une véritable opinion publique dans l'Église. Pourtant, ce même Pape disait ne pas vouloir des collaborateurs mais plutôt des exécutants. Dans *Centesimus Annus*, le pape Jean-Paul II disait que la démocratie est un système qui assure la participation des citoyens aux choix politiques et garantit aux gouvernés la possibilité de choisir et de contrôler leurs gouvernants ou de les remplacer, de manière pacifique, lorsque cela s'avère opportun (no 46). Mais pour la gouvernance de l'Église, ce doit être la soumission totale des « fidèles ». Heureusement que de nombreux catholiques ne l'entendent pas ainsi !

Rapprochons-nous davantage de notre propre société. Dans un article remarquable, Ian Parenteau évoque les trois faces de notre démocratie ³⁶.

³⁶ Ian Parenteau est rédacteur en chef du site internet de l'Université du Nouveau Monde au sein de l'institut du Nouveau Monde. Il a signé un article dans *Le Devoir*, édition du 24 avril 2004.

1. Dans la démocratie *libérale*, c'est-à-dire là où prime le principe de la liberté de l'individu, la relation entre le citoyen et la société est, pour reprendre l'idée du philosophe John Rawls, conditionnée par « une valeur équitable de l'égalité des droits ». Le droit des individus prévaut sur celui de la collectivité et le processus de décision est basé sur le droit moderne. Or, le sujet du droit moderne étant avant tout l'individu, la démocratie consultative appartient à la famille libérale.
2. Dans la démocratie *sociale*, le rapport entre la société et le citoyen ne prend pas appui uniquement sur le droit moderne ; il repose davantage sur le primat du droit collectif que sur celui de l'individu. La démocratie sociale lie donc l'ensemble [318] des citoyens dans un esprit démocratique qui traduit un fort désir de vivre solidairement avec un souci prioritaire du bien commun.
3. Et puis il y a la démocratie de *l'expert*. Les politiques relèguent une partie de leurs responsabilités et devoirs aux experts. C'est particulièrement frappant dans le domaine du droit. Les gouvernements renvoient de plus en plus de matières à débat public aux tribunaux, même là où la décision relève normalement de la législature politique. Il faut insister ici sur le fait que les experts échappent au contrôle démocratique. Notons aussi que l'activisme juridique et la judiciarisation intempestive en Amérique du Nord sont devenus une sorte de sous-culture très répandue chez les citoyens eux-mêmes. C'est ainsi que de diverses façons on court-circuite le débat démocratique, y compris dans l'utilisation de la charte des droits.

Pour de nouvelles solidarités de société

J'ai exploré dans cet ouvrage la dynamique de plusieurs réappropriations qui peuvent être sources d'engagement plus résolu et durable. Qui sait si le politique comme tel n'est pas l'aboutissement souhaitable de toutes ces réappropriations. Surtout quand on songe aux enjeux cruciaux actuels et de long terme, qui appellent de nouvelles solidarités de société. À ce chapitre, les engagements personnels et

communautaires ne suffisent pas. J'y reviendrai dans la prochaine étape.

Mais je tiens à pousser plus loin la réflexion sur l'engagement politique comme tel qui donne à l'esprit démocratique toute son ampleur et sa profondeur, et vise des solidarités de sociétés. L'idéologie de *small is beautiful* qui a servi de légitimation chez les partisans des dé-fusions municipales, par exemple, a occulté des cassures de société, des inégalités croissantes, des refus de prendre en compte le fond de scène historique de ces partitions et les nouvelles requêtes de long terme d'un développement plus juste et plus solidaire. Ce que la démocratie locale des *town hall meetings* ou des villages-paroisses ne peut réaliser. L'inscription dans le nouveau contexte [319] historique de mondialisation, de l'économie du savoir, de la scolarisation plus poussée, de la pauvreté à surmonter, de la ghettoïisation ethnique, religieuse ou classiste, tout cela exige des réseaux institutionnels, des appartenances, des politiques d'ensemble et des engagements qui ont plus d'ampleur.

Jamais sans doute, l'engagement politique des citoyens n'a été aussi impératif, et cela pour de multiples raisons, au-delà de celles que nous venons d'évoquer. Nous faisons face à de nouveaux choix collectifs plus complexes qui débordent de toutes parts les intérêts et les calculs de court terme.

- Pensons à la difficile répartition des priorités en matière d'investissement dans le développement économique, dans les politiques sociales et de santé, dans l'éducation, et dans les requêtes d'environnement, etc.
- Pensons aux dettes publiques qui ne cessent de s'accroître et dont on renvoie le paiement aux générations futures.
- Pensons à la révision de la fiscalité et ses requêtes d'équité sociale où se jouent de graves conflits d'intérêts.
- Pensons à la lutte contre la pauvreté, qui est le premier test de vérité de l'humanité de notre société et de ses citoyens.

- Pensons à la réévaluation du rôle de l'État et de la démocratie de représentation dans le régime parlementaire actuel.
- Pensons aux défis inédits d'une tout autre structure démographique avec ses multiples impacts dans les nouveaux rapports de générations.
- Pensons aux profondes questions éthiques qui accompagnent la technoscience, dont on ne saurait bouder les progrès au risque de graves retards dans l'économie du savoir.

Mais ce que je retiens le plus dans ces défis, ce sont les enjeux qui concernent les solidarités de société, comme je le disais plus haut. Le premier pacte social de notre modernisation était déjà porteur de ce souci politique et éthique majeur : pensions de vieillesse, allocations familiales, assurance-chômage, accès universel à l'éducation, et plus tard aux soins de santé. Même si nous avons à réviser bien [320] des choses dans les aménagements institutionnels de ce premier pacte social, comment ne pas reconnaître que sa visée de base ne saurait être perdue de vue. À savoir ce monde commun à fonder et à bâtir démocratiquement avec un sens plus poussé de l'éthique sociale.

Pourrons-nous relever le gant de la nouvelle donne historique que je viens d'esquisser avec ce tour d'horizon de nos défis actuels sans revoir nos rapports à la société comme telle ? Une société *émiettée* de bien des façons. Comme agrégat d'individus centrés sur eux-mêmes. Comme immense marché de consommateurs-receveurs de services. Comme multitude d'associations qui se comportent trop souvent comme des clubs privés totalement consacrés à l'intérêt de leurs membres. Société aussi de l'hyperspécialisation en presque tous les domaines, et de filières innombrables dont la trame est incompréhensible pour la majorité des citoyens qui se promènent de l'une à l'autre. Ce n'est pas tant la spécialisation qui est ici en cause que la culture et la pratique citoyennes, le souci du bien commun et la primauté de ceux qui sont la raison d'être des institutions où l'on travaille.

Et plus largement, ressurgit ici - redisons-le - cette fausse conception unilatérale du citoyen comme receveur de services, sans implication de sa part. Et aussi les rapports au *bien public* comme tel et à ses

institutions. Il y a bien des façons de réduire celles-ci à de purs appareils et à une logique de « centres commerciaux ».

Les débats récurrents entre le privé et le public, comme les critiques de l'État, laissent trop en veilleuse le fait que celui-ci est devenu pratiquement la seule instance du bien commun. Heureusement, on redécouvre l'importance de la société civile comme première base démocratique. Si l'espace public se rétrécit de plus en plus, c'est en même temps le champ démocratique qui s'appauvrit. Je m'étonne que l'on fasse si peu le lien entre ces deux enjeux.

Voyons-en la portée au chapitre de l'engagement politique. Il me semble que celui-ci devrait donner la priorité aux instances qui historiquement ont été soucieuses de l'ensemble de la collectivité : des partis politiques bien structurés et ouverts à de larges participations ; [321] un syndicalisme qui au meilleur de lui-même a joué un rôle inestimable pour l'avènement de politiques sociales universelles ; des Églises qui ont été elles aussi préoccupées des enjeux de solidarité de société, mais qui ont à se redéfinir dans le cadre d'une laïcité ouverte et d'une franche démocratisation ; et enfin, des médias qui occupent une place cruciale dans l'espace public, mais en face desquels les citoyens sont beaucoup trop passifs. On n'a qu'à penser à l'absence de réaction de l'opinion publique face à la concentration médiatique contrôlée par quelques magnats de la finance.

Il est un autre enjeu beaucoup trop sous-estimé, c'est celui des rapports entre l'engagement politique, la conscience historique et le souci de l'avenir. Les avatars de la question nationale en témoignent. Mais pas seulement celle-là. Le désintérêt du passé et de l'avenir s'accompagne souvent de fatalisme, de non-espérance, de réduction du champ de vision, de non-foi en un monde meilleur. L'histoire de la Grèce et de la Rome antiques révèle une telle posture de base. L'écrivain philosophe Celse, au II^e siècle, se moquait des chrétiens qui voulaient changer le monde. Il y voyait la même illusion que celle des prophètes juifs. « Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais dans le monde plus ou moins de maux qu'il n'en comporte aujourd'hui. La nature de l'univers est une et toujours la même, et la somme des maux reste constante. »

Cette opinion, Jean-Claude Guillebaud l'exprime autrement pour qualifier la tendance contemporaine à désactiver le volontarisme démocratique :

Un retrait progressif, un désengagement général, un refus de civiliser ou marchandises, de gérer le présent, d'y maintenir un ordre légal, de réguler au jour le jour les contradictions ou de contenir les violences qui rôdent ³⁷.

C'est ainsi que le présent devient un butin dont chacun veut sa part. On a besoin de plus de sens même pour réenchanter la vie présente, pour refuser « le pilotage automatique de nos destins », et [322] pour ne pas désertier l'histoire, la grande et la nôtre. C'est « notre rapport au temps qui est à reconstruire ». Max Weber reliait le sens du politique au goût de l'avenir.

Pêcher en eaux plus profondes

Se peut-il que là-dessous se loge une requête de pêcher dans des eaux plus profondes ? J'ai tenté de le faire dans les chapitres précédents où j'ai exploré le parcours spirituel de l'intériorité dans notre histoire occidentale. Religieuse ou sécularisée, la foi-espérance n'a-t-elle pas été un formidable élan de dépassement civilisateur, malgré ses travers et ses déviations ? L'engagement aujourd'hui, sous les trois formes principales que je viens d'explicitier, est en quête de nouvelle conscience, de force d'âme, d'intériorité plus profonde et inspirante.

L'évolution historique des rapports entre intériorité et engagement en Occident peut donc nous éclairer sur les atouts les plus précieux de notre civilisation. À tort ou à raison, en écrivant cet ouvrage, j'ai pensé que cette revisitation était nécessaire non seulement pour rejoindre les ressorts les plus profonds de nos consciences personnel-

³⁷ Jean-Claude GUILLEBAUD, *op. cit.*, p. 330.

les, mais aussi pour affronter les nouveaux enjeux collectifs, même les plus inédits, et aussi pour mieux les comprendre.

N'avons-nous pas besoin de plus de distance historique, de profondeur intérieure pour développer des motivations plus lucides et plus fortes, individuellement et collectivement. J'ai tenté ici de conjuguer le meilleur de notre nouvel art de vivre et les requêtes de nouveaux chemins de l'agir ensemble. J'ai essayé de mieux intégrer les richesses spirituelles de l'âme humaine dans nos pratiques sociales et politiques. En combien de domaines n'avons-nous pas à trouver plus de foi en la vie, en nous-mêmes, en ce monde et en l'Autre, le transcendant qui ouvre sur des horizons qui dépassent nos calculs et nos raisons trop collés sur le plus immédiat de nous-mêmes.

En mettant en scène d'abord le jardin secret, j'ai fait un pari inspiré de notre histoire occidentale et de ses sources, à savoir la conscience, cette instance spécifique et fondamentale de l'être humain. Ce premier lieu majeur du sens. Ce qui vient du plus intime de soi [323] et nous dépasse. C'est la matrice de toutes les autres consciences : historique, sociale ou politique. Le nouvel art de vivre vient de plusieurs réappropriations, celles du corps, de l'affectivité, de la subjectivité. Reste à mieux s'approprier son âme et sa conscience où logent les sens les plus décisifs qui font bien vivre, mieux aimer et agir plus résolument.

C'est la conscience qui est le premier moteur de l'engagement. Il faut mieux les relier l'un à l'autre. Nous les avons trop dissociés depuis un bon moment. Ce qui nous a valu une pop-psychologie stérile et tant de décrochages relationnels, sociaux et politiques.

Tout au long de cet ouvrage j'ai fait état des trésors d'hier et d'aujourd'hui qui ont été le fruit de la fécondation mutuelle de l'intériorité et de l'engagement. Et je m'étonne qu'on en ait si peu exploré la portée bénéfique potentielle pour mieux assumer nos défis d'aujourd'hui.

[325]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

CONCLUSION

De l'engagement à l'intériorité

[Retour à la table des matières](#)

On a dit que la civilisation occidentale était celle du « faire ». Faire histoire. Faire la cité. Transformer la nature. Développer la science et la technologie. Même les oeuvres d'art étaient le fruit de cette dynamique.

Dans la tradition judéo-chrétienne qui est une des sources principales de cette civilisation, Dieu est Celui qui crée, agit, et confie à l'humanité l'intendance de la terre à cultiver, à rendre habitable, à communautariser, à « amoriser », à embellir, à historiciser, à faire oeuvre de justice comme anticipation du royaume éternel de Dieu. Et cela, dans un projet gratuit d'alliance libre où l'humanité est sujet de plain-pied.

Dans la mouvance de la création première, tout est donné en semence, et le parachèvement est confié à l'être humain.

Mais les premiers croyants de la Bible ont mis bien du temps à se libérer des religions de dépendance aux dieux, aux esprits, avant de comprendre qu'ils étaient livrés à eux-mêmes, à leur « propre conseil », à leur libre responsabilité. Ils pensaient que la terre était comme un radeau sans cesse menacé de chavirer. D'où un rapport de nécessité avec Dieu. Mais peu à peu ils se sont rendu compte que le monde se tenait par lui-même et que l'être humain était un sujet libre, semblable à Dieu. Un sujet interprète, acteur et décideur dans la vie comme dans la foi. De l'homme païen couché il lui fallait devenir un homme debout. On a trop peu su voir cette dynamique [326] de libération et d'humanisation dans les grands récits mythiques de la création, de l'aventure d'Adam et Ève, dans la condamnation du fratricide entre Caïn et Abel, dans le déluge vaincu, dans la cité de Babel en mal d'un savoir-vivre ensemble la différence et la limite, et enfin dans la promesse de Dieu qui incite l'humanité à faire sa propre histoire. Incitation qui va jusqu'au fond de la conscience personnelle : « Vas-y, sois sans crainte, je serai toujours avec toi », dit Dieu.

Cette dynamique traverse toute la Bible et les deux Testaments de Dieu. L'Évangile de Jésus de Nazareth a renforcé cet élan de la foi. Tout s'y conjugue avec des verbes actifs : lève-toi, marche, ouvre ton chemin, engage ta propre histoire, libère-toi de tout esclavage, de toute idolâtrie. Bâtis avec les autres un monde juste, libre et fraternel. Le péché, c'est agir en sens contraire.

Dès le début de la Bible, il y a une contestation de l'illusion d'un paradis terrestre où tout est donné, achevé, sans limite, sans souffrance, sans mort, comme une sorte d'éternel présent sans histoire. Mythe trompeur, hors du réel et de la condition humaine. La révélation biblique de Dieu, par la contestation de ce paradis terrestre illusoire, ouvre l'humanité à sa condition historique, à la possibilité de faire histoire, au passage de la nature faussement sacralisée à l'aventure. Elle dé-fatalise le destin, elle rend l'homme acteur et collaborateur d'une longue suite de libérations avec lesquelles se construira sa transcendante dignité, « Capax Dei », apte à une alliance avec Dieu.

Cette dynamique critique originelle va contester toutes les utopies récurrentes du paradis terrestre, y compris celles d'aujourd'hui, telles ces nouvelles modes psychologiques, culturelles et religieuses d'un

présent merveilleux éternisé qui nie toute limite au moi divinisé en soi ! Il en va de même de ces idéologies politiques qui promettent un paradis terrestre. À cet égard, le croyant chrétien peut se sentir plus près de l'athée que des tenants de ces modes hors du réel et de la condition humaine. L'un et l'autre reconnaissent que l'aventure humaine est de constantes libérations qui appellent des engagements soutenus et durables, souvent pas à pas, pour refaire une cité plus viable et plus juste.

[327]

Nous qui vivons à la fois dans la civilisation la plus prestigieuse de l'histoire et dans un contexte historique de barbarie aussi bien à l'intérieur de nos murs qu'en dehors, nous ne pouvons refuser la requête de nouveaux engagements qui ont besoin de profondes ressources intérieures de cœur, d'âme et de foi. C'est ce qui m'amène en aval de cet ouvrage à inverser ma problématique de départ, sans pour cela lui enlever sa pertinence.

Dans mon travail social et pastoral, j'ai noté que les intériorités les plus saines et les plus vraies sont celles de ceux qui, d'une façon ou d'une autre, sont engagés, avec un fort souci altruiste. J'ai essayé d'en faire écho dans cet ouvrage, à travers des expériences et des figures autres que la mienne, même si j'ai été partie prenante de plusieurs de ces aventures d'intériorité engagées et d'engagement intériorisé. Je sais trop bien les limites de ma parole singulière et de mes investissements altruistes. Quant à ma propre intériorité, j'en ai fait état dans le premier ouvrage de cette trilogie, qui s'intitule *Réenchanter la vie*. Ici, j'ai plutôt évoqué le jardin secret des autres en relation avec les engagements qu'ils suscitent.

Il m'est apparu aussi nécessaire et inspirant de les situer dans les riches filiations historiques de notre civilisation et de ses racines chrétiennes, avec une attention particulière à ce que j'appelle l'histoire de l'intériorité en Occident, histoire de l'âme et conscience occidentale. Nous avons tellement besoin aujourd'hui de ces sources vives pour nous distancier d'un présent de plus en plus brouillé. Ce présent du présent a besoin du présent de notre riche passé et du présent d'un avenir qui donne de l'horizon à nos courts termes compulsifs et obsessionnels qui nous replient sur nous-mêmes. Le nombril à l'air, à la mo-

de du jour, est peut-être la plus manifeste métaphore du nombrilisme tous azimuts de nos modes actuelles, de nos médias, de la télé-réalité, de la société spectacle, du consumérisme et de la pop-psychologie. C'est là où se logent le vide intérieur et la fuite du réel.

Après avoir exploré l'évolution du couple intériorité-engagement dans l'histoire occidentale et dans notre contexte contemporain, je vais tenter dans un prochain ouvrage de discerner les signes des [328] temps qui viennent et les nouveaux engagements qu'ils appellent. Je pense que ce déchiffrement appelle aussi de profondes réinterprétations des trois présents qui ont été le fil conducteur de cet ouvrage. J'aurai, bien sûr, une attention particulière pour le christianisme qui, lui aussi, est confronté à de profondes réinterprétations jusque dans ses sources.

On l'aura compris, mon regard est celui d'un chrétien, mais il tient aussi d'un humanisme laïque avec lequel je me sens des affinités.

J'ai parfois tenu dans cet ouvrage des propos très critiques sur l'Église, qui est ma famille spirituelle et à laquelle je suis profondément attaché. J'ai en tête cette remarque très juste de Chesterton, qui laissait entendre qu'on est hérétique non pas à cause de ses critiques, mais parce qu'on accorde à ses critiques une plus grande importance que ce qui en fait l'objet. Cela vaut pour nos rapports à la société, à la politique ou à la religion.

Mais dans la foulée de cet ouvrage sur l'intériorité et l'engagement je tiens aussi à dire ceci :

C'est dans l'engagement que j'ai appris à relativiser ma petite personne, mes idées, ma foi, avec la conviction d'avoir cent fois plus reçu que ce que j'ai donné. Comme dans ma culture occidentale, j'ai été plus à l'aise dans la mouvance qui va de l'engagement à l'intériorité que l'inverse. Dans ma dernière étape de vie, avec ses forces déclinantes, je m'investis davantage dans l'intériorité et je découvre des richesses de sens que je ne soupçonnais pas.

J'ai oeuvré sept jours semaine, et souvent le dimanche était le jour le plus occupé ! Le sens du sabbat ou du dimanche chrétien, ou encore du jour de repos de Dieu dans sa Création, je l'ai rarement vécu parce que j'étais toujours à pied d'œuvre. Hélas ! encore aujourd'hui, je suis loin d'être un modèle. Pour me justifier, je me disais : vois ces femmes qui travaillent sept jours semaine avec leur emploi et les soins prodigués à leur famille. Tu te dois d'être aussi courageux qu'elles.

Mais en même temps, j'ai connu tellement de bonheur dans cet altruisme à plein temps, à pleins bras, à plein cœur... je rêve de mourir debout, comme les arbres toujours enracinés, et les bras [329] levés vers le ciel. Mourir comme j'ai vécu, en espérant, têtu pour mon peuple sans exclusive, pour cette folle aventure de ma vie, pour cette terre et ce monde que j'ai aimés envers et contre tout, et pour cette vieille Église increvable qui m'a transmis une foi source de dépassement, à l'horizon de l'Autre qui m'attend avec les êtres chers de mon parcours. À mon grand âge, je reste encore *à l'affût de l'aurore*.

[331]

Du jardin secret aux appels de la vie.
Réenchanter la vie. Tome 2.
Réconcilier l'intériorité et l'engagement

Quelques repères pour poursuivre cette réflexion individuellement et collectivement

- Rôles et sens des repères
- Un pari d'interprétation
- Évolution récente de l'intériorité et de l'engagement
- Quatre postures critiques
- Revalorisation des médiations
- Quatre rapports au temps
- L'inspiration chrétienne

[Retour à la table des matières](#)

Je propose ici une seconde lecture de la démarche que j'ai poursuivie dans cet ouvrage sur l'évolution des rapports entre intériorité et engagement et sur leurs racines historiques. Je suis bien conscient des limites de ma parole singulière. C'est d'ailleurs une tâche qui nous concerne tous. Comment ne pas reconnaître, dans le tournant historique que nous vivons, la requête de reconstruire et de renouveler nos repères pour mieux comprendre ce qui nous arrive. Augustin, le précurseur de la conscience moderne, rejoint notre sensibilité contemporaine qui accorde priorité au présent. Mais il nous invite à élargir et à approfondir les rapports entre le présent du passé, le présent du pré-

sent et le présent de l'avenir. Ces trois premiers repères méritent un nouvel examen.

[332]

Rôles et sens des repères

Quelques mots d'abord sur les sens et les rôles multiples du mot repère. Celui-ci est plus qu'un marqueur qui sert à retrouver ou à localiser un emplacement, un endroit, un tracé, ou encore pour faire un travail avec plus de précision. Le repère connote plusieurs actions : marquer, signaler, chercher, reconnaître, trouver ; flairer, apercevoir, remarquer, découvrir ; se retrouver, se situer, se positionner. Il tient tout autant d'un pôle stable que d'une dynamique d'exploration, d'itinéraire, de développement. Il convoque nos cinq sens.

Il est oeuvre d'intelligence, de discernement et d'à propos. Il appelle à la fois la pertinence, la cohérence et l'efficacité. Pour souligner la confusion intérieure ou sociale, on parlera de la « perte des repères ». Il en va de même de la dite crise des valeurs ou, positivement, de la quête de sens, et plus profondément, de la conscience elle-même. La culture, la morale, la politique et la religion sont impensables sans solides et judicieux repères. Le repère se fait plus grand que lui-même quand il devient une référence qui ouvre sur de nouveaux horizons de vie, de sens ou de foi. Il acquiert valeur de symbole qui donne à penser, plus qu'il ne s'impose. Bien sûr, il marque des balises, des limites, mais c'est toujours pour ouvrir sur d'autres choses que lui-même.

J'ai toujours aimé la modestie de ce mot, sa concrétude, sa discrète invitation à continuer la route. Tout juste l'assurance et l'espoir qu'il nous faut. Le sens dont on a besoin au milieu de tant d'autres. Sans lui, on est partout et nulle part, comme c'est, hélas, le cas si souvent aujourd'hui. Le repère conteste tout autant l'idée fixe, la position arrêtée, la réponse totale et enfermante, la vérité qui assomme, le principe qui fait foi de tout, la morale sans doute, l'idéologie sans auto-critique.

Le repère se conjugue toujours au pluriel. On ne peut le penser sans d'autres repères différents et même opposés. Il ne se trouve ni ne se donne jamais seul. Aujourd'hui, on n'a pas tort de s'inquiéter de la pensée unique, à sens unique, à référence unique. Avec une seule corde en main, on en fait alors un arc pour tirer sur les autres. Il faut plusieurs cordes pour trouver sa propre mélodie, pour faire [333] une société plus conviviale. Ces considérations n'ont rien d'abstrait. Pensons à l'idéologie du marché en tout et partout, au tout-politique, ou économique, ou religieux. On peut avoir un esprit obtus aussi bien à « gauche » qu'à « droite ». Laïque ou religieux.

Il y a aussi ce qu'on pourrait appeler les repères en « bosse » et en « creux ». Les premiers sont des marqueurs manifestes, immédiatement saisissables, instrumentaux, fonctionnels, manipulables dans la vie courante ; les repères savants de la technoscience sont aussi de cet ordre ; et aussi des valeurs comme la justice, l'honnêteté.

Les repères en creux se prêtent à plusieurs sens, plusieurs objets-objectifs, plusieurs démarches possibles. Par exemple, la liberté, la foi, la transcendance ; la poésie et tous les autres arts ; la mémoire, le rêve, l'utopie, l'horizon intuitionné mais non atteint ; le gratuit, l'inconditionné, le plausible.

Je pense que nous avons à mieux arrimer et articuler ces deux types de repères, tout en acceptant les tensions entre eux, comme une tâche individuelle et collective sans cesse à remettre sur le métier. S'y jouent les rapports entre l'intériorité et l'engagement, entre nos jardins secrets et les appels de la rue, de la cité et du monde, entre liberté intérieure et justice sociale, entre l'ici, maintenant et ce qui les transcende, entre le présent du passé, le présent du présent et le présent de l'avenir, tous trois à déchiffrer, à mieux « repérer ».

Un pari d'interprétation

Mon premier pari d'interprétation a été celui-ci : au cours des dernières décennies s'est développée une dynamique de plusieurs réappropriations intérieures de la conscience, et d'engagements davantage

autodéterminés. En cela, il y a à la fois une continuité avec l'histoire occidentale et un déplacement des enjeux et des repères.

À l'ordre sacré d'hier se sont substitués d'autres ordres : une société techno-bureaucratique et ses systèmes dont la finalité est trop souvent leur fonctionnement ; des idéologies surdéterminées qui tiennent lieu d'une vision obligée du monde ; de nouveaux conformismes commandés par la publicité, les modes et les médias ; une culture narcissique du même au même où l'autre se doit d'être un miroir de [334] soi ; une complexité croissante qui s'impose tout en laissant l'individu désarmé pour la comprendre et s'y inscrire.

Ces multiples expropriations de l'extérieur ont suscité, comme contrepoids, une valorisation de la conscience sur les plans subjectif, affectif, moral et religieux ou laïque.

Déjà dans les années 1960 les sciences sociales avaient pressenti cette mouvance d'une reprise en main de soi, face aussi bien aux nouveaux conformismes qu'aux traditions. On en a surtout retenu les travers : individualisme, « thérapisme », pop-psychologie, repli sur la vie privée, cocooning, etc. Mais on a peu pris la mesure de l'individualisation croissante au cours des dernières décennies et ses prolongements dans un nouvel art de vivre sous diverses formes, et plus récemment, dans le regain d'intérêt pour les profondeurs spirituelles de l'intériorité. Sur ce dernier point, encore là, la critique des travers a pris le dessus : illusions religieuses du nouvel âge, nouvelles crédulités primaires, astrologisme, ésotérisme, sectarisme, croyances à la carte, emprunts superficiels aux religions orientales, etc. Je m'étonne qu'on n'ait même pas ou si peu, fût-ce à titre d'hypothèse, examiné cette nouvelle mouvance de l'intériorité jusque dans les sources historiques de la conscience occidentale, comme on l'a fait dans le monde anglo-saxon. Chez Charles Taylor par exemple. La dite modernité, rappelons-le, s'est surtout développée dans l'univers culturel et religieux de l'Occident. Ramener la modernité au triomphe du libéralisme économique d'hier et d'aujourd'hui, c'est là une conception réductrice de notre civilisation et de son histoire. Je me demande si la mise à l'écart de la mémoire et de l'intelligence religieuses de l'histoire occidentale, et particulièrement du christianisme, n'a pas appauvri notre compréhension même de ce qui se passe aujourd'hui au sein de notre société.

Qu'il s'agisse des progrès ou des impasses, des désarrois ou des nouvelles promesses, et cela jusque dans ses enjeux les plus laïques.

L'intelligence de ce qui se vit dans les consciences, et des nouveaux engagements qui se dessinent, est tout aussi nécessaire que la lucidité sur les défis structurels, idéologiques et politiques de la société. La liaison entre ces deux démarches est déjà réclamée par [335] la gravité du divorce entre l'individu et la société chez beaucoup de nos contemporains. Le réaménagement des instances démocratiques ne suffit pas. Il faudra mettre davantage à profit les enrichissements culturels, éthiques et spirituels récents de l'individuation, de la conscience et du nouvel art de vivre pour donner des contenus de sens plus pertinents aux enjeux de société. La politique, la laïcité, les choix collectifs sont aussi tributaires de la qualité et de la profondeur des consciences, si tant est qu'on reconnaisse que la conscience est la première matrice fondamentale et créatrice de sens. N'est-ce pas le premier vis-à-vis critique d'une raison instrumentale qui nous vaut des institutions réduites à de purs appareils, sans compter les aliénations du sens dans les pratiques tous azimuts de consommation.

On comprendra ici que notre conception de l'intériorité n'a rien d'une spiritualité fleur bleue, édulcorée, ou décrochée de l'engagement. Déjà la séquence de l'évolution récente de l'intériorisation peut nous éclairer. Les étapes retenues peuvent servir de guide à l'examen individuel et collectif des progrès accomplis et des nouveaux possibles.

Évolution récente de l'intériorité et de l'engagement

D'abord la revalorisation du sentiment et des profondeurs affectives comme premier lieu de liberté intérieure.

Puis la quête de sens accompagnée de révision et de recomposition des valeurs.

Un regain du questionnement éthique relié à des enjeux inédits, comme ceux de la technoscience.

Un souci de refondation de l'intériorité et des institutions de base, comme celle de l'éducation.

Et plus récemment, une réouverture sur la transcendance pour surmonter les impasses d'un monde de plus en plus clos sur lui-même.

L'engagement a aussi connu des déplacements successifs marqués de plusieurs réappropriations de la conscience individuelle et collective.

[336]

Distanciation des critères religieux vocationnels, avec leur engagement à vie défini d'une façon hétéronomique.

Passage de la charité privée à la justice sociale, de la loi prédéterminée aux droits, du citoyen normé au citoyen normateur.

Crise des militances idéologiques soupçonnées de relayer sous mode laïque le dogmatisme d'hier.

Engagements plus ponctuels, plus sélectifs, à géométrie variable selon les différentes requêtes du moment et une plus grande diversité des champs d'expérience et d'intervention.

Mutation de l'appartenance. On adhère et participe dans la mesure où l'on peut y mettre sa touche personnelle. Grâce à une culture plus expressive et inscriptive.

Nouvelle crise du politique dont l'absentéisme électoral croissant est un des signes de plusieurs autres décrochages. Repli sur l'associatif fonctionnel, ou le communautarisme, ou la petite tribu d'affinités. Procès de l'État et privatisation.

Rebond du politique face aux nouveaux choix collectifs et sociétaux où ressurgissent des enjeux de long terme, sans compter de plus larges préoccupations reliées à une mondialisation explosive, aux graves problèmes des assises de la nature et de la vie, aux complexes implications éthiques de la technoscience, et aux inégalités socioéconomiques croissantes. Nouvelle prise de conscience de l'importance du primat politique sur l'économie, de la société civile, de l'engagement citoyen et de la justice sociale. Les fréquentes références au bien commun, au vivre ensemble, aux solidarités de société, à l'espace public

commun et à une démocratie plus participative, témoignent de ce renouveau en émergence. S'y loge un souci éthique grandissant.

Reste la question aussi cruciale des contradictions entre ces enjeux sociétaux, d'une part, et d'autre part, les styles de vie, les pratiques quotidiennes d'un très grand nombre d'individus. Il y a là deux logiques souvent très éloignées l'une de l'autre sinon opposées. Les beaux grands discours de toutes tendances sont étonnamment silencieux sur ce chapitre. N'est-ce pas un des rôles majeurs de la conscience de faire cette opération-vérité ? Voilà une autre façon [337] de repenser les rapports entre intériorité et engagement. Ce qui m'amène à explorer des postures de base dans le champ de la conscience contemporaine.

Quatre postures critiques

Cette double évolution récente de l'intériorité et de l'engagement que je viens d'évoquer a de profonds impacts dans les consciences. Se logent en celles-ci des postures de base dont on sous-estime peut-être les conséquences aussi bien sur les pratiques quotidiennes que sur les institutions et la société. Postures que peut éclairer la riche histoire occidentale culturelle, philosophique et spirituelle. C'est ce que j'ai tenté de montrer dans la troisième et dans la dernière parties de cet ouvrage, tout en étant conscient des limites de ma lecture historique. Ici, j'essaie de souligner certaines postures de base qui méritent plus d'attention.

La première tient de *notre rapport au temps*. Cette question traverse de part en part cet ouvrage. Il faut le redire, depuis un bon moment, on a joué la carte du court terme dans presque tous les domaines. Même dans les philosophies à la mode du jour ! Cette absence de distanciation est source de plusieurs aveuglements : l'appauvrissement de la conscience historique ; le désengagement face à l'avenir au-delà de notre propre cycle de vie, fût-il d'une longévité accrue ; une intériorité sans histoire intérieure articulée ; des engagements de plus en plus courts ; une opacité et une aporie qui bloquent ce qui transcende les intérêts et les calculs immédiats ; une incroyance décrocheuse

non plus face à la religion, mais face à la capacité humaine de surmonter son destin, sinon ses impasses. Même si on s'inquiète peu de son propre avenir, comme c'est le cas de nombreux bien-portants de nos sociétés développées. Je m'y attarde moins parce qu'il en a été longuement question dans cet ouvrage.

Les dernières remarques introduisent bien une deuxième posture, celle du *fatalisme*. Je ne parle pas ici de la philosophie nihiliste de salon, mais de courants plus ou moins souterrains et très existentiels dont les tendances suicidaires ne sont que le phénomène extrême. Certes, le fatalisme a une longue filiation dans l'histoire [338] humaine. Pensons, par exemple, comme je l'ai écrit un peu plus tôt dans cet ouvrage, à la grecque, au *fatum* romain. Par ailleurs, les anciens systèmes de sens relativement stables servaient de contrepoids à l'angoisse des consciences. Aujourd'hui, l'individu renvoyé de plus en plus à lui-même est davantage susceptible de connaître un profond sentiment de désarroi et d'impuissance, une « implosion intérieure ». De là, une fuite souvent inavouée dans des comportements mortifères : drogues, sports extrêmes, violence où l'on « court après sa mort ». Chez d'autres, il y a une sorte d'angle mort au fond de soi qui bloque toute reprise en main possible, et aussi un angle mort au plan du sens intelligible et directionnel. Voilà une dramatique spirituelle que trop souvent l'on ignore.

Même dans une perspective laïque, on ne saurait gommer ce fond mystérieux de l'âme humaine et son ouverture sur des horizons qui débordent la finitude et aussi les certitudes rationalistes ou l'enfermement matérialiste. Leur échappe cette part d'indicible qui hante la conscience. La dynamique spirituelle du croire est d'un autre ordre que celui de l'avoir, du pouvoir et du savoir.

Le fatalisme d'aujourd'hui aurait-il donc quelque chose à voir avec une crise de la foi-espérance, avec l'étouffement ou le refoulement de l'âme ? Dans les milieux laïques et même religieux, on s'arrête trop peu sur l'opacité intérieure de bien des consciences actuelles et ses impacts dans leurs rapports à la vie, à la mort et à son au-delà. Sans compter la remontée de crédulités aveugles, primaires, sans traditions religieuses éprouvées et critiques. C'est là un substitut illusoire au vide intérieur des uns, et au faux « plein » encombré d'envies

consommatoires chez d'autres, Même sur le plan de la pensée et du sens, il y a des certitudes laïcistes aussi blindées que les certitudes religieuses d'hier. Ce laïcisme « mur à mur » n'a rien à envier au confessionnalisme « mur à mur » qu'il dénonce. Chez les uns comme chez les autres, il y a une position « arrêtée », incompatible non seulement avec la science mais aussi avec la foi. Cette posture est forcément réfractaire au questionnement et au dialogue avec l'autre. Cul-de-sac qui, lui aussi, est une des sources du fatalisme contemporain. L'agnosticisme laïque ou religieux est beaucoup moins [339] répandu qu'on ne le dit. Chacun rivé sur sa réponse, on se renvoie dos à dos absolument et fatalement. Et on désespère ainsi des autres. Ce qui nous amène à une troisième posture critique : la *crise de l'altérité*.

Souvenons-nous du fameux horizon utopique de l'avènement du village planétaire *de l'humanité* grâce à la révolution informatique. Nous avons connu plus récemment un rebond de cet horizon avec la mondialisation économique accélérée et la toile internationale d'internet. Mais on n'a pas su voir venir la réaction inverse du durcissement des identités, et ses refus de l'autre perçu comme une menace pour soi. À cela s'ajoute, en Occident, une culture narcissique qui réduit l'autre à un miroir de soi. L'autre cesse d'être vraiment et réellement autre. Si celui-ci persiste à s'affirmer comme tel, il devient objet d'exclusion. Sur le plan politique, il y a là un des plus grands obstacles à la démocratie qui constitutivement se conjugue au pluriel, comme l'État laïque d'ailleurs.

Cette posture de non-altérité s'accroît avec le phénomène, déjà cité, des conformismes consuméristes et des modes. Ce qui fait de la « société un espace plat où tout est interchangeable et jetable ». Des différences insignifiantes se substituent aux différences constitutives de la condition humaine et des identités de base. on confond l'égalité avec le « tous pareils ». L'indifférenciation des sexes, des rôles, des générations. Unanimité artificielle de la « masse ». Un peu comme la dite télé-réalité qui « fait salle comble ».

Tout devient objet de consommation, même l'enfant, ultime bien à se procurer après tous les autres biens. Celui-ci deviendra difficilement lui-même et autre. Il en va de même des partenaires successifs.

Cette homogénéisation tous azimuts lamine les processus de différenciation propres à la culture. Celle-ci perd son sens quand on ne sait plus différencier les identités, les appartenances, les raisons, les sentiments, les valeurs. Même les lieux communs deviennent des coquilles vides. Tel un « vécu » à l'état brut dont on ne sait plus nommer la singularité et encore moins la penser. Comme le *magma* fluide des mégapoles, sans dedans ni dehors. Même la croyance [340] devient de plus en plus abstraite, genre « conscience universelle ». Les je-tu-nous-il(s) sont subsumés dans un Soï sans nom ni visage, sans identité ni histoire. Sorte de dieu dépersonnalisé ou de transcendance décrochée. Ni sujet, ni autre. Et pourtant, ce que l'on peut tenir à son moi comme centre du monde ! Se pourrait-il qu'il lui manque, pour être lui-même, l'*autre* qui le différencie, le limite, et l'ouvre à autre chose que lui-même. Peut-on engager seul son histoire, sans filiation, sans véritables rapports aux autres ?

S'il y a crise, c'est bien celle de l'altérité. Sans elle, la vie se rétrécit comme une peau de chagrin ! Et l'on tourne vite en rond, avec un sentiment de non-sens et même d'absurdité, de stérilité. Trop de thérapies renforcent ce repli sur soi, sans issue. Redisons-le, nous sommes saturés de cette pop psychologie mystifiante et paralysante.

Ce débouché sur l'absurde s'accompagne de toutes sortes de fuites du réel insupportable. Ici se loge une quatrième posture de base sujette à critique. L'absurde et ses fuites servent à se dégager de toute responsabilité devant le mal et le tragique concret qui réclament des engagements, des luttes et une pensée critique. Un peu comme l'avion qui quitte le sol, traverse les nuages en tempête et rejoint le ciel pur, calme et radieux. En l'occurrence l'alibi de l'absurde permet illusoirement de s'installer à demeure au-dessus des vicissitudes du monde ³⁸.

D'une certaine posture amoral. Le discrédit de la référence au bien et au mal, fort répandu, même chez des philosophes contemporains, m'étonne beaucoup. Cette référence au bien et au mal est un premier constituant de la conscience qu'on retrouve chez tous les

³⁸ Voir Charles TAYLOR, *La diversité de l'expérience religieuse aujourd'hui*, Montréal, Bellarmin, 2003, p. 43.

peuples de l'histoire connue, et plus particulièrement dans la civilisation occidentale. Comment peut-on imaginer une éducation qui écarte toute initiation à discerner ce qui est bien et ce qui est mal ? Est-ce là une vilaine attitude moraliste ? N'est-on pas alerté par ces crimes commis par de jeunes adolescents, sans remords ni culpabilité ?

[341]

Je veux bien admettre que la morale livrée à sa seule logique peut se prêter à toutes sortes d'excès, et même d'effets pervers. Mais n'en est-il pas de même quand on écarte la morale de l'intelligence de la condition humaine ? Avec humour, Chesterton disait : « Nous ne savons plus ce qu'est le bien, mais nous voulons le transmettre à nos enfants. »

On ne compte plus les contradictions de nos rapports à la morale. C'est ainsi que des gens allergiques à toute référence morale tiennent souvent des discours extrêmement moralistes sur le dos des autres. La pire morale est celle qui s'ignore comme telle, parce qu'elle est incapable de s'auto-critiquer, et encore moins de se laisser interroger par les autres sur sa propre posture.

Dans l'histoire occidentale, la réflexion sur le mal, sur ses démesures chez les humains, dans le monde des vivants, a été à la source de formidables sauts qualitatifs de civilisation. Par exemple, la conscience inestimable des droits fondamentaux. Je pense aussi au pari chrétien qui soutient que la bonté est plus profonde que le mal, tout en étant plus exigeante. Avec cette conviction qu'elle est le plus puissant tremplin pour lutter contre le mal dont on ne peut nier l'incessante résurgence. Notre situation contemporaine en témoigne.

Nous vivons dans une des civilisations les plus prestigieuses de l'histoire et pourtant nous connaissons des barbaries effroyables. La plupart des enjeux actuels ont de profondes implications éthiques. Et voilà que des philosophes à la mode se rallient aux grands mythes actuels de la pop-psychologie qui chloroforme la conscience morale, le mal en soi et l'idée même du bien. Pour « être bien dans sa peau », on doit se débarrasser de ces vieilles pensées d'hier et de la moindre angoisse, qui pourtant fait partie des profondeurs culturelles et spirituelles de la condition humaine.

On a dit, non sans raison, que cette angoisse a paradoxalement suscité une formidable créativité et d'admirables dépassements au cours des siècles et encore aujourd'hui. C'est le cas des grands récits fondateurs de notre propre civilisation, des grandes œuvres d'art, des progrès scientifiques, juridiques et démocratiques. Et que dire [342] aussi du rôle qu'a joué, en philosophie, la réflexion sur le bien et le mal. Et voilà qu'on fit ou entend des propos fréquents qui tiennent lieu d'idéal : un art débarrassé de toute conscience morale ; « une philosophie enfin délestée de ses origines morales ».

J'imagine ici la réaction de Socrate, lui qui a tant fréquenté les profondeurs morales et spirituelles de l'humanité, et valorisé le discernement en la matière, sans compter le mysticisme de son âme. Son disciple Platon nous a transmis une de ses prières : « Mon Dieu, donne-moi la pureté intérieure. » Aujourd'hui une telle parole est considérée, par plusieurs, comme une aliénation moraliste et religieuse. Le chrétien Augustin, l'éthicien Kant avaient le tort de donner à la « vie bonne » une posture fondamentale. Francis Bacon disait : « Aussitôt que le mal paraît léger, il cesse de l'être. » « Fermer les yeux devant le mal, c'est ainsi que le mal nous trouve sans défense. » (Montaigne) Et Machiavel, un précurseur du cynisme d'aujourd'hui, marquait une fuite typique de la conscience morale : « Ce sont les circonstances qui décident du bien et du mal [...] Les hommes ne font le bien que par nécessité. » Il effaçait ainsi les dynamiques les plus précieuses de l'intériorité et de l'engagement autodéterminés dans la conscience occidentale. Se pourrait-il qu'il y ait aujourd'hui quelque chose de cette posture *amoral*e de Machiavel.

Bien sûr, il faudrait apporter des nuances à ce diagnostic. Nous verrons un peu plus loin le rebond du questionnement éthique avec des déplacements heureux et prometteurs, tel celui du citoyen individuel et collectif « normateur » qui se démarque d'une morale trop définie de l'extérieur (hétéronomique). L'éthique devient un lieu privilégié de sens et aussi d'engagement politique.

Reste le fait contradictoire d'une posture *amoral*e et permissive pour soi-même, largement diffusée dans la population et les médias. Cette posture témoigne d'une superficialité qui ignore la profondeur que donne la conscience morale. Celle-ci n'a-t-elle pas été une instance

importante dans les grandes traditions culturelles et spirituelles de l'histoire, dans les sauts qualitatifs d'humanisation, de civilisation, dans l'évolution du droit et des droits, et chez la plupart des maîtres à penser en Occident ?

[343]

Les esprits laïques d'aujourd'hui ne sauraient oublier que le souci éthique a occupé une place majeure chez les premiers concepteurs et artisans de la laïcité, particulièrement au tournant de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, quand ont pris corps les premiers cadres sociaux non religieux. Ce n'est pas céder à un concordisme facile que de rapprocher le tournant de cette époque et celui que nous vivons actuellement. Surtout ici au Québec où les contentieux toujours vivaces sur la morale religieuse d'hier amènent plusieurs de nos contemporains à marginaliser, sinon à écarter la réflexion éthique elle-même et ses réfractions dans les enjeux actuels les plus déterminants. Et chez d'autres, un regain du questionnement éthique.

Qu'on me comprenne bien. Je parle ici d'une posture qu'on peut noter dans les réflexes et les comportements quand se posent des questions éthiques concrètes. C'est là où se révèlent les véritables rapports à la morale. Plusieurs esquives surgissent. Nommons-en quelques-unes fréquentes :

- ce n'est pas mon créneau ;
- on ne peut imposer sa morale aux autres ;
- c'est du moralisme ;
- des vœux pieux ;
- un vieux réflexe religieux ;
- ça nous éloigne du réel ;
- il y a là un idéalisme stérile.

C'est ainsi qu'en pratique on s'éloigne de la réflexion éthique et du défi de son inscription dans le réel. Voyons bien les sens positifs qu'on risque de méconnaître.

Une véritable démarche éthique tient tout autant du pratique que du théorique, de l'expérience et du sens, des rapports entre les moyens et les finalités, du questionnement et des réponses cherchées, du quoi, du comment et du pourquoi à relier.

Plus profondément, dans les enjeux cruciaux actuels, l'éthique est à la jointure de la conscience et du politique. Deux terrains qui nous concernent tous, avec l'avantage de relier ainsi l'individu et la société, [344] et aussi les uns par rapport aux autres. Ce n'est pas une « pure affaire privée » ou de quant-à-soi qui renvoie les uns et les autres dos à dos. C'est la façon la plus radicale de fuir tout débat de fond, toute confrontation de contenus, de sens... et de se couper de l'agir commun. Alors que l'éthique est un lieu important pour bâtir ce qu'Hannah Arendt appelle un *monde commun*. Il m'arrive de penser que l'appauvrissement de la réflexion éthique, de son intégration dans les pratiques a cet effet pervers : plus grand-chose ne transcende l'individu ; plus rien ne limite sa liberté et son désir, ses pulsions et ses intérêts propres. Et que dire du lien social qui devient alors une contrainte plus ou moins supportable, sauf s'il sert à soi-même. L'altérité est éthique dans son fondement même. La première transcendance, elle est là. Et plus encore tout engagement véritable.

Ces quatre postures critiques recèlent déjà des repères positifs pour faire face au présent et à un avenir qui s'annonce fort exigeant.

Revalorisation des médiations

De tous les repères positifs, un des plus impérieux est celui d'une *revalorisation des médiations*. Un vieux proverbe oublié et jamais cité introduit bien cette autre étape de réflexion : « Quand les institutions s'affaissent, les hommes deviennent imprévisibles et déroutés. » Je m'étonne que, dans la nouvelle conscience de l'importance de la société civile, on s'arrête si peu à l'examen de nos rapports réels à nos institutions, même les plus fondamentales. Par exemple, le discrédit du mariage. Discrédit plus poussé ici au Québec que partout ailleurs dans les sociétés occidentales. C'est là un exemple parmi cent des traite-

ments par-dessus la jambe des médiations de la pensée et du sens, de la socialité et de l'inscription dans la durée.

Dieu, ce qu'on peut brouiller les repères ! Y compris celui de se donner un langage commun. Comme si l'idée même d'un langage commun s'opposait au déploiement de la parole singulière. Comment une société de plus en plus pluraliste peut-elle se bâtir démocratiquement un monde commun sans cette assise première de communication entre ses citoyens ? Je ne parle pas ici des « langues [345] maternelles » mais d'un langage partagé qui exprime le vivre ensemble, l'appartenance de base à la société comme telle, l'espace public et ce qui concerne tous les citoyens. Surtout au moment où nous vivons un tournant historique qui appelle de nouvelles solidarités de société dans un contexte de choix collectifs fort problématiques. Rappelons ici que l'esprit de la modernité, à ses origines, mettait de l'avant la tâche incessante de faire et de refaire société. Tâche qui incite tous les citoyens à être de véritables acteurs dans la « cité ».

Si on discrédite l'un après l'autre même les mots qui tentent de nommer cette assise commune : État, contrat social, projet de société, solidarité(s) de société, réingénierie, politiques communes, laïcité, etc., on fait le jeu des références aveugles, comme le marché, par exemple. Alors on ne sait plus nommer sa société comme telle, si ce n'est dans des lieux communs abstraits : « le système », la « bureaucratie », la « finance », « la gang qui nous mène », « les syndicats qui font la pluie et le beau temps »... « j'en ai pas pour mon argent », « on travaille pour le gouvernement », « les politiciens nous mentent ». Ce genre de discours très répandu ne peut constituer un véritable langage commun sur la société et encore moins une culture démocratique minimale. La critique légitime de l'État dérive trop souvent vers la dévaluation du rapport des individus à la société et à ses institutions. Plus les médiations de ce rapport sont court-circuitées, plus le seul intérêt individuel devient l'unique repère. *Le lien social désinstitué devient à son tour éphémère et incertain.*

La désinstitutionnalisation du mariage en est un bel exemple. Et

que dire de celle de la filiation. Les deux tiers des enfants au Québec naissent hors mariage. Et il est de plus en plus interdit de se questionner publiquement sur les conséquences possibles à long terme

chez ces enfants. Il en va de même de beaucoup d'autres désinstitutionnalisations. Mais ici, le bât blesse davantage parce qu'il s'agit d'une médiation symbolique et institutionnelle qui inscrit dans une histoire et une communauté un lien humain fondamental multidimensionnel : physique, affectif, identitaire, biographique, social, moral et spirituel. On peut dire son ex-conjoint, mais pas son ex-enfant. Pareil enjeu mérite bien qu'on valorise le plus possible des [346] engagements durables médiatisés institutionnellement. Y refuser tout coefficient de normalité et de normativité, c'est ignorer ce qui constitue la société humaine pour la suite du monde. Ici, plus qu'ailleurs, les exceptions doivent confirmer la règle. Et le relativisme en la matière ne peut qu'avoir des effets déstructurants psychiquement et socialement.

Il n'y a ni histoire ni culture sans filiations ni médiations. Des styles de vie sans mémoire ne peuvent comprendre pareilles choses, surtout s'ils prétendent se réinventer au jour le jour dans une mouvance de constante table rase des médiations éprouvées par le temps. Rappelons-le, le temps ne respecte pas ce que l'on fait sans lui. Il est une médiation très précieuse pour bien mûrir.

Quatre rapports au temps

On l'aura compris, il s'agit ici des médiations fondamentales de la condition humaine, de la conscience et de la société. *Médiations qui permettent de discerner ce qui réclame tantôt la continuité, tantôt la rupture, tantôt le dépassement, tantôt l'inédit de nouveaux chemins à ouvrir.* Cela vaut tout aussi bien pour nos aventures intérieures que pour nos engagements dans la société.

Il y a là un ensemble de repères pour relire et assumer le présent du passé, le présent d'aujourd'hui et le présent de l'avenir dans la grande histoire comme dans la nôtre. Dans une rencontre de cégépiens (lycéens) des différentes régions du Québec, j'ai entendu plusieurs de ces jeunes qui nous questionnaient, nous les aînés, en ces termes. À notre grande surprise, la première question portait sur la continuité comme contrepoids à tant de ruptures passées et récentes qui, disaient-ils, « nous ont vidés de sens pour le présent et l'avenir ». Ils ne

contestaient pas les ruptures comme telles et le sens libérateur qu'elles peuvent avoir, mais plutôt une attitude fort répandue qui les laissait sans mémoire de ce qui les a précédés, et sans horizon d'avenir, y compris pour échapper aux pesanteurs de l'histoire, mais surtout pour construire leurs propres idéaux en mal d'utopies signifiantes. Tout leur questionnement modulait les requêtes de discernement entre continuité, ruptures, dépassements et inédits. [347] Avec sagacité certains d'entre eux nous reprochaient de trop nous confiner personnellement à l'un de ces quatre repères, comme s'ils avaient besoin inséparablement de ceux-ci.

Une autre surprise, pour nous aînés, fut la liaison entre leur questionnement intérieur et leurs rapports à la société. Point de questions générales abstraites. Plutôt des démarches très existentielles, avec une forte teneur affective et subjective, éthique et spirituelle, même quand il s'agissait de politique. Quelque chose comme un besoin vital de raccords, de recomposition, de cohérence des diverses dimensions de la vie, de leur vie en tout cas. Était-ce la quête d'une première synthèse du sens après les éclatements de l'adolescence ? N'a-t-on pas dit que le tournant de la vingtaine était l'âge philosophique des premières options de fond ? Il me semble qu'il y avait plus que cela dans leurs interrogations. Une sorte de vertige qui a peine à se dire et qu'on veut cacher aux yeux des autres. Soudain des mots qui manquent, ponctués de silence. « Il y a des choses qu'on ne m'a pas transmises. »

J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de l'âme, de la transcendance. Ce repère absent que mes collègues de table ont tôt fait de fuir en parlant, par exemple, de la religion des Inuits qu'on n'a pas su respecter ! Comme si cette question ne concernait pas notre propre société, notre propre philosophie de la vie, comme si c'était indécent de l'évoquer. Je pensais à la prière de Voltaire : « Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère... » Un éclair de foi pour ne pas désespérer de sa nuit. Je repensais à la cinéaste Anne-Claire Poirier qui, à propos de sa fille suicidée, disait : « Je lui ai tout donné, sauf Dieu », ce repère d'espérance.

Dans cette rencontre, il a été surtout question des engagements sociaux et politiques. Là aussi il a été question des repères. Je retiens ceux qui concernent cet ouvrage et le rapport au temps. Se peut-il que les nouveaux choix collectifs auxquels nous faisons face puissent nous amener à plus de profondeur morale, à des engagements mieux fondés et à une conscience plus vive et articulée. On aura beau se [348] donner de meilleures politiques sociales, ce qui est nécessaire, il faudra encore des solidarités quotidiennes et des modes plus coopératifs d'agir dans le soutien mutuel. J'en ai donné plusieurs exemples dans cet ouvrage. Voyons cela dans un domaine on ne peut plus vital, celui de la santé.

Aucune réingénierie du système de santé ne pourra assumer elle-même les nouveaux défis d'entraide intergénérationnelle qui nous attendent : la longévité accrue, mais aussi les dépendances, les maladies, les requêtes démultipliées de soutien mutuel. Je pense à la génération « sandwich » du tournant de la cinquantaine qui a parfois quatre générations sur le dos : petits-enfants, enfants, parents ou grands-parents longuement malades. Aucune politique sociale ne peut couvrir cette panoplie de besoins. C'est là un phénomène unique dans l'histoire. On ne peut ramener les questions de justice sociale uniquement aux responsabilités gouvernementales ou aux services que les autres doivent nous rendre. C'est ici que ressurgit l'enjeu de la responsabilité et de l'engagement personnel altruiste, et aussi du citoyen acteur, conscient qu'il fait partie du problème s'il ne fait pas partie de la solution. Cela ne tient pas d'une vague et abstraite philosophie personnaliste.

L'âpreté des temps qui s'annoncent réclame des valeurs intérieures fortes et des engagements personnels altruistes soutenus. On en parle si peu dans les débats et combats publics, même quand il est question d'éthique. Le concert dissonant des désabusements, largement médiatisé, tantôt occulte, tantôt auréole la fuite de sa propre implication dans la société. Par ailleurs, je fais le pari que les appels de plus en plus pressants à de nouvelles solidarités quotidiennes peuvent s'arrimer au progrès d'une plus forte individuation autodéterminée. La santé physique et la santé mentale sont tributaires de ces deux pôles appelés à se renforcer l'un par l'autre. Autrement nous dépensons des sommes énormes à réparer des pots fragiles et cassés. Dans ce domai-

ne, il faudra revoir aussi nos objectifs en éducation, où je ne suis pas sûr qu'on donne priorité aux contenus de sens sur la pédagogie procédurale. Ce sont les questions les plus simples et les plus fondamentales qui sont le plus marginalisées dans [349] nos dispositifs très sophistiqués. Qu'est-ce qui fait vivre, aimer, lutter, espérer ?

L'inspiration chrétienne

Comment ne pas ressaisir ici le repère qui a été l'âme de cet ouvrage, à savoir son inspiration chrétienne. On s'étonnera peut-être que j'en fasse état en aval de cette réflexion. Ce positionnement est relié à ce que j'appelle la sécularité chrétienne. Celle-ci se démarque de la religion comme cadre obligé et suprême de la société dominée par le pouvoir religieux. Au Québec, nous avons connu pareille situation avec la chrétienté cléricale qui voulait définir toutes les dimensions de la vie individuelle et collective. Une religion qui laissait peu de place à la liberté d'y croire ou de ne pas y croire. Le christianisme y perdait de ses notions inestimables :

- Celle de l'autonomie du monde, de la liberté pleine et entière de l'humanité et de chaque être humain.
- Celle de la transcendance du Dieu autre et libre qui se propose sans s'imposer.
- Celle qui conteste à la fois une religion qui devient une politique et une politique qui devient une religion.
- Celle de l'Évangile dont le premier repère qui distingue d'abord les êtres est leur humanité ou leur inhumanité. Repère fondé sur l'humanité de Dieu en Jésus de Nazareth, pour nous croyants chrétiens. Ce qui nous permet de faire un bon bout de chemin avec des esprits humanistes non religieux sur les routes de la justice, de la liberté et de la fraternité.

Une des originalités de l'inspiration chrétienne et de ses pratiques est son approche ternaire, à savoir la défense et la promotion des tiers, ceux qui sont exclus des rapports de forces et qui n'ont que leur humanité à mettre dans la balance des luttes d'avoir et de pouvoir. On juge de l'humanité d'une société par le sort que connaissent ces tiers. C'est aussi la première orientation de base de l'Évangile.

Mais ce souci prioritaire des tiers a aussi une portée subversive, une requête de lutte qui n'est pas sans retentir dans le champ [350] sociopolitique. Le Nazaréen exclu de la cité, supplicié comme un esclave, fait retentir le cri de tous ces damnés de la terre, d'hier et d'aujourd'hui, la colère de Dieu devant l'injustice. Comment ne pas évoquer ici la légende du Grand Inquisiteur de Dostoïevski :

Si Tu avais accepté le monde et la pourpre de César, Tu aurais fondé un empire universel. Et Tu aurais donné la paix au monde, En effet, qui doit régner sur les hommes, sinon ceux qui règnent sur leur conscience et détiennent leur pain [...] Tu leur as appris la fierté ; nous leur prouverons qu'ils sont faibles, qu'ils ne sont que des pauvres enfants, et que le bonheur de l'enfance est plus doux que tout autre bonheur. Ils deviendront timides, ils lèveront leurs yeux vers nous et se serrent contre nous, apeurés, comme les poussins contre leur mère, et seront fiers de nous voir si puissants et si intelligents, nous qui avons pu pacifier cet immense troupeau furieux...

Dostoïevski met en cause ici cette mixture de misérabilisme et d'irénisme qui a fait trop souvent dériver les chrétiens de leurs responsabilités historiques, hors des inévitables conflits de justice.

L'Évangile ne définit aucun régime social ou politique. Redisons-le avec Paul Ricoeur : « La communauté qui fait des choix politiques n'est pas la même que celle qui transmet les symboles de la foi. » D'où l'autonomie du monde séculier. La laïcité dans sa visée fondamentale est aussi une exigence de l'Évangile. Par ailleurs, la laïcité bien comprise ne saurait réduire les religions à une totale privatisation et les écarter de l'espace public, alors qu'elle donne place à toutes les autres formes de communauté. Ce serait injuste et antidémocratique.

Mais ces distinctions de base s'inscrivent dans un contexte complexe qui renvoie à d'autres distinctions, telle la différence entre la

politique et le politique. Celui-ci est beaucoup plus large que la politique et ses partis institués. Pensons à la vaste panoplie des instances de la société civile dont les Églises, par exemple, font partie. Le citoyen lui-même ne se réduit pas aux rôles qu'il joue dans un parti et dans ses rapports avec les gouvernements. Aucun enjeu de la « cité » ne saurait lui être étranger. Nous sommes aussi plus que des citoyens pour vivre entièrement notre humanité personnellement, [351] socialement, culturellement, moralement et spirituellement. Nous avons des ancrages historiques qui débordent la société. Notre conscience porte des questions ultimes sur la vie, la mort et l'au-delà. Questions qui, chez la plupart, sont médiatisées par des croyances et l'expérience religieuse. Il y a là une donne complexe trop laissée-pour-compte par des repères simplistes, comme ces discours bien courts sur « la séparation de l'État et de l'Église », ou sur une éducation réduite à l'initiation citoyenne et à la préparation au monde du travail, et si peu sur les riches patrimoines historiques, culturels et religieux, bref sur sa propre civilisation où le christianisme a joué des rôles majeurs. Certaines politiques récentes, sur ce chapitre, sont d'une pauvreté culturelle navrante.

Les Églises chrétiennes sont elles aussi trop peu conscientes des requêtes actuelles de profondes réinterprétations qu'appellent chez elles les nouveaux questionnements contemporains. Et cela, dans bien des domaines, jusque dans leurs sources premières bibliques et évangéliques. Combien de nos repères convenus ont perdu leur pertinence et leur crédibilité aux yeux de la conscience critique moderne. On ne peut plus marcher dans la foi « à l'évidence » comme hier. Il y en a encore trop parmi nous qui ont une position de foi « arrêtée », sûrs d'avoir raison en tout et partout en matière de foi. On m'objectera que les chrétiens d'aujourd'hui sont « douteurs », incertains, pleins de questions. Mais en fait, chez combien d'entre nous la foi en Dieu tient-elle d'une évidence non critique prête à penser et à porter, plutôt que vraiment d'être personnalisée, avec sa parole à soi et la capacité de dire quelques « raisons de son espérance ». Bref, est-elle une foi affirmée en son nom personnel, au sens premier du terme et, à vrai dire, avec peu de repères pour la penser et la dire ? Il y a là un immense continent noir survolé par les discours ecclésiastiques, qui eux aussi marchent à l'évidence dans leurs propres propos de foi. Il faut dire

qu'en haut heu « l'évidence » est encore plus surdéterminée dogmatiquement et moralement. Et on aimerait parfois entendre au moins un écho des doutes et des noires questions des prophètes, des psaumes, de Job et de Jésus lui-même en contrepoint de nos doutes et interrogations. Comme pasteur, [352] dans ma propre communauté chrétienne, même chez les pratiquants les plus fidèles, il y a des divorcés, des homosexuels et tant d'autres qui n'entrent pas dans la copie conforme de l'Église. Celui qui a dit : « Les prostituées vous précéderont dans le Royaume des cieux » doit bien avoir quelque sympathie pour ceux et celles qui ne sont pas en règle avec l'Église. L'Église première s'est constituée avec des exclus de tous ordres, en fidélité avec l'Évangile. Une Église « excluante » est en contradiction avec ses propres sources inspirées par Dieu lui-même.

Le mot « inspiration » connote plusieurs sens de la manière et de la posture chrétienne. Mou Vance de l'intérieur, souffle, élan, trace. De Dieu, la Bible ne nous livre que des traces sans cesse à déchiffrer. Il en va de même des Évangiles, de Jésus-Christ lui-même, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, de sa parole. L'expérience de la foi chrétienne tient aussi des traces de la mémoire intérieure, des événements réinterprétés, des souffles qui ont amené un dépassement, des nouveaux horizons de sens qui ont surgi gratuitement, gracieusement. J'aime bien cette pensée de Jean Sullivan : « Un regard de foi réglé sur une autre distance, qui désigne un territoire humain où la nuit est un peu moins dense et qui donne envie de croire que c'est de ce côté que l'aube poindra. » Ces propos invitent à relativiser le repère critique précédent sur la foi sans parole de tant de chrétiens. Dieu se love dans leurs humbles efforts d'humanité pour en faire des semences d'éternité. Pari du petit grain de blé qui se multiplie au centuple, comme la minuscule planète terre dans l'immense univers. Il n'y a pas de foi sans modestie, ni espérance...entreprenante.

La Bible et les Évangiles ont défatalisé le destin. Encore aujourd'hui, ils mettent en cause toutes les formes de déterminisme qui laissent entendre que nous sommes totalement programmés génétiquement, ou astrologiquement, ou autrement. Mais non, nous dit la Bible, « Dieu nous a livrés à notre propre conseil » conscients, libres et responsables, capables de faire histoire, d'engager notre propre his-

toire. Les Évangiles, dans leur visée fondamentale, rouvrent tout ce qui enferme ou condamne irrémédiablement. Jésus condamné par les pouvoirs civils et religieux, par le peuple lui-même, pouvait en appeler à Dieu. Cette « défatalisation » déclenche une [353] dynamique incessante de libération, de non-résignation, d'initiative, de recommencement, de renaissance, de résilience. En ce sens, la foi chrétienne bien comprise est beaucoup plus près des valeurs modernes les plus chères que d'un certain héritage religieux que l'on a connu !

La Bible et les Évangiles se sont déployés historiquement dans des sociétés sacrales encadrées par la religion. Or, voici que nous nous retrouvons dans des sociétés sécularisées, dans des cadres sociaux non religieux, dans un phénomène inédit où un nombre grandissant de gens veulent aller au bout de leur humanité sans religion. Les esprits religieux ne cessent de gommer cette nouvelle situation. Tout se passe comme si nous devons briser la gangue sacrale de la Bible et des Évangiles pour « repérer » en quoi le judéo-christianisme est une des sources principales de la conscience moderne. Dieu qui nous a créés libres au risque de nous perdre, s'offre à nous gratuitement. Le Dieu auquel nous avons accès dans une foi libre et gratuite ne peut être compris dans une logique de nécessité obligée. À niveau d'humanité notre foi est de plausibilité et non d'évidence. Ce qui devrait nous permettre de reconnaître la plausibilité potentielle de la posture de ceux qui n'y croient pas. Les Églises chrétiennes tardent beaucoup trop à admettre cette donnée historique inédite. Voyons bien le paradoxe de la situation présente des chrétiens. C'est à la fois du dehors des esprits sans religion et du dedans de la foi chrétienne que l'on peut comprendre cette double plausibilité, et la liberté commune aux croyants et aux dits incroyants (de notre foi). Je parle ici des sociétés laïques et non des sociétés sacrales qui existent aussi bien dans le monde contemporain.

Les contentieux entre les Églises et le monde « laïque » doivent beaucoup à ce refus plus ou moins souterrain des Églises de reconnaître la plausibilité de la posture laïque. Ce qui brise le dialogue au départ. On m'objectera que le monde laïque lui-même ne nous reconnaît pas notre propre plausibilité. Mais ce n'est pas une raison pour nous, chrétiens, de ne pas reconnaître la leur. Si nous ne le faisons pas, nous trahissons ainsi la gratuité de Dieu qui s'offre à [354] ceux qui

croient en Lui, et son respect de la liberté de ceux qui ne croient pas en Lui.

Mais, en deçà et au-delà de ce repère critique, il y en a un autre plus fondamental déjà inscrit dans l'Évangile, à savoir que celui-ci met d'abord de l'avant l'humanité commune que nous, chrétiens, partageons avec les dits incroyants. C'est là un test premier et dernier qu'on trouve dans la double charte des Évangiles : les Béatitudes et le jugement dernier. À savoir l'engagement commun de Dieu et de nous à travailler avec tous les autres humains à bâtir un monde plus juste et plus fraternel qui ne soit pas une caricature du Royaume éternel de Dieu, mais une anticipation. Ce faisant, nous accomplissons notre mission terrestre avec nos contemporains et nous travaillons, aussi et ainsi, au Royaume de Dieu déjà à l'oeuvre. Un Dieu pour tous les humains sans exception ni exclusion de quelque ordre que ce soit.

Au-delà de tous les repères de l'inspiration chrétienne, la posture de Jésus-Christ lui-même reste toujours la référence maîtresse de notre intériorité et de nos engagements. *Une posture qui ne se laisse enfermer ni dans la religion, ni dans la morale, ni dans la politique, mais qui se situe à la jonction de tous ces domaines, les traversant tous sans se laisser refouler de l'un dans l'autre.* En Jésus, « de l'au-delà, Dieu est devenu l'homme d'en deçà de la limite, nous entraînant par sa mort et sa résurrection, dans le passage par où puisse être transgressée notre humaine condition. Ce Dieu qui fraie le passage dans l'effroyable couloir de la mort, c'est à Lui que les chrétiens ont voué leur foi ³⁹.»

Mais pas avant de tenir jusqu'au bout la route de notre humanité sur laquelle il a transféré la transcendance. Dans l'épître aux Philippiens, saint Paul laisse entendre que Dieu s'est en quelque sorte vidé de sa divinité pour ne vouloir, en Jésus, d'autre représentation de lui-même que l'être humain et sa dignité la plus radicale. D'où la priorité pour nous d'assumer des tâches et des engagements d'humanisation en coude à coude avec tous ceux qui y travaillent.

[355]

³⁹ Fernand DUMONT, *Une foi partagée*, Montréal, Bellarmin, 1996, p. 81. Voir aussi Joseph MOINGT, *L'homme qui venait de Dieu*, Paris, Cerf, 1993, p. 54-55.

Des esprits contemporains, hors de nos sentiers de foi, redécouvrent l'importance de la transcendance pour sortir de la mise à plat de tant de choses même parmi les plus nobles, pour ne pas dire sacrées. Souvent la transcendance évoquée n'a pas de répondant. La tentation des Églises et plus largement des religions, c'est de clamer triomphalement qu'elles sont les seuls vrais répondants de la transcendance cherchée. Ainsi, elles court-circuitent la lente germination de Dieu dans l'évolution historique de la conscience humaine. Qui sait si elles ne devront pas accepter d'aller plus avant dans leur exil pour réapprendre que l'Esprit de Dieu a toujours passé d'abord par les questions des consciences, les sensibilités d'époque, et les quêtes de salut du monde séculier, profane. *Profanum* : ce qui est extérieur au temple, à la religion. Ce repère est particulièrement important pour nous, chrétiens d'aujourd'hui, et pour nos Églises qui ont la tentation de se concentrer sur leur propre survie. Se protéger plutôt que s'exposer. tout le contraire de l'expérience de Jésus de Nazareth. Les Églises chrétiennes ont beaucoup à apprendre de ceux qui se sont mis en retrait d'elles et de ceux qui ne sont pas d'elles. Dans l'histoire, l'Esprit Saint a fait pareils détours.

Depuis une quinzaine d'années j'ai suivi à la trace des itinéraires de gens de divers milieux et groupes d'âge dont j'ai fait écho dans plusieurs ouvrages. J'ai fait le pari que Fernand Dumont formulait ainsi dans son beau livre, *Une foi partagée* :

J'ai parlé d'une marginalisation de l'Église. Ce constat de marginalisation ne dit pas le plus important. Il n'exprime pas adéquatement les itinéraires de croyants qui, à l'intérieur ou dans les marges, ont cherché les raisons d'être de leur foi. C'est cette histoire souterraine qu'il faudrait raconter. Elle est difficile à interpréter, car elle se déroule dans l'intime des consciences, selon des entrelacs complexes. Il se pourrait que là se profilent les promesses de l'avenir [...] Il me semble qu'à ce niveau plus humble, il se produit un phénomène singulier. De partout, renaissent de vieilles pousses et en apparaissent des nouvelles. La recherche d'une identité chrétienne se poursuit mieux au ras du sol. Elle se dit mal au grand jour ; ce qui est peut-être

sa meilleure garantie d'authenticité [...] Des croyants se sont mis en retrait pour mieux s'interroger sur leur foi [...] l'Évangile s'est remis à circuler librement, sans trop de souci pour les frontières et les terrains [356] accoutumés, mais avec la conviction que désormais il s'agit vraiment de leur vie. Ils sont redevenus les *voyageurs* dont parle l'Écriture ⁴⁰.

On reconnaîtra dans ces propos de Dumont le même esprit qui anime tant de témoins que j'ai évoqués dans cet ouvrage. Mais s'y ajoute un souci d'engagement chez eux. Cette liaison de l'intériorité et de l'engagement est constitutive dans l'Évangile et dans la foi chrétienne. Et, je tiens à le dire clairement et fermement : c'est qu'il y a là semence d'avenir, et potentiellement une Église autre, et de nouveaux apports du christianisme dans notre société.

À ce propos, je m'étonne que des esprits laïcistes dits progressistes ignorent que la privatisation totale de la religion fait l'affaire de ceux qui veulent écarter le « bon peuple » de leur pouvoir sur la société. Et cette privatisation prête flanc aussi à des régressions vers des croyances primaires et aliénantes, sans culture et tradition religieuses éprouvées, porteuses de ferments critiques d'elles-mêmes. Redisons-le, déjà au XIX^e siècle, au moment où il y a eu séparation de l'Église et de l'État, en plusieurs sociétés occidentales des esprits laïques lucides disaient : « S'ils ne sont pas croyants dans une tradition éprouvée, ils deviendront crédules. » Quelle prophétie pour aujourd'hui !

Dumont met en cause la dichotomie croyance/incroyance. Combien d'options différentes partagent le même défi de croire en l'humanité, en l'avenir. « Il n'est pas plus aisé de croire en l'homme que de croire en Dieu. » Et je pense que la plupart admettent qu'un jeune ne peut se construire au milieu d'adultes qui ne croient plus en grand-chose. Mettre un enfant au monde, c'est aujourd'hui plus qu'un acte de nature ou de raison, c'est souvent un acte de foi. Et les chrétiens trahissent leur foi s'ils bâtissent leur espérance en Dieu sur leur désespérance en l'humanité et en notre monde.

⁴⁰ Fernand DUMONT, *op. cit.*, p. 293-296.

Il y a là un chassé-croisé de croyance et d'incroyance tant chez les esprits laïques que religieux. Ce chassé-croisé est peut-être plus spécifique au monde occidental actuel. Et je me demande si ce n'est pas là un terrain commun de partage de nos préoccupations les plus [357] profondes, ici et maintenant. Nous avons besoin des uns et des autres pour reconstruire et renouveler nos propres repères, et pour des opérations-vérité sur ce qui nous arrive.

Il serait dommage que nos jardins secrets, qui sont souvent le lieu le plus prégnant de nos questionnements les plus cruciaux, se replient sur leur quant-à-soi. À ce niveau de profondeur, il y a plus de convergences, sinon de complicités possibles qu'on ne le dit. C'est mon pari.

Pour trouver de nouveaux chemins pertinents d'humanisation et de transcendance, nous avons besoin de réintégrer les enjeux du croire dans ceux de l'avoir, du pouvoir et du savoir. Ce ne sont pas là des propos abstraits ou pieux. J'entends encore cette parole à la fois vive et inquiète de ces jeunes adultes qui disaient : « Sans foi lucide et convaincue, on ne peut aller bien loin dans l'engagement et l'espérance. » Les entendons-nous ? Qu'on soit « laïque » ou religieux.

Bien sûr, cela ne remplace pas la culture, l'éthique et la politique. Mais est-il encore possible, dans nos débats et combats, de dire que nous sommes confrontés aux tâches les plus matérielles et les plus spirituelles sans être taxé d'humanisme éculé, de spiritualisme éthéré ? Ne sommes-nous pas fondamentalement des êtres de chair et de conscience ? On ne saurait trahir ni refouler l'une ou l'autre. L'histoire de l'intériorité et de l'engagement en Occident nous en convainc.

FIN